



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

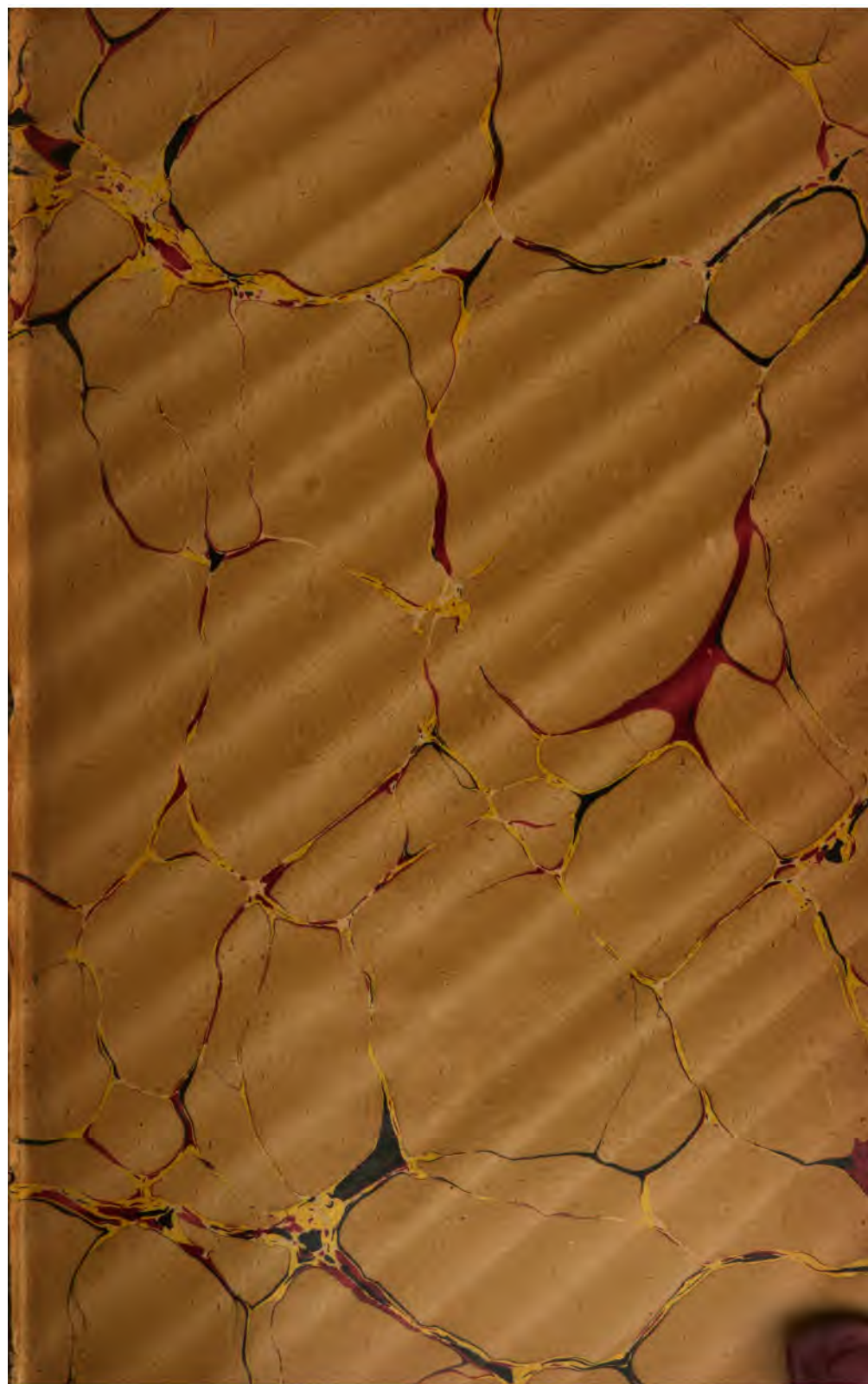
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

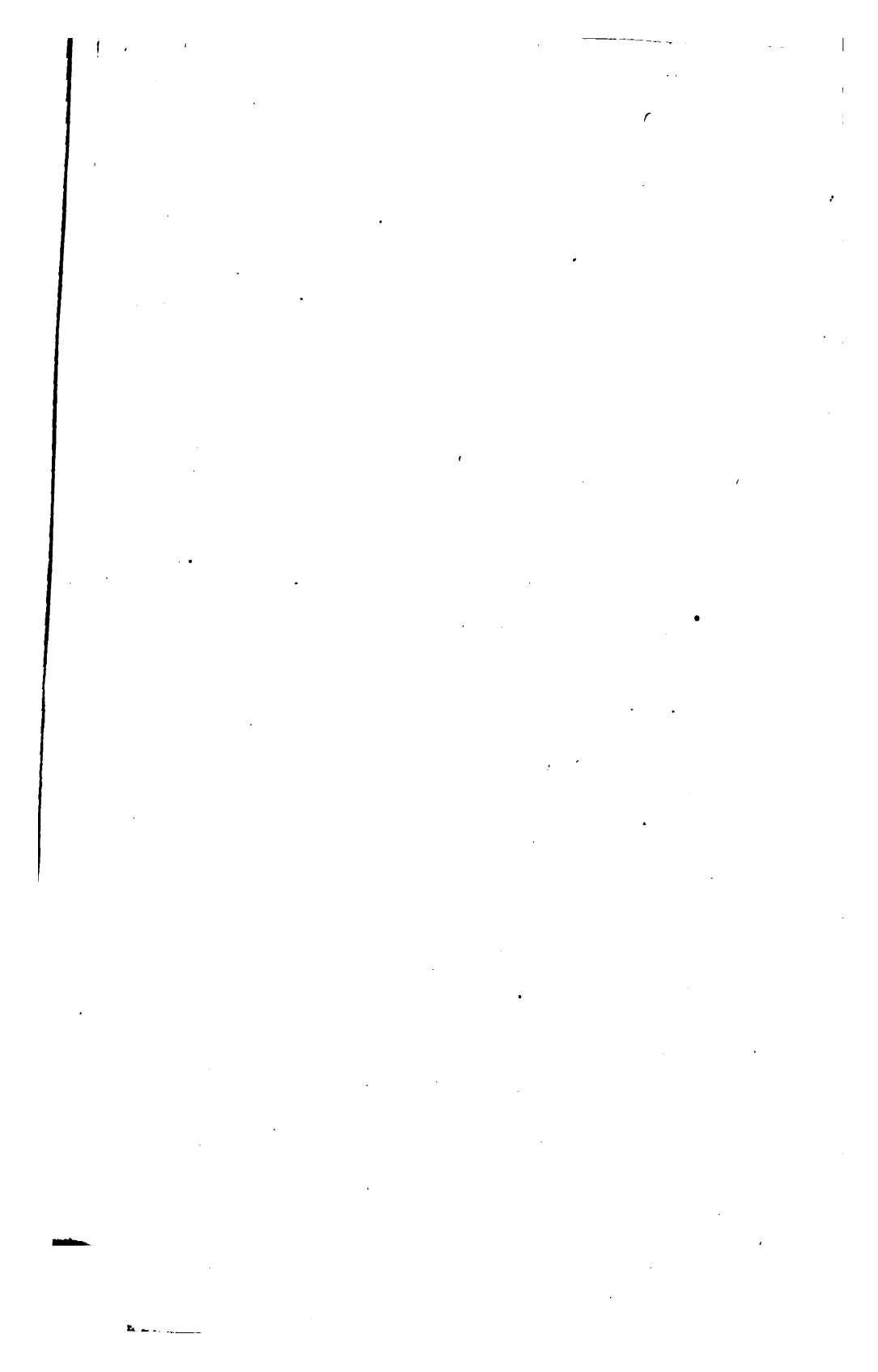


SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



Page
100

#C
611
V464
S8



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS, Vendôme

TOME XIV

1875



VENDÔME

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE LEMERCIER ET FILS

1875

100

Dunning
Nigh
4-1-27
13603

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU

VENDOMOIS

14^e ANNÉE — 1^{er} TRIMESTRE

JANVIER 1875

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, s'est réunie en assemblée générale le jeudi 14 janvier 1875, à deux heures, au lieu ordinaire de ses séances.

Étaient présents au Bureau :

MM. de Rochambeau, président; Nouel, vice-président; Beausier, secrétaire; G. de Trémault, trésorier; de Maricourt, conservateur; l'abbé L. Bourgogne, Godineau, Oct. Dessaignes, Martellière-Bourgogne, membres;

Et MM. Barbarin, Bellenoue, Bénier, Bézier, Blanchard,

de Bodard, l'abbé C. Bourgogne, de Brantes, Ch. Chautard, E. Chautard, l'abbé Charnier, Cornu, Coupa, Dehargne, de Déservillers, Dorville, Duriez, Duvau, Fleuret, sous-préfet de Vendôme, l'abbé Haugou, Hésine, le général d'Hurbal, Lacordaire, de La Rue du Can, Launay, A. de Lavau, l'abbé Lefebvre, P. Lemer cier, Miron de l'Espinay, l'abbé Monsabré, de Monterno, de l'Ombre, de la Panouse, le général Paulze d'Ivoy, Pestrelle, l'abbé de Préville, Rouet de Clermont, l'abbé Roulet, de Saint-Venant, membre de l'Institut, Julien de Saint-Venant, Raoul de Saint-Venant, de Salies, Thillier, Thoraux, Tresca, Turquand, de la Vallière, le général de Valabrègue, l'abbé Vénier, et plusieurs autres membres (en tout 60 environ).

M. de Rochambeau, Président, déclare la séance ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître les noms des membres nouveaux admis par le Bureau depuis la séance du 15 octobre 1874 ; ce sont :

MM. Dorville, professeur au Lycée ;
Bruneau, ancien instituteur à Saint-Amand ;
Hésine, propriétaire à Vendôme ;
Tresca, ingénieur des ponts et chaussées à Vendôme.

M. le Président invite M. le Trésorier à présenter les comptes de la Société.

COMPTES DE L'ANNÉE 1874.

RECETTES ORDINAIRES.

Avoir en caisse au 1 ^{er} janvier 1874.	1121 f 57
Produit des cotisations antérieures à 1874	555 »
<i>A reporter</i>	1676 57

	<i>Report.</i>	1676	57
Produit des cotisations de 1874 et 1875.		670	»
Produit des diplômes		3	»
Vente du Bulletin		»	»
<i>Total des Recettes ordinaires.</i>		2349	57

RECETTES EXTRAORDINAIRES.

Allocation de la Ville de Vendôme	300	»
Subvention du Ministre des Beaux- Arts.	300	»
Dons de M. de Rochambeau	171	10
<i>Total des Recettes extraordinaires.</i>	771	10

Recettes ordinaires	2349	57
Recettes extraordinaires	771	10

TOTAL des Recettes.	3120	67
---------------------	------	----

DÉPENSES ORDINAIRES.

Frais d'administration	191	53
Entretien des collections et acquisitions	467	80
Abonnements.	141	»
Fouilles et recherches	62	»
Impression et Brochage du Bulletin	1437	25
<i>Total des Dépenses ordinaires.</i>	2299	58

DÉPENSES EXTRAORDINAIRES.

Dépenses imprévues.	255	»
<i>Total des Dépenses extraordinaires.</i>	255	»
Dépenses ordinaires	2299	58
Dépenses extraordinaires	255	»
TOTAL des Dépenses.	2554	58

— 4. —

BALANCE

Recettes	3120 67
Dépenses.	2554 58
Reste en caisse au 31 décembre 1874. . . .	<u>566 09</u>

BUDGET DE 1875.

1^{re} Section

Reliquat du compte de l'exercice 1874	566 09
Cotisations arriérées	1105 »
Subvention du Conseil général à recevoir pr 1874. . . .	300 »
Total des Recettes à recouvrer.	<u>1971 09</u>

Dépenses à payer sur 1873.

Frais du Bulletin (4 ^e Trimestre)	350 »
Total des Dépenses à payer.	<u>350 »</u>

Recettes à recouvrer. 1971 09

Dépenses à payer. . 350 »

Excédant des Recettes de la 1^{re} section. . 1621 09

2^e Section

Recettes ordinaires.

Excédant des Recettes de la 1 ^{re} section	1621 09
Cotisations de 1875 et Produit des diplômes	1435 »
Total des Recettes ordinaires.	<u>3056 09</u>

Recettes extraordinaires.

Subvention de la Ville	300	»
Subvention du Conseil général	300	»
Subvention du Ministre des Beaux-Arts	300	»
Dons particuliers.	»	»

Total des Recettes extraordinaires.	900	»
-------------------------------------	-----	---

Recettes ordinaires . . .	3056	09
---------------------------	------	----

Recettes extraordinaires	900	»
--------------------------	-----	---

TOTAL général des RECETTES	3956	09
----------------------------	------	----

Dépenses ordinaires.

Frais d'administration	200	»
Entretien des collections	400	»
Fouilles et recherches	200	»
Abonnements.	150	»
Impression du Bulletin	1400	»

Total des Dépenses ordinaires,	2350	»
--------------------------------	------	---

Dépenses extraordinaires.

Dépenses imprévues	200	»
------------------------------	-----	---

Total des dépenses extraordinaires.	200	»
-------------------------------------	-----	---

Dépenses ordinaires . . .	2350	»
---------------------------	------	---

Dépenses extraordinaires.	200	»
---------------------------	-----	---

TOTAL général des DÉPENSES.	2550	»
-----------------------------	------	---

BALANCE

Recettes	3956	09
--------------------	------	----

Dépenses	2550	»
--------------------	------	---

Excédant des Recettes du Budget de 1875.	1406	09
--	------	----

La Société approuve les comptes de M. le Trésorier, et lui donne quittance définitive de sa gestion.

Le budget de 1875 est voté à l'unanimité.

Membres décédés en 1874.

MM. Chauvin père, à Montoire ;
de Préville, conservateur des hypothèques ;
de Montéclain ;
de Geoffre père ;
Meisson père ;
Arrondeau, inspecteur d'académie en retraite, à
Vannes.

Nombre des membres de la Société. . . . 285

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

OBJETS OFFERTS OU ACQUIS

depuis la séance du 15 octobre 1874.

I. — ART & ANTIQUITÉS.

NOUS AVONS REÇU :

De M. de Meckenheim :

Un petit objet en bronzé, d'une époque indéterminée, ayant la forme d'une cuiller, et provenant des Diorières. L'ouvrier qui l'a trouvé dans un terrassement l'a brisé en deux, probablement dans l'espoir d'y reconnaître un métal précieux.

III. — BIBLIOGRAPHIE.

& Notes résumées de ce qu'il y a de plus intéressant
pour notre Société

dans les bulletins ou livres entrés dans notre Bibliothèque.

De la part des AUTEURS :

De M. Gabriel DE MORTILLET, l'un des Directeurs du Musée de Saint-Germain : *Classification des diverses périodes de l'âge de pierre*. (Bruxelles. 1873. Bro. gr. in-8°.) — Planches. — Classification nouvelle en quatre époques : acheuléenne, moustérienne, solutréenne, magdalénienne.

De M. MÈME : *Note sur le précurseur de l'Homme*, suivie d'une autre sur le même sujet, par M. Abel HORELAGUE.

Voici la substance de la note de M. de Mortillet¹ :

La découverte de l'homme quaternaire, de l'homme fossile,

¹ A l'occasion de cette analyse, nous rappelons que la Société ne se rend aucunement solidaire des théories dont elle peut être appelée à rendre compte.

est un fait acquis. Plusieurs savants avaient cru découvrir même des restes fossiles de l'homme tertiaire, mais c'était une erreur. Toutefois il a été trouvé certainement des silex taillés dans les terrains de cette dernière époque par M. l'abbé Bourgeois, à Thenay (Loir-et-Cher). Ces silex, qui les a taillés ? L'homme, répondent tous ceux qui ont admis la réalité de ces tailles. Or, les lois de la paléontologie ne permettent pas d'accepter cette réponse. Cette science démontre, en effet, que les animaux varient d'une assise à l'autre, et que la Faune se renouvelle avec les terrains ;... que depuis le dépôt des marnes à silex taillés de Thenay, la Faune mammalogique a changé au moins trois fois complètement... L'homme seul n'a pu faire exception, d'autant qu'il a varié lui-même dans les temps géologiques. (L'homme quaternaire ancien n'était pas le même que l'homme actuel.) Il faut donc admettre que les silex taillés exhumés des terrains tertiaires indiquent l'existence, à cette époque, d'un être intelligent qui a précédé l'homme et doit être considéré comme son précurseur.

CH. B.

De M. YVON - VILLARCEAU, membre de l'Académie des Sciences :

Le N° de septembre 1874 (5^e année — N° 11) du *Bulletin mensuel de l'Association des anciens élèves de l'Ecole centrale*. Bro. in-8°.

On trouve dans la Chronique de ce numéro, p. 302, une Note sur le nouveau théorème de mécanique générale, découvert par M. Yvon-Villarceau, dont nous avons rendu compte nous-même à la Bibliographie du Numéro de juillet 1874 de notre Bulletin (p. 188), et l'analyse d'un travail fort important de *Thermodynamique*, par M. E. Sarrau, ingénieur des Poudres et répétiteur à l'Ecole Polytechnique, travail publié dans le tome II du *Journal de Physique* de M. d'Almeida (1873).

Dans ce mémoire, l'auteur déduit du théorème général de M. Villarceau la démonstration directe de tous les théorèmes connus de la thermodynamique.

Ce travail fait ressortir, comme on le voit, l'importance extrême du nouveau théorème découvert par notre compatriote.

E. N.

De M. BOUCHER DE MOLANDON :

La Salle des thèses de l'université d'Orléans. 2^e édition. 1872.
Bro. in-8^o.

De M. DE NADAILLAC, préfet des Basses-Pyrénées :

Congrès scientifique de France, 39^e session. Pau, 1873, t. II.

De M. LOUIS MARTELLIÈRE :

Coutumes générales du pays et conté de Bloys. A Bloys. 1580.
Bro. in-8^o.

Par ENVOI du Ministère de l'Instruction publique :

Rapports au Ministre sur la collection des documents inédits de l'histoire de France, et sur les actes du Comité des Travaux historiques. 1874. 1 vol. in-4^o.

Revue des Sociétés savantes des départements. Tome VII, janvier, février, mars et avril 1874, 2 Numéros.

Romania. octobre 1874, N^o 12.

Par ÉCHANGE avec les Sociétés savantes ou les Revues :

Angers. Mémoires de la Société Nationale d'Agriculture, Sciences et Arts. T. XVII, N^o 1, 1874.

Touraine. Mémoires de la Société Archéologique. T. XXIV, — T. 1^{er} de l'*Histoire de Marmoutier*, par Dom Martène, publiée par l'abbé Chevalier, 1874.

Touraine. Bulletin de la Société Archéologique. 1874. 1^{er} et 2^e trimestres.

Semur. Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles. 10^e année, 1873.

Orléanais. Bulletin de la Société Archéologique et Historique. 1874, 1^{er} et 2^e trimestres.

Vienne (Autriche). Mémoires de la Société de Géographie. 1873. T. XVI.

Orléanais. Mémoires de la Société Archéologique, t. XII, 1873. (Atlas.) — Ce volume contient une remarquable étude de M. J. Loiseleur, intitulée : *La doctrine secrète des Templiers*, lue devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Yonne. Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles. 1874. 28^e volume.

Société Dunoise. Bulletin n^o 22. Octobre 1874. Châteaudun.

Morbihan. Bulletin de la Société Polymathique. 1874, 1^{er} trimestre.

Eure-et-Loir. Bulletin de la Société Archéologique. N^o 105, Ssptembre 1874.

Par ABONNEMENT OU ACQUISITION :

Bulletin monumental. 1874. 40^e volume de la collection. N^{os} 6, 7 et 8.

Mélanges de numismatique, publiés par MM. de Saulcy, de Barthélemy et Hucher. 2^e fascicule, novembre 1874.

III. — HISTOIRE NATURELLE.

De M^{lle} Delphine DE TRÉMAULT :

Un bel échantillon de CRISTAL DE ROCHE, provenant de Chamonix (Haute-Savoie), 1874. (Envoi de Fl. Folliquet, guide.)

REMERCIEMENTS sincères à tous les donateurs que nous venons de nommer.

M. le M^{re} de Rochambeau, président sortant, prononce le discours suivant :

Messieurs,

Un an s'est écoulé depuis que vous m'avez fait l'honneur de me confier la présidence de la Société.

En acceptant ces fonctions, j'avais compris que les efforts et les succès de mes prédécesseurs m'imposaient de sérieux devoirs, et j'essayai, pour les remplir, d'esquisser devant vous quelques modifications intérieures destinées à rendre plus pratique et plus efficace l'action de la Société.

Mes collègues du Bureau sont entrés dans mes vues avec un dévouement dont je tiens à les remercier chaudement aujourd'hui, car si nous avons fait quelque chose, c'est grâce à leur zélé concours et à leurs soins intelligents. Notre campagne de fouilles et de découvertes n'a pas été stérile ; Pezou, cette mine intarissable, est loin d'avoir dit son dernier mot : une première fouille nous a donné quelques résultats intéressants ; une seconde, commencée dans l'ancien cimetière romain, et qui nous a déjà fourni deux urnes cinéraires, sera continuée. Courtozé nous a révélé ses curieuses peintures du XII^e siècle, dont je suis heureux d'offrir à la Société quelques reproductions. Nous avons jeté les premières bases de la Carte archéologique, et la Chronique de la guerre franco-allemande est entrée en voie d'exécution. Notre Musée s'est augmenté de quelques objets d'une haute valeur artistique et scientifique ; nous devons quelques-uns à la libéralité du gouvernement¹, d'autres à la générosité de plusieurs de nos collègues².

¹ *Les dernières Feuilles*, tableau de M. Busson, et *la Séduction*, groupe en marbre blanc de M. Chatrousse.

² Un bel envoi d'objets préhistoriques, fait par M. le M^{re} de Vibraye ; deux magnifiques fusains représentant des dolmens du Vendômois, dessinés et donnés

Voilà, en résumé, ce que nous avons fait ; c'est bien peu de chose, comparé à ce que nous avons à faire, mais une année est bien courte. On l'a dit si souvent, qu'il deviendrait banal de le répéter, et pourtant, dans cette année, qui nous a paru un jour, la mort a trouvé le temps de faire bien des vides dans nos rangs : M. Arrondeau, un remarquable botaniste ; M. Chauvin, administrateur distingué ; MM. Moisson, de Geoffre, de Montéclain, de Prévile, qui, tous Vendômois de naissance ou d'adoption, ont laissé parmi nous de précieux et encore tout récents souvenirs ; payons-leur ici un juste tribut de regrets.

Malgré nos pertes, notre nombre a continué la période ascendante qu'il suit depuis plusieurs années, et 15 nouvelles recrues portent à 285 le nombre de nos membres. Aussi nos finances répondent-elles aux exigences de notre budget, et la balance se liquide pour 1875 par un excédant de 1,400 francs.

C'est donc plein de confiance que je laisse la direction au confrère éminent qui m'a prêté pendant le cours de cette année un si utile concours ; aidé des nouveaux coopérateurs que vous lui avez donnés, il saura garantir notre association, purement scientifique, de toute idée de coterie et de monopole, et, forte de cette discipline qui fait sa vitalité, la Société marchera, guidée par lui, dans la voie du progrès.

M. le Président rappelle que l'ordre du jour porte l'installation des membres du Bureau élus dans la réunion générale du 14 octobre 1874.

Les fonctions conférées à M. le marquis de Rochambeau, président, à MM. G. de Lavau et Godineau, membres, sont terminées.

par M. Queyroy, notre conservateur-adjoint, et à qui le Musée doit déjà tant de dons importants ; une belle collection de moulages de monnaies grecques et romaines, offerte par M. le Vte de Nadaillac.

M. le Président invite les nouveaux membres à prendre place au Bureau, et cède le fauteuil à M. Nouel. — MM. de la Panouse, vice-président, Launay et Duvau, viennent s'asseoir au Bureau.

Le Bureau pour l'année 1875 est ainsi composé :

MM. Nouel, <i>président</i> ;	
de la Panouse, <i>vice-président</i> ;	
Beaussier, <i>secrétaire</i> ;	
G. de Trémault, <i>trésorier</i> ;	
de Maricourt, <i>conservateur</i> ;	
Bouchet, <i>bibliothécaire-archiviste</i> ;	
Martellière-Bourgogne,	} <i>Membres</i>
Octave Dessaignes,	
L'abbé L. Bourgogne,	
A. de Trémault,	
G. Launay,	
Duvau,	

M. Nouel, Président, prononce le discours suivant :

Messieurs,

Au moment de prendre place à ce fauteuil, auquel mon principal titre est votre extrême bienveillance, je sens le besoin de me reporter en arrière, et de remonter jusqu'à son origine le cours déjà long de notre existence, afin de m'inspirer des traditions de la Société pour continuer l'œuvre si bien commencée par mes prédécesseurs.

Le programme de notre entreprise commune a été tracé d'une main de maître à notre première séance (9 janvier 1862), par un savant, M. E. Renou, qui a bien voulu prêter l'appui de son nom et de ses lumières à notre Société naissante.

« En prenant le titre de Société Archéologique du Ven-
« dômois, disait-il dans son discours d'installation, nous

« avons voulu nous donner le nom le plus simple et le
« moins prétentieux. Il est bien entendu, néanmoins, que
« nous ne resterons étrangers à aucun sujet d'études, et
« que les sciences, les lettres et les arts trouveront au
« sein de la Société le même accueil et le même intérêt. »

Plus tard, pour consacrer ce large programme ouvert à tous les travailleurs de bonne volonté, nous avons décidé de joindre à notre premier titre, *Société Archéologique*, celui de *Scientifique et Littéraire*.

La fondation d'un Musée, spécialement destiné à recueillir et conserver les débris d'un passé que le temps va sans cesse dispersant et détruisant, à rassembler les produits naturels de la contrée, complétait ce programme, qui parut tout d'abord devoir dépasser les forces de ceux qui l'avaient conçu. Cependant cet appel désintéressé, fait au seul nom de la science, eut un plein succès, et l'on vit bientôt se ranger sous notre modeste drapeau des hommes de toutes les conditions, jaloux de prendre le titre de simples citoyens dans la libre république des lettres.

Grâce au zèle de nombreux travailleurs, dont la plupart jusqu'alors s'ignoraient eux-mêmes, notre Bulletin prit bientôt un développement et une importance inattendus, et se remplit de travaux variés. Son succès s'affirma promptement au dehors, et classa avantageusement la Société de Vendôme parmi les Sociétés de province, dont un grand nombre sollicitèrent l'échange de leurs publications avec les nôtres. Dès le mois d'avril 1864, nos travaux, remarqués en haut lieu, nous valurent une subvention du ministère, subvention conquise et conservée sans interruption jusqu'à ce jour.

Notre Musée, commencé courageusement sans local et sans argent, est devenu, au bout de peu d'années, assez important pour obtenir de l'administration municipale une large place dans le nouvel édifice qu'elle faisait construire pour abriter sa Bibliothèque et quelques-uns de ses ser-

vices trop à l'étroit dans l'antique hôtel de ville. Cette place fut telle, que le public ne vit bientôt plus dans le bâtiment nouveau que le Musée, et consacra par ce nom la destination, d'abord tout autre, qui lui était réservée. L'extension des diverses collections a même été si prompte, que déjà le Musée se sent à l'étroit dans les salles qui lui ont été accordées.

Une des préoccupations des fondateurs de la Société a été d'écarter toute couleur particulière dans le choix de ceux qui doivent en avoir la direction, se rappelant que la pure lumière du soleil résulte précisément du mélange intime de toutes les couleurs simples. C'est cette idée poussée jusqu'au scrupule qui a présidé à la rédaction du premier règlement. Plus tard on a dû relâcher un peu la rigueur primitive dans le renouvellement des fonctions, à cause de la difficulté de trouver des membres pour les remplir; mais on a tenu à laisser à la présidence ce caractère transitoire qui ne permet à son titulaire d'autre ambition que celle d'être le premier des serviteurs de l'œuvre. D'ailleurs, en ayant soin de ne déléguer cette tâche qu'à un membre déjà rompu aux affaires par son passage au Bureau, on pare aux inconvénients de la brièveté de fonctions presque exclusivement administratives. Car, il ne faut pas vous le dissimuler, Messieurs, l'avenir de la Société est entre vos mains : c'est au zèle de chacun de vous que je fais appel en ce moment ; les travaux scientifiques et littéraires ne naîtront pas tout seuls, même sous le pied d'un président armé de pouvoirs plus étendus ; les dons n'arriveront pas seuls au Musée. Il faut agir chacun dans sa sphère, les uns en entreprenant quelque étude particulière propre à intéresser ses collègues, les autres en aidant les premiers de leur sympathie, par leur assiduité à nos séances. On ignore généralement quelle puissance peut donner au travailleur la conscience qu'il a derrière lui un public qui attend son travail pour le lire ou l'entendre, et quelquefois l'applaudir.

Je ne puis m'adresser ici à ceux qui ne font pas partie de notre Société ; mais je supplie ses membres de faire de la propagande autour d'eux, de bien dire à ceux qui n'ont pas encore adhéré à notre modeste association qu'il n'est pas besoin d'être *savant* pour en faire partie et pour en être un membre *utile* ; une armée ne se compose pas seulement d'officiers, il faut des simples soldats, et le nombre, comme on sait, est une grande force.

Il y a plus : je dis qu'adhérer à la Société, apporter sa modeste obole à l'œuvre commune, encourager les travaux des autres par sa présence aux séances, ou y prendre part soi-même, c'est faire acte de patriotisme ! Après les malheurs sans nom qui sont venus écraser la France, tous ses enfants ont senti le besoin de la relever en se relevant eux-mêmes. Or, c'est surtout dans le travail et dans l'étude qui moralisent que nous devons chercher notre point d'appui et notre consolation. Ce sentiment général s'est traduit de tous côtés, en France, par une plus grande activité dans les travaux de toute nature. Dernièrement, le président de la Société de Géographie inaugurerait l'assemblée générale par un discours dans lequel il se félicitait des progrès constants que fait chez nous la géographie, *surtout depuis nos désastres*. Depuis la guerre, les Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences ont pris des proportions énormes, inconnues jusqu'alors, et on est surpris, en même temps que consolé, du nombre de travaux sérieux qui viennent chaque semaine se faire analyser ou simplement inscrire dans ce volumineux recueil. Tout récemment, un de nos dévoués collègues, celui qui l'un des premiers eut l'idée de la fondation de notre Société, M. J. Chautard, professeur à Nancy, envoyait au secrétaire de l'Académie des Sciences l'annonce d'une véritable découverte qu'il vient de faire dans le champ si fécond déjà de l'analyse spectrale¹. Notre Bul-

¹ Voir les Comptes rendus de l'Académie des Sciences, N° du 16 novembre 1874, tome LXXIX, p. 1123 : *Action exercée par un électro-aimant sur*

latin lui-même (*si parva licet componere magnis*) a pris, depuis la guerre, un développement qu'il n'avait jamais atteint auparavant. Il faut continuer dans cette voie, et bien nous dire que la meilleure réponse à faire à ceux qui se demandent si la France vit encore est la formule de Descartes : *Je pense, donc je suis*¹.

La science, Messieurs, a encore un autre avantage, c'est d'établir entre ceux qui s'en occupent un lien commun, bien précieux à une époque où nous nous sommes créé tant de sujets de divisions. Dans ce monde élevé de l'intelligence, l'entente est non-seulement possible, mais inévitable, puisque, par des routes différentes, nous convergeons tous vers un but unique : *La vérité*. Que ce noble but nous serve à tous de point de ralliement, et que le mot d'ordre soit celui qu'un empereur romain, Septime-Sévère, sur le point de finir son active carrière, adressait de son lit de mort à son armée : *Laboremus*.

les spectres des gaz raréfiés traversés par des décharges électriques. Lettre de M. J. Chautard à M. le secrétaire perpétuel. Nancy, le 15 novembre 1874.

¹ La fameuse formule « Je pense, donc je suis » se trouve écrit pour la première fois dans le *Discours de la Méthode*, discours écrit en français par son auteur et publié à Leyde en 1637. Le « *Cogito, ergo sum* » que l'on a gravé sur le socle de sa statue à Tours, se trouve dans la seconde de ses *Méditations*, qui parurent en latin (Paris, 1641), et où l'auteur, revenant à la langue des savants d'alors, se cite lui-même en se traduisant.

On a bien mal compris, dans son pays natal, le célèbre réformateur de la Philosophie, en lui faisant dire *en latin* son fameux axiôme devant la postérité ! On n'avait donc pas lu la dernière page de son discours, où il dit : « Et si j'écris en français, qui est la langue de mon pays, plutôt qu'en latin, qui est celle de mes précepteurs, c'est à cause que j'espère que ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure jugeront mieux de mes opinions que ceux qui ne croient qu'aux livres anciens.... » La langue avait ici l'importance d'un drapau.

Avant de procéder aux lectures, M. le Président, au nom de la majorité du Bureau, fait à l'assemblée générale son rapport sur le projet de modification du règlement de la Société, relatif à la durée de la présidence, et conclut au maintien du *statu quo*. Ces conclusions, mises aux voix, ne sont pas adoptées.

Ce rejet impliquant de la part de l'assemblée l'intention de prolonger la durée de la présidence, une discussion s'engage pour savoir si l'on renverra au Bureau l'étude de la question, ou si l'on fixera, séance tenante, la durée pour l'avenir des fonctions du président. La majorité se décide pour ce dernier parti, et M. Beaussier, secrétaire, propose un projet suivant lequel le président serait nommé pour trois ans, et ne pourrait être immédiatement rééligible. Comme conséquence de cette modification, le vice-président cesserait d'être nommé par l'assemblée générale, et serait choisi chaque année dans le Bureau, par ses collègues. Pour conserver au Bureau son même nombre de membres, c'est-à-dire douze, les membres simples seraient portés de six à sept, et, pour faciliter le renouvellement, la durée des fonctions de tous les titulaires serait fixée à trois ans au lieu de deux, avec renouvellement par tiers chaque année.

M. le Président met d'abord aux voix le principe d'après lequel le président et tous les autres membres seraient nommés pour deux ans seulement. Ce principe n'ayant pas été admis, l'assemblée est appelée à voter sur le projet de M. Beaussier, qui est adopté à une grande majorité.

M. Nouel dit qu'il reste à décider à quelle époque la modification qui vient d'être adoptée aura sa première application. Quant à ce qui le concerne, la mesure ne peut avoir d'effet rétroactif; il est bien décidé à se retirer après l'année de Présidence qu'il a acceptée en vertu de l'ancien règlement. M. de la Panouse, vice-président, demande la parole pour dire que, désirant laisser à l'assemblée sa pleine liberté d'action, il renonce à tous ses droits à la présidence future.

Il est alors décidé, sur la proposition d'un membre, que le nouveau règlement sera mis en vigueur à partir de l'année 1876. A la séance d'octobre 1875, l'assemblée générale aura à nommer un nouveau Bureau de 12 membres, conformément à sa nouvelle constitution.

ERRATUM

Page 323 de notre dernier Bulletin, au lieu de : *diffiderat* (pour *diffundcrat*), lisez : *diffunderat* (pour *diffiderat*).

RAPPORT
SUR
LA DÉCOUVERTE D'UN POLISSOIR
FAITE DANS LA COMMUNE DE VILLERABLE
EN 1874
Par M. G. LAUNAY

Messieurs,

Il y a un an, à pareille époque, M. de Maricourt lisait à la séance de janvier un mémoire des plus intéressants, intitulé *La Butte de Pouline*, dans lequel il fait l'histoire de cette station de l'âge de pierre, accompagné de la reproduction des plus curieux instruments en silex qu'il y a rencontrés.

Depuis cette communication, notre infatigable collègue, toujours en quête de nouvelles découvertes, parcourait cette contrée, si riche en produits de l'âge de pierre, lorsqu'il fit la rencontre d'un paysan auquel il demanda si, sur les nombreux blocs que l'on trouve à moitié enterrés dans les champs, il n'avait pas remarqué des entailles à leur surface. Celui-ci répondit que, dans sa jeunesse, lorsqu'il était berger, il lui était souvent arrivé d'aiguiser sa houlette sur un des blocs *cochés* qu'il lui désigna au milieu de plusieurs autres recouverts

d'une terre gazonnée, très-génants pour la culture et trop lourds pour être extraits facilement.

M. de Maricourt, qui flairait un polissoir, fit enlever la terre formant une butte au-dessus de la pierre, et la dégaga même jusqu'à une certaine profondeur, et vint nous faire part de sa découverte.

Nous primes jour pour aller juger de son importance. Le jeudi 26 mars 1874, nous nous rendîmes sur les lieux en compagnie de MM. Nouel, de Maricourt et de Bodard. Nous fûmes immédiatement à même de constater que notre collègue avait mis à jour un des beaux polissoirs connus, dont nous allons vous donner la description, en même temps que la reproduction par la gravure.

Sur la droite du chemin conduisant de Villerable au hameau de la Borde, qui en dépend, et distant de ce hameau d'environ 1,500 mètres, au sud, nous avons trouvé au milieu d'un champ une assez vaste excavation, renfermant la pierre en question, entièrement dégagée.

Ce bloc énorme mesure 2^m,20 de long, 1^m,50 dans sa plus grande largeur, et 1^m,08 environ d'épaisseur. C'est un poudingue d'un grain très-serré, cubant à peu près 2^mc,700 et pouvant peser de six à sept mille kilogrammes

Sa forme est celle d'un rectangle irrégulier, dont la surface supérieure présente une sorte de brisure transversale qui ne semble pas profonde.

Il est orienté du N.-N.-E. au S.-S.-O.

La surface, sur laquelle on compte 13 entailles et 8 cuvettes, mesure environ 1^m,30 sur 0^m,80. Elle est relativement unie et inclinée vers le sud. Le surplus de la

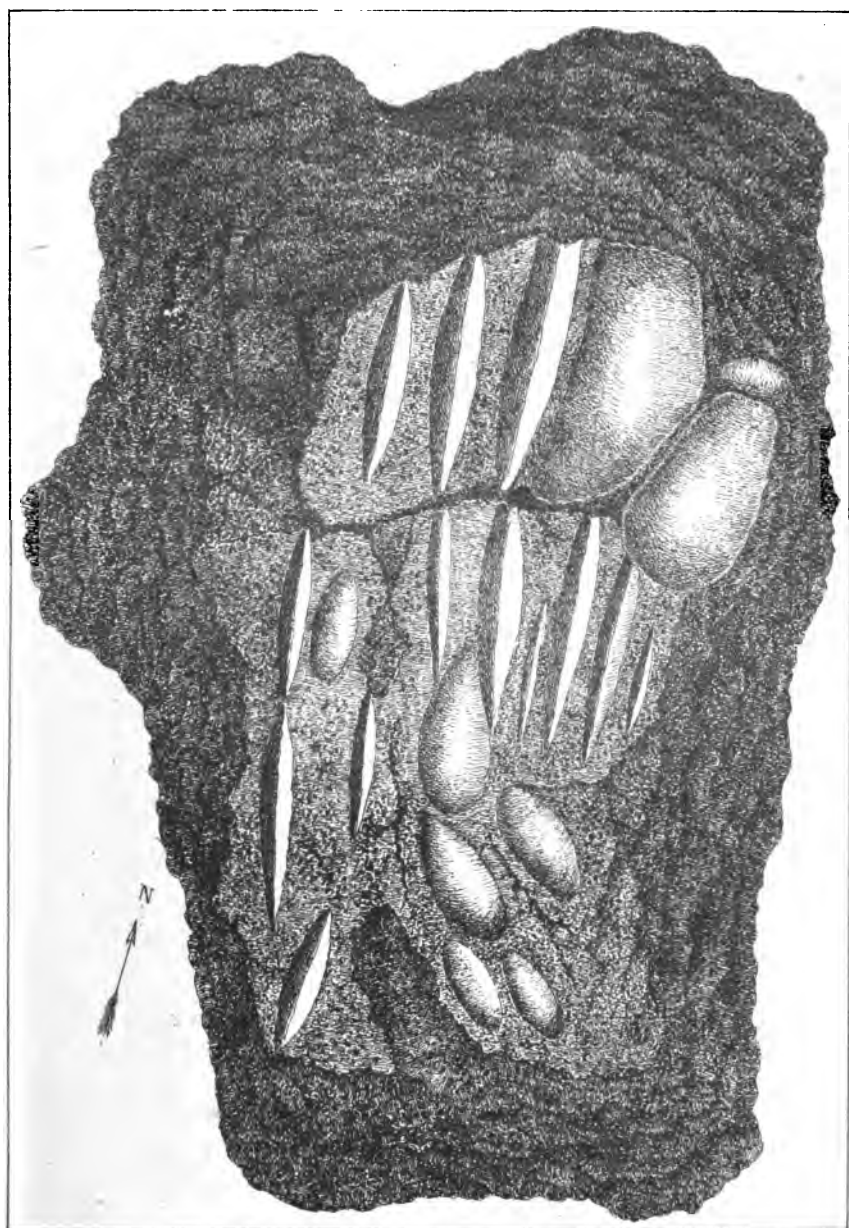
Pierre se termine sur les quatre côtés par des plans très-abrupts et très-rugueux.

Ce remarquable polissoir, dont les dimensions rappellent celui de Droué, l'emporte sur ce dernier non par le nombre de ses entailles, qui sont moins nombreuses, mais par celui des cuvettes plus multipliées que toutes celles que nous avons pu constater dans aucun des polissoirs décrits jusqu'à présent. Les entailles varient presque toutes de longueur, depuis 0^m,20 jusqu'à 0^m,50.

Les cuvettes, généralement en forme d'amandes, ont aussi des dimensions et des profondeurs différentes. La plus grande, à peu près ovale, mesure 0^m,30 sur 0^m,20. Les autres varient entre 0^m,12 sur 0^m,5 et 0^m,25 sur 0^m,17.

La largeur des entailles est en raison de leur longueur. Elle est en moyenne de 0^m,05, avec une profondeur de 0^m,04. Il est pourtant une remarque que l'on pourrait faire à l'égard de la disposition des entailles et des cuvettes, qui, dans tous les polissoirs décrits jusqu'à présents, sont toujours dirigées perpendiculairement au grand axe, afin d'en rendre l'accès plus facile, tandis que, dans celui qui nous occupe, elles sont toutes dans le sens de cet axe. Il faut néanmoins croire que cette disposition n'aura pas empêché le long usage de ce polissoir, à en juger par la largeur et la profondeur des entailles et des cuvettes.

En résumé, nous pensons qu'il est difficile de trouver un polissoir plus complet, et nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démenti, que la contrée que nous habitons est l'une des plus riches en instruments de l'âge de pierre que l'on puisse indiquer, et, dans cette contrée, nous pouvons spécialement citer cette partie de notre



Launay Sculp

Photo-Lith. Parlois à Vendôme.

POLISSOIR

Découvert aux environs de Villersable en 1874.

Long^r 2^m 20

Larg^r 1^m 50



arrondissement, renfermant les communes de *Nourray, Huisseau, Marcilly, Villiersfaux et Villerable.*

Il nous reste, en finissant, à féliciter M. de Maricourt du zèle qu'il déploie et à le prier de continuer ses recherches si fructueuses pour notre Bulletin. Nous sommes sûrs, en parlant ainsi, d'être l'interprète des sentiments de l'assemblée.

APERÇU HISTORIQUE
SUR
LE SÉJOUR DU DUC DE MERCŒUR
Cardinal de Vendôme, Gouverneur de Provence,
DANS LA VILLE D'AIX

Par M. SABATIER

La Provence venait de traverser des jours agités, lorsque le régent, sous la minorité de Louis XIV, pourvut au gouvernement de la province en nommant, en 1652, Louis de Vendôme, petit-fils d'Henri IV et de la belle Gabrielle d'Estrées, à cette haute dignité.

Trois ans auparavant avait éclaté une des plus violentes séditions dont le souvenir s'est conservé dans l'histoire d'Aix, capitale de cette province, sous le nom de *Journée de Saint-Sébastien*, parce qu'elle éclata le 19 janvier.

Les troubles de la Fronde avaient eu leur contre-coup dans ce pays éloigné de la capitale, et l'établissement d'une nouvelle cour souveraine, le *Semestre*, créée pour abattre la prépondérance du parlement, en avait déterminé l'explosion.

Il n'entre pas dans notre cadre de retracer les scènes répétées et les péripéties diverses de ces troubles ; il nous suffira de dire que le comte d'Alais, qui à cette époque en était le gouverneur, et qui, en cette qualité, avait favorisé et aidé l'établissement de cette nouvelle

compagnie, était devenu extrêmement impopulaire et, par suite, impossible. Des rixes journalières éclataient dans les rues. Le Parlement, qui ne voyait pas de mauvais œil ces escarmouches, et dont quelques-uns de ses membres en étaient ostensiblement les meneurs, ne les réprimait point, et les meneurs devinrent d'une telle hardiesse, qu'ils en arrivèrent à faire le représentant du Roi prisonnier dans son palais.

La Cour délégua un président et un conseiller pour, sous prétexte de veiller à la sécurité de sa personne, le tenir en réalité dans l'impuissance de sortir de ses appartements. On mura soigneusement à chaux et à sable toutes les avenues de sa chambre, et le comte d'Alais, suivant une expression du temps, se trouva ainsi *encoffré* du 20 janvier au 27 mars, jour où arriva à Aix l'édit du Roi portant révocation du Semestre, amnistie générale et rappel du gouverneur.

Il faisait ce jour-là une pluie battante, et le gouverneur dit en souriant à son entourage *qu'il fait toujours beau temps lorsque l'on sort de prison*¹.

Ce fut dans ces circonstances et après une lacune de trois années, pendant lesquelles le comte d'Aiguesbonne, successeur du comte d'Alais, avait inutilement calmé les esprits, que la cour dépêcha Louis de Vendôme au gouvernement de la Provence. Cette nomination fut bien accueillie, et on en augura des jours plus calmes pour la province.

Ce fut dans les premiers jours de mai qu'il arriva aux frontières de la province, où furent le recevoir les consuls procureurs généraux du pays. Il se détourna quelques heures de son itinéraire pour aller, à Carpentras,

¹ *Histoire de Provence*, par Bouche, t. III.

conférer avec le cardinal *Chigi*, légat du pape dans le Comtat-Venaissin ; mais il se produisit un accident fâcheux, qui fut pris comme un mauvais augure pour lui ; au bruit des détonations de mousqueterie et de l'artillerie qui eurent lieu en son honneur, les chevaux de son carrosse s'emportèrent, et le véhicule versa. On le crut mort, mais ce ne fut qu'une fausse alerte ¹.

Il reprit le lendemain le chemin d'Aix, et, arrivé à la petite ville de Lambese, distante de cinq lieues de la capitale, il y trouva une députation de la Cour des Comptes, aides et finances de ce pays, qui le prièrent de surseoir à son entrée solennelle dans la capitale, jusqu'à ce que cette compagnie eût vérifié et enregistré ses lettres de provision, qui, d'ailleurs, avaient déjà subi cette formalité en cour de Parlement.

Il comprit qu'il y avait là un piège tendu à son inexpérience des hommes et des choses du pays, et que la Cour ne tendait pas à autre chose qu'à lui faire créer un précédent dont elle se prévaudrait plus tard, et qui la mettrait sur le même pied que le Parlement, et il déclara résolument aux personnes de sa suite qu'il continuerait sa route pour arriver le lendemain à Aix, ce qui fut considéré comme une résolution virile, et on pensa que, dans son gouvernement, il n'hésiterait pas à prendre son parti dans les questions délicates.

Mais à peine fut-il arrivé en vue de la ville, qu'il surgit une autre occasion où il fit éclater sa présence d'esprit : il s'agissait de la question toujours délicate des préséances pour les dignitaires qui devaient l'accompagner dans son entrée solennelle à Aix.

C'était, avons-nous dit, à la fin mai, vers le milieu du

¹ *Histoire d'Aix*, Manuscrit d'Haitze. Bibliothèque Mejanes.

jour; la chaleur était accablante, et une discussion très-vive s'engagea, sur le chemin, entre les consuls et les commissaires du Parlement pour l'ordre du cortège, chacun d'eux invoquant des précédents et revendiquant la place d'honneur. On semblait faire appel à l'arbitrage de Louis de Vendôme pour apaiser ce différend et faire connaître ses préférences, lorsque celui-ci, voulant éviter de se compromettre ni avec les uns ni avec les autres, ayant avisé au bord du chemin un gros olivier qui projetait de l'ombrage, descendit gravement de cheval, et, prenant un air désintéressé dans la question, il fut s'asseoir au pied de cet arbre, et il y resta ainsi une grosse demi-heure comme s'il eût été indifférent et étranger à cette dispute, et ce ne fut que lorsque ces autorités furent arrivées à un compromis, qu'il se releva pour remonter à cheval, qu'il reprit la place d'honneur et qu'il fit ainsi son entrée en ville.

Les habitants d'Aix lui firent une réception magnifique. L'enthousiasme fut à son comble; les rues étaient tendues de tapisseries, les ruisseaux couverts de verdure, et des arcs triomphaux étaient dressés dans chaque rue et avenue.

Après avoir assisté à un *Te Deum* solennel, chanté en son honneur, il exprima le désir d'occuper ses appartements au palais comtal, et, en attendant qu'il fût meublé convenablement et selon son rang élevé, il prit gîte chez le comte de Carcès.

Les poètes s'exercèrent à chanter ses louanges, et il eut ainsi l'occasion de montrer sa libéralité, car l'un d'eux, appelé Michel, lui ayant dédié un sonnet assez remarquable, où il exprimait toutes les espérances que sa venue en Provence avait fait naître, il loua la beauté des vers, la richesse de la rime, et, craignant de blesser le

poète en lui offrant des espèces, il prit sur la cheminée deux magnifiques flambeaux en argent, et il les lui fit accepter¹.

Aussitôt après, il s'occupa de calmer les factions, d'éteindre les haines, et il obtint du Parlement que les magistrats qui s'étaient compromis dans ces mouvements fussent réintégrés sur leurs sièges, et il acquit une telle influence, qu'au bout de quelques mois, il parvint, par sa seule présence et alors que le peuple s'était soulevé pour soutenir les consuls qui s'étaient pris de querelle avec les chanoines, à apaiser tout ce mouvement et à éviter qu'une seule goutte de sang ne fût versée².

Louis de Vendôme réussit si bien dans son gouvernement, que le roi crut devoir le lui confirmer, en 1654, pour toute sa vie, et, à cette nouvelle, le peuple d'Aix se livra à toute sa joie, toujours si expansive dans nos pays méridionaux. A cette occasion, le jeune Mancini, son beau-frère, se mit à la tête de trente jeunes gens, la tête entourée d'une serviette, ayant chacun des bouteilles et des verres à la main, et ils parcoururent ainsi toute la ville, accompagnés de nombreux violons, tambours et trompettes, et faisant boire chacun à la santé du duc. Le soir, toutes les grandes dames de la ville, en costume de fantaisie, plus ou moins décolletées, et en compagnie de nombreux cavaliers, firent une longue promenade aux flambeaux.

L'habileté de Louis de Vendôme consista surtout, dès sa prise de possession du gouvernement, à réparer, à atténuer les fautes du pouvoir royal, à apaiser les esprits encore surexcités, et à ne pas froisser les popula-

¹ *Histoire d'Aix*. Manuscrit d'Haitze, Bibliothèque Mejanès.

² Id., id.

tions et les corporations, si jalouses de leurs privilèges ; car, à cette époque, nos pères étaient très-chatouilleux sur ce sujet, et ils étaient toujours prêts à se liguier pour maintenir intactes leurs libertés provinciales et municipales, que chaque Roi, Comte de Provence, à son avènement, jurait de maintenir dans leur intégrité.

Louis de Vendôme vit ainsi s'écouler, dans un gouvernement aussi délicat que celui de la Provence, une série d'années paisibles, et, s'assimilant aux mœurs et usages du pays qu'il gouvernait, il n'hésita pas à endosser l'habit de pénitent blanc des confrères dits de l'Observance, et il en devint le prieur, charge qui fut plus tard invoquée contre lui.

Ce fut en 1657, quatre années après son arrivée en Provence, qu'il devint veuf par la mort de Laure de Mancini, nièce du cardinal Mazarin, de laquelle il avait eu deux enfants.

Ce fut peu après que sa mauvaise fortune lui fit faire connaissance de Lucrèce de Forbin, veuve de son côté de Henry de Rascos du Canet, premier consul d'Aix en 1652, et surnommée la Belle du Canet, à cause de sa rare beauté et du lieu dont son mari était le seigneur.

Cette dame ne fut point insensible aux discours et peut-être aux promesses de Louis de Vendôme, et les choses en arrivèrent à ce point, qu'un mariage n'eût étonné personne. D'ailleurs, la dame appartenait à l'une des plus hautes familles de la Provence, et il eût été difficile d'opposer quelque raison plausible pour y mettre obstacle.

Louis de Vendôme, faisant les choses selon son rang, voulut que la dame de son cœur eût un boudoir digne de lui et d'elle ; amateur passionné des beaux-arts, il ne

lui fut pas difficile de trouver dans son entourage des artistes sculpteurs, des peintres de premier ordre, et ce fut ainsi qu'il créa, dans la maison de Lucrèce, des appartements de toute beauté.

Il fit venir de Venise, qui était alors le centre de la fabrication des glaces, et de Gênes, des ouvriers doreurs sur bois, et, avec leur concours, il parvint à créer et à dédier à cette déesse de son cœur une chambre digne du haut rang qu'elle occupait dans la capitale de la province.

Cet hôtel, ainsi richement orné par ses soins, est dans la rue de la Verrerie, et il est resté dans son état primitif jusqu'en 1856, époque à laquelle M. Rigaud, premier président de la cour d'Aix, fit acquisition de l'ornementation pour en décorer son salon de réception.

Il reste cependant encore dans la maison primitive le grand tableau, quoique bien dégradé par la pluie, du plafond de la cage de l'escalier, le baldaquin qui était suspendu sur le lit de Lucrèce, et quelques sujets de fleurs et de fruits dans l'escalier dérobé par lequel Louis pouvait arriver dans la chambre de Lucrèce.

Les belles peintures de l'appartement, toutes sur toiles, étaient toutes allégoriques ; elles représentaient nos deux amoureux sous les traits de Diane et d'Endymion, et, dans une autre, de Céphale et de Procris ¹.

Les choses en arrivèrent à ce point, qu'il fut question de grossesse et de mariage. La Cour s'en alarma, et, dans cette extrémité, on n'imagina rien de mieux que de solliciter de Rome un chapeau de cardinal en sa faveur, et, pour donner le change au saint Père et appuyer

¹ *Rucs d'Aix*, 1^{er} vol. Roux Alpheran.

cette demande insolite, on fit valoir en cour de Rome son caractère religieux, la charge de prieur des pénitents qu'il exerçait depuis quelques années, et le pape Alexandre VII accéda à cette demande. Le plus étonné de l'issue de cette négociation, ce fut Louis de Vendôme, lorsqu'on lui en notifia le résultat. Cependant, ne voulant pas déplaire aux désirs du roi, il se soumit de bonne grâce, et, dès le 8 avril 1667, jour du Vendredisaint, arriva à Aix le chevalier de Crillon, porteur de la barrette rouge. Mais Louis ne voulut pas s'en décorer le même jour, et il voulut être cardinal-prêtre; trois jours de retraite suffirent pour le préparer, et, le 12 avril, il reçut successivement les ordres sacrés dans la chapelle de l'archevêché.

Le 20 du même mois, dans la métropole de Saint-Sauveur, en présence des cardinaux de Retz, de Grimaldi, du Parlement, de la Cour des comptes, des consuls et de toute la noblesse de Provence, eut lieu la remise solennelle ¹.

Ce fut en cette qualité qu'il alla, quelques mois plus tard, à Rome, pour assister au conclave assemblé pour l'élection d'un nouveau souverain pontife, et les écrivains du temps sont unanimes à constater qu'ayant pris au sérieux les devoirs que lui imposait son nouvel état, il mena une vie exemplaire pendant quelques années, s'adonnant exclusivement aux soins de son gouvernement et à des œuvres de charité. Il paraît qu'il avait cessé toutes relations avec Lucrece de Forbin.

Malheureusement, quelques années avant sa mort, la Provence lui ayant fait un don gratuit de 20,000 livres, pour l'aider à l'édification d'un hôtel digne de son rang,

¹ *Archives de Saint-Sauveur*. Manuscrit. Bibliothèque Mejanès.

sur le nouveau cours alors en voie de construction, il eut la faiblesse de les employer à faire bâtir un pavillon de plaisance dans un des faubourgs de la ville, à un endroit assez écarté, et ce fut là un motif de relâchement. La facilité d'y introduire furtivement des personnes du sexe le fit retomber dans son péché favori, et l'historien d'Aix, le bon M. d'Haitze, se contente de dire qu'il ne mourut pas *canoniquement*.

Le peuple d'Aix, dans son langage imagé, y mit moins de réticences, et la tradition nous a conservé ce dicton, qui date de l'époque de sa mort :

*Las machouetas au tua lou duc*¹.

Les chouettes ont tué le duc.

C'est dans ce pavillon qu'il rendit presque subitement le dernier soupir, le 6 août 1699. La province, qui perdait en lui un gouverneur débonnaire, et qui lui savait gré d'avoir résisté aux séductions de Paris, pour résider d'une manière presque continue dans son gouvernement, le regretta beaucoup. Elle lui fit de magnifiques funérailles. Le peuple, qu'il avait tant aimé, le récompensait en versant des larmes, et, quelques jours après, on reconduisit son corps, avec le même cérémonial qu'à son arrivée, à Aix, hors des murs, pour le transporter dans le caveau de sa famille, à Vendôme.

Une lame de plomb, déposée dans la caisse, énumérait ainsi ses titres : Cardinal de la sainte Eglise romaine, Prieur des Martiques, Duc de Vendôme, de Mercœur, de Penthievre et d'Etampes, Pair de France, Chevalier des ordres du roi et Gouverneur de Provence.

Le pavillon Vendôme, dont j'envoie une photogra-

¹ *Rues d'Aix*. II^e vol. Roux Alpherari.

phie, se ressent du style du siècle du grand roi; il est bâti en pierre de taille. Le parc était complanté en beaux marronniers d'Inde, qui avaient acquis toute leur splendeur lorsqu'ils tombèrent sous la hache des révolutionnaires de 1793, et dans les éclaircies et au bout des avenues, il avait disséminé des statues allégoriques en pierre, dues à des maîtres, et dont quelques-unes se trouvent encore à Aix dans diverses maisons.

La ruelle qui conduisait à ce pavillon n'avait jamais eu aucune dénomination, lorsque, en 1811, l'administration municipale d'Aix eut la bonne pensée de conserver le souvenir du bon duc, inséparable de son pavillon, en lui donnant le nom de *rue de Vendôme*.

LETTRES DE ROIS DE FRANCE

AUX HABITANTS DE VENDÔME

Par M. CH. BOUCHET.

Vers la fin de mai 1873, M. Ch. Chautard, alors Maire de Vendôme, et sur le point de résigner ses fonctions, fit une dernière revue dans les bâtiments de l'Hôtel de ville, afin d'y laisser un ordre irréprochable. Dans cette inspection, il découvrit au fond des greniers une quantité considérable d'anciens papiers et de parchemins qu'on y avait déposés à diverses époques. M. Aug. de Trémault, qui les examina, reconnut qu'ils étaient étrangers aux services administratifs et n'offraient plus qu'un intérêt purement historique. En conséquence, M. Chautard en ordonna le transport et le dépôt aux archives de la Bibliothèque communale, où nous avons pu en prendre connaissance.

Beaucoup, il faut en convenir, sont à peu près insignifiants ; mais, en revanche, plusieurs, comme l'avait bien vu M. de Trémault, sont vraiment précieux pour notre histoire locale. Nous devons placer en première ligne cinq lettres de Rois de France et une de Gabrielle d'Estrées, qui fut presque reine, comprises entre les années 1599 et 1664, toutes adressées ou relatives aux habitants de Vendôme. Ce sont ces lettres que nous nous proposons de publier ici, en les faisant précéder d'explications sommaires.

L'honneur de cette découverte, nous nous empressons de le dire, n'appartient à aucun de nous. M. de Pétigny connaissait au moins quatre de ces lettres¹ ; il en fait mention dans son *Histoire du Vendômois*, en cite les passages les plus importants et les accompagne de justes réflexions. Nous renverrons, chemin faisant, aux pages de l'historien. Nous n'avons pas cru toutefois que ces brèves analyses nous dispensaient de reproduire les pièces *in extenso*, d'autant qu'à l'exception d'une seule, nous les croyons inédites. Le fait paraît même assez singulier, car les trois dernières affectent la forme de lettres générales ou circulaires destinées à plusieurs villes ; mais les recherches aussi obligeantes qu'érudites de nos amis MM. de Trémault et de Salies, nous ont démontré qu'une seule, comme nous venons de le dire, avait été publiée.

Du reste, ce ne sont pas les originaux que nous avons entre les mains ; nous ignorons ce qu'ils sont devenus. Nous ne possédons que des copies, et même de seconde main, mais pourtant authentiques, car elles sont toutes extraites, comme le porte l'en-tête, des *Registres du Greffe de la maison de Ville de Vendôme*, et sont revêtues de la signature du greffier. On conçoit que, sur l'indication qui nous était donnée, nous avons vite couru aux registres originaux. Malheureusement ils ne commencent qu'au 25 janvier 1649, et ne contiennent que deux de nos lettres ; mais, en revanche, elles sont accompagnées des délibérations correspondantes, que nous ferons connaître également². Ces deux dernières lettres ont été transcrites par nous d'après les regis-

¹ Elles se trouvaient certainement alors dans les cartons de la Mairie.

² M. de Pétigny en a déjà parlé d'une façon sommaire.

tres mêmes ; pour les quatre autres, nous avons dû nous contenter de nos *arrière-copies* (qu'on me passe l'expression). Nous avons lieu d'ailleurs de les croire fidèles.

Un mot maintenant sur leur forme extrinsèque en général. Elles sont toutes sur double feuille de papier in-4°, au timbre de la Généralité d'Orléans¹, d'une écriture de la seconde moitié du XVII^e siècle, et sont signées *Pineuaise greffier*. En marge, d'une main du XVIII^e siècle, est expliqué l'objet de la lettre.

Ceci posé, entrons en matière, en suivant l'ordre chronologique.

I.

Lettre de Gabrielle d'Estrées.

Paris, 20 février 1599.

Voici à quelle occasion elle fut écrite : Après le siège et la prise de Vendôme par Henri IV, en 1589, le roi avait laissé pour gouverneur aux habitants un de ses officiers nommé Vignolles², calviniste zélé, caractère dur, qui semblait comme une prolongation du châtimement in-

¹ Le filigrane du papier représente les armes de France (*sic*), et autour, en sens rétrograde : GÉNÉRALITÉ D'ORLÉANS.

² Benjamin de Vignolles, seigneur de Vignolles, Tannières, etc., fils de Paris, seigneur de Vignolles, et de Jacqueline de Constant, était chevalier de l'ordre du roi et maître d'hôtel du comte de Soissons. (Note de M. Berger de Xivrey, *Lettres de Henri IV*, sur une lettre de 1583, t. I, p. 586). Est-ce notre Vignolles ?

fligé à la ville¹. Vignolles gouverna Vendôme pendant dix ans. Il avait acquis deux fiefs en Vendômois, Giffay et Villemardy, comme nous le verrons dans un curieux document que nous espérons publier un jour, et mourut vraisemblablement au commencement de 1599. — Le roi nomma pour lui succéder un autre de ses vieux serviteurs, Jean de Harambure².

Ce fut alors que Gabrielle d'Estrées, en ce moment à l'apogée de sa puissance, crut devoir écrire aux habitants de Vendôme la lettre suivante. M. de Pétigny y a relevé le ton de singulière autorité qu'elle affecte³; mais disons, pour faire comprendre un pareil langage, qu'un an auparavant (3 avril 1598), le fils aîné de Gabrielle, à peine âgé de 4 ans, avait été investi du duché de Vendôme. Sa mère, qui cachait d'autant moins sa maternité, que l'enfant avait été légitimé six mois après sa naissance (janvier 1595), crut pouvoir intervenir au nom de son fils mineur. Au reste, la lettre de Henri IV que nous allons voir tout à l'heure, et qui ne tarda que d'un jour sur celle de sa maîtresse, semble prouver que tous deux

¹ V. l'abbé Simon, t. Ier, p. 428.

² Jean d'Harambure ou de Harambure, baron de Picassary, seigneur de Romefort, Châtres, Cachet, etc., fils de Bertrand d'Harambure et de Florence de Belsunce, avait été élevé dès l'enfance près du roi de Navarre, qui le traitait avec une grande familiarité. Il était gentilhomme ordinaire de sa chambre, et, après son avènement au trône de France, il devint grand giboyeur de sa maison, commandant de sa compagnie de cheval-légers, gouverneur de Vendôme et d'Aigues-Mortes. Il continua de servir sous Louis XIII, et fut pourvu d'un commandement important en 1624. (Note de M. Berger de Xivrey, *Lettres de Henri IV*, t. II, p. 245.) — Le portrait de d'Harambure se trouve dans les galeries de Versailles, tableau du temps ou d'après un tel tableau.

³ *Histoire du Vendômois*, p. 363.

avaient agi de concert. Voici comment Gabrielle s'exprime :

Messieurs Jai esté bien estonnée de la mort de Monsieur de Vignolles et vous puis asseurer que le Roy la beaucoup plaint et regretté parcequil le tenoit plain d'affection et de fidelitté a son seruice et a celluy de mon fils le duc de Vendosme, vous auez bien sujet de le regretter aussy Car je scay que son but et son intention estoient du tout portez a vostre conseruation, jespere que vous recouurerez cette perte en la personne de Monsieur de Harambures gentil homme ordinaire de la Chambre de Sa Majeste, a qui sad. majesté a donné la charge de gouuerneur de la ville de vendosme et pays vendomois duquel vous pouuez attendre tout bon et doux traitement comme vous luy debuez aussy rendre tout respect honneur et obeissance, a quoy je m'assure que vous vous disposerez tous bien volontiers Et de luy donner tout le contentement quil doit esperer de vous. Je luy ay aussy accordé la Capitainerye du chateau qui vous doit estre vn tesmoignage comme en mon particulier je lestime, Et sy je nauois grande connoissance de son merite que je me serois opposée a son establissement, Mais au contraire je le desire plus que de personne du monde, cest pourquoy je vous exhorte de rechef de vous disposer de le receuoir et de lhonorer et respecter comme vous debuez, ce que me promettant que vous ferez, je ne vous en diray pas icy dauantage, priant dieu Messieurs vous auoir en sa sainte garde. Escript a paris ce vingty^e feburier mil cinq cens quatre vingts dix neuf. Signé en blanc *destrées*, plus bas *giraud &* en la suscription *A Messieurs les Maires* (sic) *escheuins Manans et habitans de la ville de Vendosme.*

Signé PINEUOYSE greffier.

II.

Lettres de provisions

Adressées par Henri IV à Jean d'Harambure.

Paris, 21 février 1599.

Cette lettre, écrite, comme nous l'avons dit, le lendemain même de celle de Gabrielle, n'est autre que la nomination de d'Harambure au poste laissé vacant par la mort de Vignolles. On y remarque que Vendôme était toujours occupé par une garnison¹, et que le gouverneur était investi d'une autorité absolue non-seulement sur les gens de guerre, mais encore sur tous les habitants. On était loin de ces temps où les Vendômois protestaient contre la nomination d'un gouverneur par leur duc, revendiquaient ce droit comme leur appartenant, et réservaient l'avenir². Plus que jamais la royauté entraînait dans cette voie de despotisme central qui devait finir par tout absorber. Il est vrai qu'il s'agissait ici d'une ville qui n'avait laissé au roi qu'un fâcheux souvenir, et le régime sévère auquel il l'avait soumise n'était peut-être qu'un régime d'exception, un *état de siège*, comme on dirait aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, voici comment il s'exprime :

HENRY par la grace de Dieu Roy de france et navarre
a Nostre cher et bien amé Jean de Harambures sieur de
Romefort et fougeres, gentilhomme ordinaire de nostre
chambre, salut, Comme au moyen du deceds nagueres

¹ V. notre Bulletin, 1865, p. 106 et suiv.

² V. même Bulletin, p. 96 et 119.

aduenu du feu sieur de Vignolles qui commendoit pour nostre seruice en nostre ville et chasteau de Vendosme, Il soit requis et necessaire pour le bien de nostre seruice de faire choix de quelque bon et expérimenté personnage de la fidelitté et affection duquel Nous ayons entiere fiance pour auoir soing de la conseruation de lad. place et y commender comme y faisoit led. sieur de Vignolles, Et scachant que pour cet effet Nous ne pouuons faire meilleure eslection que de vostre personne, A ces causes bien et duement informez de vos sens suffisance valeur loyauté prudhomie experience et bonne dilligence, Nous vous auons comis ordonné et député comettons ordonnons et deputons par ces presentes pour commender en nostre ville et chateau de vendosme tout ainsy et en la mesme sorte et maniere que faisoit led. defunt s^r de Vignolles, faire viure et maintenir les habitans dicelle ville en bonne paix vnion et concorde les vns avec les autres¹ commendant pour cet effet aux gens de guerre qui y sont de present et y seront cy apres entretenus pour nostre seruice tout ce quils auront à faire pour le bien dicelluy, Mander et faire venir devers vous toutes et quantes fois que besoing sera les maire escheuins, manans et habitans de nostred. ville de vendosme pour leur faire entendre ce que vous jugerez et estimerez a propos pour leur bien soulagement et conservation, et de lad. charge jouir et vser aux honneurs autoritez gages estats et apoin- tements y appartenants tels et semblables que les auoit et prenoit led. feu s^r de vignolles Et generalmente pouruoir et donner ordre a toutes autres choses requises et necessaires en cet endroit suiuant les occasions qui sen presenteront et la fiance que Nous auons en vous, de ce faire vous auons donné et donnons plain pouuoir puissance autoritté commission et mandement special, Mandons et commendons ausd. maire escheuins manans et habitans de lad. ville et ausd. gens de guerre qui y sont et seront

¹ Allusion aux deux partis catholique et protestant.

cy apres en garnison qu'en ce qui dependra du commen-
dement que Nous vous donnons par ces presentes en lad.
ville et chateau pour le bien de nostre seruice ils ayent a
vous reconnoistre et obeir tout ainsy qua nostre propre
personne. Car tel est nostre plaisir. DONNÉ a paris le vingt
vnyesme jour de feburier Lan de grace mil cinq cens
quatre vingts dix neuf et de nostre regne le dix^{me}. Signé
henry et plus bas par le Roy de Neufuille et scellé de cire
jaune.

Signé PINEUOYSE
greffier.

III.

Lettres de provisions

Adressées par Henry IV à Geoffroi de Beaufile.

Paris, 27 août 1607.

Après huit ans et demi d'exercice, d'Harambure se
démît de sa charge, et le roi nomma pour le remplacer
un autre homme de guerre, Geoffroi de Beaufile. C'est un
nouveau gouverneur à enregistrer dans notre histoire,
qui, jusqu'ici, que nous sachions, n'en avait pas fait
mention. Ses lettres de provisions ne sont guère que la
répétition de celles de son prédécesseur¹. Ainsi l'abso-
lutisme militaire qui pesait sur Vendôme durait encore
après dix-huit ans, et dura sans doute pendant tout le
règne de Henri. Il nous semble donc un peu hasardé de
dire avec M. de Pétigny que « l'administration plus douce
et plus impartiale de d'Harambure commença enfin à

¹ M. de Pétigny ne parle pas de cette lettre, ni de la précé-
dente.

cicatriser les plaies de ce malheureux pays¹. » Ceci ne pourrait se rapporter tout au plus qu'au caractère personnel du gouverneur, mais d'Harambure, si nous en croyons la physionomie de son portrait, ne devait pas être commode.

HENRY PAR LA GRACE DE DIEU Roy de france et de nauarre a nostre cher et bien ame Geoffray de Beau-fils sieur de jumeaux et de villepion gentilhomme ordinaire de nostre chambre Salut. Sestant nostre aussy cher et bien ame Jean de Harambure sieur de Ramefort cejourdhuy personnellement et vollontairement desmis entre nos mains de la charge et commendement que nous luy aurions cy deuant donné en nostre ville et chasteau de vendosme Il est necessaire de commettre en son lieu et place quelque bon et experimenté personnage la fidellité et affection duquel nous soit connue et ne pouuant pour vne telle charge faire meilleur choix ny plus digne ellection que de vostre personne pour lentiere connoissance et confiance que nous² en auons et de vos sens suffizance loyaulte prudhommie valleur experiance au fait des armes bonne conduite et dilligence, a Ces Causes et autres bonnes considerations a ce nous mouuans vous auons commis ordonné et deputte Commettons ordonnons et deputons par ces presentes signees de nostre main pour commander en nostredite ville et chasteau de vendosme tout ainsy et en la mesme sorte et maniere que faisoit ledit sieur de Harambure et auaparauant luy le feu sieur de Vignelles (*sic*),.... (*Le reste de la lettre à peu près semblable à la précédente.*) DONNÉ A PARIS le vingt septiesme jour daoust lan de grace mil six cens sept et-de nostre regne le dixneufiesme. Ainsy signe henry Et plus bas par le Roy De lomenie et scellees de cire jaulne.

Signé PINEUOYSE
Greffier,

¹ *Histoire du Vendômois*, p. 363.

² Le manuscrit, par erreur : *Vous*.

IV.

Lettre de Louis XIII

Aux habitants de Vendôme

Paris, 30 juillet 1615.

On sait quels troubles signalèrent la minorité de Louis XIII et quelles luttas la reine régente et son ministre Concini eurent à soutenir contre les seigneurs. A la tête des rebelles était le prince de Condé¹, et, dans le nombre, César de Vendôme, qui entraît alors dans cette carrière turbulente où il devait rencontrer, selon l'expression d'un historien, tant de chagrins et de traverses². Cependant la reine, qui avait renié la politique de son époux et recherché l'alliance même des puissances qu'il se disposait à combattre, avait négocié le mariage du jeune roi, à peine âgé de quatorze ans, avec Anne d'Autriche, qui n'en avait que treize, et accordait en même temps la main de la princesse Elisabeth, sœur aînée du roi, au fils de Philippe III, roi d'Espagne³. Au mois de juillet 1615, Condé, de plus en plus irrité, quittait la Cour,

¹ Père du grand Condé.

² L'abbé Simon, t. I, p. 443.

³ Ces négociations remontaient à l'an 1611. Ainsi l'on n'avait pas perdu de temps pour répudier la politique de Henri IV. — *L'Art de vérifier les dates* commet, à propos de ces mariages, une singulière confusion : « (Le roi) arrive à Bordeaux, dit-il, « le 7 octobre, et y épouse le 25 Anne d'Autriche, fille de Philippe III, roi d'Espagne, dans le même temps que ce dernier « reçoit la main d'Elisabeth, sœur du roi. » (T. I, p. 669, édition de 1783.) Cependant, à l'article *Espagne*, le même ouvrage fait bien d'Elisabeth la femme de Philippe IV. (Même volume, p. 772.)

et se rendait dans les provinces du Nord, où il leva des troupes. La Cour devait se rendre sur la frontière, pour aller chercher l'infante et conduire la princesse Elisabeth. Le gouvernement du roi mit sur pied deux petits corps d'armée, l'un pour couvrir Paris, l'autre pour accompagner les nobles voyageurs et faire tête à l'armée des princes. L'intention de ceux-ci était d'empêcher le voyage de Guienne et par suite les mariages ; mais ils n'osèrent en venir aux mains. Avant de se mettre en route, la reine fit écrire par le roi une lettre aux villes et places par où il devait passer, pour les inviter à fermer leurs portes aux rebelles et à faire bonne garde. La lettre est écrite avec beaucoup de ménagements. Les seigneurs révoltés y sont désignés par leurs noms, il est vrai, mais on ne parle pas de leur rébellion ; on leur reproche seulement le refus qu'ils avaient fait d'accompagner le roi dans son voyage. On tenait à ne pas trop alarmer les populations ; on avait une peur extrême de retomber dans les guerres civiles. C'est ce que la suite de la lettre fait bien voir. Vendôme devant se trouver sur le passage du roi, reçut une semblable circulaire. César n'y est point nommé ; il s'était soumis, et restait à Paris dans une position expectante.

CHERS ET BIENS AMEZ ayans juge a propos maintenant que nous sommes prest de Nous acheminer en nostre prouince de Guyenne pour laccomplissement de nostre mariage et celuy de nostre treschère sœur aînée de pourvoir a la seurette de nos villes et places pour empêcher quilny arive aucune alteration qui puisse troubler le bien et repos de nos bons subjects et la paix et tranquillité publicque mesmes sur loccasion du reffus que nostre cousin le prince de Condé assisté de nos cousins les ducs de Longueuille, de Mayenne, Comte de St paul et marechal de Boullon Nous a faict de nous venir acompagner en

nostred: voyage, Ce qui nous donne assez de subject d'entrer en deffiance de leurs intentions, NOUS VOUS faisons celle cy pour vous ordonner de prendre de vostre part le soing que vous debuez de la conseruation de nostre ville de vendosme, et a cet effect faire faire bonne et exacte gardes aux portes dicelles et y donner tel ordre que lesd. princes et seigneurs sus nommez ou aultres saduouans deulx ny entrent sans lettres ny passeport de Nous, et quil ny soit faict aucunes praticques et menees contraires et prejudiciables a nostre autorité et seruice et au repos de lad. ville, sans touttefois vous allarmer ny prendre a cette occasion aucun ombrage les vns des aultres ains vous conseruer tousiours en la mesme amitié et intelligence que vous auez euë avecq les aultres villes vos voisines soubz lobseruation et entretenement de nos eedicts de pacification, continuans aussy en lentiére obeissanee et fidélité que vous nous debuez, et laquelle vous nous auez en toutes occasions tesmoignée, vous maintenant au surplus en ce qui est de vostre debuoir et de la bonne corespondance que vous estes obligez de rendre enuers le Gouverneur et nostre Lieutenant general dans la prouince, lequel vous tiendra de sa part aduertiz de cequil aprendra importer a la seureté et conseruation de nostre dicte ville, et nous assurant que vous ne manquerez de vous comporter en cela suiuant nostre volonté et intention nous ne vous en ferons plus longue lettre. Donné a paris le trentiesme jour de juillet mil six cens quinze, Signé LOUIS et plus bas de Lomenye et sur la suscription dicelle A NOS CHERS ET BIEN AMEZ LES MAIRE ET ESCHEUINS DE NOSTRE VILLE DE VENDOSME.

Signé PINEUOYSE

Greffier.

Cette lettre, comme l'on voit, n'est pas adressée au duc de Vendôme, absent et suspect, ni au gouver-

neur¹, mais aux habitants eux-mêmes, et on les invite à prendre *de leur part* le soin qu'ils doivent de la conservation de leur ville et à faire bonne garde. Donc, il n'y avait plus de garnison à Vendôme. Elle avait été retirée sans doute au commencement du nouveau règne, lorsque le gouvernement eut besoin de toutes ses forces pour faire face aux troubles. — Comment les habitants pouvaient-ils prendre les mesures qu'on leur commande ? Au moyen des milices bourgeoises qui existaient autrefois dans toutes les villes, et que le régime militaire, introduit dans la nôtre par Henri IV, avait suspendues. Mais elles reprirent naissance à la faveur du faible gouvernement qui succéda. Nous ignorons si elles subsistèrent sous celui de Richelieu, mais nous les verrons reparaître pendant les troubles de la Fronde, et là nous aurons pour témoignage nos registres municipaux. Or, ils nous apprennent que les habitants, réunis en assemblée générale (les délibérations n'avaient pas lieu autrement, et cela sous Louis XIV), nommaient un capitaine, un lieutenant et un enseigne pour chacune des quatre portes de la ville, et de semblables officiers, subordonnés aux premiers, pour les *portes* des faubourgs². Ces officiers étaient généralement des personnes civiles, des magistrats, des marchands... Nous avons vu chose semblable dans nos gardes nationales modernes, qui ne furent qu'une résurrection des anciennes milices.

Les choses avaient bien changé de face aussi depuis le dernier règne, en ce qui concernait le gouverneur.

¹ Il en avait reçu certainement une aussi, comme on peut le conjecturer d'après la lettre même. V. à la fin.

² En réalité, il n'y avait pas de portes aux faubourgs ; il n'y avait qu'une barrière et un poste.

Ce n'était plus cet homme tout-puissant qui pouvait mander auprès de lui le maire et les échevins, pour leur faire entendre ses volontés. Ici les habitants sont simplement invités à *se maintenir dans la bonne correspondance qu'ils doivent lui rendre*, et son rôle se bornera à les tenir avertis de ce qu'il apprendra importer à la *sûreté de la ville*. Partout la faiblesse du gouvernement profitait aux libertés municipales.

Nous n'avons pas malheureusement la délibération des habitants en réponse à la lettre du roi. Seulement, M. de Pétigny a conjecturé, avec plus ou moins de vraisemblance, d'après une délibération postérieure, que les Vendômois gardèrent fidèlement leur ville, et firent au roi et à sa mère une si belle réception, que, cinquante ans après, les familles des échevins étaient encore endettées par les dépenses faites en cette occasion¹. Mais ce dernier point est moins assuré.

V.

Lettre de Louis XIV

Aux Maire, échevins et habitants de Vendôme

Poitiers, 1^{er} février 1652.

Les événements qui précèdent étaient déjà comme une petite Fronde. Voici maintenant la Fronde véritable. Nous sommes transportés à trente-sept ans de distance. La jeune princesse que nous avons été chercher tout à l'heure sur la frontière d'Espagne est devenue à son tour la reine-mère régente, et le jeune roi, du même âge pré-

¹ *Histoire du Vendômois*, p. 364.

cisément qu'avait son père en 1615, s'appelle maintenant Louis XIV. Il n'entre pas dans notre sujet de retracer ici même une simple esquisse de cette période confuse et compliquée. On pourra se reporter aux histoires générales, et l'on verra quel rôle jouèrent dans ces événements les ducs de Beaufort et de Nemours, l'un fils et l'autre gendre de César. Pour nous, nous arriverons de prime-saut aux premiers mois de l'année 1651. Mazarin, cédant à l'orage devant l'union des deux Frondes, se rendait secrètement au Havre pour délivrer les princes¹ qu'il avait fait emprisonner un an auparavant, et prenait lui-même le chemin de l'exil². Condé, devenu libre, montra des exigences insupportables ; mais bientôt, pliant à son tour devant une habile réconciliation de la reine avec la vieille Fronde, il quitte Paris, résolu d'en appeler au soulèvement des provinces et à l'épée des gentilshommes³. Avant de partir, il lance un manifeste au-

¹ Les princes de Condé, de Conti, et le duc de Longueville

² A Brühl, près de Cologne.

³ Il hésita beaucoup : « Il voulut aller à Mont-rond, où était « Madame de Longueville, pour prendre sa dernière résolution « avec elle. Ce fut là qu'il fut comme forcé de se déclarer contre « le Roi. Et, pour dire comme les choses se passèrent, ce fut une « femme qui dans ce conseil opina pour la guerre, et l'emporta « contre le plus grand capitaine que nous ayons eu de nos jours. « Il s'y résolut donc, et leur dit à tous, que puisqu'ils la vouloient, « il la falloît faire ; mais qu'ils se souvinssent qu'il tireroit l'épée « malgré lui, et qu'il seroit peut-être le dernier à la remettre « dans le fourreau : voulant leur faire entendre, qu'ils l'engageoient en une mauvaise affaire, dans laquelle ils ne le suivroient pas peut-être jusqu'au bout. » (M^{me} de Motteville. Mémoires, t. IV, p. 306, Amsterdam, 1723.) — Ajoutons un trait qui fait voir à quoi tinrent souvent les résolutions des héros de cette triste guerre. Lorsque le Prince quitta Paris, le maréchal de Grammont lui envoya un courrier pour le prier de ne pas s'éloigner davantage, lui assurant qu'il y avait encore un espoir d'accommodement. Condé était alors à Augerville, maison de plaisance du président Perrault. Le courrier confondit

quel la lettre du roi répond ¹, puis il se retire dans son gouvernement de Guyenne, entraîne tout le sud-ouest, est appuyé par l'Espagne, tandis que le duc de Nemours, l'un de ses fidèles, lève dans le nord une armée de Flamands et d'Espagnols. « Le plan de Condé était de marcher de Bordeaux sur Paris, tandis que Turenne et les Espagnols envahiraient la Champagne ². » On va voir ce qui fit manquer ce plan. Anne, pour donner plus de force à son gouvernement, fait proclamer le roi majeur, déclare les princes criminels de lèse-majesté, et, pour mieux surveiller leurs mouvements, vient s'établir à Poitiers (31 octobre 1651). Cependant Mazarin, voyant le champ libre, rentre hardiment en France; il s'était préparé l'appui des commandants de province et des places du Nord, celui de César de Vendôme ³ et de son fils aîné, le duc de Mercœur, qui était allé, dans l'exil même du cardinal, épouser l'une de ses nièces, Laure Mancini. Le duc de Beaufort, au contraire, prenait le commandement d'une petite armée pour s'opposer à la marche de Mazarin. Mais celui-ci venait de ramener à lui deux des principaux rebelles, Bouillon et Turenne, c'est-à-dire la fortune, et, le 28 janvier 1652, il entrait à Poitiers, rejoignant la cour et la reine, et dès le lendemain reprenait la direction des affaires. On résolut de

Augerville avec Angerville, en sorte que le prince ne reçut la dépêche qu'au moment où il allait partir. Après l'avoir lue, il dit que si elle était arrivée un peu plus tôt, elle l'aurait arrêté, mais que, *puisqu'il avait le cul sur la selle*, il n'en descendrait pas pour des espérances incertaines, et il s'achemina vers Bordeaux. — Mémoires de Joly, t. 1^{er}, p. 166. Edition d'Amsterdam, 1718.

¹ Mémoires de Joly. T. I, p. 167.

² Lavallée. *Histoire des Français*.

³ Selon la duchesse de Nemours, César vint à Bordeaux avec les vaisseaux, comme amiral. (Mémoires, p. 155, éd. d'Amsterdam, 1718.)

remonter vers la Loire, en se dirigeant sur Saumur et Orléans, pour de là regagner Paris. Avant le départ, Mazarin fit écrire par le roi la lettre suivante, adressée aux villes et places qui pouvaient se trouver exposées aux entreprises des frondeurs. Vendôme était dans ce cas, et courut même un grand péril, lorsque le duc de Nemours entra dans le Perche avec son armée espagnole et y commit d'affreux désordres¹. Voici la lettre du roi :

CHERS & BIEN AIMEZ Nous ne pouuons a present vous donner vne plus particuliere preuue de la satisfaction que nous auons de la conduite que vous tenez sur ces occurancez quen vous tesmoignant que nous pensions a vostre repos particulier et a vous garantir des surprises qui le pouroient troubler. Nous scauons que ceulx qui essayent daffoiblir nostre auctorite ne laissent pas de sen seruir pour deceuoir noz bons subiectz et pour les obliger a receuoir et loger dans nos villes les troupes quilz leuent et quilz tiennent sur piedz¹ au preiudice des deffences que nous en auons faittes, et par ce quil im-

¹ V. les détails dans M. de Pétigny, p. 372. Mais le savant historien se trompe lorsque « il (lui) semble, d'après les récits contemporains, que les troupes royales ne firent pas autant de dégâts que les soldats de la Fronde, » car nous lisons dans le cardinal de Retz : « Leurs Majestés se rendirent ensuite à Blois, où M. Servien les rejoignit. Le maréchal d'Hocquincourt s'en approcha avec l'armée (royale), qui faisoit des désordres incroyables, faute de paiement. » (L. IV, t. III, p. 48, édition d'Amsterdam. — Nancy, 1717, in-12.) Et cependant le roi avait fait arrêter dans toutes les Recettes les rentes de l'Hôtel de ville pour s'en servir aux nécessités de la guerre. V. les curieux détails que donne là-dessus Joly (Mémoires, t. I^{er}, p. 183).

² Allusion au duc d'Orléans, qui, bien que le roi fût majeur, n'avait pas laissé de se faire déclarer à Paris lieutenant général du royaume (Nemours, Mémoires, p. 138^e et en même temps réponse au Manifeste de Condé (?).

³ V. cependant M^{me} de Motteville, t. IV, p. 381.

porte pour nostre seruice et pour vostre conseruation dempescher ces abus Nous voulons et vous mandons que vous ayez a refuser lentree et le logement a tous gens de guere a pied et a cheual qui se presenteront deuant nostre ville de vendosme pour y loger silz nont des ordres signez de nous et de lun des secretaires de nos commandemens et qui soient posterieurs en datte au present, que vous ayez mesmes ales repouser par la force silz tesmoignent vouloir entrer contre nostre gré Cest leffect que nous attendons de vostre fidelitte et de laffection que vous auez pour nostre seruice et dont nous nous promettons que vous seconderez courageusement les bonnes intentions que nous auons pour vostre bien. Donne a poitiers le premier jour de feburier 1652 signe Louis et plus bas de Guenegaud et sur le reply A noz chers et bien aimez les Maire escheuins et habitans de nostre ville de vendosme et scelle de scire rouge et des armes de sa Majestte.

(Hôtel de ville de Vendôme. Registres des délibérations municipals. Reg. 1.)

Cette lettre, comme la précédente, n'est pas adressée au duc de Vendôme¹, mais aux habitants eux-mêmes, et par la même raison. Ils venaient précisément, le 24 janvier précédent, de nommer les chefs de leur milice bourgeoise². Il semble du reste que la missive royale ne parvint à sa destination qu'assez longtemps après sa date (1^{er} février), car nous ne voyons les habitants se réunir que le 12 mars suivant. Nous donnons aux pièces justificatives la délibération des habitants³. Nous nous bornerons à dire ici que la lettre fut bien accueillie et que

¹ Il en avait reçu peut-être une aussi.

² V. nos Pièces justificatives Nos I, II, III, IV et VI, et M. de Pétigny, pp. 367 et 370.

³ Pièce No V.

l'assemblée se montra unanime à repousser la Fronde, qui, en effet, n'entra pas dans nos murs. Nous avons hâte d'arriver enfin à la sixième et dernière lettre.

VI.

Lettre de Louis XIV

Aux Maire, échevins et habitants de Vendôme.

Fontainebleau, 13 juin 1664.

Elle nous transporte à douze ans d'intervalle. La Fronde est oubliée, Mazarin est mort (1661), le roi a 26 ans et gouverne par lui-même, Colbert est aux affaires et donne au commerce et à l'industrie un essor considérable. Le soleil du grand siècle est levé. Parmi les créations du nouveau ministre, une des plus neuves et des plus hardies fut celle de quatre grandes compagnies de commerce, pour les Indes orientales, les Indes occidentales, l'Afrique et le Nord. La Hollande avait déjà sa Compagnie orientale, puissamment riche, et cet exemple éblouissait tous les esprits. Colbert parvint à séduire à ses idées le haut commerce de Paris. Les principaux négociants nommèrent des syndics, qui rédigèrent des statuts, lesquels, présentés au roi et plus ou moins modifiés, devinrent le règlement définitif de la Société. (Nous parlons ici en particulier de celle des Indes orientales, la seule qui nous occupe.) Puis le roi et les syndics écrivirent en même temps aux principales villes du royaume pour les inviter à s'intéresser dans l'entreprise. Cet épisode du grand règne a été complètement

exposé dans une *Histoire de la Compagnie des Indes orientales*, par Dufresne de Francheville, et parfaitement résumé par M. Henri Martin dans son *Histoire de France*, ce qui nous dispense d'y insister plus longuement. Francheville donne même *in extenso* les deux lettres du roi et des syndics, ainsi que les statuts¹. Nous avons cru néanmoins devoir reproduire la lettre royale, attendu qu'elle fait partie intégrante de la délibération dont nous allons parler, et que d'ailleurs l'ouvrage de Francheville n'est pas commun. Voici cette lettre :

De par le Roy

Chers et bien aimez ayant considere que rien ne pou-
uoit estre plus aduantageux aux peuples que dieu a sous-
mis a nostre obeissance ny plus capable de leur faire
gouster laise et le repos que nous leur auons acquis par la
paix que le restablissement du commerce au dehors de
nostre royaulme par le moyen duquel seul labondance
de toutes choses peult y estre attiree et si respandre sur
le general et les particuliers diceluy lesquelz auront plus
de facilite à se deffaire des denrees qui y croissent et qui
ne si peuuent consommer et a debiter les manufacteures
qui sy font dont la quantite qui en sera augmentee par
le traficq donnera matiere demploy a vne infinie de per-
sonnes de tous aages et sexes (*sic*) Nous auons pris re-
solution destabliir vne compagnie puissante pour faire le
commerce des Indes orientales, ce qui estant venu a la
congoissance des marchands negossians de nostre bonne
ville de paris ilz ont de nostre consentement et avec nos-

¹ Page 168 et suiv. *Propositions faictes au Roi... pour l'éta-
blissement d'une nouvelle Compagnie des Indes orientales... etc.*
(40 articles.) — Page 175: *Lettre de cachet (du Roi) aux Maires
et échevins des principales villes du royaume...* — Page 176 :
Lettre des syndics....

tre permission tenu diuerses assemblees dans lesquelles ayant examine les graces et les auantages quilz pouuoient attendre de Nous et quilz ont juge necessaires pour affermir cet establissement et pour conuier plus de personnes a sinteresser ilz ont dressé des articles le xxvj du mois de May dernier lesquelz ilz nous ont faict presenter par aucuns deulx quilz ont exprest enuoyes en ce lieu et comme nous auons este bien aise de rencontrer vne occasion sy fauorable pour donner a nos subiectz des marques de nostre affection et de lamour que nous leur portons Nous auons bien volontiers accorde les demandes portees par lesdictz articles sans considerer en aulcune maniere la diminution quelles aportent a nos droitz et aux reuenus ordinaires de nos fermes ce qui vous sera facile de congnoistre par la lecture desdictz articles et des responces que Nous y auons donnees dont Nous vous enuoions copie et Nous auons bien voulu les accompagner de cette lettre pour vous dire que nostre intention est qu incontinent apres que vous laurez receue et celle qui vous sera adreesee de la part des scindicqz du commerce desdictes Indes orientalles en nostre ville de paris vous ayez a faire faire vne assemblee generale des habitans de nostre ville de vendosme de toutes conditions Quen icelle vous fassiez faire lecture desdicts articles et de nos responcessur iceux et fassiez congnoistre a tous nos subietz qui sy trouueront que comme nous nauons rien plus a coeur que lestablissement de cette compagnie Nous nous porterons avec vng soing et vne application singuliere a la proteger en toutes occasions Et daultant que dans nostredicte ville de paris ceux qui ont eu desseing dentrer dans ladite compagnie dont il y en a desia plus de trois cens de tous ordres ont signe au bas de la coppie desd. articles Nous desirant que vous en fassiez faire vne coppie en papier pour y auoir les signatures de ceulx qui voudront sassocier et sinteresser en cetted. compagnie Quen suite vous donniez part aux scindicqs dicelle en nostred. ville de paris de ceux qui auront signe et que vous in-

formiez le s^r Golbert con^{er} en nostre conseil royal et intendant de nos finances de tout ce qui se sera passe dans cette assemblee en laquelle Nous vous recommandons de ne rien obmettre de ce qui dependra de vous pour faire congnoistre a vng chacun l'utilite et ladavantage de cet establissement pour tous ceulx qui sy interesserout ny faicte donc faulte Car tel est nostre plaisir. Donne a fontainebleau le xiiij^e jour de juin MVI^e soixante quatre Signe Louis et plus bas De guenegaud. Et sur le repli est escript A nos chers et bien aimez les Maire escheuins et habitans de nostre ville de vendosme.

*(Registres de l'Hôtel de ville de Vendôme,
Reg. 1, foll. 69 et 70.)*

Nos registres municipaux vont encore nous donner le dénouement de cette affaire. En effet, le 24 juin suivant, c'est-à-dire onze jours après la date de la lettre, les habitants de Vendôme étaient convoqués en assemblée générale pour délibérer sur la réponse à faire. Mais tel était à cette époque l'état de misère et de prostration de la ville, qu'il ne se trouva pas plus de quatre habitants à la réunion. On était cependant aux beaux jours du grand règne; mais ceux qui connaissent l'histoire *véritable* de ce temps, qui savent quelle affreuse administration financière avait été celle de Mazarin (pour ne pas remonter plus haut)¹, et surtout quelles effroyables calamités la Fronde, si légère en apparence, avait

¹ « Comme il avait senti de l'incommodité de n'avoir pas eu assez d'argent pour se défendre puissamment contre ses malheurs, il voulut réparer ce défaut, et plus par amour pour lui-même qu'en haine de ses ennemis, il se voulut venger de toute la France en l'épuisant d'argent pour en remplir ses coffres. » (M^{emo} de Motteville, t. IV, p. 398.)

déchainées sur le pays, ceux-là ne seront pas surpris et ne diront pas que nous forçons les couleurs du tableau. — On remit donc l'assemblée au dimanche suivant. Non-seulement elle fut publiée, comme à l'ordinaire, par le trompette de la ville, mais encore on la fit annoncer aux prônes par les curés; le sergent municipal se transporta au domicile des principaux bourgeois pour les exciter à venir. Enfin l'assemblée s'étant trouvée en nombre, on donna lecture des lettres du roi et des syndics; mais tous les habitants consultés répondirent « l'un
« après l'autre, nous dit le procès-verbal, quilz voul-
« droient estre dans la puissance de pouuoir entrer dans
« ladicte compagnie, sy associer et interesser tant pour
« satisfaire aux intentions de sadicte Majesté que pour
« l'utilité et aduantage qui leur en pouroit reuenir, mais
« quilz sont dans limposibilité dy satisfaire tant à rai-
« son des misères et stérilités des années précédentes
« que des taxes et impositions ordinaires et extraordinaires
« quilz ont payez et payent continuellement¹. »

Beaucoup de villes firent la même réponse. A Dinan, à Montpellier, à Grenoble, personne ne voulut souscrire. Narbonne s'excusa sur son commerce à demi ruiné et sur les grandes charges qu'il était contraint de supporter tous les ans. Pézenas est trop pauvre. A Saint-Chamond, les consuls n'ont pu même obtenir des plus aisés parmi les habitants qu'ils se rendissent à l'assemblée municipale pour en délibérer. A Soissons, personne ne se présenta; à Saumur, les échevins ne furent pas plus heureux. Lyon, il est vrai, souscrivit pour un million de livres; mais d'autres grandes villes, Clermont,

¹ V. Pièce justificative No VII.

Riom, Rouen, ne souscrivirent que pour des sommes relativement médiocres, et cela même parfois sous la pression des intendants de province, pression qui alla jusqu'aux violences, jusqu'aux dragonnades¹.

Telles sont, Messieurs, les lettres que nous désirions vous faire connaître, et qui ne nous semblaient pas avoir été jusqu'ici suffisamment mises en lumière. Elles nous offrent d'ailleurs l'occasion de faire connaître l'importance de nos registres municipaux et d'en extraire plusieurs délibérations curieuses, qui feront la matière d'un prochain article.

¹ Depping. Correspondance administrative sous Louis XIV, p. 354, 355, 366, 372, 373, 384.

NOTE

Pour Messieurs de la Société Archéologique, Scientifique
& Littéraire du Vendômois

CONTENANT

La Description d'un volume ayant appartenu
à Ronsard

Une Particularité tirée de son oraison funèbre

& une Pièce de vers de lui
entièrement inédite

Par M. P. BLANCHEMAIN

Messieurs,

Ma prédilection pour Ronsard m'a fait Vendômois d'adoption; il est donc juste que tout ce qui se rapporte à lui m'intéresse vivement; et je pense attirer aussi votre attention, en vous parlant de notre grand poète.

J'ai rencontré, il y a quelque temps, un volume qui lui avait appartenu; j'ai pu me le procurer, et je viens aujourd'hui vous signaler ce livre. C'est un in-8°, divisé en deux parties: la première, de 374 pages numérotées, plus 13 feuillets pour la table (le titre manque); la seconde, de 3 feuillets préliminaires, 177 feuillets numérotés, plus 11 feuillets pour la table. Cette seconde partie, dont un tiers a été traversé par un stylet ou une épée triangulaire, a pour titre: *Delle Rime di diversi nobili huomini et eccellenti poeti nel la lingua Thoscana, nuo-*

vamente ristapate, libro secondo. (Vinegia appresso Gabriel Giolito de Ferrari. M. D. XLVIII.)

Vis-à-vis de ce titre, se trouve la signature RONSART (avec un r final), qui justifie une fois de plus l'orthographe adoptée par notre savant collègue, M. le marquis A. de Rochambeau, pour le nom de la famille de Ronsart.

Si peu que l'on ait étudié l'écriture du poète, on ne saurait y méconnaître sa main, non plus que dans certaines des notules tracées çà et là sur les marges du livre. — Il vous sera d'ailleurs aisé d'en juger vous-mêmes, Messieurs, par l'inspection du calque que je vous envoie, et que j'ai pris avec grand soin sur l'original. Beaucoup de vers notables ont été soulignés à l'encre ou au crayon ; des pièces entières sont accompagnées d'un grand trait en marge, qui indique qu'elles ont frappé l'attention du lecteur. Le sujet de certaines autres a été indiqué en tête ainsi : *Sur la mort d'un amy, sur les trois Roys, à l'aurore, à Dieu, sur la mort, Vénus perd son fils*, etc. En général, ces intitulés sont d'une écriture fine, qui n'est pas habituelle à Ronsard ; mais ces mots : *Sonet traduit par S. Gelais pour le roi ; Ce sonet est divinement tiré d'un petit poème de Théocrite*, etc., sont certainement tracés par notre grand poète, ainsi que ce nom : *Bellay*, fréquemment répété, lequel indique, comme j'ai pu m'en assurer, des vers imités par Du Bellay, vers que Ronsard ne voulait pas imiter lui-même, et qu'il notait dans ce but.

Par malheur, le livre n'avait pas gardé sa première couverture italienne, touchée par les mains du poète, et que j'eusse conservée avec respect. Les notes marginales ont été, dans certains endroits, atteintes par le couteau du nouveau relieur. Je me suis contenté, sans faire dé-

coudre ni rogner le livre, de le faire habiller par M. Gayler-Hirou (un ouvrier artiste), d'un vélin fleurdelisé, et de peindre, au milieu des plats, les armoiries de la famille, les trois *Ross* d'argent posés en fasce sur champ d'azur.

Je profite de cette occasion, Messieurs, pour signaler à votre attention l'édition originale de l'oraison funèbre sur la mort de Monsieur de Ronsard, par J. D. Perron (*sic*), lecteur de la chambre du Roy¹ (Paris, F. Morel, 1586, in-8°). — Elle est de beaucoup préférable aux suivantes, dans lesquelles on a modifié ou supprimé de nombreux passages, entre autres un épisode caractéristique, dans le récit des dernières journées de Ronsard, épisode que je n'ai retrouvé nulle part ailleurs, où le poète raconte à son ami Gallandius « Qu'il voyoit bien
« que Dieu l'appeloit à une (vie) qui estoit meilleure et
« plus assurée; qu'il en avoit tout plein d'indices et
« d'avertissements, non seulement par la débilité de
« sa chaleur naturelle, qui commençoit entièrement à
« défaillir, mais mesmes par des présages qui venoient
« de plus loing; et que la nuit précédente, comme
« tout le monde s'estoit retiré de sa chambre, il luy
« estoit apparu une grande lumière. Et, là dessus, luy
« recita ceste histoire, dont tant de personnes ont ouy
« parler: c'est qu'il avoit veu un esprit ou un phantosme,
« et qu'au commencement il s'estoit senty tout troublé
« et esmeu en luy mesme; mais qu'à la fin il avoit receu
« beaucoup de consolation et d'allegement. Et après,
« luy raconta ce qui s'estoit passé entre eulx et comme
« il estoit disparu, et l'entretint encore quelque espace
« de temps sur ce subject.... » (Pages 88-89.)

¹ Jacques Davy Perron (comme le ferait supposer le titre du livre), ou Du Perron, plus tard évêque d'Evreux et cardinal.

L'orateur ajoute plus loin (page 90) qu'il se pourrait
« que ce fust son Ange ou son Genie qui luy estoit ap-
« paru, comme à Brutus devant la bataille de Phi-
« lippes. »

Ces passages ont été supprimés dans toutes les éditions subséquentes, et si quelque futur éditeur de Ronsard joignait à ses œuvres son oraison funèbre, il y aurait lieu de choisir la version originale de ce curieux morceau.

Enfin, Messieurs, je vous ai réservé, pour dernier régal, une pièce de vers complètement inédite de Ronsard. Elle a été écrite au sujet de la bataille de Montcontour, et n'est pas terminée. On conçoit fort bien que, ayant écrit sur ce même sujet une ode dont le duc d'Anjou était tellement épris, qu'il la savait par cœur, Ronsard n'ait pas achevé une pièce qui, malgré ses beautés, n'avait probablement pas eu l'approbation du jeune prince, à la louange de qui elle n'est pas exclusivement consacrée.

Elle a été recueillie par un contemporain, J. de Pyo-
chet, seigneur de Sallin, admirateur et ami du poète,
qui, vers 1575 ou 1580, a réuni aux poésies déjà imprimées celles qui ne l'avaient pas encore été ou qu'on
avait omis de joindre à la collection des Œuvres. Il a
aussi commenté son auteur favori, mais à la façon de
Belleau, Muret, Marcassus, etc., sans entrer dans aucun
de ces détails intimes et personnels qui nous seraient si
précieux aujourd'hui.

Voici les vers qui nous ont été conservés par J. de Pyo-
chet.

LE CHARON¹

*Sur la victoire obtenue contre les rebelles
par Mgr le Duc d'Anjou, près de Montcontour,
Le 3^e d'octobre 1569.*

Quand les mutins tombés dessus la poudre,
Comme sapins accablez de la foudre,
Furent contraincts d'abandonner le jour
Et d'envoyer leurs âmes au séjour
Perpétuel de l'Abisme profonde,
Que tient Pluton l'héritier de ce monde,
Le vieil Charon, qui tant d'esprits passa,
Devers le soir ennuyé se lassa,
Et, en laissant sa barque toute oysive
Flotter sur l'eau, se coucha sur la rive
Dessus son coude, et regardoit les morts
Quijà passez fourmilloient à ses bords.
A cest haut bruit, l'âme qui fut hostesse
Du prince mort², vint voir si grande presse
Et, remarquant la figure des siens
Palles d'effroy, sur les bords Stygiens,
Qui mainte playe avoient en tesmoignage
Et de leur fuite et de leur froid courage,
D'un œil piteux, semblant du tout transy,
Tréblant comme eux leur demandoit ainsy :
« Dites, soldats, à qui, durant ma vie,

¹ Prononcez *Caron* ; c'est le nautonier des Enfers.

² Louis de Bourbon, prince de Condé.

J'ay commandé, quand, tout piqué d'envie,
J'armois sous moy les princes aux combats,
Enflé d'espoir ; que faictes-vous ça-bas ?
Qui vous conduit ? Dites moy vostre peine,
Vostre fortune et le sort qui vous meine ?
Depuis le jour qu'estendu.... »

(Manquent plusieurs vers.)

Ung qui avoit la honte sur le front,
La larme à l'œil, soupirant luy respond :

« Prince, qui fus jadis nostre esperance,
Nous te dirons des nouvelles de France.
Depuis le temps que par arrest fatal
Tu brunchas mort, ce mutin Admiral
Ce Chastillon ¹, qui a la renommée
Conduire mieux de voleurs une armée,
D'un cœur de cerf et courage couhard
Bien qu'il soit fin, cauteleux et plein d'art,
Seul nous guida et se fit capitaine
D'une commune au combat incertaine.
Ce Chastillon, enflé de vain espoir,
Ou par orgueil, par fraude, ou pour se veoir
Estre le chef de si puissantes bandes,
Ne conceut rien si non que choses grandes,
Et de donner, comme superbe roy,
A la Guyenne une nouvelle loy.

« Pource il arma ses troupes hazardeuses,
Prit les citez et les villes paoureuses,
Espouvanta le peuple et ne restoit,
De la Guyenne, où vainqueur il estoit,

¹ L'Amiral de Coligny.

Si non Poitiers, qui brave luy fist teste,
Et luy borna son heureuse conquête.
Par le moyen des deux Princes Lorrains¹
A qui Dieu mist à la teste et aux mains
Un bon advis de garder ceste place.
Là se rompit le bonheur et l'audace
De Coligny, que le bonheur laissa.
De ceste ville aux aultres il passa,
Aprez avoir battu en maintes sortes
De ce Poitiers les défenses peu fortes,
Et fait crever ses canons à l'entour.
Se despitant de si honteux séjour.
Désespéré de forcer la muraille,
Leve le siege et presente bataille.
Mais, comme on veoit que le coup d'un canon
Se perd en terre et n'offense sinon
Ce qui est dur, ainsi son entreprise
Vint sans effect. Monsieur² qui temporise,
En flechissant lui rompit sa fureur,
Silla ses yeux et le remplit d'erreur.

« Finablement le desir qui nous meine
Et qui commande à toute chose humaine,
Espoinçonna ce Chatillon si fort
Qu'il nous mena au lieu de nostre mort.

« Près Montcontour³ gist une grand'campagne
Que nostre sang en abondance baigne.

¹ Charles et Henry de Guise.

² Monsieur, frère du Roi : c'est le duc d'Anjou, depuis Henri III.

³ Moncontour, petite ville du département de la Vienne, située sur la Dive, à 4 lieues et demie de Loudun.

Là les deux camps herissez de harnois,
De pistolets, de piques, de longs bois,
Se menaçant l'un à l'autre s'affronte.
Icy l'horreur, icy la rouge honte
Frappe leurs cœurs et leur fait acquérir
Un haut désir de vaincre ou de perir.
D'un pas rangé les soldats s'entresuivent,
Comme les flots de la mer, qui arrivent
Contre les bords : — Le premier va devant
Et le second le premier va suivant. —
D'un ordre égal ainsi, tout en furie,
Marchoit en rang toute l'infanterie.

« Ceux qui pressoient l'échine des coursiers
Flambants de fer, de mailles et d'aciers,
Tout animez de force et de vaillance,
Ferme en l'arrêt tenant leur forte lance,
Serrez en ordre, ainsi comme es forests
On voit serrez les arbres de bien prez,
S'entrechoquants d'une importune presse.
D'une autre part la Germaine jeunesse,
Les Reistres fiers et maistres et vallets
Enorgueillis de tant de pistolets,
Donnant le feu à la poudre ensouffrée,
De flamme espoisse allument la contrée,
Et çà-et-là, d'un grand et large tour
Faisoient paroir un jour contre le jour.

« Les tabourins, les phifres qui resonnent,
Les estendars, en qui les vents s'entonnent
A plis menus, et le bruit des chevaux
Qui hannissoient de sons aigus et haults,
Et de maint pied la campagne battue,

Faisoient un bruit. La poussière mesme
S'en vole en l'air ; le soin d'estre vainqueur
De l'un et l'autre enflammoient tout le cœur.
Comme taureaux les camps s'entrechoquèrent ;
Dessous les coups les armures craquerent....

.
Dessous un feu tout obscur de fumée
Luisoit la plaine en cent lieux allumée ;
Ils s'accabloient et meurtrissoient de coups.
L'un contre l'autre acharnés comme loups,
De pieds, de corps, de jambes et de teste,
Se vont heurtants ; toujours la main est preste
De faire playe et n'a point de repos.
Dessous les coups les muscles et les os
Font un grand bruit, et, comme les fontaines
Jaillissent l'eau, le sang saute des veines.
La plaine est rouge, et de membres armez
De tous costez les gueretz sont semez.

« Aulcune fois l'un avoit la victoire ;
Aulcune fois l'autre l'avoit. La gloire
Estoit esgale et le dompteur meschef
Pendoit pareil sur l'un et l'autre chef.
Quand le Demon qui à Charles preside¹
Et qui servoit à son frere de guide,
S'arma sur nous fier, superbe, felon,
Chassant du camp celui de Chastillon,
Qui du plus fort redoutant la menace
Se sauve en l'air et luy quitte la place,
A son partir nous desrobant le cœur.

¹ Le *Démon*, le bon génie de Charles IX, qui *servoit de guide à son frère*, le duc d'Anjou, *chasse du camp le bon génie de Chastillon*.

L'horreur, l'effroy, la vengeance et la peur
Logent chez nous ; et eusmes l'âme atteinte
De je ne scay quelle invincible crainte,
Qui de nos rangs nous fist desassembler,
Et tout le corps comme feuilles trembler :

« Lors Chastillon, qui servoit de conduite
A nostre camp, tourna le dos en fuite,
Et s'enfuyant, plein de honte et d'ennuy,
Fist tous nos chefs s'enfuir avecques luy.
Hors du combat les Reistres s'en allèrent,
Et les François huguenots s'ébranlèrent
Loing de la presse, et, sans ayde ou confort,
Nos chevalliers nous laissent à la mort.

« Incontinent la tempeste royale
Nous accabla. Sa force estoit egale
A ce grand feu qui embrase les champs.
De tous costez les forts glaives tranchants
Frappoient sur nous, qui, plus menu que sable,
Nous firent choir une troupe innombrable.

« Autant qu'on veoit d'herbes dedans les prez,
Autant qu'on veoit des hauts chesnes sacrez,
Tumber en bas des feuilles en automne,
Quand la chaleur les arbres abandonne ;
Autant de corps à bas sommes branchés
Autant de tests et de cerveaux tranchés,
D'horribles coups, de playes esfroyables.
Ces vieux Rolands, aux guerres redoutables,
Et ces Renauds, en leur plus grand courroux,
Par leurs combats nous firent ces grands coups ¹.

¹ La phrase n'est ni claire ni correcte. On voit bien que la pièce a été seulement ébauchée.

« Or, maintenant, dessus la pierre dure,
Hélas ! privez d'honneur de sépulture,
Nous gisons nuds et tout blancs estendus,
D'un ordre long sur la terre expandus ;
Ainsi qu'on veoit blanchir par la nuitée,
D'un long chemin la saintiere quittée,
Et maudissons celui qui de nos roys
Nous a soustraits, celui qui quatre foyz
S'est eschappé des batailles données,
Ame couharde, et que les destinées
Ont en horreur ; qui, reculant tousjours,
Sans nous donner ny aide ny secours,
Sauve sa vie et s'enfuit de la presse
Et de Pluton la victime nous laisse. »

A tant Charon, d'une cholere espris
D'ouyr jaser si longtemps ces esprits,
Qui remplissoient d'un importun langage
Trop longuement sa barque et son rivage,
Pour empescher le cours de leur parler,
Frappa dessus et les en fit aller...

Vous en pouvez juger par vous-mêmes, Messieurs, ce n'est ici qu'une première ébauche, une esquisse lancée d'un crayon rapide. Mais de quelle veine puissante n'est-elle pas sortie ? de quelle main magistrale n'est-elle pas tracée ? — Puissiez-vous, Messieurs, être aussi satisfaits de connaître cette relique, réservée comme pour vous pendant trois cent cinq ans, que j'ai été heureux de la découvrir et pouvoir vous la présenter aujourd'hui !

Château de Longefont, ce 12 octobre 1874.

ETUDES
SUR
LES VERBASCUM DE LA FRANCE
& DE L'EUROPE CENTRALE

Par M. A. FRANCHET.

2^e ARTICLE. (V. le *Bulletin* de 1874, p. 158.)

ERRATA DE LA 1^{re} PARTIE :

- P. 170, ligne 8 : au lieu de *tourentum*, lisez *tomentum* :
P. 177, ligne 3 : au lieu de ICOSANDRA, lisez ISOANDRA
(Étamines égales).
-

Avant d'étudier la série des espèces de *Verbascum*, je donnerai ici quelques détails sur les poils de formes diverses qui recouvrent ordinairement presque tous les organes de ces plantes. Mes observations ne paraîtront peut-être pas superflues, si l'on se souvient que presque tous les descripteurs ont pris pour base de leurs divisions la forme de ces poils, qui fournissent en effet des caractères d'une appréciation facile, offrant, en outre, l'avantage de grouper les espèces en sections fort naturelles.

Les poils des *Verbascum* appartiennent à deux types principaux : ils sont *continus* ou *articulés*, selon qu'ils présentent ou non des cloisons transversales intérieures.

Les premiers se développent exclusivement sur les

filets staminaux et sur la nervure médiane à la base interne de la corolle de quelques espèces (ex. *V. phlomoïdes*), où ils forment une ligne qui s'élève parallèlement au filet. Il est à remarquer que dans cette espèce les poils ne se montrent que sur les lobes supérieurs et jamais sur les 2 inférieurs, d'où procèdent les grandes étamines, qui sont elles-mêmes toujours glabres ou à peu près. C'est une analogie de plus à invoquer en faveur de l'identité de nature de la corolle et des étamines.

Les poils continus qui se trouvent à la base du filet sont ordinairement atténués au sommet, un peu obtus ; à mesure qu'ils se rapprochent de l'anthère, ils s'épaississent et se terminent en massue. Ils sont intérieurement remplis de granulations, souvent incolores, parfois jaunes ou violacées. Ces granulations s'accumulent surtout dans la partie renflée du poil, dont la coloration devient ainsi très-intense, plus particulièrement dans le voisinage de l'anthère (*V. nigrum*, *V. blattaria*, etc.).

Les poils articulés, quelle que soit leur forme, peuvent exister sur toutes les parties de la plante, sauf à l'intérieur de la corolle, sur les étamines, le style et le stigmate. Dans un précédent travail (Essai sur les espèces du genre *Verbascum*), j'ai dit que ces poils étaient *simples* ou *rameux*. Dans le premier cas, ils sont capités ou subulés. Les poils *rameux* peuvent être bifides, ou offrir un seul verticille, ou bien être constitués par la superposition de plusieurs ramifications verticillées.

Poils simples subulés. — Ils ont quelquefois jusqu'à 9 ou 10 cloisons transversales ; mais ils n'en présentent habituellement que 3 ou 4. On les observe en assez grande abondance sur les feuilles et à la base de la tige du *V. blattarioides*, en mélange avec d'autres qui sont fourchus ou terminés par 3 articles. Mais le plus bel exem-

ple de poils simples est fourni par le *V. lyratifolium* Koehl et par sa variété *linearilobum*, dont les poils ont jusqu'à 10 cloisons ou articles. Après la dessiccation, ces articles paraissent être fusiformes; mais, durant la vie de la plante, je les ai toujours vus à peu près cylindriques.

Poils simples capités. — Remarquables par la forme largement obconique déprimée ou renflée globuleuse de leur dernier article. Dans le premier cas, ils sécrètent toujours, je crois, une liqueur visqueuse, ainsi qu'on peut l'observer sur les *V. blattaria*, *blattarioides*, *phœniceum*, etc. Mais je n'ai pu constater si les poils à derniers articles capités étaient également glanduleux. Dans l'affirmative, ils le sont certainement à un degré bien moindre que les premiers. Les poils capités sont formés de 5 à 6 articles, le premier (ou basilaire) toujours très-dilaté, conique, le second cylindrique et plus long que les autres, les 2 supérieurs fort courts et déprimés.

Cette variété de poils a été jusqu'ici regardée comme propre à certaines sections du genre (*Blattaria*, *Blattariodea* Benth.), et j'ai moi-même longtemps partagé cette erreur. Mais il est positif que les poils capités proprement dits existent sur les feuilles et le calice de beaucoup d'espèces auxquelles on les avait refusés; ainsi, en étudiant les *V. floccosum*, *thapsus* et *phlomoides* aux débuts de leur développement, on verra que la première paire de leurs feuilles présente cette sorte de poils à l'exclusion de toute autre; la 2^e et la 3^e paire ont, en outre, quelques poils fourchus; puis, à mesure que la plante grandit, les poils rameux apparaissent, se développent et finissent par cacher les premiers dans leur inextricable réseau. Avec un peu d'attention on pourra toujours, néanmoins, retrouver la trace des poils capités sur les

préparations très-minces de portion d'épiderme. Je les ai vus ainsi sur les feuilles radicales d'un *V. thapsus* de seconde année. On les observera encore facilement sur les feuilles inférieures du *V. Lydium* et sur le bord des sépales du *V. Boerhavi*.

Je crois qu'il faut négliger la présence des poils capités, pris comme base de section, sur les très-jeunes feuilles, car il est fort probable qu'ils se retrouvent dans presque toutes les espèces du genre, lors du premier développement. Mais leur persistance sur les sépales fournit un caractère facile à saisir, et c'est ce qui m'a engagé à m'en servir pour grouper entre elles des espèces ayant d'ailleurs des affinités réelles.

Poils articulés bifides ou à un seul verticille. — J'ai cru longtemps qu'ils ne représentaient que le premier état de la forme suivante; mais je suis convaincu aujourd'hui que leur développement est complet, et ne va pas au-delà des 2 ou 3 articles disposés en fourche ou en faux verticille, qu'ils émettent au-dessus de l'article basilaire. On trouve ces poils sur la 2^e et la 3^e paire de feuilles des jeunes plantes de *V. floccosum*, *phlomoides*, etc. Ils constituent, avec les poils capités, l'indument des feuilles et de la base des tiges du *V. blattarioides* adulte.

Poils articulés à rameaux disposés en verticilles superposés. — Ils forment l'indument feutré de la plupart des espèces de *Verbascum*, et présentent quelques variations notables dans leur constitution. Ainsi l'article basilaire, celui par lequel le poil adhère à l'épiderme, est tantôt continu (*V. thapsus*), tantôt cloisonné transversalement vers le milieu et alors très-fragile à ce point (*V. floccosum*). C'est à cette particularité que certains *Verbascum* doivent le caractère si important au point

de vue spécifique d'avoir un indument persistant ou fugace. Ainsi, tandis que les feuilles du *V. thapsus* doivent à la continuité de leur article basilaire de conserver très-longtemps leur tomentum, il suffit d'un léger frottement, d'une pluie un peu violente, pour enlever celui du *V. floccosum*, et si l'on examine alors les feuilles ou la tige de la plante ainsi froissée, on verra que l'épiderme ne porte plus que la première articulation des poils.

Chez certaines espèces, *V. simplex*, *V. Pinardi*, *V. lydiu*m, etc., on compte jusqu'à 5 ou 7 articles ordinairement peu allongés sous le premier verticille ; chez d'autres, tels que *V. alyssifolium*, ces articles sont tellement raccourcis sous les rameaux, que le poil paraît être réellement étoilé. C'est, du reste, une particularité fort rare et que j'ai aussi observée sur les *V. Boerhavia* et *lychnitis* en mélange avec la forme ordinaire.

Les articles constituant les rameaux du poil sont presque toujours simples, continus et subulés ; j'ai pourtant vu 2 ou 3 cas de cloisonnement vers le milieu ; un autre était terminé par un renflement globuleux. Mais ce sont là sans doute des anomalies. La longueur et le nombre de ces rameaux à chaque verticille est très-variable ; ceux du *V. floccosum* sont assez courts et souvent géminés ; chez le *V. phlomoides*, je les trouve bien plus longs que l'entre-nœud et verticillés par 4 à 6. L'axe du poil est toujours fléchi en zig-zag, et chacun des articles qui le composent est un peu renflé en tête à son sommet, autour duquel les rameaux ou articles de second ordre sont insérés obliquement.

Il existe encore chez quelques *Verbascum*, notamment ceux qui appartiennent à la section *Leiantha*, des poils incomplètement développés qu'on rencontre sur le ca-

lice et les pédicelles, sous la forme de cellules crustacées. Il suffit de les indiquer ici.

J'ai hâte de terminer ces observations, que j'ai cru devoir présenter d'une façon assez complète, parce que je ne sache pas qu'il ait été jusqu'ici rien dit de satisfaisant sur les poils de ces plantes. Et pourtant on doit reconnaître que c'est par ces organes appendiculaires que les Molènes attirent surtout l'attention. D'autre part, leur importance au point de vue spécifique est incontestable. Mais, bien que j'aie eu l'occasion de les étudier avec plus d'attention qu'on ne le fait d'ordinaire, je suis loin de me flatter d'avoir épuisé la question. Des observations sérieuses faites dans ce sens amèneront sans doute à des remaniements dans le classement des espèces ; j'ai déjà pu proposer des modifications ; mais je dois dire qu'il ne m'a pas été possible d'examiner les poils de toutes les espèces à cause de la rareté de quelques-unes d'entre elles.

La constatation de l'existence des poils capités sur les feuilles et les sépales n'est pas toujours chose facile, comme je l'ai dit plus haut. On les rencontre le plus souvent sur la nervure médiane et sur les bords du limbe, par exemple chez le *V. Thapsus* et surtout chez le *V. Boerhavi*. Dans la classification que je propose, je n'ai pas tenu compte de la présence de ces poils capités sur les feuilles, mais seulement de leur existence sur les sépales.

Série I. HETERANDRA. — Anthères des deux étamines inférieures insérées obliquement sur le filet ou complètement adnées.

Section 1. THAPSUS. — Calice ne présentant pas

de poils capités ou glanduleux, même à l'extrémité de ses divisions.

α. Feuilles caulinaires moyennes ou supérieures plus ou moins décurrentes.

1. VERBASCUM THAPSUS L. — *V.* dense lutescenti vel griseo tomentosum, tomento diu persistenti, foliis caulinis decurrentibus, antheris staminum inferiorum oblique insertis, filamento 4 - 5 brevioribus, stigmatе capitato.

Variat. : foliis longe, sæpe a folio ad folium, decurrentibus, *V. thapsus*, Auct., vel breviter aut semidecurrentibus, *V. montanum* Schrad.

Plante monocarpique bisannuelle, très-rarement annuelle, couverte d'un tomentum épais qui ne s'enlève pas par le frottement, verdâtre et moins serré dans les lieux couverts, plus ou moins blanc jaunâtre, ou même un peu fauve sur les coteaux secs et bien exposés au soleil. Tige s'élevant jusqu'à 2 mètres ou ne dépassant pas 3 décimètres dans les terrains arides. Le pétiole des feuilles radicales et inférieures est tantôt plus court, tantôt plus long que le limbe ovale ou lancéolé oblong, bordé de dents et de crénelures très-apparentes sur les feuilles inférieures, mais souvent complètement cachées par l'indument chez les caulinaires et les supérieures; la décurrence se manifeste principalement à partir du milieu de la tige. Dans les spécimens très-vigoureux, elle constitue une aile large, qui va d'une feuille à l'autre; chez d'autres individus ordinairement plus grêles, cette décurrence est très-courte ou ne dépasse guère le milieu du mérithale; elle peut même être nulle sur les rejets naissant du collet de la racine lorsque la tige

principale a été brisée par accident. J'ai observé dans un bois couvert un *V. thapsus* très-intact, dont les feuilles étaient tout à fait sessiles. Mais c'est là une anomalie fort rare. L'inflorescence consiste en une grappe spiciforme ordinairement très-dense, simple ou émettant à sa base quelques courts rameaux. Les glomérules sont formés de 2 à 5 fleurs presque sessiles ; le calice est grand (8 à 12 mill.) ; ses divisions lancéolées aiguës atteignent son tiers inférieur. La corolle est d'un jaune pâle, rarement blanche ou verdâtre, presque plane ou plus ou moins concave, selon que les fleurs sont plus ou moins serrées dans la grappe ; son diamètre varie de 12 à 30 mill. Les 3 étamines supérieures ont leurs filets couverts de poils blancs ou jaunâtres et les anthères insérées transversalement ; les filets des 2 étamines inférieures sont rarement tout à fait nus, et offrent presque toujours un certain nombre de poils épars, surtout dans les climats chauds ; leurs anthères sont seulement obliques et toujours 4 à 5 fois plus courtes qu'eux. Le style est capité, c'est-à-dire que la surface stigmatique descend fort peu sur ses bords. La capsule est ovale, arrondie à la base, un peu atténuée au sommet.

Synon.¹ — *V. Thapsus* L. fl. suec. p. 69 et cod.

¹ Ce travail n'étant point une monographie complète du genre, mais seulement une étude sur quelques espèces, je n'ai pas cru devoir citer tous les auteurs non plus que toutes les figures. J'ai dû me borner aux ouvrages les plus répandus ou à ceux dans lesquels les espèces sont décrites avec le plus de netteté. Le synopsis de Koch (3^e édition) et la Flore de France de MM. Grenier et Godron sont des modèles sous ce rapport. Quant aux figures, je ne renvoie qu'à celles qu'on peut appeler *princeps*, ou qui ne peuvent laisser aucun doute par l'exactitude avec laquelle les organes floraux ont été rendus. Le grand ouvrage de M. Reichenbach fils, *Icones floræ Germanicæ*, n'est pas à l'abri de tous reproches à cet égard.

1404. Schrad. Monogr. 1, p. 17. Fries Nov. mant. 2, p. 15. Benth. in DC. Prodr. 10, p. 225. Gren. et Godr. fl. fr. 2, p. 548. Franchet, Essai sur les esp. du g. Verb., p. 106, et Bull. Soc. Bot. de France, tome 16, pp. 46, 55. — *V. alatum* Lamk. fl. fr., 2, p. 259. *V. densiflorum*, Poll. fl. Veron. 1, p. 243, et 3, p. 7. *V. elongatum* Wild. Enum. 1, p. 223. *V. montanum* Schrad. Hort. Goett., fasc. 2, p. 18, tab. 12. *V. crassifolium* Schleich. cat. 1815 (excl. syn.). *V. indicum* Wall. in Roxb. fl. ind. 2, pr 256. *V. pallidum* Nees in Florà 2, p. 295. *V. neglectum* Guss. Fl. Sic. prodr. suppl. p. 59. *V. Schraderi* Mey. chlor. Hann., p. 326. Koch. Syn. (ed. 3), p. 442. *V. plantagineum* Moris fl. Sard. elench. 1, p. 33. *V. canescens* Jord. in Boreau fl. centr. (ed. 3), vol. 2, p. 470.

Icones. — El. Dan. vol. 4, tab. 631. Engl. bot., v. 8, tab. 549. Schrad. Hort. Goett, fasc. 2, tab. 12. Reich. fil. Iconr fl. Germ. vol, 20, tab. 16 (pl. 1637). Franchet, loc. cit., fig. 1 (fl. et fr.).

Hab. Les lieux incultes, le voisinage des fermes, les clairières des bois, sur les places à charbon dans toute l'Europe centrale.

Distr. géogr. — Le nord de l'Europe jusqu'en Finlande ; la Sibérie, dans la région de l'Oural et de l'Altai ; la Soongarie, le Caucase, le nord de la Perse. Dans la région méditerranéenne, on le retrouve jusque dans l'Algérie et à Madère (cat. Drouet). Importé dans l'Amérique du Nord et probablement dans l'Inde anglaise.

Espèce très-variable, comme la suivante, dont elle est, du reste, nettement distincte par la forme de son stigmate et par ses anthères. Schrader a distingué spécifiquement sous le nom de *V. montanum* les individus à

feuilles brièvement décurrentes, et après lui plusieurs botanistes, MM. Koch, Boreau, etc., ont cru pouvoir adopter cette espèce en lui attribuant en outre des filets staminaux tout velus. Il ne me paraît pas possible d'admettre ces distinctions, parce que, d'une part, on rencontre tous les intermédiaires, depuis la décurrence très-courte jusqu'à celle qui s'étend d'une feuille à l'autre; en second lieu, la présence de poils sur les filets staminaux s'observe chez des individus de toutes tailles, à décurrence courte ou longue, large ou étroite. Il n'existe donc aucune relation nécessaire entre ces caractères.

Le *V. elongatum* Wild. n'est qu'une forme à fleurs blanches ou viridescentes qu'on trouve rarement.

Le *V. canescens* Jord. a été établi sur la couleur blanchâtre du tomentum et la forme plate rotacée des corolles. Mais il est certain que la nuance de l'indument n'a aucune valeur dans cette espèce, car elle dépend de la nature du sol et de l'exposition. Quant aux corolles, je les ai vues planes et concaves sur un même individu. En général, cependant, les grandes fleurs sont plus rotacées, et les petites plus en entonnoir.

Parmi les formes anormales ou monstrueuses que j'ai pu observer, je signalerai : 1° un spécimen à feuilles dépourvues de toute décurrence; 2° une inflorescence formée tout entière de corolles verdâtres, infundibuliformes, à lobes très-petits; 3° une autre inflorescence où les filets staminaux étaient métamorphosés en pétales; 4° les 5 filets staminaux tous complètement nus.

2. *V. PHLOMOIDES* L. — *V. eense albido vel lutescenti tomentosum, tomento diu persistenti, foliis cauli-*

nis plus minus decurrentibus, staminum inferiorum antheribus omnino lateraliter adnatis, filamento 1 - 2 brevioribus, stigmate spathulato.

Variat. : *a.* Foliis brevissime vel breviter decurrentibus : *V. Philomoides* Auct.

b. Foliis semidecurrentibus : *V. australe*, *V. nemorosum*, *V. condensatum* Schrad.

c. Foliis a folio ad folium decurrentibus : *V. cuspidatum*, *V. thapsiforme* Schrad.

Grande espèce, toute couverte d'un tomentum épais, vert blanchâtre ou un peu fauve. Les feuilles radicales ont un pétiole ordinairement égal au limbe ; elles sont oblongues ou lancéolées, et atteignent jusqu'à 50 cent. ; elles sont bordées de grosses dents ou même quelquefois incisées à la base avec 1 ou 2 lobules distincts de chaque côté, ainsi qu'on en voit chez les espèces à feuilles prinnatifides ; les feuilles supérieures ovales ou lancéolées sont assez souvent très-longueusement cuspidées. La décurrence est, ou très-longue, ou réduite chez certains individus à une adhérence extrêmement courte de la partie inférieure du limbe. L'inflorescence est formée par une grappe presque toujours munie de courts rameaux à la base ; les glomérules, formés de 4 à 8 fleurs, ont un pédoncule très-court ou à peine égal au calice, qui est long de 1 cent. environ et partagé jusqu'aux trois quarts en 5 divisions ovales aiguës. La corolle, d'un beau jaune, est toujours plane, souvent très-grande, atteignant jusqu'à 5 cent. de diamètre, mais plus souvent elle ne dépasse guère 3 cent. Les 3 filets staminaux supérieurs sont complètement recouverts de poils blancs ou jaunâtres, les 2 inférieurs beaucoup plus longs, tout à fait glabres, ou très-rarement munis de quelques poils

dans le voisinage du connectif; leurs anthères sont très-grandes, 1 - 2 fois plus courtes que le filet et complètement adnées latéralement. Le style est terminé en forme de spatule par un stigmate longuement décurrent sur les côtés. La capsule est presque globuleuse. — Fl. juin, octobre.

Syn. — *V. phlomoides* L. sp. 253. Schrad. monogr., 1, p. 29 (adjunct. syn.) ; Benth. Prodr. 10, p. 227 (adjunct. syn.) ; Koch synops. (Ed. 3), p. 442 ; Gren. et Godr. Fl. fr. 2, p. 549 (adj. syn.) ; Franchet, Essai, p. 115, et Bull. Soc. bot. de Fr., vol. 16, p. 46, 55. *V. australe* Schrad. Monogr., 1, p. 28, tab. 2. *V. condensatum* Schrad., loc. cit., p. 31, tab. 3. *V. nemorosum* Schrad., loc. cit., p. 32, tab. 1, fig. 2. *V. macranthum* Link. et Hoffmans, Fl. Port., 1, p. 215, tab. 27. *V. thapsiforme* Schrad., loc. cit., p. 21. *V. cuspidatum* Schrad., loc. cit., p. 23, tab. 1, fig. 1. *V. rugulosum* Wild. enum. p. 224. *V. samniticum* Ten. fl. Neap. 3, p. 219. *V. thapsoides* All. Ped., 1, p. 105 (non L.). *V. italicum* Moric., fl. Ven., 1, p. 116. *V. interjectum* Pfund. Mon. Gen. Verb. (ex descript.). *V. thapsus* Mey. Chlor. Hanovr., p. 325 (non L.). *V. crassifolium* Link et Hoffmans, Fl. Port., 1, p. 213, tab. 26, et auct. gall. (non Schleich. cat. 115 et DC. Fl. fr., 3, p. 601 quoad var. *a*, nec Gaud. Helv., 2, p. 119). *V. grandiflorum* Poir. Encycl. suppl., 3, p. 715 (non Schrad.). *V. montanum* Loisel. Gall., 1, p. 170 (non Schrad.). — Tria hæc ultima nomina ad forma *Gymnostemon* pertinent.

Icon. — Schrad. Mon., tab. 1, 2, 3. Link et Hoffmans, fl. Port., tab. 26, 27. Tenore fl. Nap., tab. 216. Rchb, fl. Germ. vol. 20, tab. 17 - 20 (pl. 1638-1640). Franch., Essai, fig. 2 (flos).

Hab. — Les terrains siliceux, dans les jachères, autour des fermes ; vallées des rivières et des grands fleuves ; assez répandu dans toute l'Europe centrale. La variété *c*, *V. thapsiforme*, paraît être la plus commune ; les variétés *a* et *b* ne sont pas rares dans les vallées de la Loire, du Rhône, du Rhin et du Danube, et dans le S.-O. et le midi de la France.

Distrib. géogr. — Le Danemark, le nord de l'Allemagne, la Russie centrale et australe, les provinces caucasiques (Hohenacker) ; la région méditerranéenne ; la Kabylie (Munby).

Ainsi qu'on en peut juger par les nombreux synonymes cités plus haut, il est peu d'espèces qui aient été aussi méconnues et plus tourmentées que le *V. phlomoides* L. Schrader seul a cru pouvoir établir 4 espèces à ses dépens, selon que les feuilles étaient plus ou moins décurrentes, les glomérules de fleurs plus ou moins rapprochés. Il est certain que, si l'on prend les formes extrêmes de cette plante, on se sent tout d'abord disposé à les séparer spécifiquement. Le type Linnéen du *V. phlomoides* à grappes lâches, à feuilles si peu décurrentes, que plusieurs auteurs les ont jugées et dites sessiles, a un port tout différent du *V. thapsiforme*, dont la grappe est serrée comme celle du *V. thapsus*, et dont la décurrence large court d'une feuille à l'autre. Mais, entre ces deux états, on trouve toutes les nuances intermédiaires dans le degré de décurrence et le rapprochement des glomérules, sans que, d'autre part, on puisse invoquer, comme l'a fait Schrader, une relation constante entre ces deux caractères, c'est-à-dire qu'on trouve la décurrence très-développée chez des individus où la grappe est lâche, et réciproquement.

J'ai dit plus haut que les feuilles caulinaires du *V. phlomoides* type pouvaient au premier coup d'œil paraître sessiles, comme l'ont écrit plusieurs floristes. Mais, en admettant même que le fait soit réel, comme cela est possible en ce qui concerne les caulinares moyennes, je crois qu'en examinant avec attention les feuilles les plus rapprochées de l'inflorescence, on verra qu'elles offrent constamment une très-courte adhérence par leurs bords; c'est là du moins ce que j'ai toujours observé, sauf dans certains cas anormaux comme celui que j'ai cité à propos d'un *V. thapsus* dont la tige principale avait été accidentellement brisée.

Il est très-intéressant de suivre le parallélisme qui existe entre les variétés du *V. phlomoides* et celles du *V. thapsus*; elles semblent toutes calquées l'une sur l'autre, et sont, à mon avis, le meilleur argument qu'on puisse invoquer contre la réalité spécifique de toutes ces formes. J'ai traité ailleurs cette question (Bull. Soc. bot. de Fr., vol. XIV, p. 38), et, depuis cette époque, toutes les observations que j'ai pu faire m'ont fortifié dans cette idée.

J'ai remarqué peu de cas anormaux chez le *V. phlomoides*; je mentionnerai seulement: 1° plusieurs cas de multiplication des lobes de la corolle; un individu m'en a offert jusqu'à 8; le nombre des étamines avait augmenté dans la même proportion, mais les anthères étaient atrophiées; l'absence complète de villosité sur les 5 filets staminaux; cette particularité n'est pas très-rare, et M. E. Martin l'a observée plusieurs fois aux environs de Romorantin.

V. BRACTEOLATUM Del. — V. dense niveo tomentosum, tomento brevi, persistenti, foliis caulinis decurren-

tibus, sepalis mox glabrescentibus, stam. filamentis omnibus albo lanatis, antheris inferiorum lateraliter adnatis.

Plante monocarpique, bisannuelle (Delile, note dans l'herbier de la Faculté de Montpellier), couverte d'un tomentum blanc, court, très-serré. D'après M. Godron, les feuilles radicales sont oblongues, crénelées, atténuées en pétiole, les caulinaires ovales, plus ou moins décurrentes, prolongées en une aile étroite. Inflorescence paniculée (Delile, Godron). Glomérules écartés, les inférieurs accompagnés d'une feuille à décurrence très-étroite, qui se modifie graduellement et ne constitue sous les glomérules supérieurs qu'une bractée sessile, mince, membraneuse, d'un brun clair sur le sec, ovale acuminée, glabrescente.

Les fleurs sont réunies par 3 - 5 et portées par des pédicelles plus courts que le calice ; celui-ci est partagé jusqu'aux trois quarts en 5 lobes ovales aigus, qui perdent leur indument avant l'anthèse, ou ne présentent plus alors à la pointe et sur les bords que quelques rares poils simples capités (?). La corolle est assez grande (diam., 3 cent.), d'un beau jaune. Les 3 étamines supérieures ont leurs filets tout couverts de poils blanchâtres ; les 2 inférieurs sont moins abondamment velus, et leurs anthères complètement adnées latéralement, comme celles du *V. phlomoides* ; le stigmate est spatulé très-obtus. La capsule est ovale (Delile), ou ovoïde (Godron).

Synon. — *V. bracteolatum* Del. Ind. sem. hort. monsp. suppl. 1840, p. 4. Godr. Fl. Juv. (éd. 2), p. 95. *V. salutans* Del. Ind. sem. hort. Monsp. 1847, p. 8 (?), Godr., loc. cit., p. 93 !

Hab. — Le port Juvénal, près de Montpellier, où il a été découvert par Delile.

Le *V. bracteolatum* n'est représenté dans l'herbier de la Faculté des Sciences de Montpellier que par une portion de rameau, 2 corolles préparées isolément et une feuille caulinaire, le tout accompagné de 2 étiquettes, dont l'une est de la main de Delile et l'autre de celle de M. Godron. L'auteur du *Florula Juvenalis* attribue à la plante de Delile des anthères toutes transversales, ce qui montre qu'il a seulement étudié sous ce rapport les 2 corolles séparées, puisque les fleurs encore adhérentes au rameau ont leurs étamines inférieures bien évidemment pourvues d'anthères insérées latéralement. Il n'est donc pas douteux que les 2 fleurs isolées n'appartiennent à une toute autre espèce, probablement au *V. undulatum*.

D'autre part, il existe dans l'herbier de Montpellier un autre rameau en fleurs avec une feuille radicale et 3 corolles isolées que M. Godron a nommé *V. salutans*. Les étamines inférieures de cette plante ont également leurs anthères adnées latéralement, ainsi que le dit du reste M. Godron dans le *Florula*. On voit d'après ceci que les matériaux propres à l'étude de ces 2 espèces sont bien incomplets; aussi ai-je dû pour leur description faire des emprunts aux diagnoses données par Delile et le *Florula Juvenalis*.

L'identité du *V. bracteolatum* me paraît suffisamment établie par la présence de l'étiquette originale de Delile, lorsque d'ailleurs le spécimen, tout incomplet qu'il soit, rentre bien dans la description primitivement donnée par cet auteur. Il est seulement à regretter que Delile n'ait point fait mention du mode d'insertion des anthères, ce qui eût certainement guidé M. Godron, et

l'eût empêché de tomber dans la grave erreur que j'ai signalée plus haut.

Quant au *V. salutans*, autant que j'en puis juger par le fragment que j'ai sous les yeux et qui porte une étiquette de la main même de M. Godron, je suis tout à fait porté à n'y voir qu'une forme ou peut-être un hybride dans la production duquel le *V. bracteolatum* a joué un rôle. Les glomérules sont plus rapprochés, plus gros que ceux de cette dernière espèce, le calice et les bractées conservent plus longtemps leur tomentum et ne se montrent à peu près glabres que tout à fait au sommet des rameaux ; les corolles et les étamines sont identiques dans les deux plantes. Je ne doute donc guère que M. Godron n'ait fait un double emploi dont il faut faire remonter l'origine à une observation erronée du mode d'insertion des anthères, qu'il prend comme base de distinction. La description qu'il en donne prouve assez son embarras à les séparer spécifiquement en dehors des caractères empruntés aux étamines.

On peut maintenant se demander si le *V. salutans* Godr. est bien l'espèce de Delile. En l'absence d'échantillons authentiques signés de ce dernier, il faut interroger la description qu'il en donne dans l'Index : « *V. salutans* nob. — Foliis tomentosis, candidis, inferioribus subovatis crenulatis in petiolum attenuatis, caulinis decurrentibus acutis ; paniculae ramis raris, virgatis apice inclinatis, demum rectis. — Planta similis « *V. candidissimo* usquedum paniculam emisit.... Cæteri characteres *V. salutantis* scilicet : calyx laciniis tomentosis, ovatis, lana staminum flavescens, capsula « ovata et corolla subrotata a *V. candidissimo* parum « recedunt. »

On voit d'après cette description que Delile compare

surtout son *V. salutans* avec le *V. candidissimum*; les organes floraux sont presque identiques dans les deux espèces, la première étant plus particulièrement caractérisée par des ramifications peu nombreuses, grêles, élancées, d'abord *penchées*, le *V. candidissimum* se faisant remarquer par sa panicule en forme de candélabre. Si les anthères du vrai *V. salutans* eussent été réellement adnées, comme le veut M. Godron, il est douteux que cette particularité ait échappé à un aussi bon observateur que Delile.

Comme conclusion, je considère donc le *V. salutans* Godr. comme tout à fait différent de celui de Delile, et ne constituant qu'une forme ou un hybride du *V. bracteolatum*. Quant à la plante de Delile, qui me paraît manquer dans l'herbier de Montpellier¹, on devra la rechercher au port Juvénal. D'après sa diagnose, elle paraît avoir beaucoup d'analogie avec le *V. Kotschy* Boiss. et Hohen.

On distinguera toujours facilement le *V. bracteolatum* des espèces voisines à ses bractées et à son calice gla-

¹ Je trouve encore dans l'herbier de Montpellier un petit rameau avec cette étiquette, qui probablement est de la main de Delile: « *V. salutans mutatum* H. M. Jun 1849. » D'après une observation consignée sur cette étiquette, le *V. salutans* aurait abondamment fructifié au jardin de Montpellier en 1847; mais aucune des plantes nées de ce semis n'aurait reproduit les caractères typiques. La seule particularité persistante aurait été l'inclinaison du sommet des rameaux avant la floraison. De plus, aucun de ces individus de deuxième génération n'aurait fructifié. On reconnaît bien là une influence due à l'hybridité et semblant indiquer que le *V. salutans* type n'était pas lui-même d'une origine bien pure. J'ajouterai que l'échantillon accompagnant l'étiquette de Delile a les corolles et les étamines du *V. mucronatum* jointes à un stigmate obové, et que les bractées et les sépales dénudés et membraneux rappellent ces mêmes organes chez le *V. bracteolatum*.

brescents, membraneux, ponctués pellucides comme dans les espèces de la section *Leiantha*.

V. *DIPHYON* Franch. — V. *cinereo tomentosum*, tomento persistenti, foliis breviter decurrentibus, inferioribus subsiautatis, glomerulis dissitis, filamentis omnibus albo lanatis, antheris inferiorum longitudinaliter adnatis, stigmatе lanceolato.

Plante monocarpique, bisannuelle (ou peut-être pérennante), couverte d'un tomentum grisâtre, plus blanc et plus fourni sur les calices et les pédicelles. Tige dépassant 1 mètre, arrondie, striée. Feuilles radicales oblongues, sessiles finement et inégalement dentées, les caulinaires inférieures et moyennes lancéolées, ondulées, un peu sinuées, dentées, brièvement decurrentes, les supérieures corniformes, ovales entières. Inflorescence en grappe simple ou un peu ramifiée à la base; glomérules très-espacés, formés de 4 à 5 fleurs, dont les pédicelles sont plus courts que le calice, celui-ci grand (8 à 10 mill.), partagé jusqu'aux trois quarts en 5 sépales lancéolés, aigus. Corolle très-grande (diam., 4 à 5 cent.), d'un beau jaune; filets staminaux tous pourvus de poils blanchâtres, les inférieurs moins abondamment et à anthers adnées latéralement, environ 5 fois plus courtes que leurs filets. Stigmate lancéolé; capsule ovale dépassant peu le calice. Fl. juin, août.

Synon. — *V. diphyon* Franchet, Essai sur les esp. du g. Verb. Append., p. 193.

Hab. — Orléans (Loiret), aux Roches-Madelaine, où M. Humnicki en a découvert un seul individu en 1867; Saint-Denys-en-Val (Loiret), à la ferme de Melleray, dans un champ fumé avec des laines étrangères (Nouvel, 1874). Patrie inconnue.

Espèce bien caractérisée parmi les *Thapsus* à feuilles décurrentes, par son inflorescence semblable à celle des *Suffruticosa* à grands calices (*V. rigidum*, *V. undulatum*, etc.), et par ses feuilles plus ou moins ondulées. Elle n'a d'affinité dans la série qu'avec le *V. epixanthinum*; mais, outre plusieurs autres caractères, elle s'en éloigne par l'absence complète de poils capités ou glanduleux sur le bord des sépales. Elle est peut-être vivace; c'est là du moins ce que MM. Nouel, d'Orléans, ont cru remarquer, car la plante se maintient et fleurit depuis plusieurs années auprès de la ferme de Melleray. Transporté dans un jardin par M. Humnicki, le *V. diphyon* a parfaitement fructifié; malheureusement, il avait subi l'influence d'espèces végétant dans le voisinage, peut-être du *V. sinuatum*, et les individus nés de ses graines n'ont pas conservé les caractères du type, les poils des filets staminaux ont pris une légère teinte violacée, les anthères sont devenues moins obliques; enfin la plante a changé de port, de façon à rappeler assez bien le *V. sinuatum*.

Ce fait de croisement rapide de la part d'une espèce si récemment introduite n'est pas isolé, et s'il est un point bien digne d'attirer l'attention de ceux qui s'intéressent aux questions d'hybridité, c'est certainement l'aptitude au croisement que manifestent à un si haut degré les espèces adventices, surtout lorsqu'on les transporte dans les jardins. Chacun sait que les *Verbascum* s'hybrident facilement par la culture, mais encore est-il possible de conserver pures nos espèces indigènes, au moins pendant quelques générations. Quant aux espèces étrangères, il n'y faut guère songer, et c'est là ce qui explique pourquoi les graines de *Verbascum* distribuées par les jardins botaniques germent si rarement ou pro-

duisent des plantes tout autres que ce qu'on attendait d'elles. Delile a constaté depuis bien longtemps, et on en trouve la preuve dans ses nombreuses notes éparées dans l'herbier de la Faculté de Montpellier, que presque toutes les espèces du port Juvénal n'étaient pas plutôt transportées dans le jardin botanique de la ville, qu'elles subissaient l'influence d'autres espèces. De là un chaos à peu près inextricable, et qui rendrait toute étude impossible si les choses se passaient dans la nature comme dans nos jardins. Mais, fort heureusement, il n'en est point ainsi, et le port Juvénal, bien qu'étant un *jardin naturel*, si je puis m'exprimer ainsi, se prête évidemment moins aux unions adultérines que l'école de Montpellier, d'où proviennent en réalité presque tous les hybrides de la volumineuse collection de la Faculté, et sur l'origine desquels il est prudent de ne pas se prononcer.

b. Feuilles toutes sessiles, non décurrentes.

V. LONGIFOLIUM Ten. — V. dense griseo, seu vitellino tomentosum, tomento subfloccoso, paululum detersili, foliis omnibus sessilibus, floribus longe pedicellatis, staminum filamentis superioribus pallide violaceo lanatis, inferioribus glabratibus, antheris lateraliter adnatis, stigmate lanceolato.

Variat præcipue indumenti colore nunc griseo, nunc quasi aureo.

Plante monocarpique bisannuelle; tige très-robuste, dépassant souvent 1 mètre, arrondie striée, rougeâtre sous le duvet, toute couverte d'un tomentum un peu floconneux, grisâtre ou offrant des teintes dorées surtout vers le calice. Feuilles radicales superficiellement crénelées, très-longues (0^m,40 à 0^m,60) lancéolées ou

o'longues, les caulinaires sessiles, les supérieures embrassantes, quelquefois décurrentes d'après M. Bentham, ordinairement longuement acuminées ; bractées variables, souvent presque nulles. Inflorescence en grappe spiciforme serrée, très-allongée, simple ou munie de quelques rameaux courts à la base ; glomérules formés de 5 à 10 fleurs ; pédicelles 2 ou 3 fois plus longs que le calice, celui-ci assez grand (6 à 8 mill.), partagé jusqu'aux trois quarts en 5 sépales lancéolés aigus. Corolles grandes (diamètre, 25 à 30 mill.), d'un beau jaune. Les 3 filets staminaux supérieurs sont couverts de poils d'un violet pâle ou quelquefois blancs, selon M. Bentham ; les 2 inférieures sont glabres ou à peu près, et leurs anthères sont adnées latéralement. Le stigmate est lancéolé, et la capsule ovale un peu plus longue que le calice.

Synon. — *V. longifolium* Ten. Fl. Neap., 1, p. 89, tab. 21 (non DC. fl. Fr. suppl., p. 414) ; Schrad., Mon. 2, p. 155 (descriptio haud optima) ; Benth. in DC. Prodr. X. p. 228. Godr. fl. Juv. (éd. 2), p. 94.

Icon. — Ten. fl. Neap., tab. 21 (vix sufficiens).

Hab. — Le port Juvénal, près de Montpellier (Delile, Touchy).

Distr. géogr. — Les prairies de la région montagnieuse dans les Abruzzes et les environs de Rome.

Belle espèce, assez mal décrite et encore plus mal figurée par Tenore, qui le premier la fit connaître. Schrad. ne fut pas beaucoup plus précis dans la diagnose qu'il en donna, surtout en lui attribuant des feuilles très-entières, un stigmate subcapité et des capsules beaucoup plus grandes que le calice. Aucun de ces caractères n'est exact, comme on en peut juger d'après ma description faite sur des spécimens du Port Juvénal et sur

l'exemplaire de l'herbier de Jussieu, appartenant aujourd'hui au Museum et qui provient des Apennins.

J'ai toujours vu les feuilles sessiles ; mais M. Bentham dit qu'elles sont parfois un peu décurrentes. D'après cet auteur, les poils des filets staminaux sont ou violacés, ou tout blancs ; les autres auteurs les disent tout violacés ou en partie blancs. C'est une particularité que je n'ai pu vérifier sur le sec.

Le *V. longifolium* offre à peu près le port du *V. phlo-moides* ; mais on l'en distinguera toujours facilement à ses fleurs longuement pédicellées et à son indument plus floconneux. A l'exception de la coloration des poils des filets staminaux, les fleurs sont presque identiques dans les deux espèces.

V. OVALIFOLIUM Donn. — *V. albido vel subflavescenti tomentosum, tomento persistenti, foliis inferioribus dentatis vel inciso crenatis vel etiam lyratis, lobulo uno alterove discreto, floribus solitariis superne densissime aggregatis, staminum filamentis tribus superioribus aurantiacolanatis, inferioribus glabris vel parce pilosis, antheris lateraliter adnatis, stigmate lanceoloto, capsulâ ovatâ.*

Variat. : *foliis angustis vel ovato rotundatis, diverso modo dentatis vel incisis.*

Plante monocarpique bisannuelle, couverte d'un tomentum laineux, blanc ou grisâtre très-long et très-abondant sur les calices ; tige atteignant 0^m,60, arrondie. Feuilles inférieures pétiolées, ovales, lancéolées, tantôt bordées de dents aiguës, tantôt crénelées ou incisées, soit même lyrées avec 1 ou 2 petits lobes complètement isolés, le terminal beaucoup plus grand ; les feuilles caulinaires sont brièvement pétiolulées, ovales ou arrondies, brusquement acuminées, inégalement crénelées. Inflorescence en épi simple ou plus rarement munie à la

base de 2 ou 3 petits rameaux très-courts ; fleurs sessiles solitaires, les inférieures très-distinctes, les supérieures en épi serré ; elles sont accompagnées de 3 bractées, l'une extérieure qui n'est qu'une feuille un peu diminuée, les 2 autres intérieures, très petites. Calices grands (10 à 12 mill.), très-velus, partagés presque jusqu'à la base en sépales lancéolés linéaires. Corolle atteignant 3 ou 4 centim. de diamètre, d'un jaune pâle ; les 3 filets staminaux supérieurs sont abondamment couverts de poils orangés, mais les 2 inférieurs sont glabres ou à peu près, et leurs anthères sont adnées latéralement. Le stigmate est lancéolé ; la capsule ovale arrondie à peu près de la longueur du calice.

Synon. — *V. ovalifolium* Donn. in Sims Bot. mag. tab. 1037 ; Marsch. Bieb. fl. Taur.-Cauc. suppl., p. 151 ; Benth. in DC. Prodr. X, p. 228 ; Godr. Fl. Juv. (éd. 2), p. 94. *V. compactum* M. Bieb. Fl. Taur.-Cauc., 1. p. 159. Schrad., Monagr., 2, p. 179.

Icon. — Bot. Mag., 26, tab. 1037.

Hab. — Importé au port Juvénal, près de Montpellier.

Distrib. géogr. — Très-commun sur les collines de la région caucasienne ; la Tauride.

La présence de 3 bractées sous les fleurs de cette espèce me paraît être une anomalie résultant de l'avortement ou de la transformation de plusieurs fleurs dans le glomérule, et je ne sache pas qu'on en connaisse d'autre exemple dans le genre. M. Bentham dit que les poils des filets staminaux sont quelquefois violacés, sans doute parce qu'il considère le *V. formosum* Fisch., cat. hort., Gor., p. 25, comme synonyme du *V. ovalifolium* ; mais ce rapprochement ne me paraît pas suffisamment fondé. Le *V. betonicaefolium* Desf., à feuilles inférieures et moyennes pétiolées, en cœur à la base,

semble aussi s'éloigner notablement de la plante de Donn.

Section 2. BLATTARIA. — Espèces présentant des poils capités ou glanduleux, plus ou moins abondants, au moins au sommet des pétales.

a. Plantes laineuses ou floconneuses, au moins sur la partie inférieure de la tige ; poils capités ou glanduleux bordant les sépales peu abondants.

V. BOERHAVII. L. — V. griseo vel lutescenti tomentosum tomento subfloccoso, foliis caulinis sessilibus semiamplexicaulibus, racemo simplici, glomerulis 1-3 floribus, filamentis omnibus violaceo lanatis, antheris inferioribus plus minus oblique insertis, stigmatе capitato, capsulâ pyramidatâ vel ovatâ, calice longiori.

Variat. : — Tomento tenui vel crasso, foliis inferioribus oblongis, vel fere rotundatis, basi attenuatis vel truncatis, dentatis vel inciso lyratis, bracteis glomerulis brevioribus vel longissime acuminatis, capsulâ ovatâ vel e medio valde attenuatâ.

Plante monocarpique, bisannuelle, couverte d'un tomentum plus ou moins blanc ou roux, rarement verdâtre, très-épais, floconneux ou réduit à un fin duvet ; tige de 0^m,20 à 0^m,80, arrondie ou obtusément anguleuse, striée rougeâtre sous le duvet. Feuilles radicales, rugueuses en dessous, longuement pétiolées, ovales oblongues, plus rarement arrondies, dentées, crénelées ou incisées lobées à la base du limbe, les caulinaires inférieures pétiolées ou sessiles, ovales obtuses ou lancéolées aiguës, les moyennes semi-embrassantes, parfois longuement acuminées. Inflorescence en grappe simple, accompagnée de bractées d'une longueur très-

variable; fleurs solitaires ou réunies par 2-3, presque sessiles; calices assez grands (7 à 8 mill.), partagés presque jusqu'à la base en sépales linéaires aigus; corolles de 25 à 35 mill. de diamètre, d'un beau jaune. Filets staminaux tout couverts de poils blancs et violacés en mélange, les deux inférieurs moins abondamment et pourvus d'anthères plus ou moins, mais toujours un peu obliques. Stigmate capité; capsule plus longue que le calice à peu près régulièrement ovale, arrondie au sommet, ou pyramidale atténuée à partir de son milieu et souvent alors très-grosse. — Fl.: mai, juillet.

Synon. — *V. Boerhavii* L., Mant., p. 45, ex Benth. in DC. Brodr. X, p. 231; Gren. et Godr. fl. fr. II, p. 550; Franch. in Bull. Soc. Bot. de Fr. XVI, p. 45, 54. *V. hæmorrhoidale* Ait. Hort. Kew. (éd. 1), I, p. 236. *V. majale* DC, fl. fr. V, p. 415; Schrad, monogr. II, p. 177. *V. phlomoides* All. Ped. I, p. 105 (non L.). *V. bicolor* Bad. observ., p. 3. *V. rotundifolium* Ten. suppl. 2, Prodr. fl. Neap. 66 et fl. Neap. 92, tab. 23. *V. conocarpum* Moris stirps Sard. elench. 2, p. 7. *V. numidicum* Pomel. nouv. mat. pour la fl. Atl., p. 95.

Icon. — Ten. fl. Neap., tab. 23. Reichb. fil. Icon. fl. Germ. 20, tab. 33 (pl. 1654).

Hab. — Les lieux secs et incultes, les jachères; littoral de la Méditerranée, depuis les Pyrénées orientales jusqu'à dans la Ligurie; remonte dans le Dauphiné, l'Ar-dèche, le Piémont; se retrouve en Corse.

Distrib. géogr. — L'Espagne, l'Italie méridionale, la Sicile et la Sardaigne; Algérie. Paraît manquer dans tout l'Orient.

Je ne suis pas bien certain que la plante que je décris ici sous le nom de *V. Boerhavii* soit réellement l'espèce

de Linné. M. Bentham l'affirme, et tous les auteurs modernes l'ont répété sur son autorité. Cependant je vois que Schrader soupçonne que la plante de Linné pourrait bien être un hybride issu du *V. phlomoïdes* ou de quelque autre espèce voisine : « *V. Boerhaviï* L. Mant. « 25, ex ichnographiâ speciminis hujus Verbasci, in herbario Linneano asservati, quam Illustr. Smithius « mecum communicavit, conjicere licet, illud prolem « hybridam esse Phlomoidis vel alius speciei affinis. » Schrad. Monogr. II, p. 19. D'autre part, Walpers Repert. III, p. 145, attribue, je ne sais trop sur quelle autorité, au *V. boerhaviï* des feuilles un peu décurrentes, caractère également admis par M. Bentham, mais qui ne ressort nullement du texte de Linné.

Le *V. Boerhaviï* est du reste une plante très-variable, et qu'on ne peut sainement apprécier que par l'examen d'individus nombreux, de provenances diverses. De Candolle l'a mal décrit, non-seulement en lui assignant des poils staminaux blancs, ce qui n'est qu'un accident, mais encore et surtout en disant que ses anthères sont toutes égales. Depuis, tous les auteurs, sans en excepter M. Bentham, ont reproduit l'erreur de de Candolle, en ce qui concerne le mode d'insertion des anthères, jusqu'à ce que MM. Grenier et Godron, dans leur Flore de France, aient rétabli les faits selon la vérité.

Badarro a caractérisé son *V. bicolor* par la présence d'un tomentum épais, blanc, recouvrant des feuilles inférieures lyrées ou lobulées à la base ; c'est une forme qui se rencontre assez souvent (je l'ai vue de l'Ariège, du Tarn et de l'Hérault) ; mais je dois ajouter qu'il n'est point rare de trouver des individus dont les feuilles inférieures ou radicales, recouvertes d'un épais tomentum, sont d'autre part entières à la base (Perpignan,

Montpellier), de même que j'ai reçu du Vigan (D. Tuezkiewiez in Bill. fl. exsicc., n° 3744) une forme à feuilles incisées lobulées dont le tomentum était très-tenu et verdâtre. MM. Grenier et Godron ont donc réuni avec raison la plante de Badarro au *V. Boerhavii*.

M. Benthham a cru devoir maintenir dans le Prodrôme le *V. conocarpum* Moris, qu'il ne distingue en réalité que par un seul caractère, celui d'avoir des capsules très-atténuées au sommet, dépassant beaucoup le calice. M. H. Loret m'a envoyé cette forme du Bousquet-d'Orb (Hérault), avec cette note qui me paraît très-juste : « Cela me paraît être la forme insignifiante que Moris (fl. sardoa) a nommée *V. conocarpum*. En revisant tous mes spécimens de *V. Boerhavii*, je trouve en effet qu'ils se partagent à peu près par moitié en capsule ovale et en capsule pyramidale, quels que soient d'ailleurs leur provenance et leurs autres caractères. »

M. Pomel a décrit récemment un *V. numidicum*, dans lequel je ne puis voir qu'une forme du *V. Boerhavii*. Il lui attribue des *anthères égales et semblables*, tandis que celles du *V. Boerhavii* sont dissemblables, ce qui est exact, puisque les deux inférieures sont obliques. Si le *V. numidicum* avait réellement toutes ses anthères transversales, l'espèce de M. Pomel serait certainement établie fort à propos; mais il ne semble pas en être ainsi, car l'auteur cité a pris pour type la plante des rochers de Sidi Mécid, près de Constantine, publiée par M. Choulette, sous le n° 369 de son Fl. Alger. exsicc. Or, le spécimen que j'ai reçu sous ce numéro ¹, et qui

¹ Quelques erreurs se sont certainement glissées dans la distribution des échantillons de M. Choulette; car, sous ce même n° 369, M. Warion a reçu le *V. thapsus*. Cette erreur est d'autant plus singulière, qu'au témoignage de M. Warion cette espèce ne semble pas avoir été observée en Algérie.

par tous ses autres caractères répond parfaitement à la description de *M. Pomel*, a certainement les anthères des étamines inférieures obliques. Du reste le degré d'obliquité de ces organes est très-variable dans le *V. Boerhavi*, les anthères étant tout à fait adossées latéralement ou seulement un peu inclinées sur le filet. C'est là ce qui probablement aura induit *M. Pomel* en erreur, en lui faisant prendre pour des espèces distinctes les formes d'un même type. Quant aux pédicelles, qu'il dit être parfois plus longs que la capsule, j'en ai vu de semblables sur des spécimens récoltés aux environs de Nice. Enfin la forme des feuilles inférieures tronquées obliquement à la base ne saurait constituer un caractère spécifique sérieux, car sur l'échantillon que j'ai reçu de *M. Choulette*, j'en vois plusieurs qui présentent cette forme, et d'autres, naissant presque au même point, dont le limbe est atténué à la base. Les feuilles inférieures de la variété que Tenore a nommée *V. rotundifolium* sont également tronquées à la base, et il est possible que le *V. cordatum* Desf., plante peu connue et négligée par tous les auteurs, doive être rapporté au *V. numidicum*; je ne vois rien dans la description du *Flora Atlantica* qui contredise cette supposition, et j'ajouterai, à l'appui, que tous les échantillons algériens du *V. Boerhavi*, que j'ai pu voir, m'ont paru remarquables par le limbe tronqué, presque cordiforme de leurs feuilles radicales et inférieures.

V. ERIOPHORUM Godr. — *V. lanâ albâ demum*, præsertim in caule, detersili vestitum, glomerulis inferioribus valde dissitis, foliis caulinis amplexicaulibus, staminum filamentis 3 superioribus dense, 2 inferioribus parce violaceolanatis antheris lateraliter adnatis, stigmate spatulato.

Plante monocarpique atteignant presque 2 mètres, simple (toujours ?), couverte d'un duvet laineux, assez allongé, promptement caduc sur les tiges, persistant plus longtemps et par places sur les feuilles et à la base des calices; tige rougeâtre, arrondie, finement striée. Feuilles radicales....., les caulinaires inférieures oblongues, atténuées en pétiole, les moyennes et les supérieures obovales ou ovales, mucronées ou acuminées, sessiles, embrassant la tige par 2 oreillettes arrondies, toutes finement denticulées; bractées très-petites ou nulles. Inflorescence en grappe simple très-allongée; fleurs disposées par 3-7, en glomérules très-espacés (les inférieurs distants de 8-10 centimètres), à moitié enveloppées dans un duvet laineux; pédicelles très-courts (1 à 2 mill.); calices assez grands (6 à 8 mill.), partagé jusqu'aux trois quarts en 5 sépales oblongs, obtus, tout couverts de glandes fines, très-visibles surtout après la chute du tomentum. Corolle grande (3 centim. de diamètre), d'un beau jaune; 3 filets staminaux supérieurs couverts d'abondants poils blancs violacés; les 2 inférieurs seulement un peu velus et pourvus d'anthères adnées latéralement trois à quatre fois plus courtes qu'eux; stigmate spathulé, très-décurrent sur les côtés; capsule conique, dépassant le calice d'un tiers environ.

Synon. — *V. eriophorum* Godr. Fl. Juv., éd. 1, p. 32, et éd. 2, p. 94.

Hab. — Le port Juvénal, près Montpellier, où il a été découvert par Delile. — Patrie inconnue.

J'ai décrit cette plante sur l'unique spécimen conservé dans l'herbier de la faculté des sciences de Montpellier; c'est bien certainement le type de Delile et de M. Godron, dont il porte encore l'étiquette autographe. La description qu'il en donne est exacte, sauf en ce qui concerne l'in-

dument glanduleux des sépales dont il ne fait point mention. C'est pourtant là une particularité intéressante, et qui permet d'assigner au *V. eriophorum* sa véritable place dans la série à côté du *V. Boerhavii*, dont il se rapproche du reste par beaucoup de ses caractères.

La plante du port Juvénal me semble aussi avoir une grande analogie avec le *V. malacotrichum* Boiss. et Heldr. Diagn. pl. Or. sér. II, n° 3, p. 142, auquel M. Boissier attribue une tige rameuse, à rameaux effilés, et des capsules aussi longues que les pédicelles, mais ne dépassant pas le calice, caractères qui ne s'appliquent pas bien, il est vrai, au *V. eriophorum*, mais qui constituent aussi les seules différences qui le séparent de la plante de Grèce. Il serait nécessaire de comparer les deux espèces avant de se prononcer avec certitude sur leur diversité. Je regrette de n'avoir pas été à même de faire cette étude; je n'ai pu jusqu'ici voir aucun spécimen du *V. malacotrichum*, qui paraît être peu répandu dans les herbiers et manque à celui du Museum.

Le *V. fœditum* Boiss. et Heldr., s'éloigne davantage du *V. eriophorum*, par son tomentum jaune et surtout par ses capsules trois fois plus longues que le calice.

b. Plantes vertes, à pubescence formée de poils simples ou fourchus, jamais articulés ni à ramifications verticillées; poils glanduleux très-abondants sur la partie supérieure de la plante.

V. BLATTARIOIDES Lamk. — *V. inferne* breviter pilosum (pilis simplicibus vel furcatis), superne viscido pubescens, foliis caulinis sessilibus vel brevissime decurrentibus, floribus solitariis, vel 2-5 glomeratis, pedicellis calice brevioribus, staminum filamentis purpureo

lanatis, duorum inferiorum antheris lateraliter adnatis, stigmate capitato, capsulâ globosâ calicem paulum superanti.

Variat. : Foliis radicalibus nunc crenato sinuatis, nunc dentatis, caulinis sessilibus vel subdecurrentibus, inflorescentiâ simplici, vel basi ramosâ.

Plante monocarpique, bisannuelle, atteignant parfois 3 mètres de hauteur, mais plus ordinairement 1^m,00 ou 1^m,50; tige arrondie à la base, assez souvent obtusément anguleuse dans le haut, finement striée et convertée, surtout dans sa partie inférieure et sous les feuilles, de poils simples et fourchus. Feuilles radicales dentées, crénelées ou même lyrées, obovales ou oblongues lancéolées, atténuées en pétiole plus ou moins long, les caulinaires de même forme bordées de dents obtuses, inégales, souvent surdentées, les supérieures sessiles ou un peu décurrentes en une aile toujours cunéiforme (jamais arrondie), ovales acuminées. Inflorescence poilue glanduleuse, très-allongée, simple ou accompagnée de courts rameaux à la base. Fleurs assez rarement toutes solitaires, ordinairement réunies par 3 à 5 et formant des glomérules assez rapprochés si on les compare à ceux des espèces de la section suivante; pédicelles toujours plus courts que le calice, celui-ci assez grand (6-8 mill.), partagé presque jusqu'à la base en 5 sépales linéaires lancéolés aigus; corolle grande (25 à 30 mill. de diamètre), jaune; étamine supérieure (impaire), presque toujours notablement plus courte que les autres; poils des filets d'un violet intense ou très-pâle, toujours mélangés de poils blancs; anthères des étamines inférieures adnées latéralement; stigmate capité; capsule globuleuse ou subglobuleuse un peu atténuée au sommet dépassant le calice. — Fl. : juin, octobre.

Bractées, pédicelles, calices et capsules couverts de poils glanduleux.

Synon. — *V. blattarioides*. Lamk. dict. 4, p. 225; Schrad., Monogr. 2, p. 189; Link et Hoffm. fl. lus. 1, p. 219; Rchb. fil. fl. germ. 20, p. 14; Boreau, rev. Verb. de la Sect. Blatt., p. 12 (Extr. des Mém. de la Soc. acad. de Maine-et-Loire, vol. 22); Franch., Essai, p. 166, et Bull. Soc. Bot. de Fr., vol. 16, p. 47 et 56; *V. virgatum* Benth. in DC. Prodr. 10, p. 229; Bor., fl. du Cent. (éd. 3), vol. 2, p. 475; Gren. et Godr., fl. fr., vol. 2, p. 554; Willk. et Lange, Prodr. fl. Hisp. 2, p. 541 (an With. arrang., p. 250, et Smith, fl. brit. 1, p. 252); *V. viscidulum* Pers. syn. 1, p. 215; *V. cystallostemon* Veinm. cat. hort. dorp. 1818; *V. glabrum* Wild. enum. pl. Ber. 1, p. 225; *V. glandulosum* Thore ex Schultesio, teste Schrad. loc. cit.; *V. Celsiæ* Boiss., Voy. en Esp., p. 444. Huc etiam probabiliter : *V. grandiflorum* Schrad. hort. Goett., fasc. 2, p. 19, tab. 13, et Monogr. 2, p. 191.

Icon. — Brotero phytogr., tab. 154; Link et Hoffm., fl. lus. tab. 28; Engl. bot. tab. 550; Roem., fl. Eur. fasc. 12; Rchb. fil., fl. germ., vol. 20, tab. 34 (pl. 1655); Franch., Essai, tab. 3, fig. 25 (flos.).

Hab. — Les champs incultes des terrains siliceux, les lieux vagues, les places à charbon dans les bois; assez commun dans l'Ouest et le Sud-Ouest de la France; environs de Paris; Auvergne; l'Hérault et le Tarn; rare dans l'Est, Lyon; Nice.

Distrib. géogr. — Paraît être propre à la région occidentale de l'Europe, depuis l'Angleterre et l'Irlande jusqu'en Espagne et en Portugal; se retrouve çà et là en Italie et en Sicile; en Algérie, autour d'Alger (Bové),

et à Tlemcen (Munby). Introduit au cap de B.-Espérance, dans l'Inde-Occidentale, autour de Rio-Janeiro et de Mexico, dans l'île Terceira, près de Madère (cat. Droquet). M. Crépin dit que cette espèce n'est probablement pas spontanée aux environs de Tournay, en Belgique.

L'une des particularités les plus remarquables du *V. blattarioides*, c'est d'avoir des feuilles caulinaires tantôt sessiles, tantôt prolongées en une aile courte sur la tige, fait qui ne paraît pas avoir été remarqué par Schrader, ou du moins dont il ne fait pas mention dans sa monographie. J'ai cru longtemps moi-même que la décurrence constituait une exception; mais une suite d'observations faites sur des échantillons très-nombreux, m'a démontré que l'on trouvait à peu près autant d'individus à feuilles sessiles qu'à décurrence plus ou moins accusée. M. Bentham a depuis longtemps signalé cette variabilité dans le Prodrôme, mais je vois qu'après lui presque tous les auteurs se sont contentés d'attribuer au *V. blattarioides* (décrit par eux sous le nom de *V. virgatum*) des feuilles seulement décurrentes, et la plante figurée par Reichenbach est dans ce cas. Plus récemment, M. Boreau, dans sa Révision des *Verbascum* de la section *Blattaria*, a tenté de séparer les deux formes; il appelle *V. blattarioides* les spécimens à feuilles sessiles et à fleurs solitaires ou géminées, réservant le nom de *V. virgatum* à ceux dont les feuilles sont plus ou moins décurrentes et les fleurs fasciculées. Si ces caractères étaient constants et toujours réunis sur un même individu, je crois qu'on devrait en effet y voir deux espèces suffisamment distinctes; mais il est loin d'en être ainsi, et rien n'est plus fréquent que de rencontrer des spécimens à feuilles sessiles, dont les fleurs sont grou-

pées par 3-6, et d'autres à limbe décurrent dont les fleurs sont solitaires. Mon plus beau spécimen, sous le rapport de la décurrence, est justement dans ce cas.

Je n'ai point adopté la dénomination spécifique *V. virgatum*, donnée par Withering, qui d'ailleurs a la priorité sur celle de Lamarck, parce que la description de l'auteur anglais paraît s'appliquer à une plante dont les tiges sont ailées et très-rameuses, ce qui est bien le cas de certains hybrides du *V. blattarioides*, mais ne saurait convenir au type dont le limbe foliaire se prolonge sur le mérithale en une aile si courte, qu'il faut souvent apporter la plus grande attention pour en constater l'existence. On ne peut certainement pas dire, d'une aussi minime décurrence, qu'elle rend la tige ailée.

Schrader établit dans sa Monographie 2 variétés pour le *V. blattarioides*, l'une qu'il nomme le *virgatum*, pour la plante de Withering; il la distingue seulement à cause de ses feuilles incisées pinnatifides. L'autre est sa variété *c. lusitanicum*, à laquelle il rapporte le synonyme de Brotero, et celui de Link et Hoffmannseg; il ne la caractérise que par ses dimensions plus grandes, et surtout par la longueur de ses feuilles radicales qui atteignent 0^m,33. Je crois que ces 2 variétés ne sont pas suffisamment distinctes du type.

C'est avec doute que je rapporte en synonyme au *V. blattarioides*, le *V. grandiflorum* Schrad., plante qui ne paraît pas avoir été revue, car M. Bentham, et plus récemment MM. Willkomm et Lange, se contentent de reproduire le texte de Schrader. D'après cet auteur, les fleurs de cette plante seraient solitaires, mais accompagnées de 3 bractées (comme M. Boissier le dit de son *V. Celsiæ*), fait qui semble impliquer un avortement ou plutôt un raccourcissement du rameau floral. Un cas

semblable a été signalé à propos du *V. ovalifolium*. Schrader ne mentionne pas la couleur des poils des filets staminaux.

J'ai observé aux environs de Cheverny (Loir-et-Cher) un *V. blattarioides* dont les sépales atteignaient au moins 2 centimètres. Ce développement avait eu lieu au détriment des corolles, moitié plus petites que d'ordinaire et presque toutes viridescentes; les filets staminaux étaient glabres. Néanmoins, malgré cet état monstrueux, cet individu portait quelques capsules en bon état et presque mûres.

Le *V. blattarioides* se distingue nettement du *V. blattaria* par la pubescence et la forme des poils qui recouvrent ses feuilles et la base de ses tiges; par la brièveté de ses pédicelles; ces deux caractères sont constants et invariables.

V. BLATTARIA L. — *V. pilis omnibus simplicibus in foliis raris, in inflorescentiâ glandulosis donatum, foliis sessilibus vel semiamplexicaulibus, pedicellis semper solitariis calice longioribus, staminum filamentis violaceo lanatis, inferiorum antheris lateraliter adnatis, stigmatibus eximie capitato.*

Variat. : foliis inferioribus lyratis, sinuatis vel sinuato-dentatis, bracteis infimis pedicello brevioribus, vel non raro longioribus, caule simplici vel ad basin inflorescentiæ virgato ramosâ, floribus luteis, vel roseis in varietate hortensi.

b. Glabrum Schrad. *V. glabrum* Mill., dict. n° 8; Boreau, revis. des Verb. de la sect. Blatt., loc. cit. p. 11; Franch., Essai, p. 181.

Plante monocarpique annuelle ou bisannuelle; tige

simple ou rameuse à la naissance de l'inflorescence, obtusément anguleuse dans le haut, glabre inférieurement ou très-rarement parsemée de quelques poils simples de même nature que ceux qu'on observe (à l'aide d'une loupe) sur la nervure médiane de la face inférieure des feuilles; feuilles radicales oblongues, obtuses, profondément dentées ou même incisées, les caulinaires inférieures de même forme, dentées ou crénelées; les supérieures ovales embrassantes. Rameaux floraux couverts de poils glanduleux, ainsi que les bractées, les pédicelles et les calices; pédicelles allongés (15 à 20 mill.), solitaires, écartés, accompagnés de bractées cordiformes, quelquefois (les inférieures) plus longues qu'eux, mais plus ordinairement de même longueur ou même plus courtes après l'épanouissement de la fleur; calice assez grand (6 à 8 mill.), partagé presque jusqu'à la base en 5 sépales lancéolés, linéaires aigus; corolle grande (20 à 25 mill. de diamètre), d'un beau jaune; poils des filets staminaux violacés; anthères des étamines inférieures adnées latéralement; stigmate arrondi, capsule globuleuse égalant à peu près le calice un peu accrescent, ou le dépassant d'un tiers. — Fl. : juin, août.

Synon. — *V. blattaria* L. sp. 254; Schrad. monogr. 2, p. 186; Benth. in DC. prodr. 10, p. 230; Koch synops. (éd. 3), p. 444; Gren. et Godr., fl. fr. 2, p. 553; Boreau, fl. cent (éd. 3), p. 475, et revis. des Verb. de la sect. Blatt., p. 11; Willk. et Lange, Prodr. fl. Hisp. 2, p. 541; Franch., Essai, p. 179, et Bull. Soc. bot. de Fr., tom. 16, p. 47 et 56. *V. Claytoni* Micha. fl. Bor. Amer. 1, p. 148. *V. glabrum* Mill. dict. n° 8 (non Wild.). *V. heterophyllum* Mill. icon. tab. 67. *V. repandum* Wild. Enum., pl. hort. Berol., p. 226; Schrad., Monogr. 2,

p. 188; Boreau, revis., p. 11, et probabil. Benth. in DC. prodr. 10, p. 230.

Icon. — Engl. bot. 6, tab. 393; Jaume St-Hil., fl. fr., tab. 469; Rehb, fil. fl. germ. 20, tab. 32, fig. 1 (pl. 1653), figure médiocre; les étamines longues et le stigmate sont très-imparfaitement rendus; Franch., Essai, pl. 3, fig. 22. Ad varietatem *b. glabrum*-spectant: Mill. icon. tab. 67. Barrel. icon. tab. 1249; Rehb. loc. cit. tab. 32, fig. 2.

Hab. — Les lieux frais, le bord des fossés, les champs incultes inondés l'hiver, surtout dans les terrains argileux; toute la France, l'Allemagne; commun.

Distrib. géogr. — Toute l'Europe centrale, remonte au nord jusqu'en Angleterre; se retrouve au sud dans toute la région méditerranéenne, Algérie, Pico près de Madère, Spont. ? (cat. Drouet); dans l'Orient: occupe toute la région depuis le Caucase jusqu'aux monts Alatau (Schrenck), le royaume de Caboul, d'après Griffiths. Introduit dans l'Amérique du Nord.

La brièveté de l'étamine supérieure (impaire), si remarquable chez le *V. blattarioides*, s'observe aussi dans le *V. blattaria*, bien que plus rarement. Wildenow a constaté le fait dans l'Enum. pl. hort. Berol., p. 225, à propos de son *V. glabrum* (synon. du *V. blattarioides*), en ajoutant que la 5^e étamine était si courte, que l'on cultivait la plante dans quelques jardins sous le nom de *Celsia*. J'ai remarqué plusieurs cas analogues chez le *V. blattaria*, et ce n'est pas sans difficultés que j'ai pu constater l'existence d'une 5^e étamine chez certains individus de cette espèce, dont en outre l'anthère elle-même avait aussi subi un arrêt de développement et ne présentait aucune trace de pollen. Ce fait n'est-il pas

de nature à infirmer la seule distinction générique qui sépare les *Celsia* des *Verbascum*, c'est-à-dire l'absence de la 5^e étamine ? L'analogie des deux genres paraîtra peut être encore plus complète, si l'on réfléchit que pour la coordination des espèces qui les composent on est forcé d'établir des coupes identiques d'après l'insertion oblique ou horizontale des 2 anthères inférieures, la nature de l'indument, l'absence ou l'existence de décurrence chez les feuilles, la durée de la tige, etc., etc. Mais ce travail de fusion sort des limites que je me suis tracées, et je dois me borner ici à en signaler l'opportunité.

Le *V. blattaria* varie à peu près de la même façon que le *V. blattarioides*; ses feuilles radicales sont profondément incisées ou seulement crénelées, son inflorescence simple ou rameuse, etc. Mais la nature des poils, toujours simples, la longueur des pédicelles constituent des caractères qui permettront toujours de distinguer avec la plus grande facilité ces deux espèces, que M. Bentham, je ne sais pourquoi, est tenté d'assimiler.

M. Boreau, dans sa Révis. des Verb. de la sect. Blatt., a séparé spécifiquement le *V. repandum* Wild. Je ne puis que renvoyer sur ce sujet à ce que j'ai dit dans mon Essai, p. 180. Quant au *V. glabrum* Mill., que je n'avais pas osé tout d'abord réunir au *V. blattaria*, je suis aujourd'hui convaincu qu'il n'en est qu'une remarquable variété à fleurs rosées extérieurement, blanches en dedans, qui du reste se reproduit de graines avec beaucoup de constance. Je ne sache pas que l'on ait observé cette curieuse forme en dehors des jardins, où elle paraît se naturaliser très-facilement. Je l'ai semée dans mon jardin, en 1863, de graines reçues du Museum de Paris ;

elle reparait presque tous les ans dans le voisinage. Les feuilles caulinaires ne sont pas toujours superficiellement sinuées, non dentées, comme je l'avais cru d'abord ; j'en ai observé des individus dont les feuilles étaient identiques avec celles du *V. blattaria*.

(La suite à un prochain Bulletin.)

RÉSUMÉ DE L'ANNÉE MÉTÉOROLOGIQUE

du 1^{er} décembre 1873 au 30 novembre 1874.

MOS	Barom. à 0 ^e haut. moyenne	Moyenne des minima	Moyenne des maxima	Moyenne du mois	Pluie totale du mois
Décembre	763 ^m 58	0 ^e 55	5 ^e 01	2 ^e 78	10 ^m 95
Janvier	760 17	1 57	7 09	4 33	18 56
Février	756 75	0 41	8 59	4 50	16 25
Mars	761 74	2 81	11 88	7 34	7 20
Avril	752 87	5 85	16 83	11 34	27 24
Mai	752 87	5 91	17 64	11 77	58 94
Juin	755 82	11 54	22 91	17 22	25 79
Juillet	754 72	14 37	26 67	20 52	52 10
Août	755 42	11 77	23 55	17 66	8 45
Septembre	754 66	10 78	22 16	16 47	34 75
Octobre	753 95	7 07	16 39	11 73	63 50
Novembre	754 90	3 56	9 62	6 59	20 60
Moyenne	756 45	6 35	15 69	11 02	344 33

Jours de pluie,	128	Jours sereins,	74
— neige,	3	— 1/4 couverts,	45
— brouillard,	43	— 1/2 couverts,	83
— gelée blanche,	48	— 3/4 couverts,	63
— gelée,	46	— couverts,	100
— tonnerre,	15		

ETAT DU CIEL PAR SAISONS

Pluie	Jours	Saisons	tonnerre	sereins	1/4 c.	1/2 c.	3/4 c.	couverts
45 ^m 76	35	Hiver	0	18	6	14	9	43
93 38	29	Printemps	5	20	13	24	19	16
86 34	30	Été	9	22	15	24	18	13
118 85	34	Automne	1	14	11	21	17	28

Maxima barométrique, 770.70, le 26 janvier, à 9 h. du matin.

Minima — 731.87, le 11 avril, à 3 h. du soir.

Moyenne barométrique de 18 années d'observation, 754.79.

Id., au niveau de la mer, 763.54.

Minima annuel, — 8^e20, le 11 février.

Maxima id., 34^e70, le 9 juillet.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU

VENDOMOIS

14^e ANNÉE — 2^e TRIMESTRE

AVRIL 1875

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, s'est réunie en assemblée générale le jeudi 15 avril 1875, à deux heures, au lieu ordinaire de ses séances.

Étaient présents au Bureau :

MM. Nouel, président; Beaussier, secrétaire; G. de Trémault, trésorier; de Maricourt, conservateur; Bouchet, bibliothécaire-archiviste, Launay, Martellière-Bourgogne, membres;

Et MM. Bézier, de Bodard, G. Boutrais, Bruneau père, Bruneau fils, Ch. Chautard, Dehargne, Deniau, Dividis, Duriez,

Godineau, Ch. d'Harcourt, Hésine, P. Lemerrier, Miron de l'Espinay, Robin, Thillier, Tresca, de la Vallière.

M. E. Nouel, Président, déclare la séance ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître les noms des membres nouveaux admis par le Bureau depuis la séance du 14 janvier 1874 ; ce sont :

MM. Guillot, receveur des finances à Vendôme ;
de Saint-Bauzille, propriétaire à Vendôme ;
Launay Camille, imprimeur à Vendôme.

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

OBJETS OFFERTS OU ACQUIS

depuis la séance du 14 janvier 1875.

I. — ART & ANTIQUITÉS.

NOUS AVONS REÇU :

De M. le docteur PARNOT, par l'intermédiaire obligeant de M. Ribemont, interne des hôpitaux de Paris et notre collègue :

Une fort intéressante série d'objets de la grotte de l'Eglise, à Saint-Martin d'Excideuil (Dordogne). — Trois brochures du docteur Parrot sont jointes à ce bel envoi, et le complètent par une relation des découvertes du donateur en cette riche station.

D'après M. Parrot lui-même, la grotte a été habitée à deux époques successives : l'une, contemporaine du Moustier, est représentée dans l'envoi par plusieurs éclats assez grossiers de jaspe jaune, et quelques rognons de silex, nucléus ou percuteurs ; la seconde, correspondante à l'époque de Solutré et de Laugerie-Haute, est caractérisée par plusieurs de ces pointes en feuilles de saule, dont le bel envoi de M. le marquis de Vibraye avait déjà enrichi notre collection.

Une nombreuse série de lames, de grattoirs, de petits couteaux finement retaillés, de bois de renne travaillés, un fragment de quartz hyalin ou cristal de roche, un perceur remarquable complètent ce bel envoi ; mais ce qui nous paraît le plus intéressant, c'est ce type charmant de pointes de flèches, admirablement retaillées sur les deux faces, et toutes uniformément entaillées à droite pour être fixées à la hampe, qui semble caractériser cette belle station.

La faune est représentée par des ossements de bœuf, de renne, de cheval, de cerf et d'ours.

ACQUISITION faite par M. le marquis de Rochambeau :

7 ASSIGNATS, tous relatifs à notre pays, savoir : 3 billets de la Caisse patriotique de Blois, création du 24 décembre 1791 ; 2 billets de la caisse de confiance de Vendosme ; un billet de confiance de la municipalité de Montrichard ; enfin, un bon pour deux sols de la municipalité de Mondoubleau.

ACQUISITION faite par M. Nouel :

Un CHANDELIER-LAMPE en cuivre, du siècle dernier.

L. DE M.

II. — NUMISMATIQUE.

De M. CHARDONNET, à Paris :

11 jetons, pièces d'essai, monnaies étrangères et françaises, dont la plus ancienne remonte à Louis XIV ; plus l'empreinte en plâtre du jeton d'un maire de Tours, enfin une petite brochure sur l'église et le monastère de Saint-Savin.

De M. DORON Gabriel :

7 petites pièces, dont 1 liard de Louis XIV ; les autres entièrement frustes.

De M. l'abbé BOURGEOIS, directeur du collège de Pont-Levoy :

2 pièces : une en billon, de la petite République du Valais

(*Vallesianæ*), en Suisse, au nom de F. I. Supersax, évêque de Sion (*episcopus sedunensis*), qui la gouvernait. D'un côté les noms, le titre et les armes de l'évêque, sommées de la mitre et posées sur un sautoir formé d'une crosse et d'une épée, symbole de la réunion des pouvoirs spirituel et temporel. — Au revers, continuation des titres, armes du Valais surmontées de l'aigle impériale, parce que les évêques du Valais se disaient princes de l'Empire. — 1708.

L'autre pièce est un jeton en cuivre de Nuremberg, bien conservé, à l'effigie de Louis XIV et aux armes de France, et portant le nom du fabricant : Lazare Gottlieb Lauffer.

De M^{me} TRÉMEAU et de M. LEGRAND :

2 pièces en cuivre : une de Zacatecas, l'un des Etats confédérés du Mexique. *Octavo*. 1862. L'autre est encore un jeton de Nuremberg, à légendes gothiques presque effacées.

CH. B.

III. — BIBLIOGRAPHIE.

**& Notes résumées de ce qu'il y a de plus intéressant
pour notre Société
dans les bulletins ou livres entrés dans notre Bibliothèque.**

Par ÉCHANGE avec les Sociétés savantes ou les Revues :

Rambouillet. Mémoires et documents publiés par la Société Archéologique. Chevreuse, recherches historiques, archéologiques et généalogiques, par Aug. Moutié. — 1873-1874.

Toulouse. Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres. 8^e série, t. VI, 1874.

Société Dunoise. Bulletin de janvier 1875.

Cartulaire de Marmoutier pour le Dunois, 2^e partie, fin. p. 49 à 308, avec préface, notice et tables. Un vol. gr. in-8^o Châteaudun, 1874. Nous avons reçu le commencement de ce Cartulaire (p. 1 à 49) avec le N^o d'octobre 1869 de la Société

Dunoise. V. plus loin un compte rendu détaillé de cette importante publication.

Société des Antiquaires de l'Ouest. Bulletin, 3^e et 4^e trimestres 1874.

Sarthe. Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts. — 2^e et 3^e trimestres 1874.

Société Archéologique du Midi de la France. Bulletin. 1870, 1871, 1872.

Maine-et-Loire. Mémoires de la Société Académique. Tomes 29 et 30. 1874.

Bordeaux. Société Archéologique. T. Ier, 2^e fascicule. Octobre 1874.

Société Eduenne. Mémoires. Nouvelle série, t. III. Autun, 1874. — Volume de près de 500 pages, contenant de nombreuses planches.

Seine-et-Oise. Mémoires de la Société des Sciences naturelles et médicales, de 1872 à 1874, t. XI.

Béziers. Bulletin de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire. 2^e série, t. VII. 2^e livraison 1874.

De la part des AUTEURS ou autres :

Une sépulture de l'âge de bronze dans le département de Loir-et-Cher, par M. l'abbé BOURGEOIS. Extrait de la Revue Archéologique, N^o de février 1875.

Dans cette note, on trouve décrits et dessinés une série d'objets très-remarquables, trouvés à la Fosse-aux-Prêtres, près le hameau du Theil, commune de Billy (Loir-et-Cher), sur la rive droite de la Sauldre, à 4 kilom. de l'endroit où cette rivière se jette dans le Cher.

Les objets qui composaient le mobilier de cette intéressante sépulture sont :

1^o Une hache en bronze à ailerons ;

- 2^o Un casque en bronze sans visière, qui fait connaître le type le plus ancien de ce genre d'armure ;
- 3^o Un ciseau en bronze ;
- 4^o Harnachement de cheval (?), objet très-remarquable, inédit et parfaitement figuré à la planche IV ;
- 4^o 2 lames d'or ornées d'estampages ;
- 6^o Perles de collier en verre bleu et succin ;
- 7^o Fragment de moule ;
- 8^o Fusaiole ou peson de fuseau en terre cuite ;
- 9^o Fragments de poterie.

Les pièces originales de cette magnifique découverte sont conservées dans la collection de M. l'abbé Bourgeois et dans celle de M. l'abbé Delaunay, à Pontlevoy. Il en existe d'excellents moulages au musée de Saint-Germain. — E. N.

Recueil des Notices et Mémoires de la Société Archéologique de la province de Constantine. 1 vol. in-8^o, 1873-1874. — Envoi de M. Hinglais, membre de notre Société, principal du collège mixte de Constantine.)

Conseil général de Loir-et-Cher. Session. d'octobre 1874. — 1 vol. in-8^o.

Par ENVOI du Ministère de l'Instruction publique :

Revue des Sociétés savantes des départements. 5^e série. — Tome VII, mai et juin 1874 ; tome VIII, juillet et août 1874.

Par ABONNEMENT :

Revue Archéologique. Nos de janvier, février et mars 1875.

Polybiblion, les deux parties (littéraire et technique). Livraisons de janvier, février et mars 1875.

CH. CH.

REMERCIEMENTS sincères à tous les donateurs que nous venons de nommer.

COMMUNICATIONS DU PRÉSIDENT

Cartulaire de Marmoutier pour le Dunois

Le président appelle l'attention de la Société sur cette publication importante. Il a prié M. A. de Trémault, si compétent dans ces sortes de matières, de vouloir bien en prendre connaissance et de faire un rapport sommaire sur cet ouvrage. Voici ce rapport :

« La Société Dunoise nous a offert un volume qui est pour nous du plus haut intérêt. C'est le Cartulaire de Marmoutier pour le Dunois, récemment publié sous ses auspices par M. Mabilie (de la Bibliothèque nationale), que la mort vient d'enlever bien prématurément à ses travaux et à ses amis.

« Ce volume grand in-8° de 300 pages, imprimé à Châteaudun, fait honneur aux presses de M. Lecesne. Il se compose du Cartulaire dunois de Marmoutier proprement dit, suivi d'un recueil factice de 297 chartes, toutes relatives aux prieurés que l'abbaye de Marmoutier a possédés dans le Dunois. Les unes sont inédites, tandis que d'autres ont été publiées déjà soit par extrait, soit *in extenso*, par des savants qui les ont employées dans de précédents travaux. Elles sont accompagnées de notes historiques et chronologiques.

« Ces deux cartulaires sont précédés d'un avis et d'une notice. Cette dernière, pourvue d'une table particulière, est divisée en quatre paragraphes. Le premier fait connaître sommairement les divers cartulaires de Marmoutier. Le second donne une description précise du cartulaire dunois, objet de l'édition. C'est un manuscrit du XII^e siècle, conservé sous le N° 12,874 du Fonds latin de la Bibliothèque nationale : il comprend 96 chartes numérotées en chiffres romains de 1 à 95, le numéro 76 ayant été employé deux fois. Le troisième se compose d'une énumération des divers prieurés que l'abbaye de Marmoutier a possédés dans le Dunois, avec une notice sommaire sur chacun d'eux. Enfin le

quatrième est une étude historique et généalogique très-développée sur les seigneurs de Montigny-le-Ganelon, du XI^e au XV^e siècle, et dont plusieurs ont eu des alliances avec la maison des comtes de Vendôme.

« Les deux cartulaires sont précédés d'un index chronologique dans lequel les chartes sont classées par ordre de date ; la première est placée entre les années 991 et 1000, et la dernière est de l'an 1301. Ils sont suivis de deux autres index, l'un des noms de personnes, et l'autre des noms de lieux.

« S'il est facile d'indiquer la division du volume, il n'est pas possible de faire apprécier dans une note succincte toute la valeur des pièces qu'il renferme. Mais on peut dire que la Société Dunoise a fait preuve de la sagacité la mieux éclairée, en choisissant pour objet d'une publication le manuscrit du cartulaire dunois, car il est sans doute le plus ancien et le plus important des documents où l'on puisse rechercher les origines de l'histoire locale du Dunois. Les renseignements sur les mœurs et l'état des personnes y abondent. Les chartes qui nous semblent particulièrement intéressantes, peut-être parce que nous ne nous défendons pas assez d'un sentiment d'égoïsme qui nous pousse à nous placer au point de vue vendômois, sont celles relatives à la vallée du Loir. On y trouve dénommés les principaux points entre Châteaudun et Fréteval, tels que Montigny, Froidmentel, Saint-Hilaire, Morée, Fréteval, jusqu'à Secheriacum, qui semble bien être Chicheray. La charte 92 du cartulaire dunois, qui est la charte de fondation du prieuré de Francheville, aujourd'hui Morée, et la charte 255 du recueil factice, relative à un procès entre les moines de Marmoutier et ceux de Bonneval, au sujet de la paroisse de Saint-Lubin-des-Prés, sont pour nous du plus grand intérêt. Cette dernière peut fournir des indications précieuses sur l'origine du château de Fréteval.

« Ce volume fournira encore de nombreuses indications sur les familles seigneuriales du Vendômois aux XII^e et XIII^e siècles et sur leurs alliances, et en particulier sur la maison de Fréteval, dont il serait à souhaiter que l'on eût l'histoire, car elle reste encore à faire après les généalogies qu'en ont données Souhet, Doyen et M. de l'Espinois.

« Ces indications sommaires suffiront peut-être pour donner une idée de l'importance de cette publication, qui a droit à toute notre sympathie et à tous nos éloges. La Société Dunoise marche

dans une voie où il serait à désirer que nous puissions la suivre. Le but que nous devrions nous proposer d'atteindre n'est pas à chercher. Il s'offre de lui-même. C'est le manuscrit du cartulaire vendômois de Marmoutier, qui est inscrit sous le N^o 5442 du fonds latin de la Bibliothèque nationale, et qui est un complément naturel du cartulaire dunois ; par sa dénomination et par sa nature il doit nous appartenir, et il nous appartiendra si nous ne nous laissons pas enlever l'honneur de le publier par quelque éditeur plus zélé.

« Le manuscrit est de la même époque que celui du cartulaire dunois, et la forme à peu près semblable. Il comprend 295 chartes, dont l'intérêt pour nous est capital, car ce sont les premiers documents écrits de notre histoire. Toutes ces chartes sont relatives au Vendômois, depuis Areines, Naveil, Saint-Marc, Courtiras, Villiers, Varenne, jusqu'à Monthodon et le Sentier. L'une d'elles nous donne le nom du constructeur de Saint-Marc. Le cartulaire vendômois et le cartulaire dunois sont chacun une partie d'un tout ; mais ces deux parties ont une telle connexité, elles se complètent si bien l'une l'autre, qu'il est à désirer qu'elles puissent être toutes deux données au public. »

Cartulaire de Marmoutier pour le Vendômois

Après avoir donné lecture de cet intéressant rapport, le président, reprenant pour son compte le projet qui le termine, savoir la publication du *Cartulaire de Marmoutier pour le Vendômois*, en fait ressortir l'importance, et annonce que le Bureau, par ses soins, a déjà été saisi de la question et en a discuté les moyens d'exécution. Tout se réduit en définitive à une question financière. Avec un crédit suffisant, on trouvera un archiviste instruit pour copier les pièces du cartulaire à la Bibliothèque nationale, pour en diriger la publication, en corriger les épreuves, faire les tables, etc. ; on trouvera un imprimeur capable et consciencieux pour la partie matérielle de l'œuvre.

Le budget de la Société n'offre malheureusement pas d'excédant suffisant pour pouvoir suffire à une pareille dépense, même répartie sur plusieurs années. Il faudra nécessairement avoir recours à une souscription parmi les membres de la Société. Cette souscription serait présentée sous la forme suivante : les mem-

bres qui désireraient coopérer à cette entreprise scientifique et patriotique signeraient un bulletin de souscription, s'engageant à prendre un exemplaire de l'ouvrage à un prix convenu, et seraient libres d'y ajouter telle somme qui leur plairait, à titre de don particulier. La Société s'inscrirait, bien entendu, pour une somme importante, et on solliciterait une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

Ce projet, dont les détails n'ont pu être définitivement arrêtés, faute de chiffres précis, que le Bureau s'occupe de réunir, est favorablement accueilli par les membres présents, et le Bureau espère que les membres absents, en prenant connaissance de cette communication, lui réserveront le même accueil sympathique.

Bibliothèque de la Société

Le Président signale aux membres de la Société les trésors de leur bibliothèque, qui s'enrichit chaque jour par l'échange de ses bulletins avec ceux de plus de trente sociétés étrangères, par des dons et des abonnements importants.

Beaucoup de membres ne savent peut-être pas à qui s'adresser pour avoir en lecture les volumes de cette bibliothèque. Il suffit de s'adresser au concierge du Musée, qui s'empressera de l'ouvrir aux membres qui le lui demanderont. On peut faire des recherches dans la salle même de cette bibliothèque, lieu ordinaire de nos séances. Si on veut emporter un ou plusieurs volumes, il suffira de les faire inscrire sur un registre *ad hoc* déposé chez le susdit concierge et de signer.

CHRONIQUE

Le Président fait connaître à l'assemblée qu'en vertu d'un arrêté récent, ont été classés comme monuments historiques : l'église de la Trinité, l'hôtel de ville et les ruines du vieux château à Vendôme. Un architecte du ministère est déjà venu visiter ces édifices pour se rendre compte des mesures à prendre, afin d'assurer la bonne conservation de ces monuments, qui intéressent tant notre ville.

Tout ce qui touche au nom de Ronsard appartenant de droit au Bulletin de notre Société, les admirateurs du poète vendômois apprendront peut-être avec plaisir que, par suite d'un décret du 3 avril 1875, qui change les dénominations de plusieurs rues de Paris, une rue latérale à l'Est du square Montmartre (18^e arrondissement) doit prendre le nom de *rue Ronsard*.

On peut voir d'autre part à Tours une petite rue allant de la place du Chardonnet à la rue de la Chèvre (quartier de la poste), et qui porte également le nom de *rue Ronsard*. Cette rue n'a certainement pas l'importance qui conviendrait à la gloire du prince des poètes du XVI^e siècle, mais elle présente un cachet archéologique qui peut rappeler le temps où il vivait.

E. N.

M. Launay lit le rapport suivant sur la réunion des Sociétés savantes d'avril 1875, qui vient d'avoir lieu à Paris :

Messieurs,

Délégué par la Société Archéologique du Vendômois pour assister aux réunions qui ont eu lieu à la Sorbonne les 31 mars, 1^{er}, 2 et 3 avril derniers, j'ai pu constater le nombre toujours croissant des délégués des Sociétés savantes de France.

Un tel résultat prouve évidemment l'importance que l'on attache à ces réunions, dans lesquelles la province vient soumettre à ce grand jury tout ce qu'elle a produit de nouveau pendant l'année qui vient de s'écouler, en sciences, arts, histoire et archéologie.

On est vraiment tenté d'admirer le zèle de ces délégués venus des points les plus éloignés de la France, depuis Marseille, Montpellier et même Alger jusqu'à Lille, Arras, etc., pour apporter les travaux de leurs Sociétés ou pour prendre part aux discussions que ces travaux peuvent faire naître.

100 Sociétés de la province environ étaient représentées par 300 délégués.

Dans la section d'Archéologie, quarante lectures se sont produites, offrant toutes un véritable intérêt. Je n'entreprendrai pas de rendre compte de ces lectures, dont chacun de vous a pu lire l'analyse dans les journaux, et dont nous recevrons un compte rendu dans la Revue des Sociétés savantes.

Qu'il me soit permis pourtant de faire une exception en faveur de M. l'abbé Desnoyers, d'Orléans, membre de notre Société, dont M. Boucher de Molandon a lu un curieux rapport sur des fouilles faites dans la Loire en 1872, 1873, 1874, et qui ont produit une quantité considérable

d'objets de toute nature, formant chez lui une collection des plus variées.

J'ajouterai aussi quelques mots sur une des lectures qui ont le plus intéressé l'Assemblée, celle de M. Vimont, de l'académie de Clermont-Ferrand, rendant compte de fouilles exécutées sur le sommet du Puy-de-Dôme. En creusant les fondations d'un observatoire qui doit être élevé sur ce point culminant de l'Auvergne (1463 mètres au-dessus du niveau de la mer), on a rencontré les constructions d'un temple, dont les dimensions devaient être considérables. M. Vimont, à l'appui de son intéressante description, a fait passer sous les yeux de l'assemblée des plans et photographies d'une partie du monument, ainsi que des fragments d'une grande variété de marbres de provenance étrangère, ayant autrefois recouvert les murs de ce vaste édifice consacré *Mercurio Dumiatii*, à Mercure du Puy-de-Dôme, suivant une inscription sur bronze trouvée dans ses décombres.

M. Léon Regnier, président de la Société d'Archéologie, dont la parole fait autorité en pareille matière, a bien voulu joindre ses observations à celles de M. Vimont, en disant que ce temple n'était pas seulement l'œuvre des Arvernes, mais bien de la Gaule entière, qui honorait Mercure comme divinité principale.

Nous ne terminerons pas cette courte analyse sans engager les membres de la Société Archéologique de Vendôme à ne pas se contenter du rôle de délégués à ces réunions, mais bien de s'y présenter avec des travaux prouvant notre existence et susceptibles d'attirer sur nous la bienveillance du Comité des Travaux historiques.

INVASION ALLEMANDE

Communication du Président

Messieurs,

Vous vous rappelez sans doute le projet formulé par mon zélé prédécesseur, M. de Rochambeau, d'une histoire de l'invasion allemande dans l'arrondissement de Vendôme, projet qui a reçu un commencement d'exécution l'année dernière par la publication d'un article intitulé : *L'Invasion allemande à Mondoubleau et la bastonnade d'Epuisay*, par M. Gohier.

Depuis la séance d'octobre dernier, M. de Rochambeau a eu l'idée de s'adresser à M. le Sous-Préfet de Vendôme, dans le but d'obtenir par son entremise des documents des maires, des curés et des instituteurs. Une circulaire a été rédigée et adressée, sous le couvert de la sous-préfecture, à toutes les communes de l'arrondissement. Voici le texte de cette circulaire :

« Monsieur,

« La Société Archéologique du Vendômois a entrepris une œuvre patriotique à laquelle vous pouvez apporter un précieux concours.

« Cette œuvre, c'est de rassembler la plus grande masse possible de renseignements et de faits, qui formeront plus tard des éléments pour écrire l'histoire de l'invasion allemande dans l'arrondissement de Vendôme pendant la guerre de 1870-71.

« Le but de la Société est de réunir surtout les récits de faits qui, ayant eu lieu derrière le rideau impénétrable de l'armée en-

vahissante, n'ont eu pour témoins que les habitants de la région occupés, réduits à tout voir et à tout souffrir en silence.

« Recueillir le plus grand nombre possible de faits de cette nature, de la bouche de ceux qui y ont pris part ou en ont été les spectateurs, mais avec toutes les précautions commandées pour leur assurer un cachet de parfaite authenticité, en ne cherchant que la vérité pure et simple, qu'elle soit à la honte ou à l'honneur de nos ennemis ou de nous-mêmes, tel doit être le programme de ce travail.

« Le fait en apparence le plus simple, pourvu qu'il soit exact, peut être d'une grande utilité.

« Cet appel que nous nous permettons de faire à votre dévouement est, bien entendu, à titre purement officieux.

» Les renseignements que vous pourrez réunir soit par vous-mêmes, soit en faisant appel au zèle d'autres personnes, devront être adressés, sous mon couvert et sous bande, à M. le Président de la Société Archéologique de Vendôme.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

« *Le Sous-Préfet,*

« FLEURET. »

Nous avons déjà obtenu quelques réponses : de MM. les curés de Houssay et de Beauchêne. M. le curé de Villavard nous a promis un travail sur plusieurs communes qui l'entourent. M. le maire de Choue et celui de Lancé ont adressé un rapport ; enfin nous avons reçu de Saint-Agil un *Extrait du registre des délibérations*, contenant un rapport sommaire mais bien authentique sur ce qui s'est passé dans cette commune, pendant la période de l'invasion.

Ce rapport officiel nous a paru important à publier dans notre Bulletin, comme appartenant déjà à l'histoire. Il se rapporte au même épisode que le récit de M. Gohier, savoir l'invasion du Perche en novembre 1870 par un

corps de l'armée bavaroise. L'histoire de cet épisode demande d'autant plus à être faite par les soins de la Société Archéologique, qu'il a eu lieu tout à fait en dehors de l'intervention des armées régulières, du côté de la France, et que par conséquent on ne doit pas espérer en retrouver la trace dans les rapports militaires officiels de cette époque. Il se rattache enfin à une expédition où la garde nationale de Vendôme a figuré, et dont l'histoire est encore à faire.

Voici ce rapport :

EPISODE

DE

L'INVASION ALLEMANDE DANS LE PERCHE

EN NOVEMBRE 1870

*Extrait du Registre des délibérations
du Conseil municipal de Saint-Agil*

L'an mil huit cent soixante-treize, le dix-neuf du mois de novembre, le Conseil municipal de Saint-Agil s'est assemblé, au lieu ordinaire de ses séances, sous la présidence de M. de Rénusson, maire, en séance du mois de novembre.

Présents : MM. de Rénusson, maire; Beaudoin, adjoint; Vivet, Breton, Couturier, Granger, Besnard-Daubert, Bellanger et Besnard-Champeau.

Absents : MM. Vadé, Leblond et Deniau.

M. le président ouvre la séance.

Le Conseil municipal, considérant qu'il est le gardien naturel et autorisé non-seulement des intérêts matériels de la commune, mais encore de ses souvenirs et des archives qui la concernent;

Considérant que, dans cet ordre d'idées, il est bon de garder quelques notes sur les événements d'un intérêt et d'une gravité exceptionnels qui se sont passés sur son territoire, pendant l'invasion étrangère de 1870;

Considérant qu'aucun procès-verbal quelconque sur ces faits n'a été requis;

Décide, à l'unanimité, que le procès-verbal de la séance d'aujourd'hui contiendra la mention des notes dont la rédaction va être fixée, conformément aux documents réunis sur la table du Conseil et à ses propres souvenirs;

De plus, que le dépôt de ce procès-verbal sera fait, en double exemplaire, aux archives communales.

MENTION

des Notes relatées au Procès-verbal de la séance.

La garde nationale, en vertu d'un ordre général, est levée en masse dans toute la France, vers le 10 août 1870. Peu après, elle est décrétée soumise à la loi martiale, et une grande partie du pays mise en état de siège..

Les hommes, même mariés, sont requis jusqu'à l'âge de 40 ans. Ils sont appelés gardes nationaux sédentaires mobilisables.

Les hommes non mariés sont dits gardes nationaux mobilisés.

Un comité de défense, constitué à Mondoubleau, est composé des maires et des capitaines des gardes nationales du canton.

Conformément aux injonctions de l'autorité, l'exercice a lieu deux fois par semaine, et dure environ trois mois.

Un poste de nuit est installé au principal carrefour du bourg de Saint-Agil.

Les mesures et le travail d'organisation dans la com-

mune demandent une initiative énergique, à laquelle il n'est pas fait défaut par l'autorité.

La garde nationale de Saint-Agil, isolée ou réunie à quelques autres du voisinage, n'a pas la vaine prétention de lutter avec avantage contre un corps de troupes ennemies bien autrement armé qu'elle ; mais il est dans la pensée de tous que c'est un devoir d'honneur et de citoyen de ne pas laisser piller et rançonner le pays par une poignée de uhlans, sans leur opposer la force.

L'envahissement, par intimidation, de beaucoup de villages était alors reproché avec véhémence par le gouvernement dit de la Défense nationale, qui, malgré nos réclamations pressantes, ne parvint à donner aux gardes nationaux que des armes déplorables et des munitions si insuffisantes que nous dûmes fondre des balles nous-mêmes, et acheter de la poudre.

Les plis de terrain et les haies du Perche, en assurant une retraite aux combattants, leur permettaient de se déployer en tirailleurs, seul genre de combat possible pour un groupe d'hommes aussi restreint.

Tel était, au fond, notre projet de défense locale, et, réduit ainsi à sa véritable proportion, c'était là une résolution de gens de cœur avant d'être une entreprise téméraire.

La garde nationale se porta résolument au-devant de l'ennemi une première fois vers Droué, puis vers Arville et La Bazoches ; enfin, le 24 novembre 1870, vers Souday et Oigny, dernière direction par laquelle arrivèrent les troupes ennemies, et où eut lieu l'action.

Ont fait partie du bataillon qui, le 24 novembre 1870, rencontra l'ennemi, ceux dont les noms suivent, inscrits en témoignage de leur dévouement courageux et de leur obéissance à la loi :

*(Suit la liste des officiers et gardes nationaux
qui ont pris part au combat.)*

Le 24 novembre 1870, vers une heure de l'après-midi, nous aperçûmes, à la Croix-de-l'Etang, en avant du village, une escouade d'éclaireurs à cheval, arrivant et repartant par groupes de deux à quatre. Ils flairaient le vent de tous côtés pour reconnaître si le feu des tirailleurs allait ou non continuer. A ce moment, on ne compta qu'environ dix-huit de ces uhlands ; mais ils furent suivis de près par un détachement de six à huit cents hommes d'infanterie et de cavalerie bavaïses, faisant partie d'un corps de troupes considérable, dont la division s'opéra, en plusieurs directions, à la sortie du bourg de Souday.

La garde nationale de Saint-Agil fit feu de toutes parts, mais ne tarda pas à voir qu'elle avait affaire à des forces considérablement supérieures. Pourtant elle voulut bravement renouveler le feu une dernière fois.

L'ennemi, en alerte, fut visiblement surpris de la résistance inattendue d'un petit village : il demeura ainsi en échec pendant près de quatre heures, et ne risqua son entrée dans le bourg qu'après avoir acquis la certitude de l'incomparable supériorité de ses forces.

En effet, entre moins de cinquante hommes, mal armés, contre sept ou huit cents soldats, munis de fusils à aiguilles et d'un matériel de guerre, la lutte ne pouvait durer plus longtemps.

Les gardes nationaux de Saint-Agil durent se disperser dans la campagne pour y chercher une retraite devenue nécessaire.

On ne put malheureusement constater le nombre des morts et des blessés de l'ennemi ; car son premier soin, à la chute du jour, était partout de les faire emporter

le plus secrètement possible. Une voiture fermée fut volée le soir, et pour cet usage, croyons-nous.

De notre côté, nous perdîmes un garde national tué les armes à la main d'une balle à bout portant : — Lemoine (Théodore). — Des compagnons d'armes ont assuré que son mauvais fusil lui fit défaut pour se défendre, et rata trois fois entre ses mains. — Telles étaient les armes auxquelles nous étions, hélas ! réduits.

Lucas-Geslin reçut un coup de lance au côté ; l'épaisseur de son ceinturon le protégea.

Daguenet (Julien) fut blessé au pouce en parant un coup de sabre dirigé sur sa tête.

Courtemanche-Tessier reçut aussi un coup de sabre à la tête ; son képi le préserva.

Chevalier-Thierry (François) eut l'épaule traversée d'une balle, et laissé pour mort.

Furent prisonniers de guerre et emmenés :

MM. Hiret (Eugène) père, sergent ;

Hiret (Gaston) fils ;

Chevalier (Louis-Hyacinthe).

Leur captivité ne dura heureusement qu'une douzaine de jours. L'ennemi ne donnait à ces pauvres prisonniers que la plus mince ration de pain ; ils souffrirent de la faim, du froid et des marches forcées. — Enfin, ils parvinrent à s'échapper à Chevreuse (Seine-et-Oise), du milieu d'un groupe de quatre à cinq mille prisonniers de guerre de tous pays.

Renvoisé père, habitant de Saint-Agil, chez lequel furent trouvées des armes, fut emmené à Epuisay et y fut brutalement frappé¹.

¹ Voir le récit de la Bastonnade d'Epuisay, tome XIII du Bulletin (1874), p. 328.

Deux habitants, ne faisant pas partie de la garde nationale, furent tués, l'un et l'autre, à l'arrivée de l'ennemi, au bord du chemin de Souday.

Après ces faits, le bourg allait être bientôt envahi par l'ennemi courroucé.

L'aide de camp du commandant (nommé, dit-on, baron Hapsberg ou Hasberg), se présenta à cheval, escorté de deux rangées de fantassins, au pas, fusil en joue et faisant face au maire, M. Trécul de Rénusson.

Ce dernier, mandé par l'ennemi, était plus qu'averti par les balles qui venaient de siffler à ses côtés. — Il fut suivi jusqu'à l'extrémité du village par quelques habitants, émus de la pensée que le maire, après cette lutte, pouvait être fusillé sur place ; c'étaient :

MM. Richebert (François), instituteur ;
Bellanger (Alexandre) ;
Lecomte (Alexandre) ;
Vincent-Léauté ;
Haudebourg fils ;
Et Julienne père.

M. de Rénusson s'avança droit à l'officier supérieur, qui le somma « d'avoir à faire rendre les armes. » Le maire répondit, avec fermeté, qu'il n'y avait pas d'armes à rendre, puisqu'elles étaient aux mains de ceux dont ils venaient d'essuyer le feu.

A ces mots, l'officier allemand répliqua avec irritation que « ces tirailleurs n'étaient pas des soldats ; qu'ils n'avaient même pas d'uniforme, et que, puisqu'on refusait de rendre les armes, il allait faire fouiller toutes les maisons pour les y saisir. »

M. de Rénusson répondit vivement :

« Nos gardes nationaux sont si bien des soldats, qu'ils

sont soumis à la loi martiale ; leur uniforme, galons rouges sur blouse bleue, est réglementaire pour les campagnes ; c'est celui que la précipitation et le peu d'argent ont pu permettre. Vous en reverrez encore dans ce pays, où, malgré l'infériorité des forces, les hommes ont résolu du moins de montrer que leurs foyers ne sont pas gardés par des lâches. »

A cet échange de paroles, l'officier se calma, accepta ces explications et garda la plus stricte politesse. — Le bourg était donc envahi sans faire sa soumission, et pourtant, de l'avis de tous, on pouvait le considérer, à ce moment, comme protégé.

L'officier allemand demanda quelques réquisitions ; mais, sans attendre qu'elles aient pu être livrées, ses soldats se servirent.

Le maire est gardé au centre du village, au milieu des troupes, jusqu'à la nuit tombante. Comme il donnait quelques signes d'impatience, un officier à cheval vint à lui, et, levant fiévreusement son revolver, lui dit d'une voix éclatante : « Si vous bougez encore ici, je tire sur vous ! »

Laissé libre à la nuit, le maire s'occupa aussitôt des réquisitions ; mais, à peine rentré dans sa maison, remplie déjà d'officiers allemands, une violente décharge de fusils se fit entendre, et les projectiles rasèrent les fenêtres de l'habitation.

Cette nouvelle attaque porta l'ennemi au comble de l'irritation. Officiers et soldats se précipitent au dehors, à cheval, sur-le-champ.

L'aide de camp, avec deux fusiliers, vint arrêter M. de Rénusson, lui déclarant « qu'il était désolé... Mais, triste position pour vous, Monsieur, d'être maire... Vous êtes

responsable des coups de feu tirés ; ici, vous êtes l'otage de la commune. » Le village maintenant occupé, il était inouï, grondaient les autres, qu'on vint presque les assassiner, à la nuit, jusque dans cette maison !...

Le maire est conduit au poste de l'ennemi, organisé dans la maison Grandin. — Le secrétaire de la mairie, fidèle à son poste, M. Richebert (François), y suivit volontairement le maire, auquel les menaces de mort ne furent point épargnées pendant cette pénible nuit.

Deux prisonniers, un mobilisé de Souday nommé Haye (Eugène), puis, après lui, un franc-tireur du Gers, furent jetés au poste ; ce dernier, roué de coups et désarmé, s'écriait : « Voici mes armes ! ne me tuez pas ! » — Vers minuit, ce franc-tireur est cravaché avec rage, au cou et aux épaules, par un officier allemand, qui, d'une voix stridente, le presse de questions et l'injurie... Il obtint ainsi de lui ce qu'il voulait savoir : les coups de feu à l'obscurité étaient étrangers à la garde nationale de Saint-Agil, dont l'action était terminée ; ils avaient été commandés par le sous-préfet de Vendôme (24 novembre 1870), qui, à la tête de 180 mobilisés et une quarantaine de francs-tireurs, avait, à la chute du jour, ordonné ce coup de feu sur la sentinelle allemande placée près de l'habitation du maire, à l'entrée nord du village.

Ce chef inattendu croyait, dit-on, le bourg de Saint-Agil occupé seulement par les quelques uhlands aperçus au commencement de la journée. Arrivé au bourg d'Arville (3 kilomètres) à midi, il ne décida point de rejoindre, en contournant le village de Saint-Agil, la garde nationale qui, dès le matin, s'était portée du côté de l'ennemi signalé, et avait fait entendre son feu. Nous n'avons pas à chercher si cette démonstration à l'obscurité était résolue telle qu'elle fut, ou seulement mal éclairée par

ceux qui la dirigèrent ; mais elle n'eut d'autre résultat, à cette heure tardive, que de mettre inutilement, et on peut dire abusivement, en péril d'incendie et d'exécution immédiate le bourg de Saint-Agil, et ce qu'il contenait d'habitants.

En effet, l'ennemi exécuta aussitôt une petite charge sur la grande route ; et, le lendemain, le sol fut trouvé jonché d'équipements et de munitions, attestant une retraite nécessairement précipitée devant des forces supérieures.

Il y eut deux hommes tués dans cette seconde affaire : le mobilisé Dupas (Pierre), de la commune de Souday, et un jeune franc-tireur dont le nom nous est resté inconnu, parce qu'il ne portait pas de livret.

Le mobilisé Trochu, mobilisé d'Arville, fut blessé d'une balle, et passa la nuit dans un fossé de la route.

Les morts, dont un franc-tireur, furent apportés à l'habitation du maire, ce qui occasionna, le lendemain, chez lui, un pillage. — Comme on s'occupait de leur sépulture, le 25 novembre, vers neuf heures du matin, l'armée du général bavarois von der Tann commença à défiler, par suite d'un contre-ordre reçu dans les environs de Saint-Calais. Cette armée, qui comptait au moins 25,000 hommes, et se dirigeait vers Courtalain et Châteaudun, défila pendant quatre jours et quatre nuits (les 24, 25, 26 et 27 novembre). Temps douloureux, pendant lequel le village et les routes ne désemplirent ni jour ni nuit. Ecrasés sous le nombre, regorgeant d'ennemis, manquant de pain et de lumière, les habitants supportèrent un pillage inouï. Toutes les habitations furent bouleversées et mises à sac. — Toute intervention de l'autorité devint vaine..., on fut écrasé...

Un vieillard eut jusqu'à sa montre volée, arrachée de

son gilet par un Prussien ; d'autres furent jetés sur le dos pour être dépouillés de leurs chaussures... Mais nous n'entreprendrons pas de relever ici tous les actes de brutalité, de pillage et de violence dont les malheureux habitants eurent à souffrir. Fils et neveux en gardent la mémoire...

Une quinzaine d'hommes de la campagne, faits prisonniers dans le voisinage, furent, le dernier jour au soir, rangés devant le pont du château de Saint-Agil ; nous eûmes une heure d'angoisse extrême, en voyant la sombre attitude de l'ennemi. — Le général arriva bientôt au château, et demanda s'il y avait parmi ces hommes des habitants de la commune ; heureusement aucun d'eux n'en était.

Quoi qu'il en soit, la délivrance de ces prisonniers n'en fut pas moins sollicitée du général par la maîtresse du château, M^{me} la vicomtesse douairière de Saint-Maixent, qui, avec un calme admirable, ne quitta pas son château alors que son fils aîné était parti vaillamment pour reprendre du service à l'armée, et que son second fils, M. Paul de Saint-Maixent, commandait notre garde nationale avec cet entrain militaire qui servit d'exemple à ses compagnons, et sut leur montrer le chemin du combat.

Jusqu'à l'armistice, le pays eut à souffrir du passage de l'ennemi. Une fois même, il y eut une sorte d'irruption furieuse des Allemands contre des mobiles attardés à Saint-Agil, et le bourg retentit encore une fois des brutales clameurs de l'ennemi.

Peu de jours avant l'armistice, le maire de Saint-Agil fut un des deux délégués qui s'offrirent, et furent choisis par le comité cantonal pour se rendre à Blois, et y contester, près des autorités allemandes, la légalité de

la rançon de 257,000 fr., dont l'ennemi venait de notifier au canton l'exigence à bref délai. Cette pénible mission fut accomplie alors que les lignes ennemies remplissaient encore le pays et les routes ; ce ne fut pas sans succès, puisqu'après une discussion assez aigre, le préfet prussien put être amené à dire : « Enfin, si vous avez été pillés à ce point, versez-nous, du moins, tout l'argent qu'on pourra recueillir. » Ce qui se réduisit heureusement à quelques centaines de francs, grâce à la lenteur qu'on sût y apporter ; puis enfin l'armistice arriva.

Qu'hommage ici soit rendu à tous ceux qui, dans ces tristes jours, surent faire leur devoir de braves citoyens, et que leurs successeurs, en relisant un jour ces lignes conservées pour eux, se souviennent et puissent dire :

« Au jour des malheurs de la Patrie, notre pays de Saint-Agil a été à la peine, mais aussi à l'honneur par le devoir dignement accompli. »

LETTRES DE ROIS DE FRANCE

AUX HABITANTS DE VENDÔME

Par M. Ch. BOUCHET¹.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Extraites du Registre N° 1 des délibérations
de l'Hôtel de ville de Vendôme².

I.

*Nomination de capitaines, lieutenants
et enseignes³.*

Du Lundy vingt cinqiesme jour de Januier mil six
cens quarante neuf.

En lassemblée generale des Escheuins manans et ha-
bittans de la ville et forsbourgs de Vandosme tenue ce
jourdhuy en la salle du pallais de lordonnance de Mon-

¹ Voir le N° précédent, p. 34. Nous avons oublié de dire dans ce premier article que quatre de ces Lettres se trouvaient déjà à la Bibliothèque de Vendôme, sous forme de copies modernes, léguées par M. le Dr Gendron. Elles ont été faites sans doute d'après d'autres copies prises par M. de Pétigny.

² Plusieurs pages de ce registre offrent les plus grandes difficultés de lecture. On voudra donc bien nous pardonner quelques lacunes ou quelques incertitudes.

³ Fol. 1.

seigneur leue et publiée par les caréfours lieux et endroitz accoustumez a faire criz et proclamations ainsy quil a esté rapporté par le sergent & trompette de ville qui ont icelle ordonnance leue & publiée a haulte & intelligible voix.

En ladicte assemblee se sont trouvez les personnes de Monsieur Robert le forestier Bailly juge ciuil & criminel du pais & duché de vandomois president a lad. assemblee, noble homme philippes Cadot lieutenant general, Messire Dupont, lieutenant particulier, Messire Laboureau, philippes Lefebure aduocat et procur^{rs} generaux de ce duché, honorables hommes Claude Banger Daniel allard Claude Girardin trois escheuins de cested. ville, M^e Mathurin Rouget president en lelection Claude brossier lieutenant Louis bodineau premier esleu, Pierre chaufourneau, Gilles lebreton Michel ganery Rene augry esleus, M^e Jacques Niuellet procureur du Roy en lad. election, Jehan goislard preuost des marechaulx M. henry olliuiet conseiller es grands jours, M. Nicollas bry, Claude de locques Jehan de locques Anthoine Aliphennes¹ beniamin Pineau Nicollas Lasneau Jacques bry francois venier aduocatz M^e patrice Cadot Michel et Jullien les pineuoyse procureurs (?) M. thomas (?) baratte substitut (*sic*) de M^r le procureur M. Anthoine taffu *etc.*²

Ausquelz apres auoir fet entendre par lesd. aduocat et procureur generaux de mond. seigneur parlant ledict s^r

¹ Ailleurs, folio 10 vo. il est appelé *Aliphonce*.

² Nous ne donnons pas ici la liste de tous les noms, qui remplit à peu près deux pages du registre. Nous donnons plus loin une liste analogue complète, dans une délibération qui se rapporte plus directement à notre objet. Nous n'avons voulu ici que montrer la filiation des élections de notre milice bourgeoise.

aduocat que comme de tout temps il y a eu capitaines lieutenantz enseignes et autres officiers a chacune des portes de ceste ville et mesme aux forsbourgs tous lesquels sont deceddez a l'exception de Mr M^{re} Michel Dupont lieutenant particulier capitaine de la porte St Georges et que dans la conioncture du temps present il y a lieu de craindre et aprehander les incursions des gens de guerre et autres personnes vagabons et voleurs Pourquoy ilz estiment estre necessaire pour le seruice du Roy de monseign^r et mesmes desd. habitans de nommer autres capitaines en leur place. A laquelle fin la presente assemblee a este conuocquee requierent que presentement il soit procedé a lad. nomination de capitaines lieutenantz & autres officiers Ce que lesd. habitans ont dit estre a propos et necessaire Et apres auoir ensemble confere et pris laduis d'un chacun Ont

Tous lesd. habitans ont (*sic*) vnanimement nommé (les) personnes cy apres pour officiers des portes de cested. ville assauoir pour la porte St Georges monsieur Mr Michel Dupont lieutenant particulier en Vandomois pour capitaine de lad. porte, *etc* , *etc*.¹

Après laquelle nomination a este aduisé que les capitaines lieutenantz et enseignes cy dessus nomez se transporteront vers monseigneur² pour receuoir ordre de sa Grandeur et sera dellivre extraict ausd. officiers cy dessus nomez du present acte dassemblee.

Signé

FORESTIER
M DUPONT

CADOT
PH LEFEBURE

¹ Suivent les nominations des officiers pour les portes de la ville, puis pour les faubourgs. Nous ne les rapportons pas ici par la même raison que ci-dessus.

² César, duc de Vendôme.

LABOUREAU

C BARANGER

ALLARD

C GIRARDIN.

Suit la réception du serment desd. officiers par César de Vendôme, à la date du même jour, signée du prince. Nous donnons plus loin le texte d'une semblable formule.

II.

Remise d'assemblée¹.

Du dimanche vingt vngiesme de Januier MVI^e cinquante deux.

En lasemblee (*sic*) generale des escheuins manans & habitans de cette ville et forbourg de vendosme tenue cejourd'hui en la chambre commune de lad. ville heure de midy et (de) lordonnance de monseigneur publiee estre a faire par les s^{rs} curez et viccaires des parroisses de lad. ville et forbourg a leurs grandes messes et encores par Jacques thiery et esme foucquet trompette et sergent ordinaires de lad. ville par les carefours lieux et endroitz accoustumes a fere criz et proclamations en lad. ville et forbourg ainsy quil a este par eulx raporte, en laquelle assemblee se sont trouuez Jehan de Remilly escuier S^r de la champiniere et du couldray conseiller de monseign^r bailly juge ciuil et criminel du pais et duche de vendosmois president en icelle assiste de noble homme M^e philippe Cadot son lieutenant general, etc., etc.²

¹ Folio 10.

² Nous supprimons encore ici la liste des noms, que l'on trouvera complète et plus nombreuse dans la délibération suivante.

Sur la remonstrance faicte par lesd. s^{rs} escheuins parlant led. M^e Jehan de locques que pour la conseruation de nos vies et biens et de la ville et forbourg^s son altesse ayt prins le soing de nous aduertir quil estoit a propos de nous tenir sur nos gardes A quoy nous sommes induictz et conuiez par la surprinse de quelque ville voisine¹ au moien de lordonnance de son altesse faict conuoquer la presente assemblee² pour fere cette remonstrance et quil est necessaire de nommer des capitaine de la porte S^t Georges et lieutenant de la porte chartraine attendu les decedz des s^{rs} dupont et olluier³ et pour faire telle remonstrance quil plera a lassemblee si elle trouue quelque chose a redire a ceulx qui ont este nommez lors de la deputation derniere mesme des lieux ou il seroit a propos de fere quelque reparation ou retranchement pour la conseruation tant de la ville que forbourg^s et afin que dans la deliberation de telle affaire importante il ne puisse y auoir precipitation plaise a lassemblee de prendre tel temps pour y deliberer et conferer cependant ensemble de moyens vtiles sur le subiect de la presente assemblee telle (*sic*) quelle verra bon estre.

Sur lesd. remonstrances a este delibere de remettre la presente assemblee a mercredi prochain heure de midy pour pendant ce temps aduiser sur ce que sera le

¹ Peut-être Châteaudun et Bonneval, bien que l'occupation de ces deux villes par les troupes de la Fronde soit postérieure au 21 janvier 1652; mais il y avait beaucoup d'allées et de veuues, et peut-être quelques détachements avaient-ils déjà pénétré.

² Cette longue phrase mal liée est ainsi construite dans l'original.

³ Mr Olivier, conseiller ès grands jours de Vendômois, avait en effet été nommé lieutenant de ladite porte dans les élections que nous avons rapportées ci-dessus.

sage et necessaire pour la conseruation des habitans et de leurs biens par les voies permises suyuant les ordonnances.

Signé

DE REMILLY	CADOT
LABOUREAU	PH LEFEBURE
J DE LOCQUES	BARTHAS
J COMPOINT	P GIRARD

III.

Nomination de capitaines et aultres officiers¹.

Du vingt quatreicsme jour de janvier MVI^e cinquante deux.

En lassemblee generale des escheuins manans & habitans de cette ville et forbourgz tenue cejourd'hui en la chambre commune de lad. ville et renuoyee de dimanche dernier a cejourd'hui et de nous publee estre a faire de lordonnance de Monseig^r le duc par Jacques thiery (et) Esme foucquet sergent et trompette ordinaires de lad. ville par les carefours lieux et endroictz accoustumez a faire criz et proclamations en lad. ville et forbourgz En laquelle assemblee se sont trouuez Jehan de Remilly escuier s^r de la champiniere et du couldray conseiller de monsg^r bailly juge ciuil et criminel des pais et duche de vendosmois president en icelle, noble homme M^e Philippe cadot lieutenant general de monseig^r le bailly Michel laboureau et philippe lefebure aduocat et procureur generaulx fiscaulx de monseig^r les s^{rs} escheuins et personnes de M^e Jehan de locques aduocat,

¹ Folio 10 (non numéroté ou folio 11, par erreur du numérotage précédent).

bernard bultose¹ M^e appoticaire Jacques compoingt philippe Girard... (?) noble homme M^e Mathurin rouget president en lelection, Jacques Nyuellet² procureur du Roy en lelection M^{es} Barthelemy pineau Anthoine Alifonce Claude baranger Claude de loques francois venier Nicollas bry S^r de boisrichard Jacques viau Jacques bry aduocatz francois guinebault, pierre et jehan les gobertz et louis pineau appoticaire M^e Georges et Serge les buthins Nicollas vye et philippes collas notaires charles bodeau Isac villammois Siluaistre blanchecotte M^e Jacques denyau huissier Jacques courcelle Jehan Gentilz Nicollas thiery Esme Rochebouet Gilles biguier Guill^{me} hameau Jacques de la tousche francois catodeau Jehan guelain pierre darde pierre taffu louis vie guill^{me} delespine Ildener berquier Jehan brintault pierre chereau Jehan goron Jehan richard Jehan Soubrillard Michel moreau Jehan tergast (?) Claude maillet louis lespine Jehan guillard (?) Simon charles francois le noir M^e louis morin huissier Jacques gentilz M^e louis dumesnil sergent Mathurin fournier (?) Jehan Goulas Robert morillon florent menier Martin prugnant Siluestre uignot pierre Mignier louis decharsigny francois garenne henry morin Michel cadot M^e Nicollas bry Jehan et patrice les cadot Anthoine taffu Phillippes le maistre procureur Michel cadot Jehan Simonnet Adrian Mereaux Michel brossier Jehan goislard Jehan cienpot (?) Christoffe bigot Rene duuau Jehan portier Michel fournereau Jehan leroux pierre guilland Jehan vinet thomas geoffroy thomas salme francois garault (?) Jehan blondet francois geslin M^e Jehan oury not^{re} Robert maillet leonard regnard Jacques belot Robert mesmin Michel

¹ *Bultose* écrit très-lisiblement folio 16.

² *Nyuellet*, très-lisiblement même folio, et surtout la signature folio 53.

henry et plusieurs aultres qui entrèrent depuis lassemblée commenee.

Après quoy a este remonstre par lesd. s^{rs} escheuins que lassemblée aiant este remise a ce jour affin de nommer cappitaines et officiers de cette ville dont partie de ceux qui y estoient sont deceddez lesd. habitans ont dict estre prestz de ce faire Et après auoir confere et delibere entr'eux

Sest trouue a la pluralite des voix que pour la porte S^t Georges ont este nommez le s^r president Rouget capitaine & pour lieutenant le s^r boisuinet et pour enseigne M^e Nicollas Bry procureur, pour la porte chartraine noble homme Philippes Lefebure procureur de ce duché (?) cappitaine, le s^r dolard lieutenant et le s^r de la tha.....ere enseigne A la porte S^t michel le s^r houbert (?) cappitaine, le s^r bailly de labbaye lieutenant et pour enseigne le s^r parent. Et pour la porte S^t bienheure noble M^e philippes Cadot, nostre lieutenant general, noble M^e michel laboureau aduocat pour lieutenant & pour enseigne maurice berruyer officier du Roy. Et a la porte du fauxbourg S^t Georges pierre Neilz capitaine, & M^e pierre Guiland huissier lieutenant. A la porte chartraine fauxbourg, loys habert capitaine, loys dumesnil lieutenant. A la porte S^t Michel Jacq. Courcelles capitaine et loys vie lieutenant. A la porte S^t bienheure Jean Gareau capitaine et pierre lartean lieutenant, Tous lesquelz cappitaines & lieutenants desd. fauxbourgs obeiront & prendront lordre des cappitaines de chacun leur porte.

Vient à la suite, dans la même séance, une autre délibération étrangère à la précédente, puis ce paragraphe :

Come aussy lesd. habitants ont prié & requis lesd.

srs escheuins de vouloir donner ordre que les portes de celle ville puissent estre fermées pour plus grande seurte (*sûreté*) de leurs personnes & biens, dont aussy acte.

Signé : DE REMILLY, CADOT
 LABOUREAU, PH. LEFEBURE
 DE LOCQUES, P. GIRARD
 J. COMPOINT.

Cejourdhuy vingt troism^e feburier MVI^e cinq^{te} deux les nommez officiers en lacte dassemblee cy dessus ont preste le serment entre nos mains de bien et fidèlement s'aquitter du debuoir de leur charge A quoy nous les avons receus.

Signé CESAR DE VANDOSME.

IV.

Lettre du Roy enregistrée¹.

Du Mercredy vingt vngiesme jour de feburier MVI^e cinquante deux la lettre du Roy dont la teneur ensuict cy apres a este registrée suyvant lordonnance rendue par M^r le bailly de Remilly ledict jour estant sur le registre de cour du bailliage de cette ville sur la requete presentee par M^e Jehan de locques aduocat escheuin.

Suit la teneur de la lettre de Louis XIV, du 1^{er} février 1652, que nous avons donnée dans le corps de notre article.

¹ Folio 12, non paginé.

V.

Faire gardes ¹.

Du douzeiesme jour de Mars lan Mil six cens cinquante deux.

En lassemblee generale des escheuins manans et habitans de cette ville et forbourgz tenue cejourdhy heure de midy en la chambre commune de lad. ville et publiee estre a faire par Jacques thiery et Guillaume de lespine sergent et trompette ordinaires de lad. ville *etc.* (*comme ci-dessus*) de lordonnance de Mons^r Jehan de Remilly ²..... bailly..... assiste de nobles hommes M^{rs} Philippes Cadot Emery brienne lieutenant general et particulier Michel laboureau et phillipes lefebure aduocat et procureur generaulx fiscaulx de ce duche Jehan de locques aduocat Jacques compoingt bernard bultose et phillipes Girard escheuins *etc.*, *etc.* ³..... et plusieurs autres qui sont entres en afluant.

Sur la remonstrance faicte par lesd. s^{rs} escheuins parlant led. s^r de locques quil y a plusieurs troupes de gens de guere a pied et a cheual qui font de grandz desordres pillent et rauagent violent en leurs logemens emmenent les chevaux des laboureurs de la champagne (*sic*) et prennent (?) les meubles et preuendes jusques aux lieux plus prochains de cette ville et forbourgz qui donent subiect daprehender quilz ne facent quelque

¹ Folio 12, non paginé.

² Nous abrégeons.

³ Nous supprimons les autres noms qui remplissent encore une demi-page.

entreprise sur cette ville et forbourg et donnent juste subiect de craindre attendu quilz nont fait apparoir (?) a Monseign^r le duc ny au gouuergneur du pais daulcun ordre de la part de sa Majeste qui auroit cy dauant pris le soin de nous donner ordre de prendre garde aux surprises et de ne souffrir aucuns gens de guere sans son ordre expres signe de sa main et dun secretaire de ses commandements Supplient lesd. escheuins regens lesd. habitans de leur donner aduis touchant la seurette (*sûreté*) de la ville et du pais et de leur conseruation (?) pour le seruice de sa Majeste.

Come lesd. habitans ont vnanimem^t este daduis que lon face les gardes a chacune des portes & quelles soient montees par escoades ordinaires & accoustumees pour empescher les incurtions & pillages des troupes qui pourroient venir en ceste ville & forbourg sans ordre de sa Majeste pourquoy des ce jour sera commence sur laduis quon a eu quil y a des troupes proche de ceste ville & forbourg qui pillent & vollent Et en cas que lesd. escoades ne suffisent les capitaines aduertiront toutes leur compagnie de ce tenir prestes de se mettre sous les armes en cas quil se presente des troupes pour passer par ceste ville & forbourg ou quilz voullussent loger sans ordre de sa Majeste afin de les repousser suivant la lettre de sa Majeste cy deuant inseree & dont lecture a este faicte presentement.

Et pour donner aduis a son altesse de ce que dessus & la supplier de continuer a ses habitans ses protections (nous¹) ont nomme avecq M^{res} J. de locques Jacques

¹ En interligne, probablement superflu, à moins qu'il ne désigne le greffier chargé de lire la délibération au duc.

Compoinct escheuins M^e nicollas Bry aduocat, M^e Claude de locques Louis allard s^r de pointras olliuier Gouin.

<i>Signé</i>	DE REMILLY	CADOT
E BRIENNE		LABOUREAU
PH LEFEBURE		J. DE LOCQUES
J. COMPOINT		P GIRARD
BARTHAS.		

VI.

*Lettre de Son Altesse enregistrée*¹.

Du quatorz^{me} de mars MVI^e cinquante deux.

En lassemblée generale des escheuins..... tenue ce-jourdhuy de lordonnance de Mons. Jehan de Remilly..... bailly..... led. s^r bailly présid^t en icelle, assisté de noble homme M^e Philippe Cadot Emery brienne lieutenant general et particulier..... *etc., etc.*

Sur ce que lesd. s^{rs} escheuins ont remonstre a la presente assemblée que son altesse desirant pouruoir aux seurete (*sic*) des s^{rs} (?) habitans de cette ville pour lab-sence de Mons^r de Ruilly² gouuerneur de cetted. ville propose Mons^r de boisferme pour y faire les fonctions dud. s^r de Ruilly dans led. gouvernement desirant de

¹ Folio 15.

² Nous supprimons encore les noms, dont la plupart sont ceux de l'assemblée précédente.

³ *Sic*, et encore plus bas lisiblement. Dans la lettre de César (V. ci après), le même personnage est appelé *Douilly*. M. de Pé-tigny a lu Remilly par abréviation, identifiant ainsi le bailly et le gouverneur, à tort, selon nous. (*Hist. du Vendômois*, p. 373.) Mais la discussion de cette difficulté nous entraînerait trop loin.

nous lobeissance comme nous pouuons faire aud. sr de Ruilly pour le seruice de (sa) Majeste et nostre conseruation pour quoy il luy auroit donne lettre adressant aux maire escheuins et habitans dont lecture a este faicte dans la teneur qui ensuict.

Ont lesd. habitans dyne vnanime voix consenty & se sont submis dobeir aux ordres portes par la lettre de sad, altesse & requis que sa lettre sera registree au present registre pour y auoir recours quant besoing sera dont & desquelles declarations auons donne acte & ordonne que lad. lettre sera registree au present registre.

Signé BOISFERMÉ.

Ensuict la teneur de lad. lettre.

De la ville aux clercez ce 14^e Mars MVI^e cinquante deux a vnze heures du matin.

Messieurs ayant besoing de Douilly vostre gouverneur aupres de Moy en son absence je vous enuoye le sr de boisferme auquel vous obeires comme a vostre dict gouverneur le tout jusque a ce que douilly cy puisse estre et en son absence obeisses luy comme a Moy et gardez vous bien de laisser passer les troupes en façon du monde desa la ripiere que vous naiez [†] lordre de moy present lequel je ne donneray pas sans que jaye celui du Roy ny faicte faulte sur peine den respondre en vostre particulier.

CESAR DE VENDOSME,

A Mess^{rs} les Maire escheuius manans & habitans de la ville & forbourg de vendosme,

[†] Le manuscrit: *naient*.

VII.

Pour le commerce des Indes¹.

Du dimanche vingt neufiesme jour de juin MVI^e soixante et quatre heure de midy.

En lassemblee generale des escheuins manans & habitans de cette ville et forbourg de vendosme remise a cejourdhy de mardy feste de s^t Jehan baptiste dernier attendu quil ne sestoit trouue que quatre habitans conuocque en la chambre commune de ladicte ville publiee estre a faire par les s^{rs} curez et viccaires des paroisses de ladicte ville et forbourg aux prosnes de leurs grandes messes et par les carefours lieux et endroitz accoustumez a faire cris et proclamations par paoul (*sic*) gaillard sergent huissier de ville assiste de (*deux mots en blanc*) trompette ordinaire de lad. ville de l'ordonnance de Nous Jehan de remilly escuier s^r de la Champiniere et du Couldray, bailly juge ordinaire ciuil et criminel du pais et duche de vendosmois, M^e des eaus et forestz capitaine des chasses audict duche et Maire perpetuel president en icelle pour entendre la lecture du paquet du Roy par nous receue concernant letablissement que sa Ma^{te} desire faire dune compagnie franchoise pour le commerce des Indes orientalles et declarer par eulx habitans leur intention sur lasotiation en ladicte compagnie Ou estoit present noble homme M^e Michel Laboureau aduocat general fiscal de ce duche Et apres que led. gaillard huissier de ville nous a certifie et rapporte quen consequence de nostre ordonnance de mardy dernier feste de s^t Jehan baptiste il sest transporte au

¹ Folio 68.

domicille des notables bourgeois et habitans de cette ville et iceulx aduertys de comparaitre en la presente assemblee ce qui nous est apparu par lacte quil en a dresse signe de luy Se sont trouues en lad. assemblee.

Maistre Claude baranger Anthoine Alifonce Gilles Robineau Michel Cadot Innocent Le cousturier francois foreau aduocat^z M^e Claude Olliuier docteur medecin M^e Rene duperay recepueur au grenier a sel M^e patrice Cadot Jacques Robineau le jeune Nicollas Vye, Jullien et Jullien les pineuoyes Phillippes Le Maistre Robier Moulmier Jehan pineuoyse procureur Jacques hameau Phillippes Girard Michel hastel Robier Souriau Michel ballon Jehan portier Jehan Thion s^r du grand pre Jehan hauriau Michel dudoid Louis buttard francois Marganne marchand Rene Lesueur Josias petre Jehan Gobier apoticaire M^e Jehan oury notaire Leonard Cadot officier de feu son altesse royalle Jacques poirier Jehan et Jehan les desneulx Charles roger pierre Allard Phillipe Vaumour pierre fournereau rene godineau Anthoine gaillard pierre Rouuelin Jacques Gentilz Jacques moreau Michel fournereau Jullien menard Jacques Robbe Jehan bucher Esme.besson Jehan guelain Jacques haye Jacques bouru pierre gaillard Claude duvignau marchand M^e Rene moulmier Jehan Cadot sergent

Auxquels habitans lecture a este faicte à haulte et intelligible voix par le greffier de ville de la lettre de cachet de Sa Majeste a nous adressée....⁴ dyne aultre lettre escripte par les scindicqs..... et des articles presentes par les marchands negocians de ce royaume a sa dicte Majeste..... dvn discours imprime touchant letablissement^t de ladicte compagnie et que nous auons

⁴ Nous supprimons des répétitions ou des choses inutiles.

faict entendre ausd. habitans les intentions de sa Majeste sur letablissement de la compagnie leur aduantage et celui de l'estat, lesdictz habitans ont les vngs apres les autres dict et declare quilz voudroient estre dans la puissance de pouuoir entrer dans ladicte compagnie sy associer et interesser tant pour satisfaire aux intentions de sadicte Majeste que pour l'utilite et aduantage qui leur en pourroit reuenir mais quilz sont dans limpossibilite dy satisfaire tant a raison des miseres et sterilités des années précédentes que des taxes et impositions ordinaires et extraordinaires quilz ont payez et payent continuellement, dont et de tout ce que dessus auons donne acte. Faict et dresse le present proces verbal et ordonne que lesdictes lettres de cachet de sa dicte Ma^{te} lesdicts articles et lettres des scindicqs de la communaulte seront enregistrees a la fin des presentes pour y auoir recours quant besoing sera.

Signé

DE REMILLY

LABOUREAU.

Ensuict la teneur de la lettre du Roy. V. notre article p. 53 du présent volume.

Ensuict la teneur de la lettre des Scindicqs des marchandz, 13 juin 1664. V. Dufresne de Francheville, Preuves, p. 175.

Ensuict la teneur des articles (du commerce des Indes, au nombre de 40) V. ibid., p. 168 et suivv.

DOCUMENTS

SUR

L'ÉGLISE SAINT - LAURENT DE MONTTOIRE

Tirés des Archives départementales de Loir-et-Cher

Par M. A. DUPRÉ

Bibliothécaire de la ville de Blois.

Monttoire formait autrefois deux paroisses, l'une de *Saint-Laurent* pour la ville, l'autre de *Saint-Oustrille* pour le faubourg, situé sur la rive opposée du Loir. Cette seconde paroisse fut supprimée à la Révolution ; mais l'église existe encore et sert aujourd'hui de grange.

La primitive église de Saint-Laurent était contiguë au cimetière actuel ; il en reste à peine quelques vestiges. Par suite d'un déplacement de la population, qui eut lieu au XV^e siècle, cet édifice religieux se trouva presque isolé *dans les champs* (comme disent les vieux titres), et il fallut en bâtir un autre plus rapproché du nouveau centre. Plusieurs pièces, conservées aux archives départementales de Loir-et-Cher¹, vont nous permettre de suivre les phases de cette construction et de rappeler en même temps quelles furent les institutions pieuses de ladite paroisse.

Donc, en 1491, les habitants présentaient humble

¹ Liasse de la paroisse Saint-Laurent de Monttoire.

requête à François de Bourbon, comte de Vendôme, à l'effet d'obtenir, dans l'intérieur de la ville, un terrain pour la construction projetée, plus l'autorisation d'extraire des matériaux de sa perrière seigneuriale de Montoire. Le prince leur accorda volontiers ce qu'ils demandaient ¹.

L'année suivante, François de Bourdon leur allouait, dans le même but, une somme de 120 livres ². La nouvelle église était alors en construction, et l'évêque du Mans permettait d'y célébrer la sainte messe sur un autel portatif. « Intrà ædificium inceptum pro novâ « ecclesiâ parochiali dicti loci ³. » Toutefois, son ordonnance défendait expressément de bénir les mariages et les relevailles de femmes en couches, dans cet édifice inachevé.

L'église neuve fut érigée sous le vocable de *Notre-Dame de Pitié* (dévotion déjà très-populaire à cette époque) ; ce qui n'empêcha pas d'y transférer le titre et l'office paroissial de Saint-Laurent.

Une confrérie de *Saint-Jacques* y fut, en outre, instituée, à l'instar de celle qui existait à Vendôme dans la chapelle des Frères condonnés de l'hôpital ou *Maison Dieu de Saint-Jacques* ⁴. Une des conditions requises pour entrer dans cette association pieuse et charitable était d'avoir fait, en personne ou par un délégué, le voyage de Saint-Jacques de Compostelle en Espagne. Les statuts, dressés le 25 juillet 1519, furent approuvés par le cardinal Louis de Bourbon, évêque du Mans, fils

¹ Ordonnance du 23 mai 1491. (Voir ci-après le N° 1 de nos Pièces justificatives.)

² Lettres patentes du 25 mai 1492. (N° 2, ibidem.)

³ Ordonnance du 8 août 1492. (Même liasse.)

⁴ Aujourd'hui le Lycée de Vendôme.

du comte François, mentionné plus haut ; ils renferment des dépositions curieuses ¹.

Vers 1567, un incendie considérable détruisit presque tout un quartier de la ville, et causa de grands dommages à l'église neuve de Saint-Laurent ². On ne tarda pas trop à relever les ruines de ce sanctuaire. En 1628, les travaux de restauration intérieure touchaient à leur terme ; car le curé d'alors, Messire Antoine Daullier, faisait marché avec un menuisier de Saint-Calais pour la confection des stalles et de la clôture du chœur ³.

En 1631, l'archidiacre de Château-du-Loir et le doyen rural de Trôo visitèrent l'église restaurée, et trouvèrent toute chose en ordre. Entre autres détails consignés sur leur procès-verbal, ils constatèrent que les religieuses de *La Virginité* ⁴, avaient cédé à ladite église « partie d'une dent de Monsieur Saint Laurent, « laquelle ils avoient receue et insérée dans ung reli- « quaire d'argent, lequel représentoit l'image de mon « dict sieur Sainct Laurent martyr ⁵. » Vérification faite des *authentiques*, l'archidiacre permit d'exposer cette précieuse relique à la vénération du peuple fidèle.

En 1640, à la demande des paroissiens, l'évêque du Mans consentit à transférer la solennité de la dédicace au dimanche qui suivrait le jour anniversaire de cette cérémonie. La pauvreté des habitants, gênés par la

¹ Pièces justificatives, N° 3.

² Pièces justificatives, N° 5.

³ Pièce de la même liasse.

⁴ Couvent de Bernardines, situé dans la paroisse des Roches-Evêque.

⁵ Procès-verbal du 28 août 1631..

multiplicité des fêtes, fut le principal motif allégué à l'appui de leur requête ¹.

L'ancienne église de Saint-Laurent, adjacente au cimetière, subsista jusqu'à la Révolution; et même, on y faisait l'office, chaque année, le 10 août, jour de la fête patronale ².

L'institution du Rosaire dans l'église de Notre-Dame de Pitié date de l'année 1618 ³. Elle était due aux *frères prêcheurs* ou Dominicains du Mans. L'établissement de cette confrérie donna lieu d'ajouter au côté de l'évangile une chapelle de la Sainte-Vierge, qui devint dès lors le siège de la dévotion du Rosaire. En 1633, le doyen rural de Trôo visita ce nouveau sanctuaire, et accorda la permission d'y célébrer la messe jusqu'à ce que l'évêque du Mans pût s'y transporter lui-même pour le bénir ⁴. Cette bénédiction définitive s'effectua le 3 février 1636 ⁵.

La construction d'une chapelle pour le Rosaire fut suivie de plusieurs autres travaux semblables, notamment d'une augmentation réalisée en 1686 ⁶. Ces agrandissements successifs ont enfin produit le vaisseau actuel.

Un groupe de N.-D. de Pitié, inauguré de nos jours, rappelle le véritable titre de consécration de l'église qu'il décore.

La confrérie du Rosaire, interrompue par la Révolution, a été rétablie avec honneur dans la chapelle

¹ Ordonnance épiscopale du 18 juillet 1640.

² Piganiol de la Force, Nouvelle description de la France, t. X, p. 291.

³ Titre de la liasse que nous dépouillons.

⁴ Acte du 30 juin 1633. (Même liasse.)

⁵ Procès-verbal, dans la même liasse.

⁶ Pièces diverses de la même liasse.

dont nous venons de parler. Cette ancienne dévotion de la paroisse Saint-Laurent de Montoire a même repris une nouvelle vigueur, sous l'impulsion de pasteurs intelligents et zélés.

A. DUPRÉ,

Bibliothécaire de la ville de Blois.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

N° 1.

Permission accordée aux paroissiens de Saint-Laurent de Montoire de construire une nouvelle église dans l'intérieur de la ville (1491).

Plaise à Monseigneur octrouer à ses bons et loyaux subjectz les manans et habitans de la paroisse de saint Laurens de Montoire ce que s'ensuit :

Premièrement, que son plaisir soit leur permectre édifier et ériger l'esglise parrochiale de ladite paroisse en et au dedans de la ville, et qu'il plaise à Monseigneur donner place et lieu convenable pour ce faire au dedans de son marché, au lieu qu'il sera advisé estre le moins dommaigeable.

Item, que, en ce faisant, plaise à Monseigneur octroyer à ses dits sujetz qu'ils puissent faire tirer et prendre de la pierre au dedans de sa perrière de Montoire.

Et, touchant le boys pour l'édiffication de l'église et aultres biens faiz, plaise à Monseigneur avoir en sa re-commandation l'ouvrage de ladite esglise ; laquelle sera

fondée en l'honneur de tel saint ou sainte qui sera la dévotion de mon dict seigneur.

« Monseigneur, veue ceste présente requeste, a octroyé aux habitants de la paroisse de saint Laurens de Montoire qu'ils puissent édifier et ériger l'esglise parrochiale de ladite paroisse en la ville de Montoire. Et pour ce faire, leur a donné lieu et place en ladicte ville telle et de telle longueur et largeur qu'il sera advisé, marqué et monstre par les chastelain, procureur et receveur du bas Vendosmois ¹, à ce appelez maistre Jehan de La Rongeraye et Jehan de Cingy, conseillers de mon dict sieur, ou l'un d'eulx. Et, pour édifier ladicte esglise, mon dit seigneur a donné et octroyé pierre à estre prinse en sa perrière de Montoire et boys sur bout en ses boys et forestz, en tel lieu ou lieux et ainsy que par les dessus-diz sera advisé, en appellant à ce le maistre des eaues et foretz du Vendosmois ou son commis auquel est mandé par mon dit sieur le bailler et livrer aux dits habitants ou leurs procureurs et commis. Et ce pendant que on édifiera ladite esglise, lesdicts habitants feront savoir à mon dit seigneur de quel saint ou sainte sera dévotion qu'elle soit fondée, à ce qu'il leur en face scavoir son plaisir. — Fait au chastel de Vendosme, le 23^e jour de may l'an 1491. *Francoys*.

(Original sur parchemin avec signature autographe.)

N^o 2.

Don fait par un comte de Vendôme d'une somme destinée à l'acquisition du terrain où sera bâtie la nouvelle église de la paroisse de Saint-Laurent (1492).

Francoys de Bourbon, comte de Vendosmois et de saint Pol; Pierre Tesnière, nostre trésorier de Ven-

¹ C'étaient les officiers de la Justice du comte en la châtellenie de Montoire.

dosme ; pour ce que nostre devocion est que noz bons et loyaulx subjectz les manans et habitans de la parroisse monsieur saint Laurens de Montoire facent ériger et édifier l'église de ladicte parroisse, *qui est aux champs*, en nostre ville de Montoire, à ce que Dieu nostre créateur doresnavant soit mieulx servy et que, pour ce faire, est besoin acquérir lieu et place convenable en nostre dicte ville. A ceste cause, nous voulons et vous mandons que, des deniers de vostre charge, bailliez et payez jusques à la somme de six vingts livres tournois, pour convertir et emploier en l'acquest qui d'iceluy lieu et place pourra estre fait pour nous et en notre nom, Et lequel lieu et place pourra estre fait pour nous et en nostre nom, et lequel lieu et place ainsi acquis nous avons donné et donnons à tousjoursmais à nos sujets d'icelle paroisse de saint Laurens pour y être fait et edifié l'église parrochiale de ladicte paroisse. Et, par rapportant ces présentes, signée de nostre main, avecques les lettres d'icelui acquest ou le vidimus d'icelles ; fait soulz scel authentique, la somme pour laquelle ledit acquest aura esté fait ; jusques à ladite somme de six vingts livres tournoys, vous sera allouée et rabatue de vostre recepte par les auditeurs de vos comptes ; auxquelz mandons ainsy le faire sans aucune deffiance. — Donné en nostre chastel de Vendôme, le vingt cinquiesme jour de may l'an mil quatre cens et quatre vingtz doze. *Francoys.*

(Original sur parchemin, auquel pend un sceau de cire rouge aux armes de Vendôme ; le sceau est fruste et les empreintes sont en partie effacées ; on y reconnaît seulement le lion rampant, principale pièce de l'écusson. — Signature de François de Bourbon, comte de Vendôme.)

N^o 3.

Institution d'une confrérie de Saint-Jacques dans la nouvelle église de Notre-Dame-de-Pitié ou Saint-Laurent de Montoire (1520).

Ludovicus de Borbonio, miseratione divinâ, sancti silvestri de Urbe sanctæ Romanæ Ecclesiæ presbyter cardinalis, cenomanensis episcopus, universis et singulis christi fidelibus præsentis litteras inspecturis salutem in domino sempiternam : Æternæ mercedis particeps efficitur qui honorum operum se efficit promotorem. Cupientes igitur ut quædam notabilis confratria, in honorem beati Jacobi Majoris, apostoli christi, in ecclesiâ beatæ Mariæ Virginis de Monte-aureo dicti cenomanensis diocæsis noviter constructâ, per confratres ejusdem confratriæ in et sub beneplacito et decreto nostris erecta, debite manuteneatur, sub tenore et articulis sequentibus :

« S'ensuyvent les statuts et ordonnances faictes et establies, le vingt cinquiesme jour du moys de juillet ¹, l'an de grace mil cinq cens dix neuf par Guillaume Chevalier, Pierre Morin, Gacian Normant, Gacian Soulas, Jehan Loiseau, Jehan Moreau l'aisné, Jehan Esnault, Pierre Rabeu, Denis Marimon, Jehan Morin, fils de Pierre Morin, Estienne Hérîte, Jehan Cuvyer, Gabriel Soulas, Jehan Morin le jeune, Guillaume Couloue, Denis Garreau, Jamet Petit, Jehan Rougemont, Jehan Herite, Michau Lemoyne, Jehan Herite l'esné, Macé Pion, Pierre Noblet, Guillot Foucault, et maistre Edin Noblet prebstre, de la confrarie constituée et érigée en l'honneur de Dieu et Monsieur saint Jacques le Majeur, ² le bon plaisir,

¹ Jour de la fête de saint Jacques.

² Avec.

décret et autorité de très révérendissime monseigneur Loys de Bourbon, cardinal evesque du Mans, en l'église Nostre Dame de Pitié, nouvellement édifiée en la ville et marché de Montoire, pour estre à l'advenir église paro-chiale : — Premièrement est ordonné par lesdits confrères que aucun ne sera receu en ladite confrarie, s'il n'a fait le voyage de Monsieur saint Jacques en compostelle, ou qu'il y ait envoyé homme exprès à ses despens et qui ait fait et acomply deuement ledit voyage. — Item que toute personne qui se y mectra, jurera et promectra, en présence du curé ou vicaire de ladite paroisse et de celluy ou ceulz qui seront procureurs d'icelle confrarie, au *roy* qui pour lors sera en icelle, de bien et loyalement tenir, observer et accomplir les dictes ordonnances en tous poincts et articles, et se obligera à ce. — Item que chacune personne, pour son entrée en icelle, sera tenu payer et bailler aux procureurs et receveurs de ladite confrarie la somme de dix solz tournois, et deux solz six deniers tournois pour son cierge. Et pour l'issue de celle, soit qu'il s'en mecte hors, pour soy absenter en autre lieu, paiera, ou après son décès, sera payé par ses héritiers, la somme de deux solz six deniers tournois. Et, pour la continuacion et entretenement de la messe et services qui seront faiz pour ceulz qui décéderont d'icelle, paieront lesdits confrères, par chacun an, au jour et feste monsieur saint Jacques, chacun deux solz six deniers tournois auxdits procureurs et receveurs d'icelle confrarie. — Item, et si lesdits confrères ou aucuns d'eulz sont reffusans et delayans de paier lesdits devoirs par deux années consécutives, les dits procureurs seront tenuz les solliciter et contraindre ou leurs héritiers après leur décès, dedans ung mois après qu'ils les auront requis par devant monsieur l'official du Mans ou monsieur le doyan de Troo¹ ou autre ayant pouvoir à ce ; autrement,

¹ Les deux paroisses de Montoire relevaient du doyenné de Troo.

en deffault de paiement et refus, seront mis hors de ladite confrarie, sans plus y estre receuz, et néantmoins contrainctz à payer ce qu'ilz en doyeront. — Item qu'il sera dict et célébré, par chacune sepmaine de l'an, en ladicte église Nostre Dame de Montoire, par le curé dudict lieu, son vicaire, ou autres vicaires à ce commis par ledict curé et par lesdicts confrères ou les procureurs d'icelle une messe de l'office de monsieur saint Jacques, à tel jour qu'il adviendra la dicte feste saint Jacques estre célébrée d'an en an consécutivement. Et s'il eschat feste double ledict jour, sera dicte de la feste et commémoration du dict saint Jacques; laquelle messe sera dicte environ six ou sept heures, selon l'opportunité du temps et qu'il y aura des dicts confrères assemblez en ladicte église, après qu'elle aura esté sonnée par deux foiz. Et sera tenu celluy qui la dira faire la prière pour lesdicts confrères tant vivans que trespassez et soy retourner a faire l'offerte. — Item qu'il y aura ung baston auquel sera mis et painct ung ymaige de Nostre Dame de Pitié, d'un costé, et de l'autre, ung ymaige de monsieur saint Jacques; lequel baston sera mis à prix de cire au plus enchérisseur, le jour et feste monsieur saint Jacques, aux derrenières vespres; et celluy à qui il demourera sera roy pour l'année ensuyvant. Lequel roy sera allé quérir et remené processionnellement, avec ledict baston, deux cierges aux deux costez et deux torches, par le curé et vicaires et par lesdicts confrères, aux premières, et secondes vespres et messe de ladicte feste, s'il est demourant au dedans de la dicte ville, s'il est demourant hors d'icelle, sera tenu eslire domicile au dedans de la dicte ville, où il sera allé quérir, comme dit est. Et sera baillée la cire, ou cinq solz tournois pour chacune livre, par ledict roy, huit jours d'avant ladicte feste, pour faire le luminaire. — Item que, de la cire qui sera païée par ledict roy, sera fait autant de cierges comme il y aura de frères, la première année, chacun d'un quartron de cire avec lesdictes deux torches et deux petiz cierges à mectre au

baston, qui seront allumez durant le service de ladicte feste; et y en aura deux allumez, par chacun jour de ladicte messe. Et s'il est trouvé par lesdicts confrères que la dicte confrarie puisse porter plus grant nombre de cierges, il en sera employé à l'arbitracion et ordonnance desdits confrères, et le surplus sera converty et employé à l'augmentation et affaires de ladicte confrarie. — Item, et pour chacun desdicts confrères qui yra de vie à trespas, sera dict et célébré, en ladicte église Nostre-Dame, douze messes, assavoir est: une de l'office dudict saint Jacques, une de Nostre Dame, une des trespassez à haulte voix, et neuf basses des trespassez, avec vigiles de morts. Et sera allumé la moitié du luminaire durant ledict service. Et s'il en decède ung en l'année qu'il sera roy, il aura dix huit messes et vigiles, et sera tout le luminaire allumé audict service. Lequel service sera faict au dedans de trois moys après ledict décès, si les héritiers le requièrent; et s'ilz en sont négligens, néantmoins sera faict faire par les procureurs d'icelle confrarie, au dedans de l'an du décès; et en sera faict la prière par le curé ou vicaire au prosne de la messe, le dimanche précédent, afin que les confrères en soient advertiz pour y assister. Item, lesquelz confrères seront tenuz eulz assembler chacun an le jour de ladicte feste, s'il n'y a excusacion, en la maison du roy ou autre qui sera ordonnée, pour traicter des négoces et affaires de ladicte confrarie et oyr les comptes de ceulz qui auront esté procureurs l'année et y en comectre d'autres, si besoing est. Lesquelz procureurs seront tenuz rendre compte, par chacun an, ledict jour et feste saint Jacques ou le landemain, et leur reliqua sera mis ès mains des procureurs qui seront ordonnez pour l'advenir. — Item, le landemain de ladicte feste saint Jacques sera dict et célébré en ladicte église une messe des trespassez à note par les chappellains qui diront la messe durant l'année; et sera allumé le luminaire à ladicte messe. »

Ex quibus, ipsi confratres et alii christi fidelas eo fre-

quentius devocionis causâ ad eandem confluant quo ex hoc dono cœlestis gratiæ se senserint refectos, eandem confratriam secundum ejus formam, seriem et tenorem ac statuta superius inserta, ratificamus landumus et approbamus; decernentes ipsam, secundum hujusmodi statuta, perpetuis futuris temporibus tenendam et observandam. Ob hoc, dilectorum nobis in christo ejusdem confratriæ confratrum antedictis supplicationibus inclinati, de omnipotentis dei misericordiâ beatorumque petri et pauli apostolorum ejus meritis et intercessione confisi, omnibus et singulis hujusmodi confratribus et aliis christi fidelibus utriusque sexus prælibatam confratriam de cætero intrantibus ac juxtâ ejus statuta et traditionem observandam et intertenendam verè pœnitentibus et confessis, in primis et secundis vesperis ac missâ ipsius festi sancti Jacobi interessentibus ac ecclesiam prædictæ visitantibus et de suis facultatibus pro ejusdam confratriæ manutentione erogantibus centum quadraginta dies necnon diebus et solemnitatibus sanctorum Philippi et Jacobi, Laurentii, Labiani et Sebastiani, Annuntiationis et Conceptionis beatæ Mariæ Virginis, pro qualitate dierum prædictorum, centum quadraginta dies de injunctis sibi pœnis vel quæ meritò eis injungi deberent, misericorditer in Domino relaxamus præsentibus, perpetuis futuris temporibus duraturis, salvis tantum omnibus juribus quorum cumque, quibus per præsentis nullo modo derogare intendimus. Datum apud Montem Aureum, Cenomanensis diocesis, sub sigillo nostro, die undecimâ mensis junii, anno Domini millesimo quingentesimo vigesimo primo.

CHANTEPIE.

(Original sur parchemin.)

N° 4.

*Ordonnance épiscopale sur la célébration de la dédicace
et de la fête patronale dans l'église de Notre-Dame-de-
Pitié (1640).*

Monseigneur du Mans,

Supplient humblement le curé et les paroissiens de
vostre paroisse de saint Laurent de Montoire et vous re-
monstrent que leur paroisse estant enclavée entre plu-
sieurs autres voisines, la feste de la dédicace de leur
église est peu célébrée, joint aussi l'extrême pauvreté des
artisans qui sont contraintz de travailler au neuvième de
May, jour qu'elle arrive, pour nourrir eux et leur famille ;
sur ces considérations, Monseigneur, plaise à vostre Révé-
rence ordonner qu'icelle feste sera annuellement assignée
au dimanche suivant, ou tombant ledit jour neuvième
may, pour inviter et inciter lesdits parroissiens à chom-
mer icelle feste avec plus de dévotion et sollemnité, et
pour donner quelque moyen aux pauvres de soulager
leur pitoyable nécessité. Ce faisant, tous, plus que jamais,
prieront pour l'heureuse conservation de vostre personne
sacrée et l'accomplissement de tous ses justes désirs.

Plus, qu'il leur soit permis célébrer l'office solennel
de Nostre Dame de Pitié au vendredi de devant le di-
manche de la Passion¹ dans leur église, qui en porte le
titre, sans obligation au peuple, mais aux ecclésiastiques
seulement, lesquels seront conséquemment deschargez
d'autre office pour ce jour.

Suivent les signatures du curé *Rouzé* et des notables

¹ Jour consacré par la liturgie romaine à la célébration de
cette fête, maintenant reçue dans toute l'Eglise.

paroissiens, puis l'ordonnance conforme de Monseigneur en date du 10 juillet 1640, signée *Emery, évêque du Mans* (Emery Marc de La Ferté).

(Original sur papier.)

N° 5.

*Extraits d'une enquête judiciaire concernant
la même église (1647).*

Enquete faite par nous Paul Blancherotte, conseiller de Monseigneur le duc, lieutenant de Monsieur le baillly de Vendosmois au siège particulier du bas Vendomois, commissaire en cette partie, par renvoy de nos seigneurs de la cour de parlement à Paris par leur arrest du 27^e mars 1646, pour la partie, à la requeste de messire Anthoine Daullier, prebstre bachelier en théologie, curé de saint Laurent de Montoire et doyen rural de Troo, à l'encontre de M^e Nicolas Bailly, prieur commandataire de saint Gilles et curé primitif de ladicte paroisse ¹.

Et premièrement, à Montoire, en nostre maison, du jeudi 17 janvier 1647, Nicolas Thillier, marchand demeurant à Montoire, âgé de 76 ans ou environ, tesmoing à nous produict par ledict sieur curé à l'encontre dudict sieur Bailly, ce jourd'huy, receu et fait jurer de dire vérité, ouy, enquis et examiné sur les faicts baillez par ledict sieur Daullier, contenant les articles signez *Daullier*, dont luy a esté fait lecture, dict et despose estre mémoratif et avoir entendu dire à plusieurs que, 80 ans

¹ La cure de Saint-Laurent de Montoire était à la présentation du prieur de Saint-Gilles, membre dépendant de l'abbaye de Saint-Calais. Ce prieuré avait appartenu au poète Ronsard, l'un des prédécesseurs *commendataires* de M^e Nicolas Bailly.

sont ou environ, il arriva grand incendie en cette ville de Montoire, qui brusla plusieurs logis, mesme l'église Nostre Dame de Pitié où se dict le service divin de ladite paroisse Sainct Laurent, et n'y estant resté aucune charpente ny couverture, hormis seulement les murailles, et avoir esté en cet estat quarante ans; dict aussy estre mémoratif avoir veu refaire la charpente et couverture qui est à présent dessus; dict qu'il a entendu dire, soixante ans sont, les sieurs Cochon prieur ¹, Sanson et Malesina, précédens curez de la dicte église, chanter un *Subvenite* avec les suffrages, ès jours de dimanches ou de festes, etc....

Item, Benier, secrétain de ladicte paroisse, aagé de 43 ans, ou environ, dict et dispose avoir entendu dire à deffunte sa mère que grande quantité de maisons auroient esté brulées et incendiées en ceste ville de Montoire, et mesme l'église Nostre Dame de Pitié où est à présent ladicte paroisse, et qu'elle avoit esté 40 ans sans charpente ne couverture, sinon l'autel saint Sebastian, où l'on disoit la messe, en petit arpentil couvert de bardeau, et que ladicte incendie paroist encore aux murailles de ladicte eglise et qu'il a bonne cognoissance avoir veu, dès 35 ans sont, les sieurs Cochon prieur, Sanson, Malesina et le sieur Daullier chanter un *Subvenite* avec les suffrages des deffuncts aux jours de dimanches, au retour de la procession du tour de la croix dans le chœur de ladicte église, au droict de la sépulture et de la vitre qu'il a entendu avoir esté donnée par deffunct Nicolas Vaumour ², comme encore ledict *Subvenite* se chante à présent et faict la prière aux quatre festes annuelles, pour ledict Vaumour et sa femme.

¹ C'était peut-être le successeur immédiat du poète Pierre de Ronsard, qui posséda en commende le prieuré de Saint-Gilles, et mourut en 1585, 62 ans avant l'enquête de Montoire.

² Dans une autre déposition, il est dit que ce défunt avait été *avocat au siège de Montoire*.

. René Benier, cordier demeurant à Montoire, dict et dépose avoir aidé à chanter ledict *Subvenite*, et avoir receu cinq solz pour chacun an, qui luy estoient donnez par lesdictz sieurs curez, comme secretain, pour apporter l'eau béniste, qui estoit jettée sur la fosse desdicts Vaumour.

Jacques Brossier, sergent royal demeurant à Montoire, aagé de 62 ans, autre tesmoing dict et dépose congnoistre ledict sieur Daulier comme curé de saint Laurent de Montoire et ne congnoistre ledict prieur de saint Gilles, sinon qu'il a ouy dire qu'il s'appelle le sieur Bailly ; qu'il a bonne souvenance que deffunct Macé Brossier, sieur de La Fosse, vivant son père, deceddé cinq ans sont à la saint Nicolas dernier, aagé lors de 97 ans, luy a dict plusieurs fois que partie de cette ville seroit brulée par incendie, qui seroit commencé au logis nommé sainte Barbe, environ le millieu de cette ville de Montoire et se seroit respandu par toute la rue saint Jacques sur le marché de cettewille, du costé où est à présent Nostre Dame jusques à la maison des *Moines*¹ en la rue saint Laurent, où demeure à présent Monsieur Jehan Lemoine. Laquelle esglise brusla aussy et fut longtemps sans être rediffiée et couverte ; et fut icelle refaite de charpente et couverture en l'année 1596 ou 1597. — Qu'il a veu et entendu chanter un *Subvenite* avecq les oraisons et suffrages au retour de la procession qui se faict tous les dimanches avant la grande messe au droict de la petite porte de l'église de costé de l'orient, sur laquelle porte y a une vitre, au bas de laquelle sont paincts Nicolas Vaumour et Renée Dammours sa femme laquelle vitre a esté faite par deffunct Valentin Thierry, comme héritier dudict deffunct Vaumour, qui, pour ce faict, prirent de l'argent des autres héritiers ; que ledict deffunct Macé Brossier luy a dict que

¹ Nom de famille. — Tout ce détail offre de l'intérêt, pour connaître la topographie du vieux Montoire.

ledit *Subvenite* et suffrages avoit esté ordonné par les Vaumons, et pour ce fait auroient donné deux pièces de terre situées aux Quartes, paroisse saint Laurent dudict Montoire; mesmes le sieur Cochon, en son vivant curé dudict saint Laurent en jouit sans aucun trouble ¹, et qu'il y avoit plusieurs legs en ladicte église Nostre Dame de Pitié, partie desquels ont esté faitz perdre; et pour tacher de recouvrer tesmoings, ledict deffunct Cochon en obtint monitoires et fist revenir à la cure deux quartiers de vignes et six boisselées de terre etc. »

(Copie sur papier.)

¹ La jouissance de ces morceaux de terre paraît avoir été le principal objet de la contestation survenue entre le prieur de St-Gilles et le curé de Saint-Laurent de Montoire.

ETUDES
SUR
LES VERBASCUM DE LA FRANCE
& DE L'EUROPE CENTRALE

Par M. A. FRANCHET.

3^e ARTICLE. (V. le *Bulletin* de 1874, p. 158,
& le *Bulletin* de 1875, p. 69.)

Série II. ISOANDRA — Anthères égales ou presque égales
entre elles, toutes insérées transversalement sur le filet.

A. ESPÈCES PÉRENNANTES.

Section III. — Plantes sous-frutescentes, émettant souvent plu-
sieurs tiges au collet de la racine.

a. Calice grand, variant de 0^m,007 à 0^m,010, rarement plus dé-
veloppé.

V. SIMPLEX Labill. — V. suffruticosum multicaule,
tomento albido, denso, eximiè persistenti, foliis inte-
gris vel subtiliter crenatis, ovatis vel oblongis obtusis-
simis, petiolatis, caulinis superioribus sessilibus, flori-
bus solitariis vel 2-4 remote glomerulatis, staminum fi-
lamentis lutescenti lanatis, antheris omnibus transversè
insertis, stigmatè obovato.

Variat. : foliis oblongis in petiolo brevi attenuatis, vel
ovatis longius petiolatis.

Plante ligneuse à la base, émettant des tiges nombreuses au collet de la racine, couverte d'un tomentum blanc ou un peu jaunâtre, très-épais, drapé sur les feuilles et la partie inférieure des tiges, disparaissant plus ou moins sur les rameaux floraux et sur les calices après la floraison ; feuilles entières ou à crénelures peu apparentes, oblongues ou ovales, atténuées ou arrondies en un pétiole tantôt très-court, tantôt aussi long que la moitié du limbe, les supérieures sessiles ; bractées plus courtes que les fleurs ou les glomérules ; inflorescence en grappe simple ou émettant à la base quelques petits rameaux ; fleurs inférieures souvent solitaires, les moyennes et les supérieures réunies 2-4 et formant des glomérules écartés ; pédicelles plus courts que le calice, celui-ci ne dépassant pas 0^m,007 et partagé jusqu'aux trois quarts en 5 sépales ovales lancéolés, aigus, à la fin plus ou moins dénudés ; corolles médiocres (20 à 25 mill. de diamètre) ; tous les filets staminaux sont couverts de poils jaunâtres égaux entre eux, et leurs anthères sont insérées transversalement ; stigmate obové, un peu décurrent sur les côtés du style ; capsule ovoïde, arrondie au sommet, un peu plus longue que le calice.

Synon. — *V. simplex* Labill. pl. syr. dec. 4, p. 10 ; Schrad. Monogr., 2, p. 176 ; Benth. in DC Prodr. 10, p. 232 ; Godr. fl. Juv. (éd. 2), p. 96. *V. syriacum* Schrad. Monogr. 2, p. 150. *V. garganicum* Ten. fl. Nap. 3, p. 217. *V. leptostachyon* DC. fl. fr. vol. 6, suppl. p. 415.

Icon. — Labill. pl. syr. dec. 4, tab. 5 ; Schrad. Monogr. 2, tab. 1, fig. 1.

Hab. — Le port Juvénal, près Montpellier, d'après De Candolle.

Distrib. géogr. — La Syrie, le littoral de la Calabre.

J'ai décrit la plante d'après les spécimens de l'herbier du Muséum de Paris, car elle paraît manquer dans celui de la Faculté des Sciences de Montpellier, où tous les individus qui sont classés sous ce nom appartiennent incontestablement au *V. phlomoides* et à ses différentes formes. Je n'ai donc point vu le *V. simplex* du port Juvenal; mais, néanmoins, son existence paraît y avoir été bien réellement constatée par De Candolle, qui en a donné une bonne description sous le nom de *V. leptostachion*.

Le *V. simplex* est pourtant une espèce bien caractérisée et qui se reconnaît facilement à sa souche ligneuse émettant de nombreuses tiges, à son tomentum feutré, à ses feuilles caulinaires sessiles, etc; en outre, ses anthères sont toutes transversales. Je m'étonne donc qu'on ait pu le confondre avec le *V. phlomoides*, espèce monocarpique à anthères inférieures insérées latéralement, etc., etc.

Le *V. syriacum* a été séparé par Schrader à cause de ses fleurs réunies par 2-4; ce caractère ne saurait évidemment avoir de valeur, car tous les spécimens du *V. simplex* que j'ai pu voir avaient leurs fleurs inférieures solitaires ou géminées, les moyennes et les supérieures réunies par 2-5. Le *V. garganicum* Ten. représente une forme analogue; mais je pense que le *V. garganicum* et *heterophyllum* Griseb. spicil. fl. Rum. 12, p. 49, s'en éloigne notablement par ses 2 filets staminaux inférieurs qui sont glabres, et paraît ainsi appartenir à la section Thapsus.

V. DELILEANUM sp. nov. — V. basi suffruticosum, tomento laxo, griseo, foliis radicalibus sinuatis, lobis ro-

tundatis, caulinis integris, ovatis, sessilibus, floribus solitariis vel 3-5 glomeratis, filamentis omnibus albido (?) lanatis, stigmatе obovato.

Plante sous frutescente, couverte d'un tomentum grisâtre, peu serré, disparaissant par place avec l'âge même sur les feuilles. Feuilles radicales et inférieures obovales atténuées en un pétiole presque aussi long qu'elles, profondément et régulièrement sinuées, à lobes arrondis, les caulinaires très-entières, ovales, sessiles ou semi-amplexicaules ; bractées plus courtes que les fleurs. Inflorescence en grappe simple ; fleurs inférieures solitaires, les moyennes et les supérieures réunies par 3 à 5 en glomérules très-écartés ; pédicelles très-courts ou presque nuls ; calices grands (8 à 10 millim.), partagés jusqu'aux trois quarts en 5 sépales lancéolés plus ou moins acuminés ; corolle assez grande (20 à 25 mill. de diamètre), d'un beau jaune ; tous les filets staminaux sont couverts de poils blanchâtres (ou peut-être violacés, car je ne puis bien juger sur le sec), qui sont égaux entre eux ; anthères insérées toutes transversalement ; stigmatе oblong, décurrent sur les côtés du style ; capsule ovale, égale au calice.

Hab. — Le port Juvénal, près de Montpellier. — Patrie inconnue.

J'ai trouvé cette espèce dans l'herbier de la Faculté de Montpellier, mélangée avec le *V. argentatum*, dont elle me paraît bien distincte par son tomentum beaucoup moins serré et en partie caduc et surtout par son calice notablement plus petit et d'une forme différente.

Le *V. Delileanum* a beaucoup plus d'analogie avec le *V. simplex*, dont il a tout à fait le port ; mais il s'en éloigne par ses feuilles radicales et inférieures incisées sinuées et par son calice réellement acuminé. Dans le

V. simplex, les feuilles sont toutes entières ou à peine visiblement crénelées ; les sépales sont seulement aigus.

Il s'éloigne des *V. undulatum* et *rigidum* par la nature de son tomentum, ses calices plus petits, ses dimensions moindres, par son facies, qui, comme je l'ai dit, ne permet pas de l'éloigner du *V. simplex*.

V. ARGENTATUM Del. — V. suffruticosum, tomento griseo, brevi, densè vestitum, foliis radicalibus et inferioribus petiolatis, sinuato lobatis, superioribus crenulatis, auriculato amplexicaulibus, glomerulis dissitis, calice maximo, filamentis omnibus albo lanatis, antheris transverse insertis, stigmate spathulato, capsulâ ovatâ obtusâ (ex Godron).

Plante sous-frutescente à la base, couverte d'un tomentum gris cendré, court mais épais, ne s'enlevant que par le frottement. Feuilles radicales longuement pétio-
lées, profondément sinuées à la base, à lobes arrondis, les caulinaires inférieures de même forme, mais à pétiole plus court, les supérieures finement crénelées, dilatées à la base, embrassant la tige par 2 larges oreillettes arrondies ; bractées ovales ne dépassant pas les fleurs. Inflorescence en grappe simple (toujours ?) ; fleurs réunies par 2 ou 3 en glomérules très-écartés. Pédicelles très-courts ; calices très-grands (12 à 15 mill.) partagés presque jusqu'à la base en 5 sépales lancéolés linéaires aigus ; corolle grande (25 à 30 mill. de diamètre) ; tous les filets staminaux sont couverts de poils blancs, qui sont égaux entre eux, et les 5 anthères insérées transversalement ; stigmate oblong ; notablement décurrent sur les côtés du style. Je n'ai point vu la capsule que M. Godron dit être ovoïde, obtuse.

Synon. — *V. argentatum* Delile in Godr. fl. Juv. éd. 1, p. 33; éd. 2, p. 96.

Hab. — Le port Juvénal, près Montpellier. — Patrie inconnue.

J'ai décrit la plante sur les échantillons de l'herbier de la Faculté des Sciences de Montpellier, auxquels sont jointes les étiquettes originales de Delile et celle de M. Godron. Je dois reconnaître tout d'abord que j'ai peine à distinguer cette espèce du *V. undulatum* Lamk., dont, à mon avis, elle constitue peut-être une variété remarquable, à calices plus grands, plus profondément divisés, à glomérules plus espacés; les feuilles sont aussi moins ondulées, surtout les supérieures, que celles du *V. undulatum*, et, tandis que chez ce dernier, les feuilles caulinaires les plus voisines de l'inflorescence sont à peu près régulièrement ovales, rétrécies vers la base et n'embrassant que très-faiblement la tige, celles du *V. argentatum*, au contraire, sont plutôt cordiformes, dilatées inférieurement, et pourvues de 2 oreillettes arrondies et largement embrassantes. Cette dernière particularité est la seule qui me paraisse offrir de la précision. Mais a-t-elle une valeur spécifique réelle? On en peut douter.

Le *V. rigidum* Boiss et Heldr. Diagn. ser. 2, p. 143, autant que j'en puis juger par les spécimens distribués dans le *Flora e Græcia exsiccata*, n° 2923, est encore plus rapproché du *V. argentatum*, ou plutôt il sert de trait d'union entre la plante de Lamarck et celle de Delile. Il diffère de la dernière par ses calices plus petits, un peu moins profondément divisés et à lobes plus larges; il ne se distingue du *V. undulatum*, au témoignage de M. Boissier lui-même, que par son indument grisâtre et non blanc feutré (caractère certainement va-

riable chez le *V. undulatum*), par ses feuilles radicales à peine ondulées, à sinus écartés, par ses sépales plus minces et plus allongés et par ses corolles moitié plus petites. Ne serait-ce qu'une variété du *V. undulatum*, ajoute l'auteur des diagnoses, due à une station plus élevée ? Cela paraît assez probable et semble confirmer l'opportunité de la réunion des trois plantes sous la dénomination imposée par Lamarck.

V. UNDULATUM Lamk. — *V. suffruticosum*, basi multicaule, tomento griseo vel albido, persistenti, dense vestitum, foliis radicalibus et inferioribus sinuato lobatis, superioribus ovatis, integris, omnibus eximie undulatis, filamentis 5 flavido lanatis, antheris omnibus æqualibus, stigmate obovato.

Plante ligneuse à la base, multicaule, couverte d'un tomentum persistant, court, épais, grisâtre ou d'un blanc jaunâtre ; feuilles ondulées, les radicales longuement pétiolées, profondément sinuées, à segments arrondis, les caulinaires inférieures de même forme, mais à pétiole plus court, les supérieures ovales entières, un peu amplexicaules, ou même très-brièvement décurrentes ; bractées courtes ; inflorescence en grappe simple ou brièvement rameuse à la base, fleurs réunies par 2-3 en glomérules un peu écartés ; pédicelles presque nuls ; calices assez grands (8 à 10 mill.), partagé jusqu'aux deux tiers en 5 lobes triangulaires ou lancéolés aigus ; corolles médiocres (20 à 25 mill. de diamètre), fauves ; tous les filets staminaux sont couverts de poils jaunâtres, d'après M. Boissier, violacés d'après M. Benthham, et leurs anthères sont insérées transversalement ; stigmate obové, décurent sur les côtés du style ; capsule...

Synon. — *V. undulatum* Lamk., dict. 4, p. 221.

Schrad. Monogr. 2, p. 150. Benth. in DC. Prodr. 10, p. 232. Rchb. fil. fl. Germ. 20, p. 15. Grenier fl. Mass. adv., p. 40. *V. plicatum* Sibth. et Sm. fl. Græc., p. 21.

Icon. — Libth. et Sm. fl. Græc. tab. 226 ; Rchb. fl. Germ. 20, tab. 38 (pl. 1650) ; *Verbascum græcum fruticosum folio sinuato candidissimo* Tourn, itin. 1, p. 128, cum icone.

Hab. — Les lavoirs à laine à Marseille (Grenier).

Distrib. géogr. — Très-commun dans l'Attique ; Dalmatie (Visiani). La plante de Syrie rapportée au *V. undulatum* par M. Bentham et quelques auteurs, constitue une espèce particulière (*V. ptichophyllum*), d'après M. Boissier.

Je n'ai point vu le *V. undulatum* des lavoirs à laine de Marseille, et c'est sur l'autorité de M. Grenier que je l'y signale. J'ai décrit la plante d'après des spécimens récoltés aux environs d'Athènes et distribués par M. de Heldreich. Une particularité remarquable chez cette espèce, c'est que les feuilles supérieures sont tantôt sessiles demi-embrassantes, tantôt très-brièvement décurrentes en une aile cunéiforme ; le *V. blattarioides* est dans le même cas, ainsi que je l'ai dit précédemment.

Le *V. ptichophyllum* Boiss. diagn. ser. 1, fasc. 12, p. 8, très-voisin du *V. undulatum* en diffère, d'après son auteur, par ses feuilles caulinaires longuement décurrentes et ses poils staminaux violacés, non jaunâtres. Je dois dire, à cette occasion, que c'est d'après M. Boissier que j'ai attribué au *V. undulatum* des poils staminaux jaunâtres ; M. Bentham les dit violacés, et les autres auteurs que j'ai pu consulter n'en mentionnent pas la couleur. D'autre part, je ne puis juger *de visu* cette

particularité sur mes échantillons secs ; mais j'ai tout lieu de croire que M. Boissier est bien renseigné à cet égard, puisqu'il l'affirme deux fois dans ses diagnoses, d'abord en décrivant le *V. ptichophyllum*, et ensuite lorsqu'il compare son *V. rigidum* au *V. undulatum* Diagn. ser. 2, n° 3, p. 143.

En résumé, les *V. Delileanum*, *V. ptichophyllum*, *V. argentatum*, *V. undulatum* et *V. rigidum* forment un petit groupe d'espèces affines, et les trois dernières sont à peine distinctes entre elles. Je ne crois pas inutile d'en donner ici la diagnose comparative :

- | | | | |
|----|---|---|---------------------------|
| 1. | { | Planta humilis, tomentum laxum etiam in foliis deterrentile ;
aspectus <i>V. simplicis</i> | <i>V. Delileanum</i> . |
| | { | Plantæ elatæ, tomentum densum, saltem in foliis non deterrentile | 2. |
| 2. | { | Folia longè decurrentia | <i>V. ptichophyllum</i> . |
| | { | Folia sessilia aut amplexicaulia, non vel vix conspicuè decurrentia. | 3. |
| 3. | { | Folia superiora cordata caulem auriculis rotundatis latè amplexantia | <i>V. argentatum</i> . |
| | { | Folia superiora ovata, sessilia vel brevissimè decurrentia. | 4. |
| 4. | { | Tomentum in caulis parte superiori et in apice sepalorum deterrentile. | <i>V. rigidum</i> . |
| | { | Tomentum in caule et in sepalis egregiè persistens. | <i>V. undulatum</i> . |

Aux caractères distinctifs que j'emploie ici, il faudra ajouter celui qu'on peut tirer de la coloration des poils des filets staminaux, qui sans doute offre dans ce groupe la même fixité que dans les autres espèces du genre.

? *V. CERATOPHYLLUM* Schrad. — *V. suffruticosum* a basi ramosissimum, laxè vestitum tomento, præsertim in calice, e pilis simplicibus longis cum glandulis mixtis, constanti, foliis inferioribus profundè et acutè lobatis, superioribus serratis, sessilibus, floribus solitariis vel geminatis, dissitis, staminum filamentis albido lanatis, antheris omnibus transversè insertis, stigmate capitato.

Plante indurée à la base, très-rameuse, atteignant 0^m50, brièvement tomenteuse inférieurement, à tomentum formé de poils étoilés, toute hérissée au sommet de longs poils simples; feuilles radicales et inférieures glabrescentes, oblongues, atténuées en pétiole, profondément lobées, à lobes écartés deltoïdes aigus, entiers ou denticulés, les moyennes sessiles, lancéolées aigues, à poils rares, courts et étoilés; bractées linéaires hérissées, ainsi que le calice, de poils simples très-allongés, entremêlés de glandes; fleurs écartées, solitaires ou géminées, presque sessiles; calice grand (10 mill.), partagé jusqu'à la base en 5 sépales lancéolés linéaires très-aigus; corolle grande (25 à 30 mill. de diamètre), jaune; tous les filets staminaux sont pourvus de poils blancs jaunâtres et leurs anthères insérées transversalement; stigmate capité; capsule....

Synon. — ? *V. ceratophyllum* Schrad. Mon. 2, p. 151. Benth. in DC. Prodr. 10, p. 234. Godr. fl. Juv. éd. 2, p. 97.

Icon. — Schrad. Monogr. 2, tab. 1, fig. 2.

Hab. — Le port Juvénal, près Montpellier, où Delile le recueillit en 1836.

Distr. géogr. — L'Orient, d'après Schrader ; la plante ne paraît pas y avoir été retrouvée.

J'ai décrit le *V. ceratophyllum* d'après les spécimens de l'herbier de la Faculté de Montpellier, auxquels est jointe l'étiquette autographe de M. Godron. Ce n'est pas sans hésitation que j'ai appliqué le nom de Schrader à la plante du port Juvénal. La nature de l'indument est en effet si singulière dans celle-ci, qu'en admettant qu'elle représente réellement l'espèce de Schrader, il y a lieu de s'étonner de ce que cet auteur n'en ait pas fait mention. Tout au contraire, il attribue à son *V. ceratophyllum* des feuilles tomenteuses des deux côtés, à tomentum plus épais en dessous, ce qui ne peut s'appliquer à notre plante, dont les feuilles sont presque glabres et dont la partie supérieure, l'inflorescence, doit être décrite, non pas comme tomenteuse, mais bien comme poilue glanduleuse, son indument étant formé de glandes assez nombreuses entremêlées de longs poils *simples*, étalés, particularité qui ne se retrouve chez aucune autre espèce de ce groupe.

Les fleurs du *V. ceratophyllum* récolté au port Juvénal paraissent au premier coup d'œil être accompagnées de 3 bractées. Mais, en examinant avec attention, on voit que ces bractées sont un peu écartées et portées par un rameau très-court, qu'on serait tenté de prendre comme le pédicelle de la fleur, si la présence de ces bractées n'indiquait sa nature. C'est le même fait que j'ai déjà signalé chez le *V. ovalifolium*, mais dans ce dernier le rameau est encore plus raccourci.

Si, comme je l'ai exprimé plus haut, la dénomination du *V. ceratophyllum* ne doit pas être conservée à la plante du port Juvénal, je propose de lui donner celle

de *V. villosum*, qui exprime bien le caractère de son indument.

V. TOUCHYANUM sp. nova, — *V.* caule.... tomento albo cinerascence, haud deteribili, foliis caulinis longè decurrentibus, paniculâ virgato ramosâ, glomerulis 3-10 floribus, valdè dissitis, calice et ramulis sub tomento eximie glandulosis.

Tige dépassant 1 mètre, toute couverte d'un tomentum formé par un duvet laineux assez allongé, blanchâtre ou cendré, très-persistant sur les feuilles, mais s'enlevant à la fin sur les rameaux et sur le calice; feuilles radicales épaisses, oblongues, atténuées en pétiole, sinuées très-plissées, à lobes arrondis, les caulinaires moyennes et supérieures longuement décurrentes en une aile cunéiforme, un peu sinuées ondulées, très-superficiellement crenelées, oblongues, obtuses; bractées très-petites; panicule à rameaux grêles, flexueux, très-allongés, couverts de fines glandes sous le tomentum; fleurs réunies au nombre de 3-10 en glomérules très-espacés, les supérieures solitaires ou geminées; pédicelles courts, les plus longs n'égalant pas le calice, celui-ci assez grand (7 à 9 mill.), partagé jusqu'aux trois quarts en sépales lancéolés aigus couverts de glandes jaunâtres très-visibles, surtout quand le tomentum est enlevé; corolles.....; étamines.....; stigmate oblong décurrent sur les côtés; capsule petite, ovoïde, plus courte que le calice.

Hab. — Le port Juvénal, près de Montpellier. Patrie inconnue.

Cette remarquable espèce se trouve dans l'herbier de la Faculté de Montpellier sous le nom de *V. argenta-*

tum, var. *angustifolium*. Elle a été recueillie au port Juvénal, ainsi que l'indique une étiquette de la main de M. Touchy, et sans doute elle y a été récoltée par lui-même. J'ai vu aussi cette espèce provenant de l'herbier Maille, qui l'avait reçue de M. Bouschet sans indication de localité.

Le *V. Touchyanum* est malheureusement assez incomplètement représenté dans les herbiers, et je ne puis rien dire sur la nature de sa souche, sa corolle et ses étamines. C'est donc avec doute que je le range parmi les *suffruticosa*, dans le voisinage du *V. undulatum*, dont il se rapproche par ses grands calices et ses feuilles radicales. Ses fleurs sont disposées tout à fait comme celles du *V. pinnatifidum*, tout en en différant bien nettement, ainsi que des autres espèces du groupe, par la présence de nombreuses glandes sur le calice et les rameaux floraux, particularité que j'ai observée, bien qu'à un degré moindre, chez le *V. ceratophyllum*,

Je ne pense pas que l'on puisse considérer le *V. Touchyanum* comme un hybride, car je ne vois pas à quelles espèces il emprunterait ses caractères, surtout celui de la longue décurrence des feuilles caulinaires. Le *V. ptycophyllum* Boiss. offre bien quelque chose de semblable ; mais, outre que cette espèce n'a pas été signalée au port Juvénal, M. Boissier ne fait nulle mention dans la diagnose qu'il en donne de la présence de glandes, caractère trop évident pour qu'il ait pu échapper à un aussi sagace observateur. On ne saurait non plus attribuer l'origine de cette espèce à l'union du *V. sinuatum* (décurrence des feuilles) et du *V. pinnatifidum* (grands calices, inflorescence), car ni l'un ni l'autre des parents n'aurait pu fournir de poils glanduleux.

C'est peut-être avec les *V. Antinori* et *V. salviæfo-*

lium Boiss. et Heldr. Diagn., que le *V. Touchyanum* offre le plus d'analogie ; mais, outre les caractères différentiels qui leur sont assignés par la diagnose, ces deux espèces ont leur capsules presque deux fois plus longues que le calice, ce qui certainement ne peut convenir au *V. Touchyanum*.

(La suite à un prochain Bulletin.)

LE JUGEMENT DERNIER

DES ANIMAUX ¹

Par M. Ch. BOUCHET.

Dieu, qui aime ses ouvrages, conserve généralement
à chaque chose l'être qu'il lui a une fois donné ².
(BOSSUET, *De la Connaissance de Dieu*, V. 13
sub fin.)

J'eus, la dernière nuit, le plus étrange rêve :
Au bord de l'Océan, sur une immense grève,
Le genre humain, à flots, s'entassait tout entier,
Nous étions au grand jour du jugement dernier.
Déjà chacun avait écouté sa sentence ;
Pour l'expiation ou pour la récompense,
Les âmes s'écoulaient par des chemins divers,
Et tout semblait fini — l'homme avec l'univers.

¹ La thèse que nous soutenons ici, l'immortalité des animaux, immortalité qui n'a rien de commun avec la nôtre, bien entendu, a partagé les plus grands esprits : Platon et Leibniz étaient pour, saint Thomas et Bossuet, d'après lui, étaient contre, tout en accordant aux animaux une âme immatérielle. Au fond, nous n'en savons rien, comme de tant d'autres choses. Il ne faut donc pas attribuer à la pièce qu'on va lire une importance dogmatique. V. d'ailleurs Platon, *Timée*, *sub fin.* ; Leibniz, *Monadologie*, *passim* ; Saint Thomas, *Somme Quæst.*, LXXV, art. 3 ; Bossuet, *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même* ch. V, 13.

² Cette pensée est une citation des Cartésiens.

Quand tout à coup, nombreux comme une armée en guerre,
Les animaux aussi surgirent de sous terre,
Pêle-mêle, à torrents : lions, aigles, renards,
Eléphants, colibris, ours, gazelles, canards,
Cerfs, chevaux de tout sang, chiens de toute lignée,
Et jusqu'à la chenille et jusqu'à l'araignée.
Tout ce qui, depuis l'âge où la vie a paru,
Avait rampé, bondi, volé, nagé, couru,
Tout ce qui sut chanter, rugir, siffler, se plaindre,
Les monstres primitifs qu'on ne saurait dépeindre,
Les dinothériums, les sauriens béants,
Les vastes cachalots, les mammouths — ces géants
Que la Nature jeune et d'ardeurs travaillée,
Enfanta dans un rêve, avant d'être éveillée,
Tout était là, hurlant, pleurant, grands et petits,
Criant : « Nous ne voulons pas être anéantis ! »
Et regardant le ciel, désormais vide et sombre,
Appelaient un Dieu sourd et répétaient dans l'ombre :
« Nous aussi nous voulons un juge, jugez-nous ! »
Mille démons armés, en grinçant de courroux,
Rejetaient dans la mer cette tourbe sauvage ;
Mais eux, comme un reflux, franchissant le rivage,
En vain exterminés, renaissaient sous les coups,
Et s'écriaient plus fort : « Jugez-nous ! Jugez-nous !
— « Vous juger, malheureux ! reprit un mauvais ange,
Aviez-vous donc un âme et juge-t-on la fange ? »
Un *tolle* général s'éleva, furieux ;
— « Oui, nous avons une âme, être mystérieux,
Pâle rayon, de l'âme humaine ombre affaiblie,
Mais pourtant, elle aussi, d'une espèce accomplie,
Car nos actes en tout étaient marqués au coin
D'une sagesse... — « Dont vous n'aviez pas le soin,

Dit l'autre, car c'était la sagesse éternelle. »

— « Oui, mais tombée en nous sous une humble étincelle,
L'anéantirez-vous ? » — « Et d'abord, dit un chat
Magistral, en son temps favori d'un prélat,
D'attention, Seigneurs, nous étions susceptibles,
Et d'une attention, je dis des plus pénibles,
Tout comme les savants, car parfois, au grenier,
Je guettais la souris durant un jour entier,
Au moindre vent, au moindre écho prêtant l'oreille ;
De la pauvre effrayée attention pareille,
Pour éviter ma griffe, et d'un œil inquiet,
Jamais l'homme n'offrit plus vigilant aguet.

— « Nous avons la mémoire, ajoute un chien superbe,
D'un maître assassiné, mort sans témoins sur l'herbe,
J'ai bien longtemps après reconnu l'assassin
Et j'arrachai le crime enfoui dans son sein. »

— « Puis, dit un épagneul, n'étions-nous pas sensibles ?
Mille intonations, mille gestes visibles
Déclaraient bien en nous la joie ou la douleur.
Quand de telles raisons plaident avec chaleur,
Qui peut se dire encore ami de la doctrine
Qui fait de l'animal une pure machine¹ ? »

— « Nous, dirent les démons. » — « En ce cas, à mon gré,
Votre monde, Seigneurs, est bien arriéré.
Mais écoutez pourtant la preuve sans égale,
Celle qu'offrait en nous l'affection morale,
Ce doux attachement, cette fidélité,
Ce dévouement que l'homme a parfois imité.
Moi qui vous parle enfin et qui prétends renaître,
Je suis mort de chagrin sur la tombe d'un maître.

¹ V. la Note à la fin.

Un bon bourgeois voulant jeter à l'eau son chien,
Y tombe — il est sauvé par l'animal de bien.
Nous tous ici présents, pour notre jeune race,
(L'amour au plus timide inspire tant d'audace !)
N'avons-nous pas souvent sacrifié nos jours ? »
— « Nous savions nous prêter un mutuel secours,
Dit un vieux rat : J'étais aveugle, un mien confrère
Me conduisait, prudent, non loin de ma tanière,
Où d'autres à l'envi m'apportaient l'aliment,
Que sans l'avoir cherché, je croquais joliment. »
— « Moi, dit une hirondelle en passant, je suis celle
Qui prise par le pied au nœud d'une ficelle,
Me débattais en vain, pendue au long d'un mur.
Mais j'appellai mes sœurs, et l'appel était sûr.
Toute une bande accourt, on s'écrie, on s'étonne,
On veut rompre le fil, on tournoie, on tâtonne,
Enfin l'on tient conseil, on prend du champ dans l'air,
Puis toutes aussitôt partent comme l'éclair,
Et sur le fil — voyez quel esprit est le nôtre ! —
Vont, à grands coups de bec, fondre l'une après l'autre.
Il se rompt, je m'envole, emportant mon lien,
Avec des cris joyeux qui disaient *Merci bien !*
En ce moment, caché sous un spectre d'ombrage,
Un rossignol chanta ; c'était un vrai courage :

Universel amour !
La panthère farouche
Lèche au moins tour à tour
Ses petits dans sa couche.

Dans l'air, sous les eaux, sur les monts,
Nous aimons, nous aimons !

Ah ! plutôt qu'en son cours

Le néant nous entraîne,
Que de vivre des jours
Immortels pour la haine !

Dans l'air, sous les eaux, sur les monts.
Nous aimons, nous aimons !

Amour, divin trésor,
Et source de notre être,
Accorde-nous encor
Le pouvoir de renaitre !

Dans l'air, sous les eaux, sur les monts,
Nous aimons, nous aimons !

Instincts que tout cela, ricanaient les démons,
Invisibles ressorts, impulsions fatales,
Produits du sang, des nerfs, des formes cérébrales !
C'étaient, proprement dits, *les esprits animaux*¹.
— « Ils valaient bien du moins les esprits infernaux,
Reprit un fin renard ; instinct, soit ! mais la cause ?
Qu'appellez-vous instinct et qu'est-il autre chose
Que l'esprit saisissant la pièce tout d'un bloc,
Sans art, sans analyse, et, comme fait le soc,
Sans diviser la glèbe et la rendre féconde ?
Puis ces instincts d'ailleurs, pour que je vous confonde,
Se montraient-ils toujours nécessaires, forcés ?
L'hirondelle, il me semble, a dû vous dire assez
Comment de la raison quelques lueurs confuses
Nous faisaient varier nos moyens et nos ruses.

¹ Descartes faisait consister l'âme des bêtes dans le SANG et dans les ESPRITS, *qui en sont la partie la plus subtile*. Ce n'était qu'un principe de mouvement, et, pour ainsi dire, une âme matérielle.

Tout n'était point en nous pure fatalité.
Attention, mémoire et sensibilité,
Tendre amour maternel dans notre espèce entière,
Sont-ce là, dites-nous, les jeux de la matière ?
Oui, nous avons une âme, ou l'homme n'en eut pas.
Et ce qui nous faisait semblables, en tout cas,
C'étaient nos passions : colères, jalousies,
Amours, entêtements, vengeances, fantaisies,
Même une ferme idée et du tien et du mien,
Car il n'eût pas fait bon toucher à notre bien,
Et de notre logis réclamer le partage.
Enfin n'usions-nous pas d'un naturel langage
Qui créait entre nous d'intelligents accords ?
Pourquoi donc, lorsqu'à l'homme et d'esprit et de corps
Nous ressemblions tant, rompre ainsi l'harmonie
Et la chaîne, et jeter la distance infinie
D'une vie éternelle entre cet homme et nous ?
Faites-nous un destin semblable, mais moins doux. »
Là-dessus un petit diabolin noir se lève :
— « Maître renard, dit-il, un coup d'épingle crève,
Comme tu vas le voir, ton ballon effronté.
Un fait est sûr : chez vous manquait la volonté. »
L'âne, d'un verbe haut, affirma le contraire.
— « J'entends la volonté de bien ou de mal faire,
Dit l'Esprit. L'aviez-vous ? L'âme de l'animal
Eut-elle le rayon et du bien et du mal ?
Dites, quelqu'un en vous était-il responsable ?
Non !... Rien ne vous est dû. Votre âme est périssable.
Quel aplomb ! Il fait beau, Messire, en vérité,
Te voir ici prétendre à l'immortalité
Pour avoir en ta vie étranglé bien des poules !
Allons ! arrière ! Loin d'ici toutes ces foules !

A la mer ! Que le flot vous juge, et le néant ! »
Alors comme une digue apparut un géant,
Un éléphant de l'Inde, un calme philosophe,
Qui d'un brahmane en lui cachait toute l'étoffe.
Jadis dans Bénarès, fléchissant le genou,
Il avait habité le temple de Wishnou,
Et souvent écoutait la parole des prêtres
Qui dans le sein de Brahm absorbaient tous les êtres.
— « Ce maître intérieur qui veut et qui défend,
La conscience enfin, dit le grave éléphant,
Ne nous était point chose, à tout prendre, étrangère ;
Il en flottait en nous une lueur légère.
Quand nous sauvions un maître, un sentiment joyeux
Venait faire briller ce miroir à nos yeux,
Et nous rendre en secret un heureux témoignage. »
Un lion : « Affamé, respirant le carnage,
J'ai refusé jadis, dans le cirque romain,
De dévorer un homme exposé, dont la main
M'avait tiré du pied une épine sanglante ;
Mais je l'ai reconnu sous sa pâleur tremblante,
Et me suis couché là, me souvenant du bien.
Et de lui que pouvais-je encore attendre ? Rien. »
— « Un jour, dit un cheval, étant à l'attelage,
Et roulant dans Paris, je vis sur le dallage
Un corps d'homme en travers étendu sous mes pas,
Et je m'arrêtai court, car je n'ignorais pas
Quel mal j'allais causer. L'instinct, je le demande,
Saurait-il dominer l'intérêt qui commande ?
Or je le surmontai, car j'aimai mieux subir
Les coups de fouet d'un bras toujours prompt à sévir. »
— « Je puis aussi, Seigneur Diablotin, vous répondre,
Dit un orang-outang : Au Grand Jardin de Londres,

J'ai pris sous ma tutelle un des nôtres, chétif,
Que d'autres houspillaient, et qui, d'un cri plaintif,
Fuyait de tous côtés; une telle injustice
M'émut, moi simple orang; pour que cela finisse
Je fais signe au petit de venir près de moi,
Et gare aux mutins !... Force est restée à la loi. »
Le colosse reprend : « Même non responsable,
L'âme étant pur esprit, est-elle périssable ?
Et ne faudrait-il pas que l'Etre souverain
Voulût d'un acte exprès l'étouffer dans sa main ?
Mais par un don secret ou par expérience
Plusieurs de nous avaient ombre de conscience,
Et nous vous renvoyons tous vos traits épuisés.
L'homme de l'Occident nous a trop méprisés.
L'Orient, son aîné, plus près de la Nature,
Nous avait mieux compris; sans doute je m'assure
Qu'il s'avança trop loin en nous déifiant;
C'est qu'il voyait en nous, d'un œil moins méfiant,
Un symbole, un rayon des qualités divines.
Il est vrai que souvent, par des voix intestines
Nous étions inspirés d'admirable façon.
Quel génie à l'insecte avait fait la leçon ?
L'insecte, aveugle auteur de merveilles sans nombre !
La Nature à son but nous conduisait dans l'ombre.
Or son but c'était l'Ordre, et pour l'atteindre enfin,
Nous donnant sous son voile un art presque divin,
Elle mettait en nous le vrai rapport des choses.
Ou plutôt notre esprit étant né de ces causes,
Il retrouvait au fond de l'être ces rapports.
Parfois aussi livrés à nos propres efforts,
Nous en faisons jaillir un humble libre arbitre.
En somme qu'étions-nous, à l'un et l'autre titre ?

La lumière luttant avec l'obscurité,
Instinct et jugement, nature et liberté.
Nous étions une ébauche, une humanité moindre,
Où de l'humanité tout commençait à poindre. »
— « Oh ! tout !... » Excepté Dieu, reprit un diable. — « Hélas !
Qu'il nous ait fait défaut, je n'en disconviens pas,
Ce sublime rayon, mais s'il eût daigné luire,
Nous nous serions gardés, Messieurs, de l'éconduire. »
— « J'aimais, ajoute un aigle, à fixer le soleil. »
— « Et moi, dit l'alouette, à mon premier réveil,
Je m'enlevais au ciel, pour lui chanter mes joies. »
— « L'homme, dit un Grand ours, fut heureux dans ses voies,
Chez lui, par le travail des siècles écoulés,
Mille progrès divers se sont accumulés,
Tandis que dans un cercle immuable, uniforme,
Nous restions enfermés ; une distance énorme
Nous sépara bientôt ; mais prenez-nous tous deux
A ce point de départ où l'homme encor douteux,
Sauvage, comme nous habitait les cavernes,
Où des silex taillés, reconnus des modernes,
Armant sa main velue, il nous livrait combat,
Car il fallait que l'un ou l'autre succombât.
Nous disputions à mort de l'empire du globe.
Nous étions presque égaux, quand un jour il dérobe
Le feu du ciel¹ ; alors !... Mais en ces temps grossiers,
Qu'étaient pour lui ces mots : Dieu, principes premiers,
Conscience... ? Et pourtant, je le demande aux sages,
Est-il mort tout entier l'homme des premiers âges ? »
— « Et si nous demandons de revivre en ce jour,

¹ Nous entendons ici l'invention des arts, dans le sens du mythe de Prométhée, et non les armes à feu.

Ajoute un fier lion, c'est pour qu'à notre tour
Nous recevions enfin la juste récompense,
De ce joug de fer, — Oh ! je rugis quand j'y pense ! —
De ce long despotisme, implacable, effrené,
Que fit peser sur nous l'homme notre puiné.
Quels tourments en effet et quelles destinées
Que les nôtres, durant plus de cent mille années !
Doux, il nous subjuguait, forts, il nous massacrait,
Forts et doux, aux labeurs sans fin nous consacrait,
Petits, nous écrasait. Pour devenir fourrures,
Aliments de sa table ou frivoles parures,
Chaque heure par milliers nous tombions égorgés !
De tant et d'autres maux soyons enfin vengés !
Car ce n'était pas tout. O nature, toi-même,
A quelle loi de sang, toi, la mère suprême,
Nous as-tu condamnés ! Pour vivre et pour durer,
Sans cesse il a fallu nous entre-dévorer !
Tant que le monde fut monde, deux camps hostiles
Ont nourri parmi nous mille guerres civiles :
Ruminants, carnassiers, double création
Dont l'une absorbait l'autre, où l'immolation
Tenait les uns en peur et les autres en rage.
Mais aujourd'hui qu'enfin Dieu brise son ouvrage,
Nous venons demander le prix de tant de maux.
Justice ! » Ainsi parla le roi des animaux.
J'éprouvais, je l'avoue, une extrême surprise ;
Jamais à tout cela, s'il faut que je le dise,
Je n'avais bien songé ; j'en étais tout ému,
Curieux de la fin de ce drame inconnu.
Or de l'événement écoutez le plus rare.
(Le rêve offre souvent ce mélange bizarre.)
Au bruit de ces débats, les âmes des humains

Accoururent du ciel par les mêmes chemins,
Et planaient au-dessus de la foule animale,
Et dans cette assemblée illustre et sans rivale,
Où chaque âme flottait dans des rayons dorés,
Je distinguais d'en bas des fronts plus éclairés.
C'étaient d'anciens héros, des saints du moyen âge,
De nobles écrivains, et chaque personnage
Reconnaissait au sein de l'immense troupeau
Le serviteur, l'ami, prêt encor de nouveau
A se sacrifier, comme au temps de la vie.
Et chaque scène était de pareils mots suivie :

ULYSSE.

Quoi ! mon fidèle chien, est-ce que tu renaïs,
Aussi toi ? car je pense....

ARGUS.

Oui, je te reconnais,
Ulysse, comme au jour où tu revins de Troie,
Et qu'à tes pieds, rampant, je vins mourir de joie ¹.

¹ En représentant le chien d'Ulysse venant expirer aux pieds de son maître, nous nous sommes conformé à la tradition vulgaire, telle qu'elle est figurée, du reste, sur les deniers romains de la famille *Mamilia*. Mais, en réalité, tel n'est point le texte d'Homère. Le grand poète est à la fois plus naturel et plus touchant. Chez lui le chien est mourant de vieillesse et de maladie sur un fumier. Il reconnaît son maître et ne peut aller à lui. Il le salue seulement en agitant la queue et baissant les oreilles. Ulysse, qui le voit ainsi à l'écart, essuie furtivement une larme, mais comme il a intérêt à ne se point faire reconnaître d'Eumée, qui l'accompagne, il passe sans s'arrêter, et dit simplement : « Voilà un beau chien ! Est-ce un chien de chasse ou un chien de luxe ? » Eumée lui répond : « C'est le chien d'un homme mort bien loin d'ici, » et il lui raconte les anciens exploits de l'animal à la chasse. (*Odyssée*, XVII, 290 et suiv.)

ULYSSE.

Modèle de ta race et de fidélité,
Pauvre Argus, n'auras-tu d'autre immortalité
Que celle que t'avait faite le grand Homère,
Et qui passe aujourd'hui comme un songe éphémère ?

ARGUS.

Après avoir encore entendu cette voix,
Me faudra-t-il mourir une seconde fois !

ALEXANDRE LE GRAND.

Que vois-je sur ce roc ? Est-ce toi, Bucéphale,
Dont la tête vers moi se dresse triomphale ?
Toi que j'ai regretté comme un brave guerrier,
Comme un ami ; tu sais, magnanime coursier,
Que pour rendre immortels ton nom et tes services,
Et nos communs lauriers me tenant lieu d'auspices,
Aux rives de l'Hydaspe où nous fûmes vainqueurs,
J'ai construit une ville et fondé tes honneurs.

PORUS.

Grand prince, comme vous j'aperçois ma monture,
De son haut cavalier conforme à la stature ¹,
L'éléphant qui portait Porus en ces combats,
Où j'ai failli laisser la vie et mes Etats.
Au plus fort du péril, vous avez su peut-être
Comment ce serviteur vous déroba son maître ?

¹ Traduction à peu près littérale d'un passage de Plutarque. Porus, au rapport de l'historien, avait 4 coudées et une spitame de haut (2^m08). L'éléphant qui le portait était lui-même énorme. C'est même dans ce sens que Plutarque entend la conformité du cavalier et de sa monture. (*Alexandre*, ch. LX, édition Didot.)

ALEXANDRE.

J'en fus témoin, Porus, car j'étais près de vous,
De sa trompe terrible admirant les grands coups.
Puis tout blessé, sanglant, et vous sentant vous-même
Fléchir, il s'agenouille avec un soin extrême,
Comme une mère enfin dépose son enfant,
Et met bas son royal fardeau....

PORUS.

Cher éléphant,
Que ne puis-je, selon notre ancienne croyance,
Des âmes entre nous rétablir l'alliance !
Androclès, à son tour, reconnut son lion.
Comme un signe sacré, lu par Champollion,
Il reposait aux pieds d'un grand Sphinx symbolique,
Regardant son ami d'un air mélancolique.
— « C'est toi qui meurs, disait l'esclave, ô de nous deux
Toi certes le plus noble et le plus généreux ! »
Enfin tous s'écriaient d'un accord unanime :
— « Grâce, grâce pour eux ! que dans un noir abîme
Ne disparaissent point ceux qui nous ont aidés,
Ceux qui sur nos chemins, de sueur inondés,
Instruments du progrès, inconscients sans doute,
Mais dociles, ardents, succombaient sur la route ! »
— « Soit ! m'écriai-je alors, mais qui priera pour vous,
Crocodiles, serpents, tigres, requins, hibous ?...
Etiez-vous donc aussi des serviteurs honnêtes,
Des amis du progrès ? » — « Pourquoi non ? Pauvres bêtes ! »
Dit un charmant vieillard. A l'accent de sa voix
Légèrement gasconne, à sa fraise *Henri trois*,
A son large front chauve où la lumière règne,
A son esprit enfin, je reconnais Montaigne.

— « L'homme est aussi vraiment un étrange animal,
Dit-il, tout à son aune et le bien et le mal !
Ce qui lui fait dommage est fléau, danger, perte.
Son bien est l'absolu. Ceux-ci n'ont forfait, certe,
Qu'envers nous et non point vers la création ;
Ils n'ont fait qu'obéir à la sensation,
Aux lois, aux durs instincts que leur mère Nature
Avait logés en eux. L'homme était leur pâture,
Eux notre proie. Et puis, au branle d'ici-bas,
N'avaient-ils point un rôle, avec tous leurs dégâts ?
Que sais-je ? »

Alors un Saint d'angélique figure
Se leva. Jamais âme et plus droite et plus pure,
Jamais cœur embrasé d'amour universel
N'avait égal au sien respiré sous le ciel ;
Ce beau lis, cette flamme en nos temps inconnue,
Ce brûlant Séraphin, c'était François d'Assise.
Il changeait ses habits avec les malheureux,
Se mêlait à leur foule, embrassait les lépreux,
Doux comme la colombe avec des mœurs austères,
Parlant aux animaux, les appelant ses frères,
Même le feu, la Mort... « Hirondelles, mes sœurs,
Disait-il, quand je prie, inondé de douceurs,
Ne pourriez-vous jaser un peu moins haut ? Abeilles,
L'hiver est dur, affreux, de vous plus de merveilles,
Tenez, voici du miel et d'un généreux vin.
Insecte, que fais-tu, rampant sur le chemin ?
Prends garde que le pied du passant ne t'écrase. »
Doucement il l'ôtait. L'amour jusqu'à l'extase,
Jusqu'aux larmes, tel fut ce grand homme de foi.
Il se lève et s'écrie : « O Père, écoute-moi !
Père, tu ne saurais anéantir une âme.

Nous sommes tous sortis de tes mains, et la flamme
Qui nous anime tous est égale à tes yeux.
Devant ton infini, tout, la terre et les cieus
S'effacent ; il n'est plus grandeur ni petitesse,
Un brin d'herbe vaut l'homme, un ver vaut une Altesse.
Qu'ils forment donc à part une autre nation,
Tous ces humbles ! Le jour où ta création
Reçoit le sceau suprême et devient plus parfaite,
Père, souffriras-tu qu'elle soit incomplète ?
L'animal a vécu, c'est dire il a souffert.
L'avait-il mérité¹ ? Souvent il s'est offert
Victime, pour sauver ses petits ou son maître.
Or le dévouement, c'est le sublime de l'être.
Tu le sais bien, Seigneur ! Rends-leur donc ces beaux
Où vivant parmi nous en d'innocents séjours, [jours,

¹ C'est l'un des arguments de Malebranche pour refuser même une âme aux animaux : « Il n'y a pas lieu d'espérer, dit-il, que le commun des hommes se rende jamais à cette démonstration pour prouver que les animaux ne sentent point : sçavoir qu'étant innocens, comme tout le monde en convient, et je le suppose, s'ils étoient capables de sentiment, il arriveroit que sous un Dieu infiniment juste et tout puissant, une créature innocente souffriroit de la douleur, qui est une peine et la punition de quelque péché. Les hommes sont d'ordinaire incapables de voir l'évidence de cet axiome : *Sub justo Deo, quisquam nisi meretur, miser esse non potest*, dont saint Augustin se sert avec beaucoup de raison (*Oper. perf.*) contre Julien, pour prouver le péché originel et la corruption de notre nature. (*Recherche de la Vérité*, L. IV, ch. XI, *sub fin.*) » Au reste, cet argument avait été déjà mis en avant par le P. Poisson de l'Oratoire, dans un petit ouvrage intitulé : COMMENTAIRE OU REMARQUES SUR LA MÉTHODE DE RENÉ DESCARTES. A Vandosme, chez Sébastien Hip, imprimeur de Son Altesse. MDC.LXX, in-8°. (Le P. Poisson avait été, croyons-nous, Supérieur de la Maison de Vendôme.) V. pp. 157 et suiv. L'auteur développe même longuement le principe de saint Augustin, cité plus haut. Il est donc plus que probable que Malebranche aura emprunté cette argumentation à son confrère de l'Oratoire. (La première édition de la *Recherche de la Vérité* est de 1674.)

Doux et libres, avant notre chute funeste,
Ils trouvaient sur la terre un Paradis modeste.
Là qu'à jamais unis et réconciliés,
Dans une sphère infime ils vivent à tes pieds.
D'instincts plus purs, jouant et dormant sur les mousses,
Ils représenteront les affections douces.
Et puisque le Ciel doit élargir notre esprit,
Si tu permets qu'en eux ton grand nom soit inscrit,
Ils ne te lourent point d'une bouche indécise.
Grâce, Seigneur ! » Ainsi parla François d'Assise.
Plutarque, Michelet, La Fontaine étaient là,
Et d'un semblable accord chacun aussi parla.
Alors une Voix douce et puissante, ineffable,
Laissa tomber du ciel ce décret admirable :
— « Qu'ils vivent ; excepté la Mort, nul ne mourra ! »
A ces mots il se fit un immense hurra,
Effroyable concert, discordante bataille,
Où lions et taureaux donnaient la basse-taille,
Et sur les cris ardents de l'aigle et du condor
Les doux oiseaux chanteurs jetaient la note d'or.
Jusqu'au trône divin cette clameur conduite,
Signe victorieux, mit les diables en fuite.
Puis la terre parut sombrer !... Je m'effrayai,
Je bondis sous mon drap et je me réveillai.

Ch. BOUCHET.

7 janvier 1874.

NOTE

.... La doctrine
Qui fait de l'animal une pure machine.

Descartes n'était pas aussi absolu qu'on le croit généralement dans son système sur les animaux. Sa correspondance renferme à cet égard des concessions singulières. Dans la Lettre LIV, A un Seigneur ¹, après avoir établi longuement l'automatisme ou du moins l'absence de toute pensée en eux, il ajoute : « On peut seulement dire que bien que les bestes ne fassent aucune action qui nous assure qu'elles pensent, toutesfois à cause que les organes de leurs cors ne sont pas fort différens des nostres, on peut conjecturer qu'il y a quelque pensée jointe à ces organes, ainsi que nous expérimentons en nous, bien que la leur soit beaucoup moins parfaite. A quoy ie n'ay rien à répondre, sinon que si elles pensoient ainsi que nous, elles auroient une âme immortelle aussi bien que nous ; ce qui n'est pas vray-semblable, à cause qu'il n'y a point de raison pour le croire de quelques animaux, sans le croire de tous, et qu'il y en a plusieurs trop imparfaits pour pouuoir croire cela d'eux comme sont les huîtres, les éponges, etc. » Dans sa Lettre LXVII, à Henri More, savant anglais ², il revient sur la même pensée. — Nous traduisons le texte latin : « Bien que je tiennne pour démontré qu'on ne peut prouver qu'il y ait quelque pensée dans les animaux, je ne crois pas pour cela qu'on puisse démontrer qu'il n'y en ait aucune, par la raison qu'une intelligence humaine ne pénètre pas leur organisation. (*Non ideo puto posse demonstrari NULLAM esse, quia mens humana illorum corda non peruadit.*) Mais en examinant ce qu'il

¹ Ed. Clerselier. 1663. In-4°. T. I^{er}, p. 162.

² Ibid., p. 273.

y a de plus probable sur ce sujet.... etc. » Et il trouve qu'il est moins probable d'accorder une âme immortelle aux vers, aux moucheron, aux chenilles, etc., que de croire qu'ils se meuvent comme des machines. Mais, lui répond Henri More, ne pourrait-on pas imaginer que de pareilles âmes seraient, pour ainsi dire, comme les appelle Ficin, le sable et la poussière de la vie du monde.... etc. ¹. Et dans cette même lettre LXVII : « Remarquez cependant, je vous prie, dit encore Descartes, que je parle de la pensée, non de la vie ou de l'action de sentir. Je ne refuse en effet la vie à aucun animal, attendu que je la fais consister dans la seule chaleur du cœur. Je ne leur refuse pas davantage le sentiment, en tant qu'il dépend d'un organe corporel (*nec denego etiam SENSUM quatenus ab organo corporeo dependet*) ². » Il semble ne parler ici que des sensations proprement dites, mais dans la lettre LIV, citée plus haut, il avait déjà dit : « Pour les mouvements de nos passions, bien qu'ils soient accompagnés en nous de pensée, à cause que nous avons la faculté de penser, il est néanmoins très-évident qu'ils ne dépendent pas d'elle, parce qu'ils se font souvent malgré nous, et que par conséquent ils peuvent être dans les bestes, et même plus violents qu'il ne sont dans les hommes, sans qu'on puisse pour cela conclure qu'elles aient des pensées. » Et plus bas : « Ainsi toutes les choses qu'on fait faire aux chiens, aux chevaux et aux singes, ne sont que des mouvements de leur crainte, de leur espérance ou de leur joie, en sorte qu'ils les peuvent faire sans aucune pensée ³. » Mais quoi ! si l'animal perçoit des sensations ou éprouve des passions, est-ce le corps qui les perçoit et les éprouve ? Ce serait contraire à toute la philosophie cartésienne. Il faut donc que l'animal ait une âme, quelle qu'elle soit ⁴. Il est vrai que Malebranche explique tous ces sentiments d'une façon matérielle, par les pro-

¹ Ed. Clerselier. 1663. In-4°. T. I^{er}, p. 235.

² Ibid., p. 275.

³ Ibid., p. 161.

⁴ Sur les concessions de Descartes, au sujet de l'automatisme, on peut voir le petit ouvrage du P. Poisson, pp. 145 et suiv. V. notre note, p. 199.

priétés du corps et le mouvement des esprits animaux. Nous ne reproduirons pas ici son singulier raisonnement ¹. Malebranche d'ailleurs ne fait aucune concession ; il est absolu. Écoutons-le pour voir jusqu'où un esprit éminent peut aller dans une fausse voie : « Comme Dieu a fait le chien particulièrement pour l'homme, afin que l'homme de son côté se liât avec son chien, il y a mis une disposition à faire certaines contorsions et mouvements de tête, du dos et de la queue, qui, bien qu'ils n'ayent de soi nul rapport aux pensées de l'âme, fait naître naturellement dans l'homme celle que son chien l'aime et le flatte ². » On est confondu en lisant de pareilles choses. Pour nous, si l'on nous disait que Dieu a créé des machines tout exprès pour débiter des systèmes philosophiques et, qu'il leur fait faire des contorsions de raisonnement pour persuader aux hommes qu'elles disent la vérité, cela nous paraîtrait presque aussi vraisemblable, et tout aussi respectueux pour la Divinité.

L'erreur de ces grands esprits a été de ne pas savoir sortir de l'âme humaine, et de ne pas concevoir plusieurs degrés dans la nature des âmes, et par conséquent dans la forme possible de l'immortalité.

On sait quelle charmante réfutation La Fontaine a donnée du paradoxe de Descartes :

.

Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit !
Pour moi, si j'en étois le maître
Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfants ³.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.

¹ V. *Recherche de la Vérité*, L. VI, 2^e partie, ch. VII. T. III, p. 254 et suiv. de l'édition de 1712.

² Ibid., p. 448 de la même édition.

³ Ce rapprochement entre les animaux et les enfants avait été déjà fait par Henri More. Descartes lui objectait, que les animaux manifestaient bien par des

Ce dernier vers, le plus profond peut-être qu'ait écrit le fabuliste, contient la vraie solution. Le bonhomme l'avait mieux trouvée que le grand philosophe. Nous avons vu pourtant que Descartes en avait approché, puisqu'il ne niait pas absolument qu'il y eût aucune pensée chez l'animal, parce qu'il n'y avait pas la pensée humaine. Il y a, en effet, la pensée inconsciente. Mais c'était là un phénomène peu connu du XVII^e siècle, qui avait précisément fondé sur la conscience de la pensée la philosophie nouvelle. Et la pensée n'est pas seulement inconsciente chez l'animal, elle est encore implicite, c'est-à-dire que les éléments n'en sont pas démêlés. La conscience toutefois n'est pas toujours absente, du moins chez les grandes espèces, mais ce qui manque toujours et chez toutes, c'est l'analyse, c'est l'ABSTRACTION. L'animal ne sait pas abstraire. Là est le secret de son infériorité à notre égard. Voilà aussi pourquoi la Nature lui a refusé le don de la parole, qui n'est que l'expression de notre analyse et en devient à son tour l'instrument.

signes extérieurs leurs instincts naturels, la colère, la crainte, la faim, etc., mais que l'homme seul, et même le plus stupide, usait de la parole et déclarait une pensée. Son contradicteur lui répond : « Nec infantes ulli (*loquuntur*) per aliquam multa saltem mensium spatia, quamvis plorent, rideant, irascantur, etc. Nec diffidis tamen, opinor, quin infantes sint animati, animamque habeant cogitantem. » (Ibidem, Lettre LXVIII, p. 285.)

ERRATA

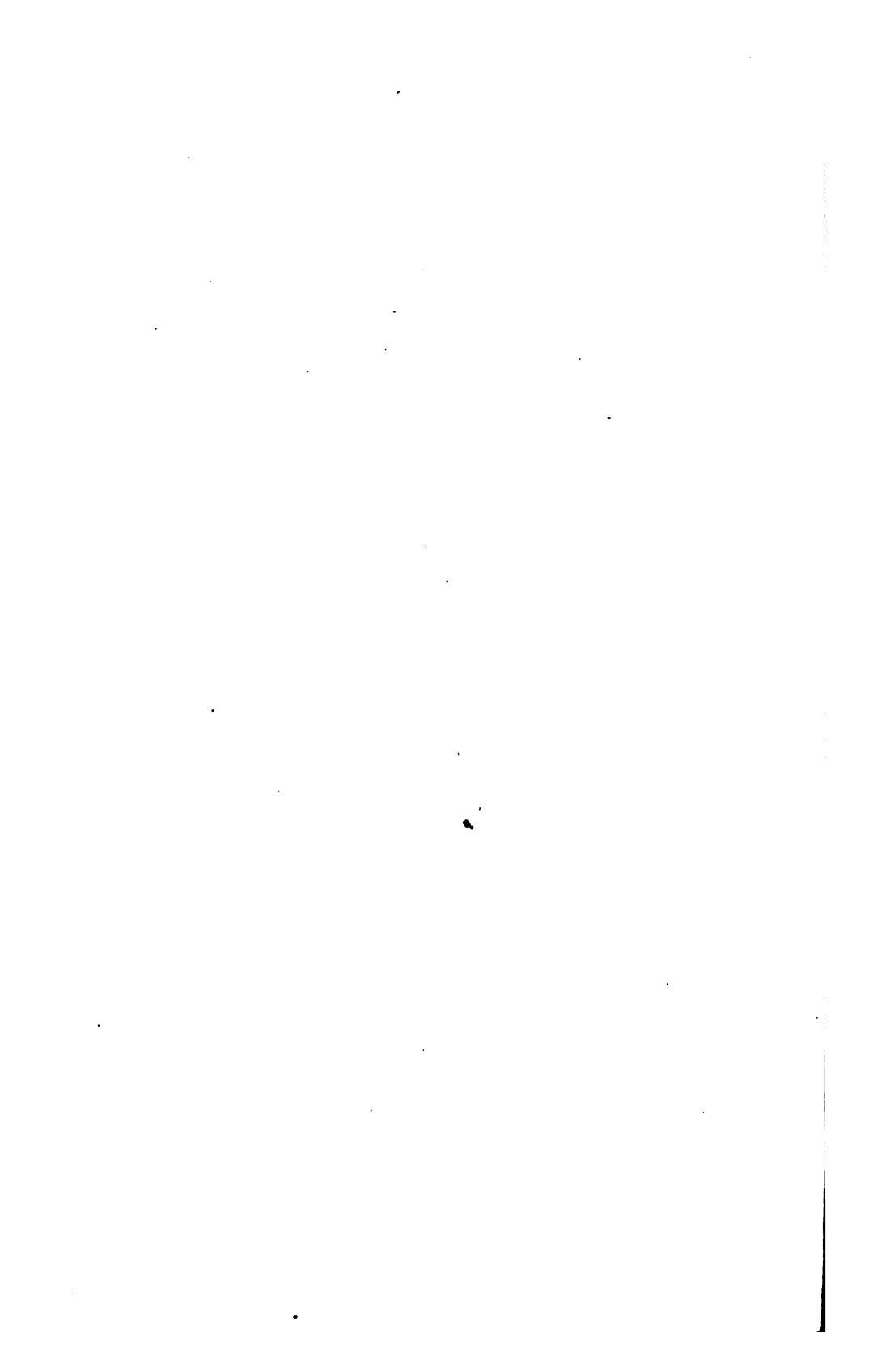
Tome XIII (année 1874), p. 225, ligne 4 :

Au lieu de : En voici l'inscription : « Hic jacet Hugo Ursolii miles dn. de Fontenailles aia (?) ejus die mercurii, ante fest. beati Bricii obiit dcs miles anno dni millesimo CCI octavo. Requiescat in pace. »

Lisez : « Hic jacet Huguo Yrsolii miles, dominus de Fontenailles, anima ejus requiescat in pace. Die Mercurii ante festum beati Bricii obiit dictus miles anno domini millesimo CC^o octavo. »

Tome XIV (année 1875), p. 19 (*Erratum*) :

Au lieu de *diffunderat*, lisez *diffinderat* (2 fois).



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU

VENDOMOIS

14^e ANNÉE — 3^e TRIMESTRE

JUILLET 1875

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, s'est réunie en assemblée générale le jeudi 15 juillet 1875, à deux heures, dans la grande salle du Musée.

Cette séance était publique, et plusieurs personnes étrangères à la Société y assistaient.

Étaient présents au Bureau :

MM. Nouel, président; de la Panouse, vice-président; de Maricourt, conservateur; l'abbé L. Bourgogne, Launay, Martellière-Bourgogne, A. de Trémault, membres;

Et MM. l'abbé Barbereau, Bézier, l'abbé C. Bourgogne, Chardonneret, Ch. Chautard, Fleuret, sous-préfet, Godineau, d'Harcourt, Hésine, l'abbé Lefebvre, P. Lemer cier, l'abbé Monsabré, le Frère Narcisse, G. Renault, de Rochambeau, de Salies, Thillier, Turquand, de la Vallière.

M. Nouel, Président, déclare la séance ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître les noms des membres nouveaux admis par le Bureau depuis la séance du 15 avril 1875 ; ce sont :

MM. ROLLAND Edmond, notaire à Vendôme ;
le baron DE LA TOURNELLE, Conseiller général, au
château de Fargot, par Montoire ;
MICARD, au château de Fleurigny, commune de Saint-
Rimay ;
LATOUCHE, jardinier, à Vendôme ;
BLANCHEMAIN Paul, à Castel-Biray, par Saint-Gaultier
(Indre) ;
PICARD-LIGNEAU, marchand de bois, à Vendôme.

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

OBJETS OFFERTS OU ACQUIS

depuis la séance du 15 avril 1875.

I. — ART & ANTIQUITÉS.

NOUS AVONS REÇU :

De M. PICARD-LIGNEAU, nouveau membre de la Société :
Un lot de SILEX TAILLÉS, trouvés dans le Vendômois (Faye, Villeromain, etc.), couteaux, pointe de lance, haches polies, et non polies ; en tout 7 objets.

De Madame CH. BOUCHET :

Une petite HACHETTE, finement taillée, de 33 mill. de longueur, trouvée à Vendôme.

M. Jubault, ouvrier à Vendôme, a exécuté, pour le compte de la Société, avec beaucoup de succès un COFFRE à charnières en os, sur le modèle que nous avait prêté l'abbé Desnoyers, d'Orléans. Ce coffre est une *restauration* conforme à celui trouvé dans les fouilles de Pompeï, et qui a fait connaître d'une manière définitive l'usage des *tubes en os* dits sifflets, etc.

De M. Constant GUIGNARD :

Un HUILIER et une petite chopine en vieille faïence.

Par ENVOI du Ministère des Beaux-Arts :

26 objets dont suit le détail :

CÉRAMIQUE.

- 2 Oenochoés, terre noire, collection Campana ;
- 2 Olpés id. id.
- 3 Canthares id. id.
- 1 Cylix archaïque id. id.
- 1 Prochoïs vernissé, avec ornements, id.
- 1 Lecythe à figures ;
- 1 Cylix ;
- 1 Plat vernissé ;
- 2 Lampes ;
- 8 Aryballes ;
- 1 Vase de terre commune à anses ;
- 2 petites Amphores ;

BRONZE.

- 1 Miroir, collection Campana.

De M. LAROCHE, à Villavard :

Une HACHE en fer, très-oxydée ; une agrafe de ceinturon en bronze : une petite tasse en verre, hémisphérique ; un petit pot à anse, en poterie noire, brisé. — Tous ces objets ont été trouvés

par M. Laroche dans une sépulture à Villavard. (V. au même Bulletin le rapport de M. Launay sur cette découverte.)

De M. Pierre MAHOUEAU :

Une double empreinte en cire rouge d'un sceau de l'ELECTION DE VENDOSME. Armes de France, embrassées du collier du Saint-Esprit. — XVIII^e siècle.

II. — NUMISMATIQUE.

De M. CHARBONNET, membre de la Société :

Une petite monnaie en cuivre d'Aurélien. (*Fides militum*. Deux guerriers soutenant une petite Victoire.)

De M. l'abbé LEFEBVRE :

Une pièce en cuivre de Georges III, roi d'Angleterre, 1819. On lit au revers la devise : HONI SOIT Q MAL Y PENSE.

Une petite pièce de 10 c., 1808, Jérôme Napoléon, roi de Westphalie.

III. — BIBLIOGRAPHIE.

& Notes résumées de ce qu'il y a de plus intéressant
pour notre Société
dans les bulletins ou livres entrés dans notre Bibliothèque.

Dons des Auteurs ou autres :

De la part de l'Université royale de Norwège, à Christiania, avec la mention suivante :

DET KGL. NORSKE UNIVERSITET.
(L'Université Royale de Norwège)

A CHRISTIANIA.

L'Université Royale de Norwège à Christiania m'a chargé de transmettre à votre illustre Institution les écrits ci-joints, en vous priant de vouloir bien les accepter comme une marque de la haute considération de notre Université pour ladite Institution scientifique.

Secrétaire de l'Université Royale de Christiania,
C. HOLST.

RECHERCHES sur la chronologie égyptienne, d'après les listes généalogiques, par J. Lieblein (avec neuf tables autographiées). Titre noir et rouge. Christiania, 1873. Magnifique volume gr. in-8.

Neuf brochures suédoises, dont suivent les titres :

To nyfundne norske Rune-Indskrifter fra den ældre Iærnalder. Af Sophus Bugge, 1872. (Inscriptions runiques.) Planche lithographiée.

Hexe og dåkinfen comparativ fremstilling. Af C. A. Holmboe, 1873.

Asaland. II. Af C. A. Holmboe. 1872.

Et lidet fund af Mynter fra Ilte Aarhundrede. Af. C. A. Holmboe. 1871. (Découverte de monnaies du XI^e siècle.) Planche lithographiée.

Om Vægten af nogle Smykker fra Oldtiden af ædelt Metal. Af. C. A. Holmboe. 1871. (Planches.)

To norske Oldsagfund. Af O. Rygh. 1872. (Planche.)

Norske Broncelegeringer fra Jernalderen. Af O. Rygh. 1873. (Station de l'âge du bronze en Norwége.)

Om Helleristninger i Norge. Af O. Rygh. 1873. (Carte géographique.)

Om et lidet fund af Mynter fra II^e Aarhundrede fra Stange paa hedemarken. Af C. I. Schive. 1873. (Planche.) (Sur la découverte de monnaies du XI^e siècle.)

Plus une brochure anglaise traduite du suédois : The ancient vessel found in the parish of Tune. Norway. Christiania. 1872. In-4^e. Planche. (L'ancien navire découvert dans la paroisse de Tune. Norwége.)

Recherches sur le culte de la Sainte Vierge, dans la ville et le diocèse de Blois, par l'abbé Dupont. Blois. 1875.

Les grands Italiens au XIX^e siècle, 1^{re} série. Ugo Foscolo. Manzoni. Conférences faites à Paris par M. Nonce Rocca. In-8^o de 156 p. Paris. 1875.

L'auteur, qui nous avait donné déjà la biographie de Manzoni, la reproduit ici, en lui opposant comme un vigoureux contraste celle de Foscolo. M. Rocca, qui habite aujourd'hui Tunis, a dû faire imprimer son livre à Bône, loin de ses yeux, et prie qu'on ne le rende pas responsable des nombreuses fautes d'impression qui s'y trouvent.

Par ENVOI du Ministère de l'Instruction publique :

Romania. N° 13, janvier 1875.

Revue des Sociétés savantes des départements. Livraisons de septembre, octobre, novembre et décembre 1874.

P. 289, on trouve l'analyse des copies de 2 pièces tirées des archives du département de Loir-et-Cher, et envoyées par M. l'abbé Landau, aumônier de l'Ecole normale de Blois. Ces 2 pièces intéressent le Vendômois ; en voici le sujet :

1^o Une charte par laquelle Ursion, seigneur de Fréteval, s'engage envers les moines de Marmoutier à ne construire ni moulins ni écluses sur le Loir, entre Villeprovert et Moulin-Neuf. Cette charte porte la date de 1139.

2^o Extrait d'une charte, également du XII^e siècle, par laquelle le seigneur de Lavardin concède un droit de pêche aux moines de Lavardin,

De M. DELAGRANGE, notaire à Blois, à la prière de M. de Rochambeau :

Deux pièces manuscrites, originales, sur papier, des 24 janvier et 24 février 1562, très-intéressantes pour l'histoire de Vendôme. On les trouvera *in extenso* dans le prochain Bulletin. — Le filigrane du papier est une licorne grossièrement dessinée.

Par ÉCHANGE avec les Sociétés savantes ou les Revues :

Mémoires de la *Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers.* L. XVII, N°s 2, 3, 4 de 1874. (Planches.)

Société Archéologique de Bordeaux. T. I^{er}, 2^e fascicule, octobre 1874.

Bulletin de la *Société Dunoise*. N° 24, avril 1875.

Bulletin de la *Société Archéologique d'Eure-et-Loir*. N° 108, 1875.

Comptes rendus de la *Société Française de Numismatique et d'Archéologie*. T. IV, 1873, et T. V, 1874.

Mémoires de la *Société nationale des Antiquaires de France*. 4^e série, T. V, 1874.

Bulletin de la *Société Archéologique du Midi de la France*. Séances du 14 juillet 1874 au 16 février 1875.

Tables générales des Mémoires de la même Société. 1^{re} série. 9 vol. (1831-1871).

Bulletin de la *Société Archéologique de Nantes*. T. XIII, 3^e et 4^e trimestres 1874.

Bulletin de la *Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1^{er} trimestre 1875.

Bulletin de la *Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*. 2^e série, T. III, 1873-1874.

Bulletin de la *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*. 2^e série, T. XIV, 4^e trimestre 1874.

Mémoires de la *Société des Sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise*. T. II.

Comité Archéologique de Senlis. Comptes rendus et Mémoires, 1874. 1 vol. in-8°. (Planches.)

Bulletin de la *Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*. 1874, T. XXVIII. (8^e vol. de la 2^e série.)

Polybiblion. 2^e série, T. I (XV^e de la collection), 4^e, 5^e et 6^e livraisons; avril, mai, juin 1875.

Par ABONNEMENT ou par ACQUISITION :

Bulletin monumental. 5^e série, T. III, Nos 2 et 4, 1875.

Dictionnaire du Mobilier français, par M. Viollet-Leduc. T. VI, 2^e fascicule, 1875.

Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme. 11^e année, 2^e série, T. VI, 1^{re}, 2^e et 3^e livraisons, 1875.

Mélanges de numismatique. 3^e et 4^e fascicules (janvier et avril 1875).

Le Saint-Graal ou le Joseph d'Arimathie. Première branche des Romans de la Table-Ronde, publié d'après des textes et des documents inédits, par Eug. Hucher. T. I. Le Mans, Monnoyer, 1875.

Ce premier volume, imprimé avec un soin et un luxe qui font grand honneur aux presses de M. Monnoyer, contient :

1^o Une étude sur l'origine du roman du Petit Saint-Graal et sur ses différentes versions ; 2^o Des notes et pièces justificatives concernant l'auteur, Robert de Borron et sa famille ; 3^o Une traduction littérale de ce roman ; 4^o Les textes originaux de sa rédaction au XIII^e siècle, d'après le manuscrit Cangé, 4, n^o 748 de la Bibliothèque nationale, et d'après le manuscrit Ambroise-Firmin Didot ; 5^o L'examen du manuscrit Huth de Londres ; 6^o Une étude sur *le Perceval* en prose qui termine le manuscrit Ambroise Didot ; 7^o enfin le texte du *Perceval*.

On sait que « le Saint-Graal fut cette écuelle bénie, dans laquelle Jésus fit d'abord son *Sacrement* dans la maison de Simon le Lépreux, et que plus tard un Juif recueillit et porta à Pilate... qui le donna à Joseph d'Arimathie... Joseph y recueillit les gouttes de sang qui découlaient du corps du Sauveur. Enfermé pendant 42 ans dans un pilier creux, la présence du Saint-Graal suffit pour faire oublier à Joseph prisonnier les angoisses de sa faim et lui conserver une jeunesse de formes qui le rendit méconnaissable à ses proches, à l'expiration de ces 42 années... Bref, le Graal est une source inépuisable de grâces et de *bienfaits terriens*. »

L'ouvrage que publie le savant antiquaire du Mans aura trois volumes, et sera une des richesses de notre bibliothèque.

CH. CH.

IV. — HISTOIRE NATURELLE.

Par ACQUISITION faite à un habitant de Chauvigny :

Une LOUTRE et une TAUPE blanche ; ces pièces ont été montées à Paris.

De M. LEGUÉ, à Mondoubleau :

Un GROS-BEC (*coccothraustes vulgaris*, Vieill.), tué cet hiver à Mondoubleau.

De M^{lle} DUBURGUE, directrice des postes à Manthelan (Indre-et-Loire) :

Un lot de COQUILLES FOSSILES des sables tertiaires de Manthelan.

De M. MANCEAU, cordonnier à Saint-Amand-de-Vendôme :

Une tranche de BOIS noirci par un long séjour dans l'eau. Ce morceau provient d'un gisement curieux d'arbres énormes (chênes?) qui ont été extraits pendant l'hiver de 1874 d'une fosse desséchée, appelée fosse des Rabideaux, à Saint-Martin-des-Bois. Ces arbres se trouvaient enfouis au-dessous d'une couche de vase de 2^m. Nous devons ces renseignements et l'envoi de l'échantillon au zèle de M. Tremblay, curé de Saint-Martin-des-Bois.

Par ACQUISITION :

Echantillons de BOIS PÉTRIFIÉ trouvés dans la craie de la côte Saint-André (Villiers).

E. N.

REMERCIEMENTS sincères à tous les donateurs que nous venons de nommer.

CHRONIQUE

On trouve aux *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, séance du 19 avril 1875 (tome 80, p. 988), un travail intitulé :

MÉTÉOROLOGIE. — *Sur la trombe des Hayes (Vendômois)*,
3 octobre 1874, et sur les ravages qu'elle a produits,
par M. FAYE.

M. Faye est membre de l'Académie des Sciences (section d'Astronomie) et inspecteur général de l'Université. Il est l'auteur d'une théorie nouvelle sur la formation des taches du soleil, qu'il assimile aux cyclones terrestres. Les discussions qui se sont élevées au sujet de cette théorie ont ramené l'attention sur celle des cyclones, tornados et trombes. M. Faye a développé ses idées à ce sujet dans une remarquable notice insérée à la fin de l'Annuaire du Bureau des Longitudes pour 1874, et intitulée : *Défense de la loi des tempêtes*. Pour les soutenir contre les attaques dont elles sont l'objet, il recherche les récits détaillés des trombes et de leurs effets.

L'article dont il s'agit commence ainsi :

« Dans le court séjour que je viens de faire à Vendôme, j'ai reçu de M. Nouel, professeur de physique au Lycée, des renseignements très-intéressants sur ce météore. M. Nouel est allé étudier sur les lieux, à peu de distance au sud de Vendôme, les traces laissées sur le sol par son passage ; il a recueilli les témoignages et rédigé pour le *Bulletin de la Société Archéologique du Vendômois* une notice très-intéressante, qui a paru en 1872... »

M. Faye analyse ensuite longuement le travail de notre Président, en six pages in-4^o, et fait passer sous les yeux de l'Académie la carte qui accompagne la description du météore, p. 989 :

« J'appelle l'attention de l'Académie sur la carte que je dois à M. Nouel : on y voit la marche de la trombe depuis sa première

apparition, au village de la Ribochère, jusqu'à sa disparition, 49 kil. plus loin, au nord de Blois, près de Saint-Bohaire. »

On voit donc que, grâce à notre Société Archéologique et à son Bulletin, la trombe du Vendômois figure avantageusement au nombre des pièces du procès qui s'instruit actuellement dans le monde savant au sujet du phénomène si étrange et si important des trombes.

Dût la modestie de notre Président en souffrir, je citerai encore un passage d'une autre note de M. Faye sur le même sujet (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, séance du 24 mai 1875, tome 80, p. 1270).

Après avoir combattu certains préjugés relatifs à l'action des trombes, il s'exprime ainsi :

« Quelle différence entre ces récits, où les idées préconçues tiennent une si grande place, et le compte rendu que j'analysais dernièrement d'un petit tornado du Vendômois, où la science n'a pas une ligne, pas un mot à retrancher, parce que le savant physicien qui en est l'auteur s'est franchement attaché à décrire les faits sans se laisser influencer par aucune idée préconçue ! »

Nous n'ajouterons rien à un pareil témoignage. Il parle assez de lui-même. Quand on est accueilli de la sorte par le premier corps savant de la France, on a le droit d'être fier. Notre Société peut être fière aussi, car cet honneur fait à son Président rejaillit sur elle.

CH. B.

La Société Archéologique et Historique de l'Orléanais, dans sa séance du 23 avril 1875, prenant en considération le nombre et le mérite des mémoires adressés au concours qu'elle avait institué au mois de janvier 1874, a statué : Que le prix à décerner, primitivement fixé à huit cents francs, serait élevé à mille francs et divisé en premier et second prix. Elle a décerné un premier prix *ex æquo* à M.... et à M. Dupré, bibliothécaire de la ville de Blois, membre de notre Société, pour son mémoire intitulé : *Etudes sur les institutions municipales de Blois*.

Elle a décerné un second prix *ex æquo* à M... et à M. de Salies, membre de notre Société, pour son mémoire intitulé :

Monographie de Trôo (Loir-et-Cher). Nous aurons à revenir sur cet important travail, qui intéresse spécialement le Vendômois.

Une mention *très-honorable* a été accordée à M. Lucien Merlet, archiviste d'Eure-et-Loir, et membre de notre Société, pour son travail intitulé : *Catalogue des auteurs nés dans le département d'Eure-et-Loir, ou y ayant résidé et y ayant écrit*.

Ces récompenses ont été décernées le samedi 8 mai, à l'Institut (Orléans), dans la séance que présidait M. Egger.

Un membre de la Société nous fait observer qu'en signalant dans la dernière Chronique l'existence d'une rue Ronsard à Tours et à Paris, nous aurions pu rappeler qu'une des rues les plus importantes de Montoire, conduisant de la place au pont Saint-Oustrille, rue percée en 1855, sous l'administration de M. Chauvin, décédé, est dédiée au poète vendômois et presque montoirien. En résumé, nous connaissons actuellement trois rues Ronsard, l'une à Montoire, l'autre à Tours, la troisième à Paris.

Nous pouvons même en citer une quatrième, qui existe ou du moins existait à La Rochelle, au temps même du poète, comme il nous l'apprend dans ces vers, où il parle de ses ancêtres :

*Dont la noble vertu que Mars rend éternelle
Reprint sur les Anglois les murs de la Rochelle
Où l'un de mes ayeux fut si preux, qu'aujourd'hui
Une rue à son los porte le nom de luy.*

ELÉGIE XX.

Par arrêté du 19 juillet dernier, M. le Ministre de l'Instruction publique a alloué une somme de *trois cents francs* à la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois.

E. N.

RAPPORT
SUR LA
DÉCOUVERTE D'UNE ANCIENNE SÉPULTURE
A VILLAVARD

Par M. G. LAUNAY.

Mesdames et Messieurs,

Il y a six ans, nous avons déjà fait part à la Société d'une découverte importante, qui eut même de l'écho jusqu'à la Sorbonne.

Il s'agissait d'une sépulture gauloise, trouvée par hasard au milieu d'une prairie, dans la plaine de Villavard, entre les deux ruisseaux de *Sasnières* et de *Saint-Rimay*, et située sur cette dernière commune.

M. l'abbé Bourgogne, l'un de nos plus zélés collègues, qui, il y a six ans, nous avait signalé cette découverte, est venu de nouveau, tout récemment, appeler l'attention de la Société Archéologique sur la rencontre d'une sépulture d'un autre âge et à peu près dans les mêmes conditions.

D'après l'avis de M. le curé de Villavard, nous nous sommes transportés dans cette commune le 29 juin dernier, avec M. Nouel, président de la Société.

Mis immédiatement en rapport avec le sieur Laroche, l'auteur de la découverte, nous sommes allés ensemble,

accompagnés de M. l'abbé Bourgogne, visiter les lieux, et nous rendre compte de ce qui nous avait été signalé. C'est le résultat de cette inspection que nous venons vous soumettre.

A un kilomètre à l'O.-N.-O. de l'église de Villavard, et à 400 mètres environ du Loir, la plaine présente une surélévation de terrain (A, fig. 1), d'une superficie de 5 ares à peu près, formant une sorte d'îlot dépourvu de végétation.

Il s'est formé là un amas de gravier, recouvert à peine de quelques centimètres de terre végétale, tandis que les terrains environnants nous ont semblé très-favorables à la culture.

Nous avons été frappés, en arrivant, de la conformité de ce terrain avec celui du cimetière gallo-romain de Pezou, présentant aussi, comme à Villavard, une surélévation appréciable.

La portion de terrain que nous avons sous les yeux était déjà, depuis de longues années, exploitée comme sablonnière, quand tout récemment le sieur Laroche, qui en est propriétaire, et qui se livrait à son travail habituel d'extraction, rencontra sous sa pioche une sorte de vase; trop mince pour résister au coup qui vint l'atteindre, il tomba en morceaux à ses pieds.

Devenu alors plus prudent dans la continuation de son travail, le sieur Laroche en vint à former dans le gravier une tranchée, dont nous donnons la coupe fig. 2. La fosse indiquée par les lettres B C D E mesure 2^m20 de long sur 58 à 60 centimètres de large, à peu près comme les fosses actuelles, avec une profondeur de 1^m,30 au-dessous du sol. Le dessus de la fosse avait été comblé par la terre végétale, et le fond était couvert

d'un lit de 2 centimètres d'épaisseur, ressemblant à un mélange de cendres noires et de sable fin.

A l'extrémité septentrionale de la fosse, le sieur Laroche a trouvé une hache en fer sans son manche, fig. 3, assez bien conservée ; une agrafe de ceinturon en bronze, fig. 4 ; une sorte de coupe, d'une certaine dimension, qui fut brisée en morceaux au début de la fouille.

A l'autre extrémité de la fosse, il a rencontré un vase à anse gris noir, en terre mal cuite, fig. 5, et une sorte de gobelet en verre très-mince, à nuance verdâtre et de forme hémisphérique, fig. 6.

Etions-nous en présence d'une sépulture isolée, comme nous l'avions été, en 1869, dans la même plaine et à un kilomètre de distance environ ? Nous ne le pensons pas, ou du moins nous espérons qu'il n'en sera pas ainsi, car nous avons remarqué dans le terrain plusieurs indices de fosses semblables. Nous voyons en effet en K, à un mètre de distance à droite, une cavité remplie, comme la première, par la terre végétale. Quoiqu'elle ait été fouillée devant nous sans amener de résultat, il n'y a pourtant pas lieu de conclure qu'elle ne contenait aucun objet. Rien, en effet, ne prouve que la portion déjà enlevée, et dont nous n'avons pu apprécier les dimensions, n'était pas celle qui nous aurait fourni la preuve que ces excavations étaient de véritables fosses funéraires. Nous conservons l'espoir que le terrain qui reste à fouiller nous ramènera encore à Villavard, pour y constater de nouvelles découvertes. Nous comptons sur la vigilance de M. l'abbé Bourgogne et sur l'intelligence du sieur Laroche. Celui-ci a généreusement offert au Musée de Vendôme les objets qu'il a recueillis, en se contentant de demander, comme compensation, la fa-

veur de visiter nos collections, que nous nous sommes empressés de lui accorder.

Nous voici arrivés maintenant au point le plus difficile de notre tâche, celui de déterminer l'époque de la sépulture de Villavard. Est-elle gallo-romaine, c'est-à-dire de l'époque de l'incinération, que pourraient faire supposer l'absence d'ossements, les vases découverts et la présence du lit de cendres qui nous avait été signalé, sans que nous ayons pu le constater par nous-mêmes ? Jusque là la supposition était possible.

D'un autre côté, différentes remarques venaient contrarier cette opinion : d'abord la forme de la fosse, ses dimensions, sa profondeur, qui sont celles des inhumations, et qui diffèrent de la simple cavité gallo-romaine destinée à recevoir l'urne cinéraire ; la présence de la hache surtout, qui ne se rencontre jamais dans les sépultures à incinération, et qui caractérise principalement l'époque mérovingienne.

Mais, nous dira-t-on, cette époque, indépendamment de la hache, de l'agrafe et de certains vases, offre toujours des restes nombreux d'ossements et de cercueils, dont nous n'avons pas trouvé trace et dont il est difficile de se figurer la disparition complète. Faudrait-il voir dans ce noir sédiment, garnissant le fond de la fosse, du lignite ou bois fossile provenant des planches du cercueil consumé par le temps, auquel il manquerait pourtant les vestiges des clous destinés à assujettir ces planches ?

M. l'abbé Cochet, que la science archéologique vient de perdre, dans son remarquable travail *la Normandie souterraine*, parle d'une découverte identique à la nôtre, faite à *Londinières* en 1841, et qu'il attribue à l'époque mérovingienne. Comme celle de Villavard, elle se com-

posait d'une hache en fer, d'un vase en terre et d'un gobelet de verre, sans faire mention d'ossements trouvés en même temps, quoiqu'il en signale toujours la présence dans toutes les autres sépultures de cette époque.

Faudrait-il attribuer notre découverte à l'époque de transition entre la sépulture à incinération et celle à inhumation, commençant à la fin du III^e siècle, et dont parle aussi M. l'abbé Cochet ? Toujours est-il que nous aurions eu besoin des conseils de sa longue expérience pour déterminer d'une manière certaine l'âge de cette sépulture, qui n'en est pas moins des plus curieuses par son ancienneté et par le lieu qui la recélait.

Cette plaine de Villavard nous offre, en effet, un intéressant sujet d'études par la variété des sépultures qu'on y rencontre, et qui fait remonter à une époque très-reculée la date de l'occupation des premiers habitants de cette contrée.

Nous signalerons d'abord en T, fig. 1, le tombeau gaulois de 1869, comptant déjà quelques milliers d'années d'existence.

Puis vient en G, fig. 1, une sépulture gallo-romaine, des premiers siècles de notre ère, découverte il y a environ quinze ans; et enfin, en A, celle qui fait l'objet de ce rapport, et que, dans tous les cas, on peut au moins faire remonter au VI^e ou au VII^e siècle.

Parlerons-nous, pour compléter cette variété de sépultures dans cette commune, de la découverte faite dans la chapelle d'une ancienne commanderie, dite *Saint-Jean-du-Temple*, de 6 urnes en terre, remplies de charbon, et de 4 cercueils en pierre, dont l'un, à son extrémité la plus large, était garni d'une pierre creusée en forme d'oreiller pour y placer la tête ?

Cette dernière sépulture nous amène jusqu'au XI^e ou au XII^e siècle.

Nous avons raison de dire que ce petit coin de notre arrondissement, qui se recommande en même temps par sa position des plus pittoresques, peut offrir à l'archéologue un sujet d'observations très-variées.

Merci de nouveau, en finissant, à M. l'abbé Bourgogne de Villavard.

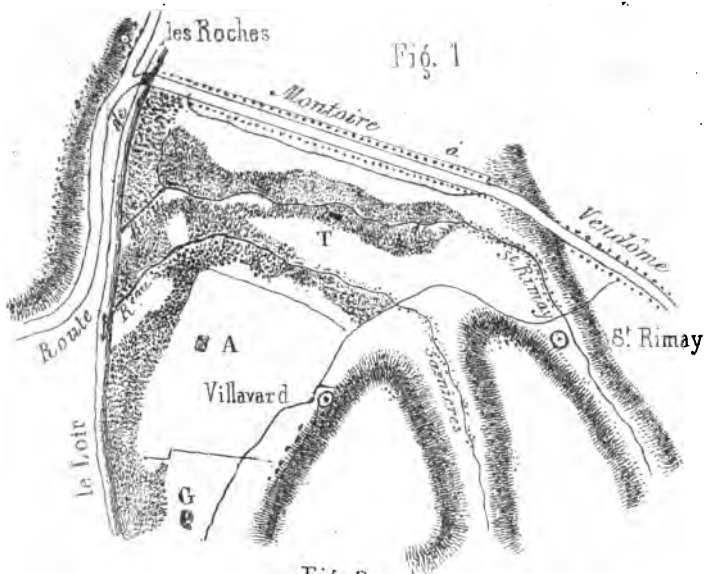
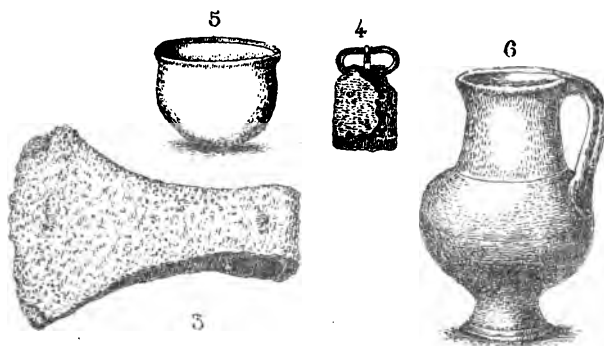
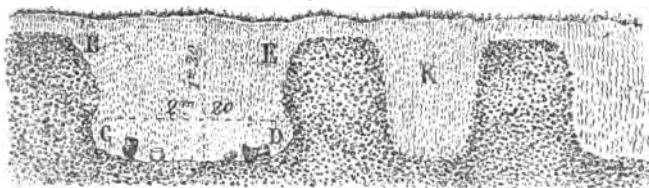


Fig. 2





HISTOIRE

DE LA

MOBILE DE VENDÔME

Par M. DE MARICOURT,

Ex-capitaine de la 8^e compagnie, 2^e bataillon, Mobile
de Loir-et-Cher,
Ancien officier au 16^e de Ligne.

L'année dernière, notre Président, faisant appel au zèle de tous, demandait que notre Société s'occupât de réunir les matériaux qui serviraient un jour à faire l'histoire de l'invasion allemande dans notre pays.

Tandis qu'il développait cette patriotique pensée, chacun de nous revit comme en un mauvais rêve les scènes auxquelles il avait assisté pendant cette lamentable époque.

Je me retrouvai dans les mélancoliques plaines de Beauce, environné d'une troupe armée de Vendômois, combattant, souffrant et mourant pour la France, et il me parut que la plus glorieuse page de ces douloureuses chroniques serait celle que nos héroïques mobiles ont marqué de leur sang. Cette page, j'ai réclamé l'honneur de l'écrire.

C'était imprudent ; l'histoire contemporaine est difficile à faire. Mais j'ai continué mon travail jusqu'au bout, soutenu par le désir de déposer un modeste et tardif hommage sur les tombes ignorées de mes frères d'armes.

Je ne me suis permis aucune appréciation sur les événements militaires auxquels j'ai pris part : soldat, j'ai ambitionné l'obéissance passive comme la première des vertus militaires ; Français, je regarde comme la plus honteuse des lâchetés celle qui insulte les vaincus.

Que mes camarades ne m'accusent pas d'avoir voulu mettre en relief la compagnie que j'ai eu l'honneur de former et de commander. La compagnie de Vendôme n'a fait que ce qu'ont fait les autres du régiment ; mais c'est son histoire à elle que je raconte ; c'est elle que suit mon récit, sans la moindre intention de l'élever au-dessus de ses chères compagnes de souffrances et de gloire, les compagnies des autres cantons du département.

En évoquant le passé que je raconte, j'ai revu bien des visages amis, je n'ai nommé que des morts. — Qu'on ne cherche pas à voir dans ces quelques noms une préférence injuste à l'égard de ceux que je n'ai pas nommés. J'ai cité ceux qui s'imposaient pour ainsi dire à moi dans le cours du récit. — A la fin, j'ai réuni les noms, également chers, également glorieux, de tous les mobiles de la compagnie morts pour la France.

En voyant comment sont tombés ces Vendômois, nous pouvons lire les tristes annales de nos défaites, le cœur profondément affligé, mais le front haut et le regard tourné vers l'avenir.

Le 17 août 1870, tous les jeunes gens de vingt à vingt-six ans, des cantons de Broué et Morée, Mondoubleau et Savigny, Montoire et Saint-Amand, Vendôme et Selommes, furent réunis pour la première fois dans le grand manège du quartier de Vendôme.

Les contingents de ces cantons, groupés deux à deux dans l'ordre indiqué ci-dessus, formaient les 5^e, 6^e, 7^e et 8^e compagnies du 2^e bataillon des mobiles de Loir-et-Cher.

Avouons-le de suite, l'aspect de cette réunion, bruyante et indisciplinée, n'avait rien d'encourageant pour les officiers chargés de transformer ces jeunes gens en soldats, sans aide, sans cadres, sans aucun de ces moyens qu'offre l'armée active.

En songeant à la grandeur de cette tâche, peut-être serait-on plus indulgent pour les régiments des mobiles qui n'ont pas été à la hauteur des circonstances.

On commença par choisir, parmi les hommes qui semblaient les plus intelligents et animés de plus de bonne volonté, des cadres de sous-officiers et de caporaux. Naturellement le hasard eut la plus grande part à ces nominations.

La compagnie de Vendôme offrait plus de ressources que les autres, car plusieurs jeunes gens de la ville avaient fait l'exercice pendant quelques jours ; nous dûmes donc céder une partie de notre effectif à d'autres cantons.

En général, ces premiers choix furent assez heureux ; il fallut cependant en modifier quelques-uns plus tard. En tous cas, comme aucun des nouveaux galonnés n'avait servi, ils avaient peu d'autorité sur leurs camarades de

la veille, et si nos compagnies faisaient quelques progrès à l'exercice, l'esprit de discipline et de subordination ne faisait que décroître.

Il fallait dépayser la mobile.

L'autorité le comprit, et les quatre compagnies furent dispersées en des cantonnements éloignés. La huitième, cantons de Vendôme et de Selommès, fut dirigée sur Onzain.

Nous partîmes le 1^{er} septembre, à cinq heures du matin. Ce départ n'eut rien de solennel ; bien peu prenaient alors au sérieux le rôle de la mobile, et ce fut le plus gaiement du monde que se firent, au Temple, les adieux aux quelques parents et amis qui nous avaient escortés jusque-là.

Qui pouvait prévoir les vides effrayants que, trois mois après, les balles et la mitraille ennemies devaient faire dans cette troupe tumultueuse et bigarrée ? Qui pouvait prédire que tant d'insoucians voyageurs, qui partaient en chantant, leur mince bagage au bout d'un bâton, ne reverraient jamais le grand clocher de la Trinité, vers lequel ils se retournaient pour mesurer le chemin déjà parcouru entre le foyer où ils seraient attendus et le champ de bataille inconnu où ils devaient tomber ?

A Blois, on donna à chaque homme une blouse grise à collet rouge, un ceinturon, un fusil à baguette, et un de ces képis blancs qu'ils devaient illustrer.

Quand, le lendemain, nous nous réunîmes dans la cour de la caserne pour faire l'appel et partir pour Onzain, la mobile, presque armée et presque uniformément vêtue, avait déjà *l'air de quelque chose*, au dire des hommes, ravis de leur bonne mine.

Les mobiles de Vendôme garderont toujours un doux souvenir d'Onzain, de l'excellent accueil des habitants

qui nous logeaient, de la facilité avec laquelle ils y vivaient grassement pour leurs vingt sous. Les poètes de la compagnie chantèrent cette Capoue des bords de la Loire, et plus tard, dans les mauvais jours, quand une voix gaillarde entonnait ces couplets naïvement fanfarons, le doux nom d'Onzain, jeté à travers la boue et la neige, la faim et l'épuisement, ramenait le sourire aux lèvres et le courage au cœur.

Cependant la vie d'Onzain n'était pas oisive ; bien au contraire. En un mois, toute la progression de l'instruction militaire fut rapidement parcourue, jusqu'au tir à la cible inclusivement. C'était bien court assurément, mais la moyenne d'intelligence de nos hommes était bien supérieure à celle de l'armée active ; j'en appelle à tous ceux qui ont servi dans les deux armées. La bonne volonté, d'ailleurs, était remarquable, et il n'y avait guère de minute dans la journée qui fût perdue pour l'instruction.

La discipline faisait quelques progrès. On s'occupait aussi, mais avec une lenteur extrême, de notre équipement ; on commençait à distribuer parcimonieusement ces souliers de carton et ces effets que huit jours de marche devaient réduire en haillons. Je ne reviendrai plus sur ces distributions, source de tant de souffrances physiques pour les hommes, morales pour nous, obligés de leur faire accepter ces choses sans nom ; il est des fanges trop nauséabondes pour qu'on s'expose à les remuer sans nécessité.

Je voudrais aussi passer sous silence ces immondes excitations à la révolte contre lesquelles nos hommes avaient à lutter sans cesse ; mais leur attitude fut toujours trop honorable pour que je puisse la taire.

Vers les premiers jours d'octobre, un ordre nous rap-

pela à Blois. C'était nous rapprocher de l'ennemi ; ce fut un enthousiasme général.

Le caporal Guibert lui-même, dit le père *Tranquille*, dansait sur la place en jetant son képi en l'air. Pauvre Guibert ! c'était un de ces modestes héros qui s'ignorent eux-mêmes, ne demandant qu'à faire leur devoir à l'insu de tous. Doux, obligeant, timide et résigné toujours, au feu c'était un brave.

Nous rentrâmes au chef-lieu plus militairement que nous n'en étions sortis un mois auparavant, marchant bien au pas et alignés, le fusil correctement à l'épaule, tambour battant, clairon sonnant.

Le clairon sonnait très-faux ; mais un gros garçon soufflait dedans jusqu'à ce que les larmes coulissent le long de ses joues gonflées et cramoisies, et les sons criards qu'il arrachait à son instrument enthousiasmaient nos mobiles.

Cette musique dura peu ; notre clairon eut la petite vérole, et la caisse du tambour fut crevée à Coulmiers par une balle. A cette époque, nous avions à nous occuper d'autre chose que d'harmonie, et nous n'eûmes plus d'instruments.

Après quatre jours de casernement à Blois, nous partîmes pour Oucques. C'était encore un pas vers l'ennemi, qui approchait d'Orléans.

La compagnie des pompiers de Blois, ses officiers en tête, nous escorta jusqu'à Villebarou. Là, une pièce de vin blanc nous attendait sur la route ; pompiers et mobiles fraternisèrent à pleins bidons. Une seconde pièce suivit la première ; une troisième approchait. Les officiers de mobiles, épouvantés, firent sonner la marche, hélas ! un peu trop tard déjà. Les adieux se firent avec larmes, et la compagnie de Vendôme s'éloigna sans au-

cune dignité, mais en criant ; « Vive Villebarou ! Vivent les pompiers de Blois ! » avec une effrayante conviction. Longue route, triste arrivée à Oucques.

Le vin blanc de Villebarou fermentait-il encore sous les képis blancs, ou passait-il sur la mobile une de ces inexplicables épidémies d'indiscipline, qui de temps en temps sévissaient tout à coup sans cause apparente ? Je ne sais, mais il fallut huit jours à la compagnie pour reprendre son équilibre.

La petite vérole commençait à nous frapper ; les mauvais jours approchaient ; on les sentait venir, et l'on se hâtait de compléter l'instruction et l'organisation.

Une après-midi, des coups sourds et lointains retentirent, c'était la grande voix du canon qui grondait vers Toury. Hélas ! le lendemain nous apprenions encore une défaite.

Dès lors nous entendîmes chaque jour parler de l'ennemi, qui rançonnait les villages à quelques lieues de nous.

Le 17 octobre, à neuf heures du soir, ordre vint de partir immédiatement pour Binas. Cédant aux prières journalières des habitants, notre commandant y réunissait toutes ses compagnies disponibles pour tenter d'enlever des maraudeurs ennemis.

A onze heures du soir, nous étions en route. Il fallait, en effet, toujours au moins deux heures pour rassembler les hommes, leur donner le temps de nouer leurs effets dans un mouchoir, réquisitionner des voitures, y charger l'énorme bagage que chaque compagnie traînait après elle pendant cette période d'organisation, où chaque jour nous arrivaient des caisses d'effets, dont un grand nombre absolument inacceptables, mais qu'on ne pouvait laisser derrière soi. Il fallait, en outre,

assurer la subsistance du lendemain, puisque nous ne touchions pas encore les vivres de campagne ; solder les comptes d'ordinaire ; faire rentrer les postes et détachements souvent éloignés ; recommander aux habitants les hommes malades, que refusaient les hôpitaux déjà pleins. Dans l'armée active, trois officiers, six sous-officiers et huit caporaux se partagent cette besogne. Dans la mobile, le capitaine était obligé de faire à peu près cela tout seul, et l'on comprendra que bien souvent, lors de ces brusques et fréquents départs, un pauvre chef de compagnie ait envié le sort d'un cheval de fiacre.

La nuit était sereine et limpide, et les vastes plaines de la Beauce, où tant d'entre nous dorment aujourd'hui leur dernier sommeil, couvertes de fils de la Vierge, resplendissaient comme l'Océan aux rayons de la lune.

Cette fois, nous marchions bien à l'ennemi, et le plus joyeux entrain régnait dans la compagnie de Vendôme. Aux plaisanteries gauloises, aux chansons risquées, répondaient les fanfaronnades insensées, et de bons gros éclats de rire circulaient de rang en rang.

Peu à peu la lassitude ramena le silence ; d'ailleurs, nous étions en pays ennemi. Il fallait arriver à Binas avant le jour, et nous marchions très-vite.

En tête de la colonne s'avancait d'un pas tranquillement rapide le grand Adet, de Mazangé, le caporal de la première escouade, l'un des plus beaux garçons qu'on pût voir, et l'un des meilleurs aussi. Il nous parlait avec attendrissement de son joli moulin, près du Gué-du-Loir, de ses projets, de ses modestes rêves d'avenir ; avenir désormais bien court, dont une balle prussienne devait, à Loigny, résumer tous les rêves.

À quatre heures du matin, un « Qui vive ! » nous arrêta. Nous étions à Binas, où nous avaient précédés

presque toutes les compagnies de l'arrondissement. Nous allâmes passer quelques heures mollement étendus dans une grange ; c'était encore le temps du sybaritisme.

L'embuscade que nous tendions échoua complètement : les Allemands ne vinrent pas.

Le commandant fit déguiser l'adjudant Dubois et l'envoya reconnaître les positions de l'ennemi. Ce pauvre Dubois était un garçon très-intelligent, très propre à la commission dont on le chargeait, car il était du pays. Plus tard il fut nommé sous-lieutenant. A Loigny, il fut tué.

Dubois nous apprit que les Allemands avaient levé leur camp de Charsonville, mais que des hulans réquisitionnaient aux environs d'Ouzouer-le-Marché.

Nous y fûmes : les hulans s'éloignèrent à notre approche, et pour la première fois nous vîmes les cavaliers ennemis.

Historien véridique, je ne puis faire l'éloge de la contenance des mobiles à cette première vue de l'ennemi, et pourtant ce n'étaient que quelques cavaliers galopant au loin dans la plaine. A l'heure des dangers réels, ils sauront montrer assez de bravoure pour pouvoir rire eux-mêmes d'un instant de faiblesse.

Notre marche en avant était au moins inutile ; la nuit venait ; les hulans semblaient sortir de terre ; ils galo-paient tout autour de nous dans la plaine. Nous étions à quatre ou six lieues au plus du camp allemand, à dix ou douze au moins de la première sentinelle française ; nous revînmes sur nos pas.

Notre retour fut d'une indicible tristesse ; nous étions excédés de fatigue, ayant fait treize lieues depuis la veille au soir ; mais la souffrance physique n'était rien.

Notre première expédition était avortée ; nos hommes avaient manqué de courage et de sang-froid. Fallait-il donc s'être donné tant de peine pour ne pouvoir même arriver à regarder l'ennemi de loin ?

Et, pour achever de nous accabler, dès que le soleil eut disparu, une immense lueur rouge vint embraser l'horizon à notre droite, et le bruit se répandit aussitôt, je ne sais comment, que c'était Châteaudun que les Prussiens brûlaient.

A Binas, nos hommes tombèrent épuisés dans des granges. Ceux de Vendôme avaient fait trente lieues. Mais presque aussitôt il fallut repartir. Les Allemands nous avaient sans doute suivis, et au jour nous ne pouvions manquer d'être cernés.

Encore une fois toutes les compagnies se séparèrent. La 8^e partit pour Viévy-le-Rayé. Ni chants ni joyeux propos n'égayèrent notre longue route ; la lueur des flammes où s'abîmait Châteaudun nous guidait à travers la forêt de Marchenoir, et, à quatre heures du matin, nous arrivions à notre cantonnement, après avoir fait vingt-trois lieues en trente heures.

Il serait ingrat de nommer Binas sans adresser un reconnaissant souvenir à l'excellent curé, qui nous y reçut si bien, et dont les Prussiens mirent la tête à prix, quelques jours plus tard, pour punir l'ardent patriotisme avec lequel il faisait tomber leurs éclaireurs dans des embuscades françaises.

Quelques jours se passèrent à Viévy sans autre incident que les distributions d'effets et les préoccupations de la nourriture de chaque jour. Faire vivre dans un tout petit village 215 hommes, à raison de 0,75 c. par jour, et cela dans un moment où la crainte des Prussiens faisait cacher blé et bestiaux, c'était malaisé.

Mais la compagnie offrait assez de ressources pour se suffire à elle-même ; elle avait bouchers et boulangers qui se mirent à l'ouvrage.

Quant aux officiers et aux raffinés qui dédaignaient l'ordinaire, moyennant une énorme pension ils obtenaient, à chaque repas, un hareng et une bouteille de piquette au cabaret. Que nous étions déjà loin d'Onzain !

Mais il n'était plus temps de songer à ses aises. Un mobile vint un jour tout essoufflé nous appeler en soutien de la 4^e compagnie du bataillon, menacé à Ecoman par les Allemands. Arrivés au pas de course, nous vîmes en effet un gros escadron de lanciers prussiens qui passait dans la plaine, mais hors de portée de nos vieux fusils à baguette.

Comme nous revenions à Viévy, nous rencontrâmes un régiment de lanciers français. Le colonel nous donna ordre de retourner à Ecoman et d'y attendre ses instructions. Deux compagnies de ligne venaient d'y arriver ; nous formâmes les faisceaux derrière elles, et nous attendîmes les instructions jusqu'au soir.

La nuit vint. Les fantassins dressèrent leurs tentes. Nous, qui n'en avions pas, nous nous étendîmes sur la terre nue autour de nos feux de bivouacs. Quelques boîtes de paille formèrent tant bien que mal des abris contre le vent déjà très-froid.

Cette première nuit en pleins champs nous parut dure ; toute poésie à part, on dort mal dans un sillon, et quand on se réveille tout engourdi, c'est une singulière sensation de voir les étoiles briller sur sa tête.

Vers quatre heures du matin, les officiers de la ligne firent lever leurs hommes. Les autres, n'ayant ni sacs ni tentes, furent de suite debout et alignés. « Nous

sommes les premiers soldats de France ! » disaient-ils gaiement en attendant les fantassins ; heureuse vanité, qui devait engendrer plus tard les nobles émulations du champ de bataille.

Le capitaine divisionnaire d'infanterie nous dit qu'on allait combattre. Nous suivîmes donc la ligne ; mais, quand le jour nous montra jusqu'à l'horizon lointain la plaine nue et vide d'ennemis, nous fîmes demi-tour et revînmes à Viévy-le-Rayé. Quant aux instructions qui nous avaient fait passer une nuit à la belle étoile et près de vingt-quatre heures à jeun, nous les attendons encore.

Le lendemain, ordre vint d'aller à Fréteval échanger nos vieux fusils à baguette contre d'excellents remington. La route était longue, le temps aff. eux. La colonne s'égara ; mais la joie d'avoir ces excellents fusils fit trouver tout charmant. Une splendide aurore boréale illumina notre retour.

Deux ou trois jours après, nous eûmes nos tentes, nos sacs, nos couvertures, nos ustensiles de cuisine, enfin un drapeau !

Pauvre petit drapeau de la 8^e compagnie ! Il n'était pas très-réglementaire : il avait plutôt l'air d'un jouet d'enfants que de l'enseigne d'hommes de guerre ; mais il recut le baptême du feu et le baptême du sang, et sa courte histoire fut héroïque. Une dame de Vendôme l'avait confectionné. Deux mobiles allèrent le chercher ; l'un d'eux, Héron, promit, avec la verve qui le caractérisait, de rapporter avant huit jours un casque prussien en échange du guidon. De retour à Viévy, Héron et son camarade demandèrent une permission de deux jours, et partirent, déguisés en paysans, du côté des avant-postes allemands. Dès le lendemain, Héron, fidèle

à sa promesse, rapportait le tolback d'un hussard prussien. Lui et son camarade avaient été hardiment chercher deux cavaliers dans les avant-postes ennemis, et les avaient amenés dans une embuscade de paysans.

Cette action fit du bruit; les deux mobiles de Vendôme furent mis à l'ordre du jour. Le commandant des avant-postes leur fit les offres les plus avantageuses pour les engager à servir d'espions à l'armée; ils refusèrent.

Héron devint notre porte-drapeau. Après la bataille de Coulmiers, il montrait fièrement un trou fait par une balle dans la soie, au milieu des lettres de l'inscription : *Mobile de Vendôme, 8^e compagnie*. A Loigny, le pauvre Héron tomba, le cerveau traversé par une balle. Mais, plus heureux que tant de nos vrais drapeaux, le petit guidon de Vendôme, réduit à l'état de haillon sanglant, fut sauvé par l'héroïsme d'un Vendômois et ne resta point aux mains de l'ennemi.

Qu'on me pardonne d'anticiper souvent sur le cours des événements. Tout le long de mon récit, je revois les images amies de ceux dont j'ai longtemps partagé la dure existence, et ma pensée se reporte involontairement à l'instant suprême où je les vis tomber pour ne plus se relever.

Vers le 25 octobre, nous étions à peu près complètement équipés, et l'on nous envoya à la ferme de la Girardière, en avant d'Ecoman, former un des anneaux de la chaîne d'avant-postes que la mobile de Loir-et-Cher avait l'honneur de fournir devant la forêt de Marchenoir, pour couvrir la formation de l'armée de la Loire.

Là, chaque jour et surtout chaque nuit, le remington parlait. Tantôt c'était une reconnaissance ennemie qui passait à distance, tantôt des cavaliers invisibles dont on entendait le galop dans les ténèbres; plus souvent en-

core, un buisson agité par le vent, l'ombre d'un nuage ou un animal échappé d'une ferme, qui ne répondaient pas au « qui vive ! » et essuyaient le feu des sentinelles. C'étaient des alertes continuelles ; la vie d'avant-poste est pleine d'émotions. Elle n'est pas non plus dépourvue de charmes. Par une nuit froide et toute semée d'étoiles, il faisait bon rêver au doux foyer en parcourant la ligne des sentinelles, dont la forme obscure se dessinait vaguement sur la clarté du ciel. Un « qui vive ! » parfois un peu ému, rompait le grand silence ; une batterie de fusil craquait, puis, le mot échangé, on s'approchait du compatriote, qui, entortillé dans sa couverture, ne livrait à la bise que ses sourcils et le bout de son fusil. « Quoi de nouveau ? — Rien ! » Et le regard interrogeait le grand horizon, noir, froid, plein de mystères et de menaces, où se tenait l'ennemi, et quelques mots à demi-voix ramenaient la chaleur au cœur, car ils rappelaient le toit béni sous lequel on priait pour le retour du soldat.

Lit, table, chaise au coin du feu, tous ces raffinements du luxe n'étaient plus désormais qu'un lointain souvenir ; mais les granges et les étables fournissaient des gîtes confortables, et les marmites cuisant en plein air sur des feux de bois verts répandaient les plus appétissants parfums, surtout quand des mobiles *débrouillards* avaient rapporté du bois une ample récolte de champignons, parmi lesquels s'était glissé, par mégarde, un lapin ou un levraut.

Mais la petite vérole sévissait cruellement, et presque chaque jour il fallait réquisitionner une carriole pour emporter à Morée ou à Vendôme, à travers pluie, vent et froid, un malheureux à peine enveloppé dans sa petite couverture. Encore fallait-il que la maladie fût en

plein cours pour qu'on ne le laissât pas coucher pêle-mêle avec ses camarades.

Le fermier, surtout la fermière, nos hôtes, non contents de se rendre désagréables par tous les moyens possibles, nous rançonnaient sans pitié, et se chargeaient de nous préparer à la réception qui nous attendait en Beauce, où nous devons bientôt nous familiariser avec cette patriotique demande : « Si je vous vends cela, qu'est-ce que je pourrai demain donner aux Prussiens ? » Ne voulait-elle pas, cette aimable fermière, faire passer notre pauvre vieux Rambourg en cour martiale pour trois poires ramassées sur l'arbre ! A vrai dire, Rambourg ou le *petit moblot*, comme on l'appelait familièrement, était un type peu intéressant : il avait environ cinquante ans et les cheveux blancs. Qu'était-il au juste ? Nul ne le sait bien clairement, car il fut ivre pendant les deux mois qu'il passa à la compagnie de Vendôme. Là où tout le monde mourait de faim et de soif, Rambourg était encore ivre ! Il sortit ivre-mort d'un cachot où il avait passé quatre jours, à Viévy, gardé par deux sentinelles que l'expérience amusait, et qui ne lui avaient donné que de l'eau. Le pauvre diable était bon camarade, assez soumis et très-bravé au feu. A Loigny, lui aussi fut tué d'une blessure affreuse. C'était un remplaçant.

Nous étions à La Girardièrre, quand notre commandant, M. de Montlaur, fut nommé lieutenant-colonel de tout le régiment de Loir-et-Cher, auquel on réunit, un peu plus tard, un bataillon de mobiles de Maine-et-Loire. Le régiment, ainsi formé à trois bataillons, devint le 75^e mobile. Le 2^e bataillon fut alors commandé par M. Sampayo, dont la mémoire sera toujours chère à tous les Vendômois.

A la même époque, un bruit sinistre se répandit; nous refusâmes d'abord d'y croire, mais il fallut bien se rendre à l'évidence, qui tuait en nous tout espoir. Metz avait capitulé !

La grande armée française n'existait plus. Des régiments de réserves et de rappelés formés à la hâte, des mobiles vêtus de haillons, devaient désormais supporter seuls le poids de la guerre et combattre sinon pour le salut, au moins pour l'honneur de la France.

Tribuns populaires et journalistes ne cessaient de nous envoyer, de leurs chauds cabinets de travail, cette phrase banale : « Vaincre ou mourir ! » La mobile de Loir-et-Cher la prit au sérieux, et l'heure approchait où, après avoir vaincu trois fois, elle allait tomber presque tout entière en une série de glorieuses défaites.

Le 6 novembre, par un froid aigu, nous quittâmes La Girardièrre pour aller camper à Saint-Léonard.

Pour la première fois nous vîmes cette armée de la Loire dont nous faisons partie sans croire beaucoup à son existence.

Depuis un mois nous vivions le regard et la pensée en avant vers l'ennemi, sans avoir le temps de voir ce qui se passait en arrière. Aussi ce fut une grande surprise d'apercevoir les tentes alignées des deux côtés de la route jusqu'à l'horizon et d'être arrêtés presque à chaque pas par des sentinelles en pantalons rouges.

A Saint-Léonard tout le bataillon se trouva réuni pour ne plus être désormais séparé qu'accidentellement. Nous commençâmes à toucher les vivres de campagne et à ne plus coucher que sous la tente.

La mobile de Loir-et-Cher, deux mois et demi après son premier rassemblement, entra dans une ère nouvelle, celle des combats.

Après notre première nuit de camp, le réveil fut très-gai ; on était heureux de retrouver ses camarades des autres compagnies. Il faisait un temps superbe, et le café de l'intendance était excellent. On nous distribua les sabres baïonnettes arrivés la veille, et comme nous songions à déjeuner, tout en causant des bruits d'armistice qui circulaient alors, la grande voix du canon éclata soudain à quelques lieues de là.

« Voilà l'armistice qui se signe, s'écria gaiement le commandant ; rompez les faisceaux et sac au dos ! »

Aussitôt ordre vint de courir au bruit du canon.

En un instant les tentes furent roulées, la viande et le pain entassés dans les marmites, les marmites bouclées sur les sacs, et les sacs chargés sur les épaules, et nous partîmes en toute hâte à travers la forêt de Marchenoir, laissant les bagages à la garde des invalides :

Le canon tonnait toujours. Des officiers d'ordonnance, des pièces d'artillerie, des fourgons passaient au grand galop et divisaient notre colonne ; la route était jonchée de pain et de viande, que les hommes jetaient pour alléger leur course.

Puis un cri parcourut toute la colonne : « Sac à terre ! Pas gymnastique ! » Beaucoup d'hommes s'arrêtèrent pour cacher leur sac sous bois, et toute la colonne prit le pas de course dans un désordre indescriptible. Nous traversâmes, toujours courant, Marchenoir, puis Saint-Laurent-des-Bois.

Au bruit du canon se mêlaient maintenant le déchirement de la mitrailleuse et le crépitement de la fusillade. Une charretée de blessés nous croisa : « Courage, courage, les moblots ! » nous cria un chasseur à pied tout ensanglanté. En cet instant vraiment solennel qui précède le combat, les mobiles, courant de toutes leurs

forces, n'avaient qu'une pensée : arriver à temps pour prendre part à la lutte.

Mais cet espoir fut trompé. Comme nous passions les dernières maisons de Saint-Laurent, un obus ronfla au-dessus de nos têtes et vint s'abattre derrière nous sans éclater ; c'était l'adieu des Allemands.

Notre bataillon se forma sur la hauteur que les chasseurs à pied avaient vaillamment défendue toute l'après-midi. Quelques tirailleurs fusillaient encore. A notre droite et très-près de nous, une batterie de quatre et une de mitrailleuses faisaient grand bruit ; mais nous ne pouvions distinguer le but que visaient tirailleurs et artilleurs. Dans la vaste plaine que nous dominions, on ne voyait que quelques points noirs, morts ou blessés ennemis. Cependant, un groupe de cavaliers sortit d'un village, très-loin sur notre gauche, et s'éloigna au grand galop. Un obus partit de notre batterie ; longtemps nous suivîmes au bruit son vol puissant au-dessus de la plaine, et nous le vîmes éclater au milieu des cavaliers. Un homme et un cheval roulèrent ; un autre cavalier s'arrêta, prit l'homme en croupe, et tout disparut à l'horizon.

Ce fut la fin du petit combat de Saint-Laurent-des-Bois. En se retirant, les Bavares nous laissaient une soixantaine de prisonniers et autant de morts et de blessés.

A la chute du jour, on envoya les hommes qui avaient jeté leurs sacs en forêt les rechercher. Ce fut très-long. Quand ils revinrent, la nuit était profonde ; mais le rendez-vous du bataillon était indiqué à une ferme où brûlait une meule de paille, et l'incendie guida les retardataires.

La 8^e compagnie, dans la prévision d'un retour offensif

possible de l'ennemi, ne fit pas de tentes ; on apporta des monceaux de paille de la ferme incendiée ; de grands feux furent allumés, et chacun prit ses dispositions, soit pour dormir, soit pour causer en fumant une pipe, les pieds au feu.

Qui n'a gardé bon souvenir de ces causeries du bivouac, parfois interrompues par un brusque changement de vent qui envoyait en plein visage une suffocante bouffée de fumée de bois vert ? C'est là que la vieille verve gauloise s'épanouissait à l'aise, et que rayonnait sur tous les visages, empourprés par la flamme, ce rire joyeux et bon dont nous parlent nos grands-pères, mais que ne connaît pas notre génération sceptique et ennuyée. C'est là qu'en peu de nuits on apprenait à se connaître à fond, et qu'on faisait des découvertes capables de réconcilier avec l'humanité le misanthrope le plus farouche. Je ne puis m'expliquer pourquoi toutes les laideurs morales craignaient tant la vive lueur du bivouac ? Je n'y ai jamais vu que des braves gens !

Mais le revers de la médaille était l'arrivée du matin. Une heure ou deux avant le jour, un froid glacial pénétrait jusque dans la moelle des os ; souvent un brouillard épais mouillait plus profondément qu'une forte pluie, et quand le soleil paraissait, pâle et blafard, il colorait tout ce hideux paysage de Beauce de tons si livides, de lueurs si lugubres, qu'une invincible mélancolie gagnait tout être vivant. Alors les pauvres moblots commençaient à se plaindre et à jurer, et, jusqu'à ce que le jour fut tout à fait établi, nul n'aurait pu reconnaître les joyeux causeurs de la nuit. A vrai dire, on jurait malheureusement fort et souvent tout le long du jour ; mais ce n'était pas d'une façon sinistre comme à l'aube.

La ferme trouée par les obus, la meule de paille qui brûlait toujours furent bientôt entourées. Dans la cour étaient une pompe et un baquet ; nous nous donnâmes le luxe, devenu rare, d'une légère ablution. Le fermier sortit de ses décombres pour menacer de sa fourche quiconque mettrait du savon dans son baquet. Le lieutenant de la 7^e compagnie, un Vendômois, lui prouva en quelques mots, clairs et précis, que son baquet, hier aux Allemands, nous appartenait par droit de conquête, et lui conseilla de se replier vivement, pour éviter des désagréments personnels, ce que le fermier se hâta de faire.

Vers midi, nous allâmes rejoindre toute la division à Saint-Laurent-des-Bois. On nous forma en ligne de bataillons serrés en masse à distance de déploiement, chaque bataillon précédé d'une compagnie en tirailleurs, et nous partîmes en avant, vers l'ennemi.

La compagnie de Vendôme était déployée en tirailleurs. A cinq heures du soir, après une marche fatigante dans des terres labourées et detrempées, nous campions sur le bord d'une route, près d'Ouzouer-le-Marché. On n'avait pas aperçu d'ennemis ; mais un de ces pressentiments qui ne trompent guère nous disait à tous qu'une bataille aurait lieu le lendemain.

Ce soir-là, 8 novembre 1870, la plaine d'Ouzouer présentait un spectacle grandiose. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, jusqu'aux plus lointains horizons, tout était illuminé par les feux du campement. La pensée qu'on avait sous les yeux la dernière armée, le dernier espoir de la France, la certitude que ce suprême espoir de la patrie allait être risqué le lendemain, causaient une émotion inexprimable, mêlée de tristesse et de joie.

Au jour, nous nous remîmes en marche dans le même ordre que la veille ; la 7^e compagnie, Montoire et Saint-Amand, était en tirailleurs. Le temps était magnifique. Notre armée s'avavançait à travers les champs, égayés par un radieux soleil d'automne ; les blés verdissaient, et dans l'atmosphère, calme et limpide, à travers le silence solennel qui régnait dans nos rangs, on entendait les alouettes chanter en montant vers le ciel bleu.

Il était à peu près midi quand une formidable détonation retentit soudain. Notre première bataille était engagée, et, cette fois, la mobile de Loir-et-Cher y était ; car le canon grondait autour de nous et l'acre senteur de la poudre nous enveloppait.

Mais le fort de l'action était en avant. L'amiral Jauréguiberry, notre général de division, que nous vîmes alors pour la première fois, nous cria : « En avant ! » Et nous passâmes sur les champs labourés par les boulets. Un obus vint en rugissant s'abattre dans nos rangs, éclata comme un coup de tonnerre, et la terre trembla ; c'était notre baptême de feu.

Au premier obus en succéda un second, puis un troisième. On ne les compta plus ; on ne salua bientôt plus leur course bruyante, qui frôlait nos têtes. Nous avançons toujours. Au grondement des obus se joignait le sifflement strident et plaintif des balles, qui nous arrivaient dru comme grêle. Nous étions sur un plateau ; on commanda : « Halte ! »

C'est Lucas de Faye qui tomba le premier de la compagnie ; une balle lui avait brisé la jambe. Deux hommes l'emportèrent à une ferme voisine.

Pendant deux heures environ, nous restâmes là, exposés au feu de l'ennemi, l'arme au pied et sans riposter. Les Allemands semblaient invisibles. Les obus

fouillaient la terre tout autour de nous ; les balles bourdonnaient à nos oreilles, brisaient les piquets de tentes, perçaient les gamelles sur le sommet des sacs, et, de temps à autre, entraient dans la chair vive avec un claquement mat. Quand un homme tombait, deux camarades l'emportaient et revenaient en courant prendre leur place ; on serrait les rangs, on rectifiait l'alignement et c'était tout.

L'épreuve était dure pour des troupes qui n'avaient jamais vu le feu ; mais la mobile de Vendôme la supportait bravement, et même, à la 8^e compagnie, on riait ! On riait de la pâleur de son voisin, quoiqu'on fût peut-être plus pâle que lui ; on riait de la compagnie voisine, que le rugissement d'un obus faisait baisser tout entière, quitte à s'incliner plus bas qu'elle à l'obus suivant, et, le premier moment d'angoisse passé, les loustics de la compagnie, le pauvre Héron en tête, retrouvaient une partie de leur verve, surtout quand nous vîmes le brave capitaine Schneider, de la 7^e compagnie, rétablir à grands coups de trique l'ordre dans une compagnie de ligne qui évacuait trop précipitamment le hameau de Champs, broyé par les projectiles allemands. Jusqu'à sa mort, à Loigny, le capitaine Schneider en garda le surnom de père-la-Trique. Quand on eut remarqué que nous perdions inutilement du monde, on nous fit reculer un peu dans un pli de terrain. La nuit arrivait. Nous ne savions rien encore du résultat de la bataille, dont le grondement allait s'éteignant peu à peu. Le général Bourdillon nous donna ordre de marcher sur Champs. La canonnade s'était tue presque complètement, et nous vîmes à travers la brume de grandes masses noires se retirer vers Saint-Péravy. En cet instant, la victoire se montra à nous, et une immense, une indescriptible joie s'empara de nous, un fol enthousiasme

nous fit bon lir le cœur. Notre première bataille était la première victoire de cette malheureuse guerre. Était-ce donc à nous, armée de la Loire, qu'était réservé de chasser l'étranger de France ?

Hélas ! cet enthousiasme ne fut qu'un éclair, qui s'éteignit dans la souffrance. Un instant après, par une nuit noire et pluvieuse, par des chemins atroces, mourant de faim, exténués de fatigue, nous faisons une retraite de trois lieues, pour arriver à un hideux cloaque de boue visqueuse, une sorte de marais nauséabond, dans lequel nous nous laissâmes tomber à bout de forces. Cela s'appelait Poizeaux. La victoire de Coulmiers coûtait six blessés à la compagnie de Vendôme.

Cette nuit, passée dans la fange liquide et glaciale, fut un vrai cauchemar ; mais les jours et les nuits qui suivirent la firent regretter. La pluie tomba jusqu'au jour. A l'aube, la Beauce n'était plus qu'un marais gris, miroitant aux froids rayons du soleil levant. Une interminable ligne de fantassins défilait lentement, un à un ; les premiers avaient déjà disparu dans l'éloignement, les derniers n'étaient pas encore émergés du brouillard.

Chaque homme marchait pesamment à deux pas derrière l'autre, détachant péniblement chacun de ses pieds de la boue collante, le fusil en bandoulière, en travers de la poitrine, le dos courbé sous le sac, la capote toute maculée de fange, le képi déformé. Toute cette procession, se détachant sur l'orbe d'un jaune glauque du soleil levant, avait un air si profondément triste, si absolument découragé, que l'aspect en était douloureux au delà de toute expression. Étions-nous donc au lendemain d'une victoire ?

Au moment où nous nous préparions à dévorer quelque chose, pour la première fois depuis vingt-quatre

heures, vint l'ordre de partir immédiatement à la suite des fantassins.

Cruelle journée ! La compagnie de Vendôme était la dernière de la colonne, qui s'allongeait indéfiniment ; nous ne marchions que par saccades. Arrêtés brusquement à chaque instant, il fallait ensuite courir pour rattraper l'espace perdu, courir enfoncés jusqu'aux genoux dans cette vase immonde et glissante, triturée par le passage de la cavalerie, de l'artillerie et de l'infanterie, où, pour trois pas en avant, on en glissait deux en arrière, où chaque pied ne s'obtenait qu'au prix d'efforts vigoureux du corps entier, et chargé de huit ou dix kilogrammes de cette infâme mixture.

La faim, le froid, la neige, la pluie elle-même, tout cela n'est rien en comparaison de la boue pour torturer le soldat. Et nous en eûmes ce jour-là ! Au bout d'une heure, nous n'étions plus que des masses informes de vase. Vêtements, coiffures, armes, munitions, tout cela n'était plus qu'un amalgame indescriptible. Je ne parle pas des chaussures, car ce que nous traînions à nos pieds endoloris ne méritait plus à coup sûr ce nom. Nul ne songeait plus à la faim. Peut-être une pipe eût-elle fait du bien, mais le moyen d'obtenir du feu ? Allumettes, amadou, tout était embourbé. Combien dura cette marche infernale, je l'ignore ; nous allions comme des machines, n'ayant plus conscience du temps.

Enfin nous arrivâmes à une route, une vraie route, sur laquelle le pied pouvait se poser, à travers une couche d'un décimètre de fange. Un peu d'espoir revint au cœur ; je crois même que quelques intrépides entamèrent les couplets d'Onzain. Ça et là gisaient des cadavres de chevaux tués la veille par nos obus, et les

prévoyants en détachaient avec leurs couteaux de larges tranches.

A Saint-Péravy, nous tournâmes à gauche, abandonnant la route d'Orléans pour celle de Patay. Était-ce donc là que nous allions ? Des souliers neufs, du linge sec, du feu, un restaurant ! Quels rêves !

Après avoir fait une lieue sur cette route, constamment assaillis par des rafales de pluie glacée et de neige qui fondait sur nous, après avoir regardé tristement trois cadavres bavares, qui gisaient dans les fossés, déjà dépouillés de leurs chaussures, après maints temps d'arrêt, bien plus fatigants que la marche, nous abandonnâmes encore la route de Patay.

Les énergies les plus robustes commençaient à fléchir, quand nous arrivâmes à un petit village appelé Villard. Il faisait nuit. Nous marchions depuis deux jours sans manger ; mais on était trop fatigué pour songer à la faim. On dressa les tentes à la hâte, toujours dans la boue, et presque tous les hommes allèrent se jeter dans les granges du village, sans que les officiers eussent le courage de les en empêcher.

Au camp une nuit bien dure succédait à une rude journée. La pluie mêlée de neige ne cessa pas un instant de tomber. L'eau emplissait les tentes ; on couchait dans l'eau glacée. Et cependant on plaisantait encore ! « J'ai une chambre à louer dans mon garni ! une chambre à feu ! » criait le pauvre Heron, grelottant à l'entrée de sa tente, dont presque tous ses camarades avaient fui. Le lendemain matin, les hommes purent enfin faire leur soupe et la manger, toujours sous une pluie diluvienne.

Nous refîmes la route de la veille et retrouvâmes les corps des trois Bavares ; mais des gens bien avisés

s'étaient emparés de leurs effets, et ces corps blancs, couchés dans la boue sous cette pluie glacée, étaient un spectacle horrible à voir. Pauvres gens ! sans doute on les attendait, on les espérait au foyer natal, et l'on pensait douloureusement aux souffrances que le froid et la pluie pouvaient leur faire endurer ! Nous aussi, nous avions dans d'autres armées des amis, des frères, qui peut-être à cette heure gisaient de même au fond d'un fossé.

A Saint-Péravy, nous reprîmes la route d'Orléans, et, deux ou trois kilomètres plus loin, on nous fit camper dans un marécage, près de quelques maisons qui s'appelaient le Clos-Aubry. Comme nous devions rester là quelques jours, nous pûmes enfin changer et nous installer tant bien que mal dans la boue. Les distributions se firent régulièrement, et les grandes souffrances des jours précédents furent vite oubliées. Mais, presque aussitôt après son arrivée au Clos-Aubry, le bataillon de Vendôme fut bien cruellement éprouvé. Déjà malade à Coulmiers, le commandant Sampayo avait voulu lutter jusqu'au bout. Les rudes fatigues des deux jours qui suivirent la bataille hâtèrent les progrès du mal ; en arrivant à Clos-Aubry, il dut nous quitter, et, presque aussitôt après, nous apprîmes sa mort. Ce fut un deuil pour le bataillon tout entier, plus particulièrement pour la compagnie de Vendôme, dont tous les hommes le connaissaient et l'aimaient depuis longtemps. Il fut remplacé par le capitaine de Mondoubleau-Savigny, M. de Terras.

Le temps passait assez vite à Clos-Aubry, entre le feu du bivouac, autour duquel on bavardait en écumant la marmite, les exercices, quand le temps le permettait, les distributions, qu'il fallait aller chercher au hameau

à travers un véritable lac de cette boue collante spéciale à la Beauce. Quelqu'un qui n'y avait pas la vie douce, c'était le fourrier, le pauvre grand Thavenot. Jour et nuit, retentissait le refrain du régiment, suivi des deux coups de langue, appel aux fourriers, par le clairon de garde. Alors on entendait Thavenot qui maugréait et la boue qui clapotait sous son pas rapide. Pauvre Thavenot ! C'était un de ces gradés improvisés qui avaient pris à cœur leur métier ; même dans un vieux régiment, il eût été considéré comme un excellent fourrier. C'était en outre un brave garçon et un brave soldat. Lui aussi devait mourir bientôt sous le feu de l'ennemi.

La fatigue et l'humidité engendrèrent des maladies nombreuses. On nous fit lever le camp, et l'on nous rapprocha de Saint-Péravy. Le nouvel emplacement du régiment, sur le bord de la route de Patay, ne valait pas beaucoup mieux que l'ancien ; mais la compagnie de Vendôme fut détachée en soutien d'une batterie d'artillerie, près de la ferme du Mesnil, sur une hauteur, où enfin nous fûmes à peu près délivrés de la boue. D'ailleurs, nous étions tout près du bourg, ce qui nous permettait d'aller souvent nous chauffer à une cheminée.

Pour comprendre tout ce que ce mot *s'asseoir sur une chaise sèche au coin d'une cheminée* peut éveiller d'idées voluptueuses, il faut, pendant huit jours et huit nuits, s'être assis ou couché, avoir marché, mangé, dormi, avoir changé de linge et de chaussures, avoir vécu en un mot rien que dans la boue, sans avoir un décimètre carré de sec, ne fût-ce que pour reposer sa tête la nuit. Saint-Péravy, où nous goûtions un confort passager, n'était alors qu'une fourmillière boueuse, dans laquelle s'agitaient fantassins, cavaliers, artilleurs, moblots, gendarmes, francs-tireurs de toutes nuances, aumôniers,

troupes d'administration, infirmiers, marins, voituriers requis et embrigadés, tout cela de tous les grades, depuis le sale goujat, ivre et insolent, jusqu'au général en chef. Tout cela pataugeait et grouillait dans un demi-pied de vase liquide, à pied, à cheval, en fourgon, ou à califourchon sur des pièces d'artillerie. Un aéronaute passant à mille mètres au-dessus de nous eût cru voir au bout de sa lorgnette la goutte d'eau croupie dans laquelle le microscope montre tant de milliers d'êtres divers, se bousculant et s'agitant avec frénésie.

Nos hommes devenaient de vrais soldats, sachant s'installer ; autour de chaque tente, un petit fossé arrêtait l'eau de pluie ; tous les interstices étaient calfeutrés avec de la paille ; autour des feux de cuisine s'élevaient des abris artistement tressés en branchages. Mais les maladies sévissaient toujours. Le 28 novembre, on nous fit enfin lever le camp, pour venir cantonner dans le bourg, c'est-à-dire que les hommes furent logés dans des granges.

Nous n'en profitâmes pas longtemps, car le 1^{er} décembre, à dix heures du matin, nous reçûmes l'ordre de départ.

Enfin nous marchions sur Paris ! Nous partîmes joyeux et confiants ; n'étions-nous pas les soldats de Coulmiers, les seuls vainqueurs de ces terribles Allemands que nous avions vus fuir devant nous ?

Un froid polaire avait durci la terre ; on marchait aisément. Un brillant soleil d'hiver resplendissait ; il faisait grand vent.

Au moment où nous arrivions à hauteur des premières maisons de Patay, que nous laissions sur notre gauche, on nous fit faire halte, pour nous lire une de ces fameuses dépêches, sur lesquelles nous n'étions pas en-

core tout à fait blasés. « Ducrot avait culbuté et repoussé l'armée de siège de Paris ; il n'était qu'à quelques lieues de nous, et nous allions prendre l'armée allemande entre deux feux. Un léger effort de votre part, et dans quatre jours nous entrions à Paris ! » Tel était à peu près le sens de la dépêche. « Vive la France ! » crièrent les mobiles, et nous partîmes résolument dans la direction de Paris, de ce vaste Paris bloqué, qui nous apparaissait comme voilé d'une mystérieuse et sombre auréole de grandeur et d'héroïsme à travers le grand silence qui, depuis deux mois, s'était fait autour de l'immense citadelle, où tous nous avions de chères affections, dont nous séparait une ligne de fer et de feu.

Au delà de Patay s'étendait la plaine, unie et vaste comme la mer. A l'horizon, sur notre droite, pointait le clocher de Terminiers ; devant nous le petit village de Faverolles ; à gauche le château et le parc de Villepion ; tout cela comme perdu dans l'immensité. Sur la plaine jaune se détachaient en carrés sombres les bataillons, les escadrons, les batteries, tout notre corps d'armée s'avancant lentement vers l'ennemi.

Entre les fermes et les villages de l'horizon, des cuirassiers allemands erraient comme des ombres blanches. Une batterie française, placée à quatre ou cinq cents mètres de nous, leur envoya quelques coups de canon ; un instant après, les obus prussiens nous arrivaient.

C'était une bataille de quatre jours qui s'engageait ainsi dans cette plaine historique de Patay, où Jeanne d'Arc et Dunois avaient battu l'étranger. A l'extrême horizon, aussi loin que la vue pouvait atteindre, on voyait un léger nuage blanc surgir soudain, et l'on attendait.... Un sifflement rauque déchirait l'air, un coup de tonnerre

éclatait, tout vibrait ; on secouait la poussière et la terre de ses vêtements : « Qui est tué ? Personne ? Attendons le prochain ! »

Nous marchions lentement. Peu à peu notre ligne de bataille se formait, et notre division, 1^{re} du 16^e corps, commandée par l'amiral Jauréguiberry, se dirigeait vers les trois villages de Terminiers, Faverolles et Villepion.

L'artillerie marchait avec nous, et de temps en temps s'arrêtait pour tirer sur les batteries allemandes. « Ah ! ah ! s'écriaient les mobiles tout joyeux, les gros frères se fâchent ! »

La distance diminuait entre nous et l'ennemi, toujours invisible ; vers trois heures, nous vîmes une charge de dragons et de lanciers dirigée contre les batteries prussiennes. Une grêle d'obus l'arrêta. On emporta dans une brouette un capitaine de dragons, la poitrine largement ouverte par un boulet. C'était mon voisin d'étude au collège ; il venait de se marier. Pauvre d'Aulan ! Je ne pus reconnaître de suite son visage pâle, contracté par la mort.

Nous avançons toujours. Nous étions maintenant sur le terrain parcouru par la charge, et des chevaux étendus sans aucun mouvement relevaient la tête et hennissaient tristement à notre approche. L'un d'eux se releva et nous suivit quelque temps sur trois jambes, traînant la quatrième, qui pendait à quelques filaments. Emu de pitié, quelqu'un lui tira une balle dans l'oreille.

Nous avançons, et la fusillade se faisait maintenant entendre sur notre gauche. Nous fîmes halte. Faverolles, occupé par l'ennemi, était à huit ou neuf cents mètres devant nous ; un léger nuage de fumée enveloppa le village, et de toutes les haies, de toutes les lucarnes, de

tous les murs crénelés, les balles se mirent à pleuvoir sur la mobile de Loir-et-Cher.

Involontairement chacun de nous jeta un regard du côté du couchant, pour mesurer le temps pendant lequel nous pourrions encore servir de cible aux balles et aux obus allemands. Qui de nous ne se souvient de ce splendide coucher de soleil sur le champ de bataille de Faverolles, des grandes zones rouges, violettes et or, qui illuminaient l'horizon, sur lequel planait la légère vapeur de la poudre, au-dessous des petits nuages noirs frangés de jaune ardent ?

Jamais la beauté calme et grandiose des œuvres de Dieu ne m'apparut plus saisissante qu'en contraste avec cette expression la plus violente des passions brutales de l'homme, le champ de bataille.

Mais la voix du commandant domine le bruit du combat : « 8^e compagnie, en tirailleurs ! »

Les hommes de Vendôme et de Selommès déboîtent de la colonne, et s'élancent vers l'ennemi au pas de course. Un cri s'élève : « Vendôme, en avant ! » et aussitôt cent voix répètent avec enthousiasme : « Vendôme ! Vendôme ! Vive la France ! » A ce souvenir du clocher fièrement évoqué dans le combat, presque tous les mobiles détachés de la 8^e compagnie abandonnent leurs nouveaux pelotons pour se joindre à leurs compatriotes. Pauvre Bonneau ! il fut un des premiers à rallier la compagnie ! D'un seul élan les tirailleurs arrivent à 300 mètres de l'ennemi. Nous ouvrons le feu.

Couchés derrière leurs sacs, les mobiles visent avec sang-froid la ligne de flamme étincelante à travers le blanc nuage de fumée qui nous voile l'ennemi. Nous-mêmes, nous sommes enveloppés dans une atmosphère

tiède et enivrante ; la terre, les pierres volent bruyamment autour de nous, et toutes les étranges mélodies des balles, cris aigus, bourdoonnements sourds, sifflements gouailleurs ou plaintes mélancoliques, forment un concert infernal au-dessus du roulement continu de la fusillade. En avant ! en avant ! Nous approchons toujours de l'ennemi !

Mais voici que le feu se ralentit ; les remington n'ont plus de cartouches. « Nous allons prendre ça à la baïonnette, » nous dit le colonel, venu témérairement à cheval jusqu'à notre ligne, à cent cinquante mètres de l'ennemi. « Cessez le feu, et ralliez au bataillon. »

Il fait presque nuit. Les clairons sonnent la charge, et la mobile de Loir-et-Cher s'élance en avant au pas de course.

Les Bavaïois tirent sans relâche ; mais l'élan est donné, rien ne doit désormais nous arrêter. En un instant nous sommes sur les haies des jardins ; les derniers coups de feu de l'ennemi claquent à nos oreilles ; la fumée nous aveugle. Une route pénètre à gauche dans le village. Une partie de la compagnie s'y élance. Quelques coups de feu nous brûlent le visage sans nous atteindre ni nous arrêter ; les têtes de compagnie pénètrent de toutes parts, et un cri enthousiaste et prolongé s'élève de tous les points du village conquis : « Vive la France ! »

A la lueur de l'incendie allumé par nos obus et à travers l'épais rideau de fumée rouge qui enveloppe le village entier, nous voyons les longues capotes et les casques des Bavaïois, qui se sauvent de tous côtés en tirant par derrière ; la crainte de nous entre-tuer nous empêche de riposter. Quelques-uns cependant se sont réfugiés dans un jardin ; la compagnie de Vendôme y court ;

deux officiers et vingt-trois soldats mettent bas les armes.

Quelle soirée ! Comment décrire ce village de Faverolles éclairé à jour par l'incendie, les lueurs fantastiques des fusils et des baïonnettes ; les mobiles, ivres de joie, dansant comme des sauvages, coiffés de casques enlevés à l'ennemi, la file morne et silencieuse des prisonniers, les blessés qu'on transporte dans les maisons, l'atmosphère imprégnée de l'odeur de poudre, et l'orgueil de la victoire dilatant tous nos cœurs !

Mais, à l'ouest du village, dans la plaine naguère si bruyante, maintenant silencieuse, la lune éclaire les faces blanches des morts, et la gelée, qui rend le ciel limpide, mord les blessures, et abrège, en les centuplant, les souffrances des agonisants. A l'est, de grandes lueurs brillent à travers la nuit, et nos sentinelles avancées distinguent les casques des sentinelles prussiennes ; la terre, rendue sonore par la gelée, nous apporte, comme une rumeur vague et continue, le roulement sourd de canons et de caissons, le piétinement des chevaux, la marche pesante de troupes innombrables. L'armée prussienne est là. Battue le 1^{er}, elle prépare la journée du 2 décembre.

La prise de Faverolles nous avait relativement coûté peu de monde ; la compagnie n'avait qu'un mort, Guenier, de Selommes, et quatre blessés. C'était un bonheur étrange, car armes, effets, sacs et gamelles, tout était criblé de balles.

Le capitaine Morin, de la 4^e compagnie, y fut tué, et un lieutenant grièvement blessé.

Dès l'aube, la compagnie de Vendôme alla conduire les prisonniers au quartier général de la division. Une affreuse confusion régnait dans la cour du château de Vil-

lepion ; un officier de marine nous fit conduire nos prisonniers dans une bergerie, où il y en avait déjà un grand nombre. A la porte même et à portée des regards terrifiés des prisonniers, ce que je trouvai horriblement sauvage, étaient amoncelés plusieurs cadavres d'Allemands, entièrement dépouillés, et montrant sur leurs poitrines nues d'affreuses blessures de sabres-baïonnettes. « Couvrez-les donc, ou ôtez-les de là ! » s'écrièrent presque tous les mobiles, avec un sentiment de délicatesse qui me toucha profondément.

L'amiral Jauréguiberry et l'officier qui reçut nos prisonniers sont les seuls marins que nous ayons vus, à l'occasion de cette prise de Faverolles, que les plus sérieux ouvrages sur la campagne de la Loire attribuent aux matelots.

Comme nous revenions de Villepion, le canon commençait à gronder. Nous nous hâtâmes de distribuer des cartouches et de faire la soupe. Puis on nous forma en colonne, et nous partîmes, nous dirigeant vers Loigny, dont le petit clocher apparaissait au-dessus d'une bande de taillis.

C'était une splendide matinée d'hiver ; les chaumes couverts de frimas étincelaient au soleil, et la terre profondément gelée résonnait sous nos pas.

Devant nous le canon grondait en roulements continus, et un rideau de fumée blanche, flottant à perte de vue, dessinait un immense front de bataille.

Nous fîmes halte.

La compagnie est arrêtée, l'arme au pied, humant les chaudes exhalaisons du bruyant tourbillon dans lequel elle va se plonger à son tour ; qu'il soit permis à son chef de la passer une dernière fois en revue.

Trois mois et demi se sont écoulés depuis qu'on a

réuni dans le Manège de Vendôme une foule de jeunes gens indisciplinés et bruyants. Ces jeunes gens, les voilà. Ce sont ces vieux soldats drapés dans des haillons et des couvertures multicolores, amaigris par les privations et les fatigues de la guerre, hâlés par les intempéries, noircis par la fumée du dernier combat, mais l'air martial, et souriant aux rugissements de la bataille.

Ce matin, toute frémissante encore de sa victoire d'hier, c'est une belle et vaillante compagnie d'hommes de guerre, que tout chef serait fier de conduire au feu. Ce soir.... mais n'y pensons pas encore.

Et maintenant, mes vaillants gars, en avant ! C'est pour la France !

La compagnie, déployée en tirailleurs, partit au pas gymnastique pour Loigny, en traversant le petit bois que l'héroïsme des zouaves pontificaux devait illustrer le soir de ce jour. Les obus prussiens commençaient à pleuvoir. Une indescriptible cohue de fuyards venait au-devant de nous. Vouloir les arrêter, c'était tenter l'impossible. Ces malheureux étaient les restes d'un régiment qui, depuis l'aube, avait combattu bravement et avec des pertes énormes ; sans doute ils étaient parvenus à cette limite de forces morales et physiques où le sentiment de la conservation ne peut plus être dominé que par la foi ardente en l'immortalité. Les obus, tombant à toute volée dans cette masse compacte, y produisaient de ces effets dont on voudrait pouvoir perdre le souvenir.

Bien loin de céder à l'exemple si contagieux de la peur, les mobiles traversèrent la ligne de fuyards en se moquant d'eux et entraînant à leur suite beaucoup de braves gens, honteux de leur panique. Quand nous arrivâmes au village, les Allemands y parvenaient de leur

côté, et tout aussitôt un feu violent s'ouvrit. Notre ligne de tirailleurs était établie le long de la route de Loigny à Lumeau, notre droite joignant la ligne des tirailleurs de notre premier bataillon, alors parvenu à la ferme d'Emillon.

Sur cette route, déjà largement tachée de sang et semée de cadavres, commencèrent à tomber les mobiles de Vendôme.

Devant nous, une pente très-douce menait à un plateau à l'extrémité duquel, à trois kilomètres environ, on distinguait, grâce à la pureté de l'atmosphère, quand le vent balayait la fumée, le château de Goury et son grand parc entouré de murs.

A gauche de ce parc étaient établies les batteries prussiennes, qui tiraient toujours, mais avaient ralenti leur feu depuis que nos canons, je ne sais pourquoi, s'étaient tus vers ce point.

Suivant les ondulations des crêtes et atteignant presque le village par sa droite, s'étendait la ligne noire des tirailleurs allemands. Enfin, nous les apercevions à découvert, et nous les voyions tomber sous nos coups. En cet instant, le général Bourdillon vint à notre colonel : « La journée paraît déjà compromise, lui dit-il ; faites un mouvement en avant vers Goury, tâchez de vous en emparer ; mais il faut à tout prix maintenir l'ennemi pendant quelques heures. » Le colonel vint nous trouver : « En avant ! cria-t-il, sur Goury ! »

La compagnie était à peine rassemblée, que tout le bataillon nous rejoignait. A notre gauche étaient le 3^e bataillon de notre régiment et un bataillon de marche de chasseurs, le 5^e, je crois.

Notre colonne d'attaque, forte d'environ trois mille hommes, partit bravement en avant ; mais dans le

désordre qu'on pouvait attendre de jeunes troupes n'ayant jamais fait de manœuvres d'ensemble.

La ligne allemande se repliait en tirant toujours.

Nous gravissions rapidement le plateau, à travers les morts et les blessés allemands. Quelques-uns se soulevaient sur le coude pour nous fusiller par derrière ; ceux-là étaient sans pitié achevés à coups de baïonnettes.

Nous étions sur le plateau. Le château de Goury, notre objectif, était encore à une demi-lieue au moins.

A notre gauche, une ligne d'artillerie, pièces et caissons, filait au grand trot à cinq ou six cents mètres de nous. « Ce sont des Français ! Ne tirez pas ! » criait-on de toutes parts.

A notre droite, une troupe nombreuse d'infanterie et de cavalerie se dirigeait aussi vers Goury, dans une direction perpendiculaire à la nôtre. « C'est le 1^{er} bataillon, » nous disions-nous.

Les Allemands se repliaient en désordre sur Goury et nous criblaient de balles ; mais nous marchions trop vite pour pouvoir riposter. Soudain, l'artillerie prétendue française s'arrêta, se mit en batterie, et nous envoya une effroyable décharge.

Il y eut un instant de surprise ; mais un cri s'éleva de toutes les poitrines ; « Vive la France ! » Et nous repartîmes résolument en avant.

Trente pièces au moins nous canonnaient à courte portée ; les obus nous arrivaient si serrés, que le sol, semblable à la croûte d'un volcan, tremblait et détonnait sous nos pas.

Depuis Loigny, chaque mètre de terrain en avant avait été chèrement payé. Une longue file de cadavres mar-

quait le sillage de la mobile de Vendôme à travers la plaine ; mais, dès lors, ce fut un véritable carnage, une boucherie d'hommes.

Aveuglés par un nuage de fumée et de terre soulevée, étourdis par l'épouvantable vacarme de cet ouragan, presque tous couverts de sang, nous avançons toujours.

Un instant, les Allemands, sans doute étonnés de notre persévérance, semblèrent changer de tactique, et, au lieu de tirer sur nous, ils parurent pointer à quelques pas en avant, pour former une barrière infranchissable. Les obus éclataient comme des grains de poudre jetés sur la cendre brûlante, et soulevaient un rideau rougeâtre qui ondoyait devant nous.

Cette barrière de fer et de feu, la mobile de Loir-et-Cher la franchit.

Les mobiles avançaient toujours. Les compagnies, dans un désordre complet, confondues les unes avec les autres, et brisées par la mitraille, oscillaient et tournoyaient sur elles-mêmes ; mais personne ne songeait à reculer.

L'artillerie, serrée de près par notre gauche, se replia derrière le château. Nous touchions aux murs de Goury. La mobile de Loir-et-Cher avait reconquis trois kilomètres sur l'armée victorieuse. Un rapport allemand avoue qu'en cet instant l'ennemi se préparait à évacuer le château ; il ne pouvait croire que nous fussions autre chose qu'une avant-garde.

Par les innombrables créneaux dont les murs étaient percés, la fusillade nous arrivait presque à bout portant, vive et meurtrière. Une brèche étroite était ouverte à l'angle du mur du parc ; les quelques officiers survivants entraînaient leurs hommes dans cette direction, quand

nous vîmes toute proche la ligne d'infanterie qui arrivait à Goury du côté de Lumeau. Un feu de bataillon retentit, correct et régulier, et une nuée de balles nous arrivèrent en bloc. C'était encore l'ennemi !

Devant nous, une position formidable, défendue par toute une armée, nous couvrait de feux auxquels nous ne pouvions riposter ; à droite, une troupe fraîche, correctement alignée et, à elle seule, bien plus nombreuse que nous, nous foudroyait avec la précision du champ de manœuvres ; à gauche, une artillerie puissante avait recommencé le feu, à la vue du secours de l'infanterie prussienne.

Et derrière nous, du côté d'où devait arriver le soutien de notre audacieuse attaque, rien que d'innombrables cadavres, entre lesquels semblait se perdre notre petite troupe, réduite de moitié, mais toujours héroïque.

Qu'un régiment français eût paru alors, et nous nous élançons follement dans la forteresse allemande ; peut-être nous l'enlevions, et la bataille était gagnée ce jour-là, gagnée par la mobile de Loir-et-Cher !

Le colonel, qui, par une sorte de miracle, seul à cheval, n'était pas encore blessé alors, regarda une dernière fois du côté de Loigny. Rien n'arrivait ! Pas un obus français ne ripostait à l'innombrable artillerie prussienne qui nous broyait, pas un officier d'ordonnance ne nous apportait un mot d'espoir, pas une troupe vivante n'apparaissait à l'horizon ! Nous soutenions seuls en ce moment le poids de la bataille, et nous étions un contre vingt, à découvert contre des murailles. Nous avions obéi au général, qui nous avait ordonné de contenir l'ennemi pendant quelques heures. Le colonel ordonna la retraite.

Quel moment !

Le lieutenant de la compagnie de Mondoubleau, un Vendômois, un collègue de notre Société, était près de moi : « Reculer, c'est impossible ! » s'écria-t-il. Et il s'élança en avant vers les murailles. Dix pas plus loin, je le vis tourner sur lui-même et tomber lourdement.

Pour arrêter l'élan de la mobile de Loir-et-Cher, il avait fallu des murailles crénelées, défendues par toute l'armée du général de Tann, trente pièces en batterie, et des bataillons de renfort tirés des réserves toutes fraîches de l'armée de Frédéric-Charles.

Des 23 officiers du bataillon de Vendôme, 16 étaient étendus sur le champ de bataille, ou consumaient leurs dernières forces à encourager leurs hommes et à éviter de tomber aux mains du vainqueur. De nos 1,300 soldats, 500 environ couvraient la plaine de Goury.

Dans le désordre où nous étions, la retraite ne pouvait être qu'une déroute. L'infanterie prussienne, poussant trois hurras sauvages, se mit à notre poursuite.

Nous refîmes en vaincus le trajet que nous avions parcouru en vainqueurs. Comment peindre ce champ de bataille arrosé de tant de sang vendômois ? Cette vaste plaine jonchée de cadavres ; les commandements rauques des Allemands, qui gagnaient sur nous ; les coups de feu, le sifflement continu des balles, le bruit sourd de la chute des corps, accompagné du cliquetis de la gamelle, de la marmite, de tous les ustensiles destinés à prolonger la pauvre vie qui vient de s'éteindre brusquement ! Et le sang répandu par plaques rouges brillant au soleil sur la terre gelée ! Et tout cet immense désordre du champ de bataille : hommes, chevaux, voitures, armes, vivres, le tout mélangé, soulevé, pétri par les boulets !

Vainqueurs, nous n'avions pas remarqué toute l'horreur du combat.

Les débris de la mobile de Loir-et-Cher s'engouffrèrent dans les quelques rues de Loigny. Beaucoup de blessés s'étaient trainés jusque là pour se mettre à l'abri des balles. Les ruelles du village étaient hideuses ; le sang les inondait.

Presque en même temps que nous, les Allemands entrèrent dans le village, et s'emparèrent des premières maisons.

Jusqu'à présent, je n'ai nommé de la compagnie de Vendôme que des morts. Je veux cependant faire une exception en faveur d'un de ces héros modestes, toujours les premiers au feu et les derniers sur la liste des récompensés.

« Où est le drapeau de la compagnie ? » demanda le sergent Louis Tanviray, de Villiers, en rentrant dans le bourg. — « Héron est tué, » répondit une voix. — « Le drapeau de Vendôme ne restera pas aux mains des Prussiens ! » s'écria Tanviray. Et seul, il repartit dans la plaine, sillonnée d'ennemis et labourée par les balles allemandes et françaises. Il suivit à la trace des morts la voie glorieuse parcourue par la compagnie, et trouva enfin le pauvre Héron, le cerveau traversé d'une balle et couché sur notre petit fanion. Tanviray le prit, et, l'élevant fièrement au-dessus de sa tête, il rejoignit les siens à travers la nuée de balles qui lui étaient adressées.

Une partie de la compagnie traversa le bourg sous les ordres du lieutenant, et se rendit vers le château de Villepion, où, jusqu'à la nuit, elle resta en soutien d'une batterie du 17^e corps, sous le feu de l'artillerie prussienne. Le sang de Vendôme devait couler depuis l'aube

jusqu'au coucher du soleil, en cette terrible journée du 2 décembre.

D'autres mobiles de toutes les compagnies restèrent dans le village de Loigny, pour le disputer pied à pied au vainqueur, avec l'héroïque 37^e de marche, qui arrivait en ce moment.

Plusieurs mobiles de la compagnie, embusqués dans les jardins, dans les greniers, aux fenêtres du bourg, combattirent tout le reste du jour. Un plus grand nombre, moins heureux, ne suivait les péripéties de la défense qu'aux bruits divers qui parvenaient jusqu'à la couche de paille ensanglantée sur laquelle ils étaient étendus.

Parfois la fusillade crépitait seule, vive et irrégulière; des cris confus, un ralentissement de bruit nous apprenaient que les Allemands étaient délogés de quelque maison. Alors les obus rugissaient et détonnaient autour de nous; des reflets rouges et une colonne de fumée nous montraient l'incendie disputant à son tour le village aux combattants. Puis, à travers les flammes, le combat reprenait plus vif, plus acharné; des feux de bataillon se rapprochaient à intervalles égaux; une nouvelle colonne de Prussiens approchait. Les heures s'écoulaient, la nuit arrivait, les lueurs de l'incendie devenaient plus vives, la neige commençait à tomber.

Soudain une immense clameur retentit, et nous entendîmes le cri de « Vive la France ! » cent fois répété, et dominant le bruit d'une fusillade furieuse.

Les cris se rapprochaient; les Allemands se repliaient en désordre devant l'élan sublime d'une poignée de héros, chargeant à la baïonnette, non plus pour assurer la victoire, mais bien pour sauver l'honneur de la patrie.

Mais peu à peu les cris s'affaiblirent ; les feux de bataillon des Prussiens tonnaient toujours, et quelques zouaves pontificaux vinrent tomber jusqu'au seuil des maisons de ce village, qu'ils avaient osé, à trois cents, disputer à dix mille hommes.

La nuit n'était plus éclairée que par l'incendie rougissant au loin la neige qui recouvrait morts et blessés.

Seul, le cimetière était encore aux Français, et, maîtres de toutes les maisons qui le dominaient, les Allemands en faisaient le siège en règle.

Le lieutenant de la 4^e compagnie, blessé au genou près de Goury, s'était trainé jusque là, et, assis sur une tombe, il dirigeait la défense. Une balle vint lui traverser le poignet, sans le faire changer de place.

Quand la nuit fut venue, quand on n'entendit plus dans l'éloignement que les clairons français sonnant la retraite, les Prussiens tentèrent l'assaut du cimetière. Un officier s'élança le premier sur les trois marches de l'entrée ; le lieutenant de la 4^e compagnie, appuyant sa main meurtrie sur son genou brisé, le renversa d'un coup de revolver ; puis il jeta son arme inutile. La journée de Loigny était terminée.

Notre pays fut en deuil après cette fatale journée, et bien des larmes coulent encore au souvenir de Loigny ; bien des cœurs de mères furent brisés pour toujours par ce canon maudit, dont les échos parvenaient jusqu'aux foyers dont il devait à jamais séparer les chers absents. Mais Vendôme en pleurs doit être fier de ses enfants.

Notre paisible Société Archéologique elle-même était représentée, et bien représentée, sur ce champ de bataille.

J'ai dit comment tomba le lieutenant de la compagnie de Mondoubleau. Celui de la compagnie de Montoire

tomba aussi la face contre terre ; son frère, sous-lieutenant à la même compagnie, s'approcha de lui, et, sans oser regarder s'il était blessé à mort, il serra la main crispée de son frère, et s'élança à la tête de sa compagnie, criant : « En avant ! » Un éclat d'obus lui ouvrit le bras, du poignet au coude : « Ce n'est rien ! s'écria-t-il ; en avant ! en avant ! » Pendant la retraite, une balle le frappa au pied. Mais les Prussiens ne le prendront pas ; il aura encore l'énergie de revenir jusqu'à Vendôme. Ces trois officiers étaient nos collègues.

Nous ne pouvons malheureusement pas revendiquer comme nôtre le vieux capitaine de ces deux frères, M. Schneider. Les jambes emportées par un obus, il criait aux mobiles qui voulaient le relever : « Huit jours de prison à celui qui quittera son rang ! En avant ! A l'ennemi ! Je ne suis plus qu'un mort ! »

Il mourut en effet, tué, disait-il, plutôt par la douleur d'être vaincu que par sa blessure. Pourquoi M. Frédéric Bulot termine-t-il un livre fort bien écrit, *Le 75^e Mobile*, en disant que notre régiment n'était pas un héros ?

Dans les héros, nous ne voyons souvent que la grandeur inflexible et la rigide majesté des statues qui nous les font connaître. Avant d'être de marbre ou de bronze, les héros ont été hommes, soumis aux faiblesses et aux défaillances ; tel fut notre héroïque régiment.

Les débris des trois bataillons se rendirent à Termiers. Les officiers se réunirent dans une chambre de ferme, et, accablés moralement et physiquement, ils se consultèrent du regard, dans un morne silence. De temps à autre, une voix interrogative prononçait le nom d'un ami, d'un parent, d'un frère d'armes, et une voix brève répondait : « Mort ! »

Du beau et brave bataillon de Vendôme, il restait trois officiers, et la mort devait bientôt réduire encore ce petit nombre. L'un des trois était le capitaine Odon de Meckenheim, qui pleurait son frère, resté là-bas, dans la plaine sombre et silencieuse, où l'incendie de Loigny projetait ses lueurs sinistres sur les formes immobiles et effrayantes que la neige commençait à couvrir.

Le chef du 3^e bataillon, M. de la Vingtrie, entra : « Nous venons prendre vos ordres, lui dirent les officiers. Le colonel de Montlaur, le commandant Clauzel et le commandant de Terras sont morts ou blessés ; vous êtes le chef du régiment. »

« Voilà un honneur bien chèrement payé ! » s'écria le commandant de la Vingtrie, et s'asseyant, la tête entre les mains, il ne put contenir ses larmes. C'était cependant un vaillant soldat ; lui aussi est mort des suites de la guerre.

« Messieurs, dit l'aumônier, avant de nous occuper de réorganiser le service, songeons aux absents du régiment. Prions pour nos morts ! »

Et tous se mirent à genoux.

Un témoin de cette scène m'a dit en avoir été plus profondément impressionné que par la vue du champ de bataille lui-même. Peu d'entre nous connaissaient jusqu'à ce jour l'abbé Grelat, aumônier du 1^{er} bataillon, qui devint celui du régiment tout entier. C'est dans les jours de deuil que des hommes de cette trempe se révèlent, et bientôt, dans les sapins du Mans, la mobile de Loir-et-Cher lui devra son salut.

Le soir du 2 décembre, à l'appel de la compagnie, il manquait le capitaine, blessé, le sous-lieutenant, prisonnier, le fourrier, tué, deux sergents, l'un tué et l'autre blessé. 14 mobiles étaient tués, 17 blessés, une ving-

taine d'autres, prisonniers ou disparus, un plus grand nombre dispersés dans toutes les directions.

Brutalement séparé de ma compagnie par une balle, je n'ai pas été témoin de ce qui me reste à raconter ; je serai donc beaucoup plus succinct en mes récits, pour lesquels je m'aiderai des souvenirs de mes camarades et du livre de M. Frédéric Bulot, *Le 75^e Mobile*.

Le 3 au matin, l'armée vaincue leva le camp pour retourner dans ses cantonnements de Saint-Péravy, quittés l'avant-veille avec tant d'espérance et d'enthousiasme.

Le 4, elle partit dans une direction inconnue.

Le 2^e bataillon de Loir-et-Cher, celui de Vendôme, n'existait réellement plus. Quelques jours après, des hommes dispersés par la défaite, ou échappés des mains de l'ennemi par des prodiges d'audace, ou égarés à la suite d'autres corps dans la déroute, rejoignirent l'armée, et les compagnies, réduites au tiers de leur effectif et commandées par des sergents, se reformèrent à peu près. Mais le 4, notre pauvre bataillon se composait de trois ou quatre cents hommes, qui se mirent tristement à la suite de l'armée.

Le canon prussien grondait vers Patay, où s'était arrêtée une poignée de braves, dont la vaillance transformait en citadelle imprenable cette petite ville ouverte, contre laquelle venait se briser le flot des vainqueurs.

Depuis l'aube jusqu'à midi, les fusils français ripostèrent victorieusement à l'artillerie prussienne. Patay, broyé par les obus et dévoré par les flammes, n'était plus qu'un amas de décombres fumantes. Deux fois les Prussiens, poussant des hurras, s'élancèrent à l'assaut de ces ruines ensanglantées, deux fois ils furent repoussés. Avouant enfin leur impuissance, ils se retirèrent

honteusement devant ces mobiles qu'ils avaient traités de collégiens ! C'était le 1^{er} bataillon de Loir-et-Cher qui les avait vaincus. Sur le champ de bataille gisaient 210 Prussiens morts et 85 blessés. 67 ennemis s'étaient constitués prisonniers.

La veille, l'amiral Jauréguiberry avait vu tomber le second bataillon presque tout entier sous les murs de Goury. Quand il aperçut la petite troupe des défenseurs de Patay rejoignant l'arrière-garde, en ramenant fièrement ses prisonniers, il s'écria, plein de surprise et d'admiration : « Il en reste donc encore de ces casquettes blanches ! » Le misérable képi de toile blanche qui complétait le costume en haillons des mobiles de Loir-et-Cher commençait à devenir légendaire.

A Patay mourut, comme un héros des vieux âges, le capitaine Timoléon d'Epinay-Saint-Luc. Ses 63 ans ne lui avaient pas paru suffisants pour l'exempter de servir la patrie en danger.

Il fut atteint, sur la barricade, d'un obus qui lui ouvrit la poitrine. On l'emporta mourant dans une maison voisine, où l'aumônier le suivit. Il demanda un détachement de sa compagnie. Quinze ou vingt hommes, tout noirs de poudre, le fusil fumant encore, entrèrent dans la chambre. Tout autour la bataille grondait.

« Mes amis, leur dit le capitaine en prenant la main de l'un d'eux, si je vous ai donné quelques mauvais exemples, si j'ai parfois été dur ou injuste pour vous, pardonnez-le-moi ; vous m'avez vu vivre en soldat, vous allez me voir mourir en chrétien. » L'aumônier apportait les derniers sacrements. « Présentez armes ! genou terre ! » commanda le capitaine d'une voix forte. Un instant après il expirait.

Le 4 au soir, les mobiles campèrent, sans paille et par un froid glacial, près de Bucy-Saint-Liphard. Le 5, après une longue et cruelle journée de marche à travers champs, la mobile vint camper près de Lorges. Comme la veille, il n'y avait pas de paille sous les tentes, et le froid y était si intense, qu'on se réveillait sous une épaisse couche de glace.

Le 6 au matin, pour la première fois depuis le 2 décembre, on fit une distribution de vivres. Les marmites furent mises sur le feu, et la soupe chaude, cet indispensable aliment du soldat, vint rendre un peu d'énergie à nos hommes épuisés. Le soir ils arrivèrent à Vilorcean, après une marche de quatre heures à travers les échalas et les vignes. Décidément le sort se montrait plus doux envers les pauvres mobiles de Loir-et-Cher. Le matin ils avaient mangé la soupe ; le soir on les fit cantonner dans les granges et les écuries. Pelotonnés les uns contre les autres dans le foin et la paille, ils purent enfin dormir en narguant le froid polaire du dehors.

Le lendemain 7, la fusillade retentit vers le village de Messas ; la mobile prit les armes et attendit longtemps l'ordre de marcher à son tour au feu, mais on la renvoya à ses cantonnements. Ce jour-là eut lieu un appel général dans tout le régiment. C'était le premier depuis notre départ de Saint-Péravy. Hélas, que de vides !

Mais la mobile de Loir-et-Cher se reconstituait ; les égarés avaient rejoint leurs bataillons ; une bonne nuit et deux soupes copieuses avaient réveillé chez nos hommes l'insouciant gaité qui fait la force du soldat français. Quatre jours de commandement avaient donné un certain aplomb aux sous-officiers et caporaux qui remplaçaient les officiers morts ou blessés. Notre brave

régiment saura soutenir jusqu'au bout la réputation des *casquettes blanches*.

Aujourd'hui, d'ailleurs, s'ouvre l'ère de ces combats sans espérance que l'armée vaincue doit livrer tout le long de la voie douloureuse de la retraite.

Ni le prestige de la victoire, ni le mirage de la gloire qui s'attache au succès, ni l'espoir légitime, pour des hommes épuisés, de gagner au prix de leur sang quelques jours de repos, ne viendront désormais exalter les courages. Combattre aujourd'hui, et, quelle que soit l'issue de la lutte, demain battre en retraite, voilà la destinée de l'armée. Cependant le toit paternel des nôtres est tout proche, et, dans le désordre de la défaite, à peine si l'on remarque les absents aux rares appels. Qui peut retenir nos pauvres mobiles à leur poste, où tout n'est plus que souffrance physique et douleur morale ? Un sentiment : le Devoir.

A Coulmiers, à Faverolles, à Loigny, la mobile de Loir-et-Cher fut brave comme un vieux régiment français ; les spectres hâves et déguenillés qui traversèrent leur propre pays, pieds nus et mourant de faim, sans frapper à la porte de leur maison, furent vraiment d'une grandeur presque sublime.

Le canon grondait vers Messas. Le 75^e mobile occupait la gauche de la ligne de bataille. Une heure de marche affreusement pénible à travers les vignes la porta près du théâtre de l'action. Chaque bataillon était en soutien d'une batterie. Les mobiles se couchèrent, et plusieurs heures se passèrent à écouter le bruit formidable de la bataille, à suivre le vol bruyant des obus, à compter les balles qui faisaient voler en éclats les échalas.

Vers le soir, deux compagnies furent envoyées en

tirailleurs. Celle de Vendôme, fière d'être encore commandée par un officier, ouvrit le feu et perdit aussitôt quelques hommes. Mais bientôt les provisions incomplètes de cartouches s'épuisèrent, et les hommes ainsi désarmés abandonnèrent la ligne des tirailleurs.

Le caporal Guibert, de Sainte-Gemmes, celui qui avait quitté Onzain avec tant d'enthousiasme, fut chargé de les conduire en ordre dans un petit pli de terrain, où les tambours et clairons de tout le bataillon, se croyant en sûreté, fumaient leur pipe en devisant tranquillement. Guibert y était à peine, qu'un rugissement, suivi d'une effroyable explosion, retentit. Tout fut renversé. Quelques-uns se relevèrent, et, à travers la fumée, ils virent, dans une mare de sang, un amoncellement hideux de corps palpitants, de membres broyés, de chair humaine projetée dans toutes les directions. C'est ce qu'en mécanique militaire, on nomme *le rendement du boulet* ; c'est l'effet complet de cette belle invention de notre âge, l'obus à fusée percutante.

Le pauvre Guibert, *le père Tranquille*, comme nous l'appelions à la compagnie, avait les deux jambes brisées. Deux camarades l'emportèrent dans une toile de tente. « As-tu ton couteau ? » demanda Guibert à l'un d'eux avec le plus grand calme, en désignant ses pauvres jambes qui, retenues par quelques tendons, ballottaient en tous sens, « prends-le, et coupe-moi tout cela, ça me fait mal et ça me gêne. » Ces paroles textuelles m'ont été rapportées par un témoin de cette affreuse scène.

Le pauvre Guibert n'expira que le surlendemain, sans que son énergie et sa magnifique résignation lui eussent fait défaut un seul instant.

L'ordre de retraite arriva, et le régiment revint à Villorceau.

La compagnie de Vendôme avait un mort et deux blessés. Le lieutenant, malade et à bout de forces, obtint un congé de convalescence. Le sergent-major s'était blessé par accident le 4 ; désormais, et pendant tout le reste de la campagne, la compagnie sera commandée par le sergent Tanviray, le sauveur du petit drapeau, qu'il a cloué sur son sac depuis Loigny.

Le 9, vers midi, la bataille recommença. Les mobiles de Loir-et-Cher se portèrent à travers les vignes, vis-à-vis l'intervalle qui sépare le village du Mée de celui de Vernon. Comme la veille, le régiment resta pendant trois heures inactif, en soutien de l'artillerie, au fond d'une vallée dont les pentes lui cachaient le champ de bataille, et qui le garantissait de la grêle d'obus qui sillonnait l'air.

Sur la droite, il y eut un instant de panique. L'artillerie, que nous avions toujours vue si brave, battit en retraite, et les mobiles commençaient à se débander, quand un acte d'héroïsme accompli par quelques-uns d'entre eux vint ranimer leur courage. Un sergent du 3^e bataillon, suivi seulement de 18 hommes, s'élança la baïonnette en avant sur le village du Mée, d'où partait un feu meurtrier. En un instant, cette poignée de braves fut dans le village, éventrant et repoussant, la pointe dans les reins, tout ce qui s'opposait à son passage.

Le 3^e bataillon, puis le 2^e, partirent au pas de course, et le village du Mée fut enlevé. Les mobiles de la Sarthe arrivaient ; ils se chargèrent des prisonniers, et plantèrent leur drapeau sur le village conquis. J'emprunte ce récit à M. Bulot, et je regrette vivement de

ne pas trouver dans son livre le nom de ce vaillant sergent de notre bataillon de Maine-et-Loire.

Bientôt, du reste, nous verrons un de nos compatriotes faire à peu près de même, à la bataille de Parigné-l'Évêque.

La retraite s'effectua, à la nuit, dans un désordre qui favorisait, hélas ! bien des défections, qui expliquait bien des erreurs.

La compagnie de Vendôme fut divisée : une partie, complètement égarée de son bataillon, se dirigea vers Blois, où se trouvait encore le dépôt de notre régiment. Dès le lendemain, le dépôt fut transféré à La Roche-sur-Yon, en Vendée, et nos mobiles l'y suivirent. L'autre fraction de la compagnie fut, en grande partie, désignée pour conduire à Bordeaux les nombreux prisonniers que nous avions faits au village du Mée.

La très-grande majorité de la compagnie de Vendôme eut ainsi le bonheur d'éviter cette affreuse retraite des plaines de la Beauce aux sapins du Mans.

Je ne suivrai donc pas nos pauvres frères d'armes pendant ces longs jours de monotone souffrance, où la faim, la soif, la fatigue, l'insomnie, tour à tour la boue et la gelée, la pluie et la neige, rivalisèrent pour leur causer de ces tortures que l'on croirait la nature humaine incapable de supporter si on ne les avait endurées soi-même. Au premier coup de canon, la compagnie de Vendôme sera là ; le tribut de sang qu'elle doit payer à la France n'est pas encore complet.

Cependant, tandis que les deux fractions de la compagnie s'éloignaient, le canon grondait encore. La troisième journée de cette interminable bataille de Villorceau fut une victoire. Notre pauvre armée, à bout de forces, défendit victorieusement le ravin des Buis pendant

toute l'après-midi ; le soir elle coucha sur le champ de bataille, et ramassa ses blessés, comme aux beaux jours de Coulmiers et de Faverolles.

Là encore, les casquettes blanches de Loir-et-Cher combattirent au premier rang ; mais, par un étrange bonheur, personne de notre régiment ne fut atteint par l'ouragan de projectiles balayant le ravin qu'elle avait mission de défendre.

Pendant la nuit, un bruit sinistre parcourut les tentes ; l'armée ennemie avait passé la Loire à Beaugency, et manœuvrait pour tourner notre armée par Blois.

Alors le général Chanzy conçut le plan de cette savante retraite sur Le Mans, par Vendôme, et dès l'aube, les régiments se mirent en marche.

C'étaient les mêmes hommes, mais, hélas ! ce n'était plus la belle armée qui, le matin du 2 décembre, quittait les positions conquises la veille, et marchait confiante vers Paris.

Un mois s'était écoulé depuis la bataille de Villorceau. On était au 10 janvier. Aux plaines mornes et dénudées de la Beauce avaient succédé les sombres colonnades des sapins du Maine ; il n'y avait plus de vase liquide et gluante, mais bien de la neige, par terre, aux arbres, en l'air, de la neige partout.

Le régiment de Loir-et-Cher renaissait. Quinze jours de repos avaient fait oublier les atroces souffrances de la retraite, et, sous de pittoresques et confortables huttes de sapins, au coin de feux brillants où bouillaient de pleines marmites, nos mobiles avaient retrouvé force et courage.

L'intendance avait remplacé par des pantalons garrance, par de bonnes blouses de laine et par des capotes

d'infanterie, les affreux haillons de naguère, et, sans le traditionnel képi blanc, on nous aurait pris pour un régiment de ligne.

Enfin les hommes égarés à la suite du dépôt, ceux qui avaient escorté les prisonniers à Bordeaux, quelques fuyards repentants, étaient revenus, tous frais et reposés.

La compagnie comptait alors environ 60 ou 80 hommes ; elle était toujours commandée par le brave sergent Tanviray.

Le 10 au matin, une partie de l'armée se mit en marche ; la neige, profondément gelée, était dure comme le marbre et scintillait au soleil ; les bois de sapins et les haies apparaissaient comme des taches noires sur ce fond d'une blancheur éclatante.

Vers Parigné, les premières balles sifflèrent au-dessus de nos mobiles. Les trois bataillons se séparèrent ; le 2^e s'établit à gauche du village, vis-à-vis d'une petite ferme.

La bataille s'engage sur toute la ligne. Notre compagnie et une autre, toutes deux sous les ordres du capitaine Odon de Meckenheim, sont envoyées en tirailleurs. Elles se couchent dans le fossé qui borde un champ. A moins de cent mètres, dans le fossé du bord opposé du champ, sont les tirailleurs prussiens.

Quelques coups de feu s'échangent presque à bout portant ; mais les munitions sont rares, il faut les ménager. Pour tirer, on attend qu'un casque pointu paraisse entre les branches de la haie qui masque l'ennemi, et, sitôt que, pour découvrir les adversaires, un mobile lève la tête, une nuée de balles vient labourer la crête du fossé qui abrite la compagnie. « Où sont-ils donc ? » s'écrie-t-on de toutes parts. — « Attendez, je vais vous le

dire, » répond le capitaine de Meckenheim, et, avec la tranquille insouciance de celui qui depuis longtemps a fait à son pays le sacrifice de sa vie, il monte sur le talus du fossé. Quelques instants il considère la haie d'où part la fusillade ennemie, la canne sous le bras, les deux mains dans les poches. Soudain il s'écrie : « Mon Dieu ! » et tombe foudroyé ; une balle a traversé ce vaillant cœur.

Mais voici pour nos mobiles l'occasion de venger leur chef. Des mobilisés ont été surpris dans les sapins par un détachement prussien. Ils accourent affolés vers les nôtres, poursuivis de près par l'ennemi. La mobile de Loir-et-Cher attend les vainqueurs de pied ferme, et les fusille à bout portant. Les Prussiens, surpris, s'arrêtent un instant, se retournent et se sauvent, toujours à découvert, toujours poursuivis par nos balles, dont pas une ne se perd au milieu de cette masse compacte. Quand nos hommes me contaient cet épisode, deux mois après, je voyais leurs bonnes figures s'épanouir d'aise ! Il est si doux de voir tomber là, tout près, l'ennemi qu'on a tué ! La guerre rend féroces les natures les plus débonnaires.

Les munitions sont épuisées. Le bataillon se dirige vers le village de Parigné-l'Evêque, où est réuni presque tout le régiment.

Soudain, des granges, des maisons, de tous les coins du village surgissent une nuée de Prussiens, qui s'élancent sur une batterie de mitrailleuses et s'en emparent.

Mobiles, fantassins, artilleurs, chasseurs, tout ce qui possède un cœur français dans la poitrine, se jette sur la batterie, que défend seul, en désespéré, un vieil adjudant. Debout sur sa pièce, il frappe à deux mains avec son écouvillon ; mais les baïonnettes allemandes lui

labourent les chairs. Une affreuse mêlée s'engage corps à corps.

J'ai demandé à un de mes camarades ce qu'il avait vu et éprouvé alors : « Je n'ai rien vu, rien entendu, me dit-il ; j'apercevais vaguement des pointes de casques qui s'agitaient, et je tapais comme un sourd. » Je plains ceux qu'a atteints le sabre fixé au formidable poignet de ce capitaine du premier bataillon. Des six mitrailleuses, quatre sont reprises ; les Allemands avaient prestement attelé et emmené les deux autres.

La mêlée continue furieuse dans le village ; nos mobiles, qui n'ont pas de cartouches, ne combattent qu'à la baïonnette, avec la rage du désespoir. Des Prussiens se montrent aux fenêtres d'une maison isolée ; ils sont une vingtaine. Le sergent Carrangeot, du 2^e bataillon, y court avec quatre hommes. La porte est enfoncée ; six Allemands sont éventrés ; les autres gagnent toutes les issues et se sauvent.

Mais les renforts allemands arrivent sans cesse. Ecrasés par le nombre, les nôtres se replient. La retraite commence. Notre bataillon, qui se rallie lentement, reste en arrière. Il est chargé par la cavalerie prussienne ; mais les dernières balles de nos mobiles l'éloignent. La compagnie laissait sur le champ de bataille un mort et sept blessés. Deux de nos hommes avaient été faits prisonniers.

Les feux s'allumaient sur la neige, et les mobiles se groupèrent autour, fatigués, affamés, transis de froid.

Toute la journée du lendemain se passa dans l'attente. Le 75^e mobile gardait les tranchées ; au loin, la grande bataille du Mans grondait ; et, le cœur serré d'angoisse, on attendait.

La nuit venue, le silence se fit. Était-on vainqueurs ou vaincus ?

S'il est dans l'histoire de notre mobile un sujet d'incrédulité, c'est à coup sûr la nuit du 11 au 12 janvier. Nous n'y étions pas, nous autres abandonnés par le régiment dans les plaines de Beauce, comme les épaves mutilées dont un navire en détresse jalonne sa route à travers l'Océan. Et pourtant, nous la connaissons, cette terrible nuit. Des voix émues nous en ont raconté souvent tous les épisodes, parfois difficiles à coordonner, car chacun a eu ses aventures particulières, mais tous empreints de cette mystérieuse terreur, de ce vague fantastique qui fait le charme des vieilles légendes. Depuis plus de quinze jours, la mobile campait dans la sapinière, mais « *la nuit dans les sapins du Mans*, » c'est cette nuit-là.

La mobile de Loir-et-Cher était toujours dans la tranchée ; depuis vingt-quatre heures, elle n'avait rien mangé. La nuit vint. La lune se leva radieuse sur un ciel tout constellé d'étoiles, et les grandes ombres des sapins se dessinèrent en noir sur l'éblouissante blancheur de la neige.

Pas un bruit, pas un mouvement dans cette atmosphère sereine, qui tout le jour avait vibré aux formidables accents d'une grande bataille. Mais cet instinct qu'aux heures solennelles l'homme possède comme les animaux, montrait le danger, d'autant plus terrible qu'il était plus inconnu.

Un officier partit avec quatre hommes pour faire une reconnaissance. La neige amortissait le bruit des pas ; les sapins, la brusque opposition de la lumière blanche à la lumière opaque empêchaient de voir de loin. Soudain, la petite patrouille se trouva face à face d'une autre pa-

trouille : « Halte-là ! Qui vive ! » cria notre camarade. — « Tes fôtres, » répondit une voix à l'accent bien connu, et deux décharges vinrent presque en même temps rompre le silence de la nuit. L'officier rentre à la tranchée dire qu'il a rencontré l'ennemi. Pendant ce temps, trois mobiles voient derrière eux briller un feu de bivouac ; ils se dirigent de ce côté pour se réchauffer un peu. Soudain une voix rauque leur crie : « Werda ! » Et deux ou trois Prussiens allongent les bras pour les saisir, et se mettent à leur poursuite en riant de toutes leurs forces.

Et, dans la tranchée même, des balles mystérieuses sifflaient, éraflaient les sapins, coupaient les branches et blessaient quelques hommes, sans qu'on entendît aucune explosion d'armes à feu. Vers le milieu de la nuit, cependant, la fusillade éclata soudain devant les tranchées, et, quelques instants après, une troupe apparut courant sur la neige et venant droit à nous. Les mobiles, heureux de voir enfin leurs ennemis, les reçurent par une décharge générale ; mais les arrivants ne firent qu'accélérer leur course ; bondissant à travers nos balles sans riposter, agitant leurs fusils au-dessus de leurs têtes, ils tombèrent dans la tranchée. C'étaient des Français ! Des mobiles du régiment, notre grand'garde repoussée par les Allemands !

Les ennemis véritables les suivaient de près, et, pendant près d'une heure, une fusillade en règle s'établit entre les tranchées et les ombres noires qui apparaissaient et disparaissaient entre les sapins. Puis tout se tut, et le silence solennel de la nuit ne fut plus troublé que par la chute des festons de givre se détachant des branches, et le vague bruissement de la sapinière.

Un peu avant le jour, à cette heure où la gelée mord

plus cruellement, où le profond silence de la nuit devenait plus complet, le son d'un cor s'éleva dans la forêt, tout auprès des nôtres. C'était mystérieux, mélancolique et doux comme une ballade allemande. Après quelques lentes mesures, l'étrange mélodie se tut ; mais en avant, à droite, à gauche, de tous côtés les mêmes sons répondirent ; tous les échos des bois semblaient répéter l'appel plaintif et bizarre de l'ennemi. Que signifiait ce chant ? Tous l'ignoraient. Mais cette suave harmonie remplit de terreur les braves que les hurlements du canon n'avaient pas émus.

L'aube commençait à paraître. Un mobile, en sentinelle avancée, frotta ses yeux engourdis par le froid et le sommeil, et aperçut, à trente pas de lui, un Prussien qui s'étirait en baillant. Mettre son fusil en joue fut l'affaire d'une seconde ; mais le Prussien avait aussi vu le mobile et son geste ; il disparut derrière le sapin. Pendant quelques instants, les deux ennemis s'observèrent. Le premier qui se découvrait devait avoir une balle. Mais la matinée était glaciale, et le Prussien, tout en tournant autour de son sapin, éprouva le besoin de se réchauffer ; il saisit son bidon, plein sans doute d'eau-de-vie de France, et en but une longue gorgée. Le pauvre mobile, à jeun depuis deux jours, regardait d'un œil avide ce bienfaisant bidon. — Ah ! si seulement la tête carrée du buveur pouvait se démasquer, bientôt le bidon changerait de maître ! — L'Allemand remarqua-t-il ce regard qui flamboyait sur la face blême du mobile ? ou bien, peu sûr de son adresse, voulait-il aborder son ennemi de près ? Je l'ignore. Mais il posa son fusil contre le sapin, et, se démasquant franchement, il s'avança vers le mobile, le sourire aux lèvres, le bidon tendu.

Dans les rangs de ces Prussiens maudits, on voyait quelques-unes de ces bonnes et honnêtes figures, qu'on se représente mieux entourées d'enfants roses au coin du foyer que sur les champs de bataille d'une guerre sans merci. Sans doute, le propriétaire de la gourde avait une de ces figures-là, car le mobile n'osa faire feu sur cet homme désarmé. Mais la pensée de boire avec lui lui fit horreur. Il se baissa, ramassa une pelote de neige, et la lança violemment au visage de son ennemi. Celui-ci serra son bidon et riposta en riant, et le jeu continua jusqu'à l'arrivée du détachement qui venait relever les sentinelles de nuit. Le Prussien disparut.

Au jour, tout était calme, silencieux, discret. Le régiment, demeuré seul, alla se former vers Ruaudin, et attendit. Vers le milieu du jour, un officier de marine lui apporta l'ordre de se déployer en tirailleurs. Un régiment de ligne, qui s'était formé en arrière, disparut. On attendait toujours. Quoi ? Personne n'en savait rien. Notre vaillant aumônier, l'abbé Grelat, s'était mis en quête des blessés, et parcourait la sapinière. Il se heurta à une colonne allemande en marche. Courant aussitôt dans une autre direction, il vint encore se butter à l'ennemi ; à droite, à gauche, en avant, partout l'ennemi, sauf en un point, vers lequel se hâtaient les colonnes prussiennes. Il arriva hors d'haleine au commandant du régiment : « Nous sommes oubliés et déjà presque cernés ; il n'y a plus une minute à perdre ! » Le commandant forma immédiatement la mobile en colonne par sections, et partit dans la direction indiquée. Au moment où les derniers hommes franchissaient une colline, le canon et la fusillade retentirent. Les Prussiens étaient déjà au point que la mobile venait de quitter, et foudroyaient l'arrière-garde de notre colonne.

Mêlé à une indescriptible cohue de fuyards, le 75^e mobile traversa Le Mans, et fut cantonné à Chaufour, où, pour la première fois depuis la bataille de Parigné-l'Évêque, on fit une distribution. La faim allait détruire la mobile de Loir-et-Cher.

Après deux jours et une nuit tout entière de marche, le régiment prit position sur le plateau de Saint-Jean-sur-Erve.

A deux heures, l'ennemi parut, et la canonnade gronda. Le régiment de Loir-et-Cher, en soutien de l'artillerie, et couché dans un chemin creux, eut peu à souffrir des obus, qui, jusqu'à la nuit, hurlèrent au-dessus de lui, brisant les arbres et le couvrant de terre violemment arrachée aux talus du chemin. Un mobile du 2^e bataillon fut blessé à la jambe ; ce fut le dernier sang versé par notre brave régiment.

Encore quelques longues étapes jusqu'à Laval, quelques nuits passées dans la boue, sous la tente, et la campagne était terminée.

C'est à Laval que l'armistice fut connu. De là, le régiment gagna par étapes, à travers la Mayenne et l'Anjou, Saint-Genest et Lencloître, jolie petite ville à quatre lieues de Châtellerault. Plusieurs blessés du 2 décembre y rejoignirent le régiment. Ce retour fut bien douloureux.

La pauvre compagnie de Vendôme n'existait plus. Réduite à 40 ou 50 hommes, on l'avait dispersée entre toutes les autres. Le brave Tanviray, qui l'avait si vaillamment commandée depuis Villorceau, était encore sergent, alors que, pour combler les vides effrayants faits à Loigny dans le cadre d'officiers, on avait fait tant de promotions que nous retrouvions lieutenants nos anciens caporaux.

Tous les hommes de cette brave compagnie, qui n'était plus qu'un souvenir, m'entourèrent, et, comme à la veille de Loigny, je fis un appel, à travers tous ces noms qui me rappelaient des souvenirs doux ou glorieux, qui évoquaient les souvenirs de mes joyeux compagnons d'Onzain, le mot « Mort ! Mort ! Mort ! » sonnait comme un glas funèbre.

L'ordre de licenciement arriva. On rendit les fusils. La mobile de Loir-et-Cher revint dans ses foyers par étapes, sac au dos et le bâton à la main. Nous arrivâmes à Blois. Vingt ou trente personnes au plus attendaient sur le pont de la Loire les débris du régiment qui avait si fièrement porté sur onze champs de bataille le nom du département. Là même, j'avais vu plus de monde courir au-devant de la musique d'un régiment prussien !

Poudreux, amaigris, fatigués, nos hommes rentrant dans leurs foyers semblaient courber la tête sous le poids du vieil anathème : *Vae victis !*

Sur le Mail, on fit former le cercle, et on lut l'ordre suivant :

« La mobile de Loir-et-Cher est licenciée. Les hommes devront quitter Blois dans la soirée, et rentreront chez eux par tous les moyens possibles.

« Rompez les rangs ! Marche ! »

— La prochaine fois, nous tâcherons d'être plus heureux, — me dit un Vendômois blessé à Coulmiers, blessé une seconde fois à Loigny, et audacieusement évadé des mains de l'ennemi.

— Oui ! oui ! à la prochaine fois ! répétèrent en guise d'adieu tous les mobiles de la 8^e compagnie.

J'ai essayé de dire ce que firent les Vendômois pour leur pays, et je cherche ce que Vendôme a fait pour perpétuer la mémoire de ses enfants.

Au cimetière, une croix monumentale rappelle les soldats français morts dans nos murs ; mais nos morts à nous, ceux que nous avons tous connus, aimés et pleurés, où lisons-nous leurs noms ?

J'ai revu Loigny. La charrue passe et le blé jaunit sur leurs tombes, que Dieu seul connaît, et l'humble croix de bois blanc, qui réclame le souvenir des vivants pour le plus obscur des morts, fait même défaut à nos glorieux martyrs de la patrie ¹.

Ce n'est pas un monument que j'ambitionne pour mes frères d'armes, mais, dans notre vieille église, gardienne de nos traditions, une simple plaque de marbre, qui perpétuerait le nom des mobiles de l'arrondissement de Vendôme morts pour la France. Et je voudrais que ce souvenir simple, comme il convient à des vaincus, ne fût pas élevé au moyen d'une pompeuse souscription, où la vanité, hélas ! a sa part, mais bien par une modeste cotisation, où la plus pauvre des familles qui pleure un fils pût avoir part égale à celle du riche.

Ce serait là une œuvre vraiment patriotique, et digne d'être entreprise par la Société, dont le but principal est la résurrection des vieilles gloires du Vendômois.

L. DE MARICOURT.

¹ Pour réparer dans la mesure du possible cette absence de souvenir extérieur, M. de Maricourt a fait placer à ses frais, dès 1871, dans le cimetière de Loigny, une croix de fonte portant les noms des 26 morts de sa compagnie. — E. N.

En attendant que l'on puisse donner suite au pieux et touchant projet de notre collègue, nous publions, à la suite de son remarquable travail, qui est déjà un digne monument élevé à la mémoire de la Mobile de l'arrondissement de Vendôme, la liste des 26 morts et des 38 blessés de la compagnie, dont ces deux chiffres résument l'histoire.

E. N.

MORTS & BLESSÉS

de la 8^e Compagnie 2^e Bataillon Mobile de Loir-&-Cher

(Cantons de Vendôme & de Selommes).

MORTS

Prise de Faverolles.

GUENIER François, de Faye.

Bataille de Loigny.

TAVENOT Pierre, *sergent-fourrier*, de Vendôme.

BONNEAU Léon, *sergent*, id.

HÉRON Armand, id.

BELLARDENT Adrien, id.

MALANGEAU François, id.

RAMBOURG Louis, (remplaçant).

RENARD Wilfrid, de La Chapelle-Enchérie.

DUCHATEAU Adolphe, de Faye.

TRAHARD Adrien, de Villeromain.

BELLANDE Léon, de Saint-Anne.

ADET Louis, de Mazangé.

DORON Denis, id.

PAVY Ernest, de Naveil.

FOUQUET Victor, de Villerable.

POIDRAS Théophile, de Sainte-Gemmes.

FICHEPAIN César, de Thoré.

Bataille de Villorceau.

GUIBERT André, de Sainte-Gemmes.

BRETON Charles, de Vendôme (disparu après la bataille de Villorceau).

Bataille de Parigné-l'Évêque.

COUSIN Eugène, de Villiers.

MORTS EN CAPTIVITÉ

BRIANT Alexandre, d'Azé.

VERON Pierre, de Villiers.

GUILLARD François, de Villiersfaux.

MORTS DE MALADIE.

CHEVAYE Alfred, de Pray.

DALMONT Henri, d'Azé.

ROGER Paul, de Mazangé.

Total: 26 morts, dont 20 à l'ennemi.

BLESSÉS

Coulmiers. — RENARD Pierre. LUCAS Arsène. COLLIN Eugène. COLLAS Paul-Émile. TRICOT Jules. CHAILLOU François.

Faverolles. — OMBREDANE Étienne. LAMBRON Eugène. BESSÉ Auguste. BENATRE.

Loigny. — DE MARICOURT, capitaine. MASSOT Alfred, sergent. DAUVERGNE Léon. POICHEVEUX Prosper

(2 blessures). RENARD Wilfrid (déjà blessé à Coulmiers). MORIN Baptiste. HUGER Fiacre. AUGIS Alphonse. TRIHOREAU Rémy. PALLY Eugène. COUDRIOU Léon. LOYAU François - Désiré. RENARD Théodore. ADAM René. PRENANT Joseph. BOUZY Alphonse. OURY Arsène. DAUBERT François. GOBET Xavier.

Villorceau. — LORRIN Pierre. PETAY Hippolyte.

Parigné-l'Evêque. — RIVIÈRE Louis, *sergent*. NORGUET Pierre. CHANDOUINEAU Octave. BLANCHET Emile. RUET Alfred. BERRY Stanislas. GUILLARD François (mort en captivité).

Total : 38 blessés.

REMARQUE. — Cette liste, dressée d'après les rapports des maires, peut n'être pas absolument complète. Je recevrais avec reconnaissance les modifications qu'on pourrait y introduire. Il conviendrait d'ajouter à cette liste les mobiles de ces deux cantons détachés en d'autres compagnies, où ils ont été tués ou blessés.

Nous avons tenu à publier en entier dans le présent Bulletin l'*Histoire de la Mobile de Vendôme*¹, à cause de son intérêt exceptionnel, et malgré sa longueur, qui dépasse celle qui est accordée d'habitude à une seule lecture. Nous sommes obligés, par suite, de remettre au Bulletin suivant l'impression du travail qui a été lu à la séance du 15 juillet dernier, intitulé :

Journal d'un Vigneron Vendômois

AVEC NOTES

Par M. NOUEL, Président de la Société.

¹ Le Bureau a décidé qu'en raison de l'intérêt que le présent article peut offrir aux personnes étrangères à la Société aussi bien qu'à ses membres, un tirage à part en serait fait et mis en vente chez les libraires de Vendôme, en même temps que paraîtra ce Bulletin.

UN LIBÉRÉ DE FONTEVRAULT

« Monsieur le Maire, il faut que je vous dise tout ;
Ce sera long peut-être, écoutez jusqu'au bout.
Ah ! j'ai souffert longtemps, beaucoup, Monsieur le Maire,
Et ça m'est rude encor de vous conter l'affaire !
C'est égal, il le faut, et cela fera voir
Ce que c'est de manquer une fois au devoir.

Jusqu'à trente-six ans je fus un honnête homme,
Et je n'aurais pas pris dans un champ une pomme.
Je m'étais marié jeune à Jeanne, et j'avais
Aux vignes de l'ouvrage autant que j'en pouvais.
Deux gros enfants étaient venus, garçon et fille ;
Sans être fortuné, pour la jeune famille,
Grâce à Dieu, tous les jours le pain ne manquait pas,
Et même nous buvions du vin à nos repas.
Le vin, le vin !... il fut la cause de ma perte.

Un soir, du cabaret la porte était ouverte ;
Notez que je passais quasiment tous les jours
Devant ce cabaret en maugréant toujours
Contre les fainéants qui, là, buvaient chopine,
Jouaient, la nuit, avec gens de mauvaise mine,
Se battaient, se soûlaient et perdaient leur argent ;
Maintenant pour autrui je dois être indulgent.
Ce soir-là donc j'avais rencontré dans la rue
Pierre qui ramenait ses chevaux de charrue :

« Tiens, dit-il, c'est toi, Jean ? il fit rudement chaud
Tout cet après-dîner ; j'en suis en nage ; il faut
Entrer nous rafraîchir, c'est moi qui te régale.
— Non, ma femme m'attend pour souper. — Dans la salle,
Reprit-il, j'aperçois notre voisin André ;
Je voudrais en finir de son quartier de pré ;
Mais le voisin me tient la dragée un peu haute ;
Tu nous mettras d'accord, et ce sera ta faute
Si, ce soir, le marché manque. — Je ne peux pas.
— Pour m'obliger ; entrons ! — Non ! — Viens donc ! »

[Bref, j'y vas,

Monsieur le Maire. On boit d'abord, ensuite on cause,
On parle de ce pré, puis bientôt, et pour cause,
Chacun, buvant toujours, ne sait plus ce qu'il dit,
Et la nuit se passa dans ce bouge maudit.

Je n'avais pas perdu ma raison tout entière ;
Je n'osais plus rentrer au logis, lorsque Pierre
A travers les chemins sans peine m'entraîna.
Je ne saurais dire où le hasard nous mena,
Ni comment, le matin, quand on n'y voyait goutte,
Nous étions endormis le long de la grand'route.
Quelqu'un, passant là, butte et tombe de son haut
Sur Pierre, qui soudain se réveille en sursaut.
« Maladroit ! » cria-t-il. L'autre répond : « Ivrogne ! »
On jure, on se bouscule, on se pousse, on se cogne ;
L'homme, contre nous deux, ne fut pas le plus fort,
Il fut battu ; nous seuls cependant avions tort.
Je demande à quoi sert le bon droit à la guerre !
« A présent, sauvons-nous, viens ! que je dis à Pierre.
— Non, il faut le fouiller d'abord, ce gredin-là !
— Voler ! — Tant pis pour lui, le gueux ! il me cingla

D'un coup de son bâton en voulant se défendre ;
J'en ai la tête lourde, il pouvait me la fendre,
Je dois m'en venger ! Tiens, voilà sa bourse, prends ! »
Je la pris.... elle était pleine ; trois mille francs,
En or.... ça m'éblouit, comme au sortir d'un somme ;
Je n'avais vu jamais une si grosse somme.
Pierre en prit la moitié, moi, l'autre ; et demi-fou,
Je courus au jardin l'enterrer dans un trou.
Puis je rentrai chez moi. « Te voilà, me dit Jeanne.
— Eh bien ! oui, me voilà ; me cherches-tu chicane ?
Dis-je sans regarder ma femme ; j'ai besoin
De repos ; laisse-moi tranquille. » Dans un coin,
Les deux enfants pleuraient interrogeant leur mère.
« Voyons ! car je voulais irriter ma colère,
Voyons, Jeanne, fais donc taire ces deux marmots.
— Ils pleurent, te voyant fâché. — Pas de gros mots !
Qu'ils s'en aillent pleurer ailleurs ! je suis malade,
Je veux dormir. — Voilà ce qui te rend maussade,
Pauvre Jean ; comme toi, va, je n'ai pas dormi,
Et j'ai souffert. — Pourquoi ? — Je t'attendais, ami. »

Les pleurs qu'elle voulait retenir s'échappèrent....
Oh ! les vapeurs du vin alors se dissipèrent,
Je la pris dans mes bras en m'écriant : « Pitié !
Jeanne, pardonne-moi, rends-moi ton amitié !
— Pitié ? mon amitié ?... tu ne l'as point perdue,
Dit-elle en m'embrassant ; tiens, la voilà rendue.
Si j'ai pleuré beaucoup en ne te voyant pas
Rentrer à la maison pour l'heure du repas,
C'est que je t'aime tant ! Allons, conte-moi vite
Ce qui t'a retenu loin de notre cher gîte.
— Non ! je ne le peux pas ; ne me parle jamais
De cette nuit.... — Mon Dieu ! qu'as-tu ! je te promets

D'oublier tout, mon Jean, de pardonner d'avance.
— Je ne peux pas ! — Courage ! un peu de confiance !
— Tu le veux ?... Fais sortir les enfants, tous les deux,
Pour n'avoir pas du moins à rougir devant eux. »

Quand ils furent partis, je dis tout à ma femme.
A-t-elle assez pleuré les larmes de son âme,
Seigneur Dieu ! « Cours, dit-elle, alors que j'eus fini,
Cours rendre cet argent pour n'être pas puni
Des hommes et de Dieu ; prends bien toute la somme,
Prends plus ! tiens, prends ma croix ! tu trouveras cet

[homme

En ville, à quelque hôtel ; va, cours ! — Mais, s'il est
[mort!...

— Toi, voleur, assassin ! » Le coup était trop fort,
Elle tomba. C'est elle aussi que je crus morte.
Perdant la tête alors, j'allais ouvrir la porte,
Appeler, quand je vois le village en émoi,
Les gendarmes armés qui s'emparent de moi,
M'entraînent du logis, même avant que ma femme
Ait recouvré ses sens, pendant qu'elle se pâme.
En plein jour, il était midi, j'ai traversé
Le village, où chacun m'a vu, le front baissé,
Les deux poings enchaînés, me soutenant à peine,
Et ne comprenant plus, hélas ! où l'on me mène.

Pierre, après notre vol, de remords bourrelé,
Chez le juge de paix avait tout révélé ;
Car, au fond, comme moi c'était un homme honnête,
Qui dans le cabaret avait perdu la tête.
Il me dit, en allant ensemble à la prison :
« J'ai tout avoué, Jean ; ce n'est pas trahison
Si j'ai dû te nommer ; mais ça m'étouffait. — Pierre,
Et l'homme ?... — Il est blessé, la blessure est légère.

— Merci ! » Ce fut pour moi comme un grand poids de
[moins.

Notre procès fut court et jugé sans témoins,
Et, puisque je voulais parler en conscience,
Je n'avais pas besoin d'avocat d'audience ;
Mais on m'en choisit un d'office, comme on dit.
Il répéta les faits avec beaucoup d'esprit ;
Il fit des compliments de toute ma famille,
De moi, de Jeanne, enfin de ma petite-fille ;
C'était bien jusque-là, j'en étais attendri.
Mais voilà tout à coup qu'il démontre au jury
Que je suis innocent, que Pierre est seul coupable....
Oh ! d'entendre cela je n'étais point capable ;
Je l'interromps, je dis que mentir est honteux,
Que ce vol, une nuit, nous l'avons fait à deux,
Et que pour faute égale il faut égale peine.
De l'avocat ces mots avaient tari la veine,
Et les juges émus dirent : « Il a raison. »
Nous fûmes condamnés à cinq ans de prison.
Puis, quelques jours après, sans même voir ma femme,
(Je n'avais pas voulu la voir, étant infâme,)
Je fus à Fontevrault avec Pierre conduit,
Ecroué, numéro deux mille cinq cent huit.

J'étais donc prisonnier, et pendant des années
Il me fallait passer là de longues journées,
Enfermé dans des cours, sous un préau couvert,
Moi qui ne respirais à l'aise qu'au grand air,
En moissonnant les blés, en façonnant mes vignes !
Il fallait vivre avec un tas de gens indignes,
Faussaires, meurtriers, banqueroutiers, voleurs !
Voleurs !... Mais ils pouvaient me nommer un des leurs,

J'étais voleur aussi, moi ! C'était donc justice,
Et je me résignai, je subis mon supplice.
Un surveillant s'enquit si j'avais un métier ;
N'étant que vigneron, j'entrai dans l'atelier
Des remouleurs, fondeurs, étameurs de cuillères,
N'y faisant rien, pendant des semaines entières.
C'est que là je pensais à Jeanne, à nos enfants ;
C'est que je les voyais sans travail, indigents,
Et maudissant ensemble et l'époux et le père
Qui par le déshonneur apportait la misère.
Voudrait-on secourir la femme d'un voleur ?
« Ton homme est en prison, va-t'en ! » Honte et mal-
Oui, certes, je fus bien malheureux, je le jure ; [heur !
L'homme n'inventa pas de plus rude torture,
Et lâchement, un jour, je vœulus me tuer.
Un prisonnier le vit : « Il faut t'habituer,
Camarade, dit-il, fais comme moi, travaille,
Et tu pourras bientôt gagner, vaille que vaille,
Quelques francs pour ta masse, au moment de sortir.
Cinq ans, ça n'est pas long ; moi, je ne dois partir
Que longtemps après toi ; mais, baste ! l'on s'échappe,
Quelquefois !... seulement, gare qu'on vous rattrape ! »
« Amasser quelque argent, au pays l'envoyer...
Il a raison, me dis-je, oui, je vais travailler. »
Mais ce détail, Monsieur le Maire, est inutile ;
On sait que je devins un étameur habile ;
Les chefs virent en moi qu'ils pourraient se fier,
Etant, sans vanterie, un très-bon ouvrier.
J'amassai de l'argent, car j'avais du courage ;
Jeanne, de son côté, m'écrivit que l'ouvrage
Ne lui manquait jamais, et que, tous les voisins
Ayant grand'pitié d'elle et de ses orphelins,

(Car mes enfants croyaient qu'ils n'avaient plus de père,)
Elle avait pu survivre à sa douleur amère,
Qu'elle me pardonnait et m'aimerait encor.
Ça me donnait du cœur, et mon petit trésor
Augmentait sou par sou, de semaine en semaine.

Un jour, dans le parloir, un surveillant m'emmène,
Me dit de m'habiller proprement aujourd'hui,
Monsieur le directeur veut me parler chez lui.
Je ne m'attendais pas à semblable visite ;
Je me lave les mains, j'y vais à l'heure dite.
Monsieur le directeur fait signe à mon gardien
De sortir et me dit : « Vous vous conduisez bien ;
J'en ai sollicité pour vous la récompense,
Vous serez grâcié dans quinze jours, je pense.
— Monsieur le directeur, répondez-je, merci !
Mais j'en ai fait le vœu, je dois rester ici ;
Il faut qu'en la prison mon crime se rachète,
Et l'expiation doit en être complète.
Merci de vos bontés ; gardez-moi prisonnier. »
Le lendemain, j'étais nommé chef d'atelier.

J'avais fait mon devoir, et, reclus volontaire,
J'achevai mes cinq ans entiers, Monsieur le Maire.
Le jour enfin venu de quitter la prison,
De prendre le chemin de ma chère maison,
Je sortis lentement, l'âme calme et sereine.
Pour les hommes, mon crime avait subi sa peine ;
Devant Dieu j'espérais et je croyais sentir
Qu'il était expié par un long repentir.

Oh ! quand je respirai l'air pur de la campagne,
Allant, sans qu'un gardien m'observe et m'accompagne,
Allant où je voulais, par les champs, par les bois,

Quand je me voyais libre après de si longs mois,
J'oubliai ma souffrance en songeant à ma femme,
Aux enfants, bénissant Dieu du fond de mon âme !
J'avais apprivoisé, dans sa cage d'osier,
Un petit moineau franc, comme moi prisonnier ;
Mais en me sentant libre, au fond d'une vallée,
A mon cher compagnon je donnai la volée.
Il partit, puis revint se percher sur ma main ;
Nous nous aimions beaucoup ; mais le long du chemin
Sans doute il vit au loin passer les hirondelles,
Et, joyeux, dans les airs il s'envola comme elles.

J'arrivai... Pauvre Jeanne ! elle avait les marmots
Près d'elle, et, souriant, leur dit ces simples mots :
« Mes enfants, il vivait ; embrassez votre père. »
Ainsi j'aurais encor du bonheur sur la terre !...
Ce que je n'ai pas bien compris en tout cela,
C'est que l'on pût survivre à ces doux moments-là.

Dix ans sont écoulés depuis, Monsieur le Maire ;
De six enfants ma femme est aujourd'hui la mère,
Et c'est pourquoi je viens demander aujourd'hui
Si vous me daignerez accorder votre appui.
La police sur moi garde sa surveillance,
C'est la loi ; j'y serais soumis sans répugnance,
Car je ne crains rien d'elle, et le vieil étameur
D'un public malveillant n'entend plus la rumeur ;
On m'estime ; je gagne honnêtement ma vie
En faisant le travail que chacun me confie,
Et vous m'avez donné vous-même, en m'obligeant,
Pour les remettre à neuf tous vos couverts d'argent ;
C'est vrai qu'ils avaient bien besoin d'un fourbissage.
Je puis donc vivre ainsi, sans crainte qu'au visage

Personne ne me jette un mot de mon passé ;
D'ailleurs, je vous l'ai dit, je le crois effacé.
Mais ces pauvres enfants ! j'aurai beau vivre honnête,
Avoir conquis le droit de relever la tête,
Ils n'en seront pas moins les fils du libéré !
Il n'en faudra pas moins qu'en un coin ignoré
Où l'on ne pourra plus leur jeter cet outrage,
Ils s'en aillent plus tard demander de l'ouvrage ;
Il n'en faudra pas moins que mes filles aussi,
Quand nous ne serons plus, s'exilent loin d'ici !
Tenez, ce n'est pas juste ! et la faute du père
Doit-elle retomber sur la famille entière ?
Ce n'est pas juste, non ! mais l'homme est ainsi fait,
Le fils comme d'un champ hérite d'un forfait.
Quand j'y pense, le sang à la face me monte...
Je ne veux pas laisser à mes fils cette honte.
Eh bien ! si vous pensez que je l'ai mérité,
Demandez que mon nom soit réhabilité,
Et que, purifié par un long sacrifice,
Une seconde fois on me fasse justice ;
Pour mes fils, pour ma femme obtenez cet arrêt ;
Je sens là qu'aujourd'hui Dieu le confirmerait.

C'est tout, Monsieur le Maire, et vous savez ma vie.
L'instance, avec succès, peut-elle être suivie ?
Si vous croyez pourtant que ce n'est pas le lieu,
J'attendrai ; j'attendrai le jugement de Dieu. »

Ch. CHAUTARD.

Modifications des Statuts

M. le Président de la Société a reçu ampliation d'un arrêté ministériel, en date du 8 septembre dernier, qui autorise les modifications proposées aux statuts de la Société dans la séance du 14 janvier 1875.

Voici le texte de cet arrêté :

Le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts,

Vu la demande formée, le 27 mars 1875, par la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, à l'effet d'être autorisée à modifier ses statuts ;

Vu le procès-verbal de la séance tenue par cette Société le 14 janvier 1875 ;

Vu l'arrêté, en date du 25 juillet 1863, portant approbation des statuts de la Société Archéologique du Vendômois, annexés à l'original dudit arrêté ;

Vu l'arrêté, en date du 11 mars 1867, autorisant la Société Archéologique du Vendômois à prendre à l'avenir le nom de Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois ;

Vu les arrêtés modificatifs des statuts de ladite Société, arrêtés portant les dates des 11 octobre 1864, 11 janvier 1867 et 29 mai 1869 ;

Vu l'avis favorable du Préfet du département de Loir-et-Cher ;

ARRÊTE :

Art. 1^{er}. — Sont autorisées les modifications apportées dans ses statuts par la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois.

Les nouveaux statuts de cette Société sont approuvés en entier tels qu'ils sont ci-annexés.

Art. 2. — Le Président de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Fait à Paris, le 8 septembre 1875.

Signé : H. WALLON.

Pour ampliation,
Le Chef du Bureau des Archives,
H. VALMORE.

La longueur inusitée du présent Bulletin ne nous permet pas d'y joindre le texte des nouveaux statuts modifiés. Il sera publié au Numéro d'octobre. Il suffit, d'ailleurs, de se reporter au compte rendu de la séance de janvier, pour se rappeler les modifications introduites dans notre ancien règlement.

La plus importante consiste dans la suppression de la nomination d'un vice-président par l'assemblée, et dans la durée de *trois ans* attachée aux fonctions de tous les membres du Bureau, y compris le Président.

Dans la séance générale du 14 octobre prochain, l'assemblée aura à nommer un Bureau complet et nouveau de douze membres, conformément aux nouveaux statuts.

E. N.

ERRATA

A la Chronique du présent Bulletin, p. 216, ligne 13,
au lieu de 1874, lire 1875.

SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

14^e ANNÉE — 4^e TRIMESTRE

—

OCTOBRE 1875

~~~~~

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, s'est réunie en assemblée générale le jeudi 14 octobre 1875, à deux heures, dans la grande salle du Musée.

Étaient présents au Bureau :

MM. Nouel, président; de la Panouse, vice-président; Beausier, secrétaire; G. de Trémault, trésorier; de Maricourt, conservateur; Ch. Bouchet, bibliothécaire-archiviste; l'abbé L. Bourgogne, Launay, A. de Trémault, membres;

Et MM. Bénier, l'abbé Barbereau, de Bodard, l'abbé C. Bourgogne, de Brisoult, Charpentier, Ch. Chautard, Coupa, Coutoux,

Dehargne, Dividis, Dorville, Fleuret, sous-préfet, Godineau, d'Harcourt, Hardillier, Hème, Hésine, Hulmann, Istria, Jourdain, Lacordaire, Latouche, A. Lemer cier, P. Lemer cier, Menard, Micard, Miron de l'Espinay, le général Paulze-d'Ivoy, Pestrelle, H. Pineau, l'abbé de Préville, l'abbé Renou, Ripé, Robin, de Rochambeau, E. Rolland, l'abbé Roulet, Rouet de Clermont, Raoul de Saint-Venant, de Salies, P. Satis, Soudée, Thillier père, Thillier fils, Thoraux, Tremblay, Tresca, Turquand, le général de Valabrègue, de la Vallière, Weber.

M. Nouel, Président, déclare la séance ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître les noms des membres nouveaux admis par le Bureau depuis la séance du 15 juillet 1875 ; ce sont :

MM. DE SAINT-MAIXENT, propriétaire, au château de Saint-Agil ;

Amédée DE TERRAS, propriétaire au Grand-Bouchet, par Mondoubleau.

---

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

**Legs de M. Grison de La Ville-aux-Clercs.**

M. Grison de La Ville-aux-Clercs, notre collègue, est mort à Bayonne au mois de juillet dernier, léguant à la Société Archéologique du Vendômois une boîte d'argenterie neuve à ses armes, et lui laissant toute liberté d'en faire tel usage qu'elle voudra. Cette boîte a été remise, libre de tous frais, par l'exécuteur testamentaire et le notaire du défunt, à M. de Rochambeau, présent à Bayonne, au mois d'août. Ce dernier l'a remise au Président de la Société. La valeur *minimum* de cet objet est d'au moins 500 francs.

Le Bureau aura à statuer sur l'emploi le plus profitable à la Société de ce legs généreux.

## OBJETS OFFERTS OU ACQUIS

depuis la séance du 15 juillet 1875.

### I. — ART & ANTIQUITÉS.

NOUS AVONS REÇU :

De M. le Dr Emile CHAUTARD :

Une PIERRE (serpentine), de forme grossièrement ovale, de 0<sup>m</sup>,09 cent. de longueur. Cette pierre porte une rainure qui en fait le tour dans le sens de la longueur, et est percée à son extrémité la moins large d'un trou pour la suspendre. Usage inconnu. — Paraît avoir été trouvée à la surface du sol.

De M. Paul MARTELLIÈRE, juge à Pithiviers :

Un FLACON en verre transparent, couvert de dessins en émail blanc. Hauteur, 0<sup>m</sup>,16.

De M. GUERREAU, censeur du Lycée de Pau :

Deux PHOTOGRAPHIES. La première est une vue du château de Pau et de l'hôtel Gassion, prise du parc ; la seconde représente le berceau d'Henri IV en écaille de tortue, conservé au château de Pau. Le berceau a 1<sup>m</sup>,07 de long sur 0<sup>m</sup>,33 de largeur.

M. Guerreau a pensé avec raison que tout ce qui se rapporte à Henri IV intéresse le Musée de Vendôme.

E. N.

### II. — NUMISMATIQUE.

De M. LANGE, propriétaire à Cloyes, par l'entremise de M. Goudineau, architecte :

Une monnaie impériale romaine. Septime - Sévère, M. B.



Frappé l'an 194 de J.-C. — SEPT. SEVER...., sa tête laurée. Revers : DIS AUSPIC (*ibus*).... Bacchus et Hercule nus, debout.

De M. Paul MARTELLIÈRE, juge à Pithiviers :

Un mouton d'or du roi Jean, très-bien conservé : AGN. DEI... etc.

De M. MICARD, à Fleurigny :

Un sol de cuivre de Louis XV.

De M. LATOUCHE, jardinier-fleuriste :

Un denier tournois de Gaston, prince usufruitier de Dombes : GAST. PATR (*uus*) R(*egis*)... etc. 1649.

De M. Paulin FERRANT, de Mondoubleau :

Un double tournois de Frédéric-Henri, prince d'Orange. 1640. Bien conservé.

Par ACQUISITION :

Un beau jeton en argent de Louis XIV : LUDOVICUS MAGNUS REX. Tête du roi très-bien gravée. Au-dessous, le monogramme T. B, signature du graveur. Revers : HUC MEAT INDE ORITUR (*inde* pour *unde*). Fleuve personnifié, assis sur des rochers, épanchant son urne dans la mer. Exergue : Trésor royal. 1709. Pièce très-habilement nettoyée par M. Nouel, au moyen de procédés chimiques.

CH. B.

### III. — BIBLIOGRAPHIE.

DONS des Auteurs ou autres :

*Note sur un gros tournois de saint Louis*, par M. BOUCHER DE MOLANDON. 2<sup>e</sup> édition. Orléans, 1875.

*Etude historique sur la ville de Bayonne*, par J. BALASQUE. Tome III, cartonné. Bayonne, 1875. Offert à la Société par M<sup>me</sup> Achille Saubot.

Par ÉCHANGE avec les Sociétés savantes ou les Revues :

*Mémoires de l'Académie du Gard.* Année 1874. Nîmes, 1874. Un fort vol. in-8° de 410 pages avec planches, suivi du *Cartulaire* du chapitre de l'église cathédrale Notre-Dame de Nîmes (834-1156). Tables. 402 pages.

*Loir-et-Cher.* Mémoires de la Société des Sciences et Lettres. Tome IX, 1<sup>re</sup> partie, 1874-75. Blois, 1875.

*Eure-et-Loir.* Bulletin de la Société Archéologique. Procès-verbaux. Juin et juillet 1875.

*Vienne* (Autriche). Mémoires de la Société de Géographie. Tome XVII, 1874.

*Yonne.* Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles, 29<sup>e</sup> volume, 1<sup>er</sup> semestre 1875.

*Orléanais.* Bulletin de la Société Archéologique, 1<sup>er</sup> trimestre 1875.

Mémoires de la Société Archéologique. T. XIII, 1875. — Ce volume est entièrement consacré à l'expédition du duc de Guise à Naples, avec documents inédits, par MM. Loiseleur et G. Bague-nault de Puchesse.

*Toulouse.* Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France. Tome XI, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> livraisons. Toulouse, 1875.

*Le Mans.* Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. 1<sup>er</sup> trimestre 1875.

*Société Dunoise.* Bulletin n° 25, juillet 1875. — Histoire abrégée de l'abbaye de Saint-Florentin de Bonneval, publiée sous les auspices de la Société Dunoise par le Dr V. Bigot. Introduction de CLXVIII pages avec une gravure. Châteaudun, 1875.

*Morbihan.* Bulletin de la Société Polymathique. 2<sup>e</sup> semestre 1874 et 1<sup>er</sup> semestre 1875.

*Poitiers.* Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest. 2<sup>e</sup> trimestre 1875.

Par ENVOI du Ministère de l'Instruction publique ;

*Revue des Sociétés savantes des départements.* Livraisons de septembre à décembre 1874, janvier et février 1875.

*Cômité des Travaux historiques et des Sociétés savantes.* Liste des membres titulaires, honoraires et correspondants. Instructions. Imprimerie nationale, 1875.

*Romania.* N° 14, avril 1875.

Par ABONNEMENT ou par ACQUISITION :

*Mélanges de Numismatique.* 5<sup>e</sup> fascicule, juillet 1875. Le Mans.

*Dictionnaire du Mobilier français*, par M. Viollet-Leduc. T. VI, 3<sup>e</sup> fascicule, 1875.

Ce fascicule termine cet important ouvrage.

*Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*, par M. E. Cartailhac. Livraisons 7, 8, 9 de 1875, avec supplément. Toulouse.

*Polybiblion.* Les deux parties (littéraire et technique). Livraisons de juillet, août et septembre 1875.

*Bulletin monumental*, dirigé par M. de Cougny. 5<sup>e</sup> série, t. III, Nos 5 et 6, 1875.

E. N.

---

REMERCIEMENTS sincères à tous les donateurs que nous venons de nommer.

---

## Renouvellement du Bureau pour 1876.

---

Le Président donne connaissance à la Société de l'arrêté ministériel, en date du 8 septembre dernier, qui autorise les modifications proposées aux statuts de la Société dans la séance du 14 janvier 1875. (Le texte en a été publié à la fin du N° du Bulletin de Juillet dernier.)

Le Président donne ensuite lecture des statuts modifiés. (Le texte paraîtra en feuille détachée à la fin du présent Bulletin.)

Le Président rappelle aux membres présents qu'en vertu des statuts modifiés et conformément à une décision prise à la séance générale du 14 janvier dernier, l'Assemblée va avoir à élire un Bureau nouveau et complet de 12 membres.

Les membres de l'ancien Bureau sont tous démissionnaires, mais éligibles au même titre que les autres membres de la Société. Il rappelle les noms des membres qui composent le Bureau actuel, et fait savoir à l'Assemblée que M. Bouchet, pour cause de santé, n'accepterait pas les fonctions de bibliothécaire-archiviste, et que MM. Beaussier et Duvau, par suite de changement de résidence, se retirent définitivement du Bureau.

On passe ensuite au scrutin, dont le dépouillement donne les résultats suivants :

*Président, M. de Rochambeau ;  
Secrétaire, M. de Maricourt ;  
Trésorier, M. G. de Trémault ;  
Conservateur, M. Louis Martellière ;  
Bibliothécaire-archiviste, M. Nouel.*

*7 Membres,* { MM. Bouchet;  
A. de Trémault;  
Cornu;  
Général de Valabrègue;  
G. Launay;  
de Bodard;  
l'abbé Roulet.

Le nouveau Bureau sera installé à la séance générale de janvier 1876.

---

## CHRONIQUE

---

### Le Clocher de Saint-Martin.

Le Conseil municipal de Vendôme a voté en 1875 la démolition et la réfection du dôme et campanile du clocher Saint-Martin, dont l'état de délabrement exigeait cette mesure radicale.

Dans les premiers jours du mois d'octobre, on a enlevé la girouette dudit clocher, et on a vu avec surprise que la plaque qui la compose portait une longue inscription.

M. A. de Trémault, maire de Vendôme et membre du Bureau de la Société Archéologique, l'a fait transporter au Musée, pour qu'on puisse l'examiner.

La plaque, débarrassée de la couche de peinture qui la rendait jadis tricolore, s'est trouvée être une feuille de laiton (cuivre jaune), de 0<sup>m</sup>,66 de largeur sur 0<sup>m</sup>, 40 de hauteur. A cette feuille on a rivé d'un côté trois pentures en fer pour la rotation autour d'une tige verticale, et on lui a donné la forme d'oriflamme par l'addition de deux morceaux de tôle de 0<sup>m</sup>,48 de longueur.

Cette feuille de laiton se trouve être une partie d'une plaque gravée dont nous publions la reproduction d'autre part.

On voit que la coupure de la feuille ayant eu lieu perpendiculairement aux lignes, chacune d'elles se trouve incomplète, ce qui rendra peut-être difficile la reconstitution du texte complet.

Dans le fac-simile que nous en donnons, la ligne noire verticale figure le bord exact de la feuille de laiton. On a complété quelques mots qui ne peuvent donner matière à discussion. Enfin, on saura que les lignes d'écriture sont dans le sens de la hauteur de la girouette, c'est-à-dire se trouvent verticales quand la girouette est en place.

Laissant à de plus habiles la restauration complète de ce texte, livré à tous les vents depuis si longtemps, je ferai seulement remarquer qu'il n'est pas question dans cette inscription de l'église

Saint-Martin, mais seulement de la Madeleine, ce qui exclut l'hypothèse que, pour faire une girouette au clocher Saint-Martin (postérieurement à 1784, d'après l'inscription même) on aurait enlevé (au moment de la Révolution, par exemple) une plaque de cuivre placée dans l'église Saint-Martin et relatant une donation à la paroisse.

Je croirai plutôt qu'on a utilisé pour faire cette girouette une plaque de cuivre portant un *commencement* d'inscription, et *refusée* à cause de sa mauvaise gravure et des fautes qui s'y rencontrent.

Eu examinant attentivement l'original, on voit, en effet, que la plaque est rayée pour une suite de texte que semble appeler le signe + qui termine ce qui s'y trouve gravé. En second lieu, la gravure est très-médiocre, et enfin il a des mots omis qui ont été rajoutés en interligne, comme ILLUSTRISIME (ligne 2) et DE (ligne 12), sans compter les menues fautes, comme Madelaine écrit avec un A ligne 4 et avec un E ligne 8, etc.

E. N.

---

# FAU-SIMILE

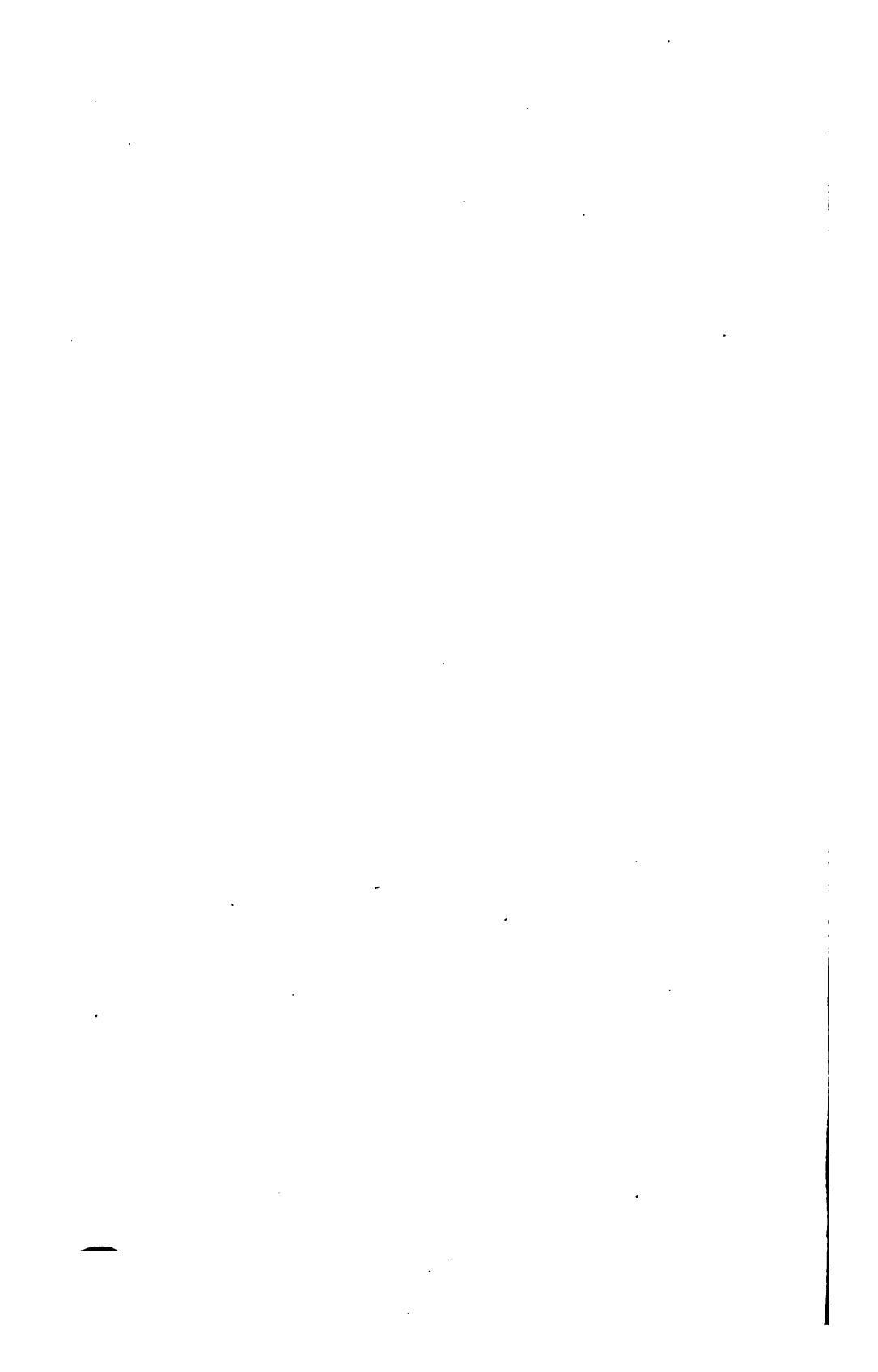
DE

## L'INSCRIPTION DE LA GIROUETTE DU CLOCHER DE SAINT-MARTIN

### ? FRANCE

|                                                                                     |             |
|-------------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| PAROISSE DEPUIS L'AN 1492 ET SUIVANT                                                | ILLUSTRISSE |
| EES EN 1780 SUR LE CLERGÉ DE FRANCE PAR MESSIRE                                     |             |
| E BLOIS, SCAVOIR QUATRE VINT DIX LIVRES POUR                                        |             |
| LA MADELAINE DE VENDOME ET QUARANTE CINQ LIVRES                                     |             |
| E VILLE PAIABLE CE 1 <sup>ER</sup> AVRIL ET 1 <sup>ER</sup> 8 <sup>BRE</sup> PAR LE |             |
| SE DE BLOIS + 15 <sup>h</sup> DE RENTE ANNUELLE AU PRINCIPAL                        |             |
| CETTE PAROISSE PAR UNE PERSONNE PIEUSE                                              |             |
| LA MADELEINE PAR ACTE DEVANT M <sup>R</sup>                                         |             |
| AU 15 AVRIL 1783 +                                                                  |             |
| PRINCIPAL DE SIX CENT LIVRES DONNÉES AUX PAUVRES                                    |             |
| LIVRES PAR M <sup>R</sup> GARDEAU SOUSCHANTRE ET QUATRE                             |             |
| IEUSE LA QUELLE SOMME DE SIX CENT LIVRES LA                                         |             |
| RENTE JUSQU'AUREMBOURSEMENT OUNOUVELLE                                              |             |
| M <sup>R</sup> DESCHAMPS Not DU 7 9 <sup>BRE</sup> 1784 +                           |             |





# CHARLES IX A VENDÔME

PAR

M. A. DE ROCHAMBEAU

Correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

---

En parcourant, il y a quelques mois, de vieux papiers mis au rebut, M. Delagrange, notaire à Blois, rencontrait deux pièces historiques du plus haut intérêt pour le Vendômois.

Connaissant mon goût pour l'étude de notre histoire locale, il a bien voulu me les remettre pour en faire hommage à la Société. L'une est un mandat de paiement délivré à Philippe Fleurin, receveur municipal, par les échevins de Vendôme ; l'autre un procès-verbal des délibérations des élus du Vendômois ; toutes deux relatives à l'entrée de Charles IX à Vendôme. C'est la première trace que nous trouvons du passage de ce roi dans notre cité.

A la mort de François II, son frère, âgé de dix ans, fut proclamé roi de France sous le nom de Charles IX. Catherine de Médicis, leur mère, fut reconnue régente, et Antoine de Bourbon, roi de Navarre, proclamé lieutenant général du royaume.

Effacée sous les règnes d'Henri II et de François II, l'autorité de Catherine acquit, sous celui de Charles IX, une grande prépondérance ; partagée entre deux factions, celle des Bourbons et celle des Guises, elle ré-

solut de détruire l'une par l'autre, et ne réussit qu'à fomentier la guerre civile.

En présence des menées dangereuses de la régente, le duc de Guise, le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André formèrent une ligue qui, sous le nom de triumvirat, mit le parti catholique à l'abri d'un coup de main de la part de ses adversaires. Effrayée, Catherine crut devoir se livrer à l'amiral de Coligny, qui avait tout pouvoir parmi les protestants. Elle fit assembler à Saint-Germain les députés de tous les parlements du royaume pour aviser aux moyens de prévenir de nouveaux troubles et rédiger un édit de pacification. La première réunion eut lieu le 17 janvier 1562, et l'édit accorda aux huguenots la liberté de conscience, à condition qu'ils tiendraient leurs assemblées dans les faubourgs, et non dans les villes.

Les troubles semblaient s'apaiser, et le jeune roi de France se mit à visiter les provinces avec sa mère, afin de juger par eux-mêmes de l'état des esprits. Le Vendômois était resté un des centres de l'orthodoxie catholique ; Charles y arriva dès le samedi 23 janvier 1562. Les habitants lui présentèrent, comme hommage de bienvenue, *des poires de bon chrétien, des pommes de court-pendu et une douzaine de paires de gants, dont quatre paires brodées d'or.*

Les poires de Bon-Chrétien étaient à cette époque un don fort apprécié ; c'était le cadeau de bienvenue obligé que l'on offrait au roi à son entrée.

Trois ans auparavant, François II et Marie Stuart étaient aussi entrés à Vendôme, et le même Philippe Fleurin avait eu à régler, comme receveur municipal, un compte du même genre ; le jeune roi reçut 150 poires de *bon crestian* et des *noisilles*, qu'on avait

payées 30 livres, et il avait fallu s'adresser à sept fournisseurs pour réunir ce nombre considérable de fruits. Bien que le mandat délivré par les échevins à Philippe Fleurin en 1562 ne porte pas le nombre des fruits offerts à Charles IX, il est probable qu'il ne différerait guère de celui qu'on avait donné à François II. On peut en conclure que les prix avaient déjà beaucoup baissé, car ces fruits n'avaient coûté que 8 livres 17 sous et 6 deniers, au grand déplaisir, sans doute, de la veuve Léobin Moussu, qui en avait déjà fourni à François II<sup>1</sup>.

Au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles, aucune espèce, parmi les poires d'hiver, ne pouvait être comparée à la poire de Bon-Chrétien ; aussi on s'attacha à lui faire une histoire, une vraie généalogie.

Certains auteurs affirment que les Grecs la cultivaient et l'appelaient *Talantiation* (balance), sans doute à cause de sa forme conique.

La Quintinye, le *directeur de tous les jardins fruitiers et potagers de Louis XIV*, prétend que les Romains la connaissaient, et l'appelaient *Crustumium* ou *volumum*<sup>2</sup>.

Puis, à propos de sa propagation en France, les uns la déclarèrent apportée de Païnonie<sup>3</sup> par saint Martin, élu archevêque de Tours en 374, tandis que d'autres la firent venir de Calabre en 1483, apportée par saint François de Paule, que Louis XI avait appelé à Plessis-lez-Tours. Mais ces traditions ne reposent sur aucun document écrit, tandis que nous pouvons au contraire prou-

<sup>1</sup> Cf. un *Budget municipal au XVI<sup>e</sup> siècle*, publié dans le Bulletin, en 1868, par notre collègue et ami M. Joseph Thillier.

<sup>2</sup> Cf. aussi *Le Verger, revue d'arboriculture et pomologie*, dirigée par M. Mas.

<sup>3</sup> Cf. *Cours complet d'agriculture*, etc., par l'abbé Rozier.

ver par des textes que le Bon-Chrétien a dû naître tout simplement en France<sup>1</sup>. D'après ces textes, le Bon-Chrétien appartient à la pomone française, et, de plus, il tire sa dénomination de son excellence. Le savant Guillaume Budé l'appelait poire *Panchresta*, de deux mots grecs qui signifient *toute bonne*. A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, ce nom fut altéré par les populations de nos pays, et *Panchresta* devint *Bon Chrestien*.

Maintenant, à quelle époque voyons-nous apparaître ce fruit dans nos provinces ? Une pièce communiquée à M. André Leroy par M. Marchegay<sup>2</sup> prouve son existence en Anjou en 1503 ; quelques années plus tard, on la trouve en Touraine.

Nous avons vu que, dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, elle avait une valeur commerciale assez importante ; en 1618, une belle poire d' Bon-Chrétien se vendait encore une pistole d'or (11 livres) à la halle de Paris<sup>3</sup>.

Les gants étaient à un prix fort abordable ; M<sup>e</sup> Jean Bruneau en avait vendu une douzaine de paires, dont quatre brodées d'or, le tout pour dix livres.

Les gants de Vendôme avaient à cette époque une véritable célébrité ; nous n'en voulons pour preuve que cette expression proverbiale employée quelque part par Brantôme : *souple comme un gant chevroton de Vendôme*.

<sup>1</sup> Cf. *De natura stirpium*, l. 1, cap. CXIV, p. 232, par Jean Ruel de Soissons, médecin de François I<sup>er</sup> en 1536 ; *Villae*, libri XII, 5<sup>e</sup> partie, *Pomarium*, p. 261, par J.-B. Porta, naturaliste italien ; et *Historia naturalis de arboribus et fructibus*, par le Dr Jonston, silésien, l. I, p. 37.

<sup>2</sup> Cf. Biblioth. Nation. Mss. supplément français, N<sup>o</sup> 1959, fol. 103.

<sup>3</sup> Cf. Arnaud d'Andilly, *Le Jardinier royal*. — André Leroy, *Dictionnaire de Pomologie*, passim.

Du reste, il est bon de remarquer que la ganterie donnait lieu au moyen âge à un commerce bien plus important que de nos jours. On faisait des gants en peau de chamois, de chèvre, de mouton, d'agneau, de daim, de cerf, d'élan, etc. On en faisait aussi à l'aiguille et sur le métier avec la soie, le fil, la laine, le coton, etc. Il y en avait de velours, de satin, de taffetas, de toile et autres étoffes. Les gants de cuir qui sortaient des fabriques de Paris, de Vendôme, de Grenoble, de Montpellier, étaient fort recherchés ; les étrangers les préféraient à ceux d'Espagne et d'Italie.

Voici la copie textuelle de ces deux pièces :

I.

Nous soubz signez Escheuins et officiers de la ville de Vendosme Certiffions a tous quil appartiendra Que par nostre commandement et ordonnance Phelippes fleurin Receueur des deniers communs d icelle ville A paye et baille des deniers de sa recepte La somme de dix huict liures dix sept solz six deniers tournoys Pour fruietz et gants qui ont este presentez pour ladicte ville Au Roy nostre sire Charles neufiesme de ce nom A sa joyeuse venue en ceste ville lejourdhier Sauoir est a M<sup>e</sup> Claude deluynes Trente solz tournoys A la femme Maistre Jehan habert quarante cinq solz tournoys A françois cornet quarante solz tournoys A la vefue Leobin moussu vingt deux solz six deniers tournoys Pour poyres de bon cristian et pommes de court pendu par eulx fournyes Et a Jehan

bruneau gantier dix liures tournoys Pour vne douzaine de gants Dont y en auoit quatre payres enrichies d or Le tout presente au Roy nostre d seigneur et a la Roynes mere Laquelle somme de xviii l xvii s vi d tz rapportant ces presentes sera allouee audict fleurin Recepueur en la despense de ses comptes par messieurs les audicteurs d iceulx Ausquelz prions ainsi le faire.

Faict a Vendosme le dymanche vingt quatriesme jour de Januier L an mil cinq cens soixante deux Constat en interligne quarente solz tournois Approuue<sup>1</sup>.

Signé DUPONT J. BERRUYER M. DHUISSEAU.

Au dos est écrit :

Fruits et gants présentés au Roy Charles 9 le 24 janvier 1562 à Vendosme.

Et d'une autre main du temps :

Pour la venue de nostre sire le Roy Charles.

## II.

Extrait des registres du Greffe de la communeaulte de la ville de Vendosme.

Item. Et sur la remonstrance faicte par Phelippes fleurin naguieres recepueur des deniers communs de ladicta ville que lon a desloge plusieurs personnes qui tenoient

<sup>1</sup> Ce dernier mot est d'une autre écriture.

a ferme des maisons chambres tourelles et bastymens de ladicte ville obstant les troubles aduenuz en ce Roiaulme Et pour metre a couuert les gardes aux portes et autres lieux et endroitz dicelle ville et bastir en quelques lieux Aumoien dequoy il ne pouuoit contraindre iceulx fermiers au paiement de dictes fermes Et que pour raison dece estoit requis leur faire dymynution Requerant estre ordonne de ce Surquoy apres auoir mis ce en deliberation a este ordonne delibere et conclud que par les escheuyns derniers precedans appelez auecques eulx trois ou quatre des deleguez d icelle ville sera veu quelz deniers sont deubz audict recepueur par lesdicts fermiers pour le temps de sa charge Et quilz feront dymynution telle quilz congnoistront estre raisonnable a iceulx fermiers ainsi deslogez Laquelle dymynution qui pource leur sera faicte par lordonnance des dicts escheuyns et deleguez, ledict recepueur prendra et acceptera pour deniers contans et emploiera en ses comptes pour deniers comptez et non receuz Voulans et consentans iceulx manans et habitans estre allouez audict recepueur en sesdictz comptes tout ainsi comme si lesd. deniers de lad. dymynution luy estoient soluz et payes par lesd. fermiers. Item Et aussi sur la remonstrance faicte par lesd. derniers precedens escheuyns Que par laduis et deliberation de plusieurs des manans et habitans de lad. ville lon a achepte quelque quantite de fruytz et gands qui ont este presentez au roy nostre sire le dimanche vingt-quatriesme jour de Januier dernier passe lors estant en ceste d ville et quil estoit requis les paier sur ce a este ordonne et conclud que les deniers qu il conuient pour ce fraier et baier serontourniz baillez et paieez par led fleurin naguieres recepueur par lordonnance desdictz derniers precedans escheuyns des deniers de sad recepte Lesquelz luy seront alouez en mise en ses comptes et rabatz desad recepte a laudition d iceulx.

Fait ordonne delibere et conclud en lassemblee des de-



putez de par les manans et habitans de la ville de Vendosme pour les affaires communes dicelle delibere en la chambre deladicte ville situee sur la porte Saint georges dicelle ville le ving<sup>e</sup> quatriesme jour de feburier Lan mil cinq cens soixante deux.

Signé

P. JOUET

p<sup>r</sup> copie

---

**JOURNAL**  
**D'UN**  
**VIGNERON VENDOMOIS**

Accompagné de Notes .

PAR  
M. E. NOUEL

*Président de la Société Archéologique<sup>1</sup>.*

---

**PRÉAMBULE**

Un des traits caractéristiques de notre époque est assurément *l'esprit scientifique*, c'est-à-dire l'amour et la recherche de la vérité pour elle-même, sans préoccupation des conséquences que sa connaissance complète peut entraîner dans la vie morale et matérielle de l'humanité. On s'est lassé dans les diverses branches de la science des *systèmes* plus ou moins brillants que de vigoureux esprits proposaient tour à tour comme l'expression de la vérité qu'ils croyaient avoir devinée, et l'on s'est décidé à *chercher* avec patience en amassant des faits, convaincus que la vérité, qui n'est en résumé que l'expression de *ce qui est*, ne pouvait manquer d'apparaître dans toute sa simplicité comme l'expression synthétique de la totalité des vérités particulières. « Les systèmes passent, les faits demeurent ! » telle était la devise du célèbre Cruveilhier<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Ce travail a été lu à la séance publique du 15 juillet 1875. L'abondance des matières a obligé d'en remettre la publication au présent Bulletin.

<sup>2</sup> Eloge de Cruveilhier, lu à la séance publique annuelle de l'Académie de Médecine (4 mai 1875) par M. Jules Béclard, secrétaire perpétuel de cette Académie.

curieuses sur quelques usages du siècle passé; on y trouve la trace des très-rares événements qui ont frappé notre bêcheur de vignes en dehors de la culture, comme apparition de *comètes*, *jubilés*, et enfin la Révolution française. On y rencontre à chaque page des mots et des locutions de terroir intéressantes à noter, soit pour le sens, soit même pour la prononciation, et qui fourniront des matériaux au *Dictionnaire du langage vendômois*, dont un projet a été développé ici il y a quelques années (V. tome XI, 1872, p. 77).

Je donne ci-joint le Journal *in extenso*, en lui conservant même son orthographe, remarquable pour un vigneron de cette époque; je me suis seulement permis de retoucher quelques phrases dont la clarté laissait à désirer.

Il m'a paru utile d'accompagner ce Journal de notes qui constituent toute ma part dans ce travail; les plus courtes sont rejetées au bas de la page; quelques-unes, plus longues, sont reportées à la suite du Journal, afin de ne pas interrompre le texte original, ni le noyer sous les commentaires.

J'ai pu m'aider pour quelques-unes de deux registres manuscrits: l'un intitulé *Livre des vendanges* de Picolet (Naveil), 1778-1817, qui m'a été prêté par M. G. Boutrais; l'autre, le registre des comptes (dépenses et produits) de la closerie du Bois-aux-Moines (Naveil), qui s'étend de 1755 jusqu'à nos jours et m'a été prêté par M. Ph. Martellière, le possesseur actuel de ladite closerie. Que ces deux Messieurs veuillent bien agréer ici mes remerciements.

J'ai consulté enfin avec fruit la curieuse monographie intitulée; *Histoire de la Conditia de Naveil*, par M. Neilz, cultivateur, membre de notre Société, ouvrage offert à notre bibliothèque à la séance d'octobre 1867.

E. N.

---

# JOURNAL

DE

François LATTRON, Vigneron au Bois - aux - Moines

(PAROISSE DE NAVEIL)

1756 - 1810.

---

MÉMOIRE FAIT PAR MOI FRANÇOIS LATTRON DU  
COMPORTEMENT DES ANNÉES A COMMENCER PAR  
L'AN 1756.

1756. — Cette année l'hiver fut chaud et l'été médiocre ; il n'y eut que deux poinçons et demi de vin au quartier, et il était vert. Il valait 18 livres le poinçon. Le blé n'était pas fort et beaucoup de *marouste*<sup>1</sup>. Il valait 24 sols le boisseau mesure de Vendôme<sup>2</sup>.

C'est l'année que je fus marié, le premier jour de Mars, jour auquel je suis venu au monde ; c'est-à-dire le même quantième du même mois âgé de vingt-trois ans juste, la veille du mardi gras.

1757. — L'an 1757, l'hiver médiocre, l'été chaud ; il y eut du blé beaucoup bien grené ; il valait 18 sols le boisseau à Vendôme ; il y eut trois poinçons et demi de

<sup>1</sup> *Anthemis cotula* L. *Maruta cotula* DC. Prodr. vulgairement *maroute*.

<sup>2</sup> Pour toutes les mesures citées dans ce journal, voir à la suite la note A intitulée : Les anciennes mesures de Vendôme.

vin au quartier, Il estoit très-bon ; il valait 20 livres le poinçon. Beaucoup de tonnerre.

*En marge* : né un garçon le 11 juin ; mort le 2 décembre 1782.

1758. — L'an 1758, l'hiver froid ; de la neige pendant 3 semaines, un pied et demi de haut *dont* (par suite de quoi)<sup>3</sup> il en mourut plusieurs dans la neige. L'été médiocre. Les vignes gelèrent totalement le 17 avril, si bien qu'il fallait quatre quartiers pour faire un quart de vin (une demi-pièce). Le vin de 1757 valait jusqu'à 50 livres le poinçon. Il y eut du bled *communément* (comme dans une année ordinaire), mais il n'était pas bien sec. Il valait mesure de Vendôme 24 sols.

*En marge* : Né un garçon 13 novembre.

1759. — L'an 1759, l'hiver médiocre ; l'été assez sec ; il y eut du vin 4 poinçons au quartier ; il valait 18 livres le poinçon et il était très-bon. Le bled valait mesure de Vendôme 18 sols. Il y avait du *verdelé* de treille de Madeleine le 29 juin (Voir note B).

*En marge, rajouté* : Jubilé (Voir note C).

1760. — L'an 1760, l'hiver humide et l'été bien sec ; il y eut du vin six poinçons au quartier très-bon ; il valait douze livres le poinçon. *Interligné* : On voyait les bourgeons d'un clos dans l'autre le 25 avril<sup>4</sup>. Le bled valait mesure de Vendôme 20 sols.

*En marge* : Né un garçon 6 mars.

<sup>3</sup> Les mots entre parenthèses sont rajoutés au texte à titre d'explication.

<sup>4</sup> Notre vigneron veut dire que la végétation de la vigne était assez avancée pour qu'on pût voir les *pousses*, non-seulement dans son propre clos, mais même dans celui de son voisin. Voir note D, sur le mot *Bourgeon*.

1761. — L'an 1761, l'hiver sec et l'été humide. Il y eut 2 poinçons de vin au quartier très-vert ; il valait 15 livres le poinçon. Le bled valait mesure de Vendôme 25 sols.

*En marge* ; Né une fille 18 juillet et morte 21 septembre.

1762. — L'an 1762, l'hiver médiocre et l'été sec. Il y eut du vin 4 pièces au quartier et il valait 18 livres le poinçon : il était très-bon. Le blé bon valait mesure de Vendôme vingt sols le boisseau.

*En marge* : Né un garçon 30 décembre.

1763. — L'an 1763, l'hiver rude ; il gela environ 7 semaines durant. L'été humide. Il y eut deux poinçons de vin au quartier, vert. Il valait 12 livres le poinçon. Le bled à 15 sols le boisseau mesure de Vendôme.

*Interligné* : On bénit les vaches, chevaux et ânes le dimanche 5 juin (Voir note E).

1764. — L'an 1764, l'hiver médiocre, l'été sec. Il y eut 4 poinçons de vin au quartier, de bon vin ; il valait 18 livres le poinçon. Le bled à 20 sols le boisseau mesure de Vendôme.

1765. — L'an 1765, l'hiver humide et l'été sec. Il y eut 3 poinçons et un quart de vin (trois pièces et demie), de bon vin. Il valait 22 livres le poinçon. Et le blé bon ; il valait 22 sols le boisseau mesure de Vendôme.

*En marge* : Né un garçon 5 aoust.

1766. — L'an 1766, l'hiver rude. Il gela pendant un mois et demi avec grand froid. L'été humide, les vignes rouillées et aussi les bleds. Il y eut deux poinçons au quartier de vin médiocre. Il valait 24 livres le poinçon,

et le bled à 30 sols toute l'année mesure de Vendôme. Il y avait de la *pamplume*<sup>5</sup> beaucoup dans les bleds et dans les mars. Beaucoup de pailles et chaumes.

*En marge* : Cet an il parut une étoile avec une queue par derrière, à la vue longue de 3 pieds, sur le soir au mois de mars et avril dans le midi (lisez : au sud)<sup>6</sup>.

1767. — L'an 1767, l'hiver long et froid ; les vignes gelèrent d'hiver ; elles ne poussaient presque point à la mi-mai, et toutes les vallées ne poussaient point, et faisait toujours froid. La vigne ne fleurit point qu'après la Saint-Martin (4 juillet, Transl. de Saint-Martin)<sup>7</sup>.

Les bleds *communs* (ordinaires), mais bien grénés assez. Il valait aux semences jusqu'à 30 sols. Le vin vert et il n'y en avait que un poinçon en six *quart* (quartiers ; il n'y en avait point du tout dans les vallées. Le vin de 1766 valait jusqu'à 60 livres le poinçon et au mois de novembre valait jusqu'à 75 livres le poinçon, et celui de 1767 cinquante livres et vingt écus. Le bled au mois de décembre, vingt-sept sols le boisseau à Vendôme, parce que les souris en *gâtaient*<sup>8</sup> beaucoup, et ne rendait plus guère.

<sup>5</sup> *Pamplume*. Sous ce nom, les cultivateurs des environs désignent encore aujourd'hui un petit trèfle sauvage (*Trifolium arvense* L. vulgairement pied-de-lièvre dans les flores), commun surtout dans les champs maigres et sablonneux. Son grand développement en 1766 est dû à l'été humide.

Quant à son nom à Vendôme, il rappelle par sa terminaison, d'une manière très-expressive, l'aspect plumeux des têtes de fleurs dont les calices sont hérissés de longs cils blancs soyeux. Ce mot me paraît local ; je ne l'ai trouvé dans aucune flore ni aucun dictionnaire.

<sup>6</sup> On comprend qu'il s'agit d'une comète ; je n'ai pu trouver aucun renseignement sur elle (Voir note G).

<sup>7</sup> Les dates étant presque toutes indiquées en saints, pour épargner des recherches au lecteur, je les traduis à la suite en quantités chiffrées.

<sup>8</sup> Gâter est ici pris dans le sens de détruire. C'est le sens primitif du mot, qui vient de *vastare*, ravager (Littré).

*En marge* : Né un garçon 17 février.

1768. — L'an 1768, l'hiver froid depuis la Saint-Thomas (21 décembre 1767) jusqu'au 8 février 1768. Bien rude. Je fus obligé d'entamer un pain avec ma *congnée* le jour des Rois. Les boissons jetaient les fonds<sup>9</sup>, et plusieurs en perdirent beaucoup. Les vignes fleurirent mal dans le mois de juin et de juillet. Les raisins tombèrent presque tous par les pluies froides. Le vin valait jusqu'à 100 livres le poinçon à la fin de juillet, et le bled 42 sols le boisseau mesure de Vendôme.

Le bled était beaucoup rouillé. On ne cueillit qu'un quart de vin au quartier. A la sortie de la vendange, le vin blanc valait jusqu'à 90 livres le poinçon et le rouge 66 livres, et le vin de 1766 valait 50 écus, et le blé au mois de novembre valait 38 sols le boisseau.

Il fut vendu un poinçon de vin au Bois-aux-Moines, paroisse de Naveil, par M. Courtin 160 livres, du vin de 1766, vendu au mois de décembre 1768. Dans cette année nous avons mangé du pain pour 294 l. 8 s. 3 deniers.

1769. — L'an 1769, l'hiver humide et froid. Les vignes foulées en taillant et très-difficile à bêcher. Le bled toujours à 36 sols le boisseau mesure de Vendôme. La vigne partit à pousser le 15 avril, et on voyait les bourgeons d'un clos dans l'autre<sup>4</sup> le 30 avril. Il faisait bien sec ; il y eut à bêcher jusqu'au 20 may.

Les vignes gelèrent le 12 de mai<sup>10</sup>. Elles étaient pres-

<sup>9</sup> Parce qu'elles gelaient dans les caves.

<sup>10</sup> On remarquera cette date du 12 mai, qui se reproduit trois ans après, en 1772, comme gelée des vignes. Elle marque une période de froid constatée par les gens de campagne depuis longtemps et consacrée par eux sous le nom des *saints de glace*, qui



que toutes gelées *sus* rivière vers Orléans, Boijancy (Beaugency), Mer et Blois. *On exorcisa les hirbets* (Voir note F).

On ne cueillit pas beaucoup de bled et médiocrement gréné ; il valait au mois de novembre 37 sols le boisseau mesure de Vendôme. On ne cueillit qu'un poinçon de vin au quartier, et il valait tout communément à la Saint-Martin (11 novembre) cinquante livres.

Il parut une étoile avec une grande queue, paraissant à la vue longue de 16 pieds dans les mois d'août et de septembre ; elle paraissait le matin dans le midi (au sud), et la queue allait devant (Voir note G).

*En marge* : Né un garçon 13 avril.

1770. — L'an 1770, l'hiver commencement froid et humide. Le printemps bien froid au commencement, jusqu'à la fin d'avril. Les vignes ne poussaient presque point le 30 avril. Le bled vallait à la fin d'avril 44 sols à Vendôme. Le 4 mai les vignes gelèrent bien à moitié. Le samedi 5 mai, le bled valait mesure de Vendôme jusqu'à 50 sols le boisseau.

On ne voyait les bourgeons d'un clos dans l'autre<sup>4</sup> qu'au 20 mai ; beaucoup de *lumas*, et il n'y avait presque point de raisin. Beau bled. La vigne ne fleurit qu'au mois de juillet. A la mi-juillet, le bled valait mesure de Vendôme 3 livres le boisseau ; et le samedi 28 juillet il valait à Vendôme trois livres 10 sols le boisseau<sup>11</sup>.

sont : Saint Mamert, Saint Pancrace et Saint Servais, les 11, 12 et 13 mai. L'exactitude de cette observation a été confirmée par les météorologistes et particulièrement par les recherches de M. Ch. Sainte-Claire-Deville.

Noter à l'appui la fameuse gelée du 12 mai 1872, qui ne laissa rien à vendanger dans nos pays.

<sup>11</sup> Le samedi était le jour du marché à Vendôme au siècle dernier, et le fut jusqu'au 29 juin 1833, époque à laquelle il fut mis

On ne *coupit* du bled que le 10 d'août; il y avait beaucoup de bled et il valait après l'*aoust* (la moisson) quarante sols le boisseau mesure de Vendôme. On commença à vendanger à la mi-octobre. Communément il fallait 3 quartiers de vignes pour faire un poinçon de vin. Le vin vieux valait 100 livres le poinçon.

L'été humide au commencement et l'automne humide à la fin; Le bled mesure de Vendôme à 35 sols, quoiqu'il y en eût beaucoup. Le vin en diminuant.

*En marge* : Jubilé (Voir note C).

1771. — L'an 1771, l'hiver humide et commencement froid; de la neige beaucoup. Elle commença le jour des Rois et elle dura jusqu'au 27 janvier. Le bled en diminuant au mois de février et de la neige depuis le 7 février jusqu'au 15 avec grand froid. Le blé remonte au mois de mars. La terre bien molle et au mois d'avril bien sèche. Il y eut à bêcher jusqu'à la mi-mai. La vigne ne poussait guère vite, et la moitié des *pointes*<sup>12</sup> point du tout. Les vignes se mirent à pousser bien vite au mois de mai. Il y eut des *prouins* (provins)<sup>12</sup> à faire jusqu'au

au vendredi, ainsi qu'il résulte de la note suivante, que l'on trouve au *Registre des mercuriales de la ville de Vendôme* année 1833, 45<sup>e</sup> feuillet :

« Par décision ministérielle du 16 mars 1833, les marchés, qui se tenaient dans la ville de Vendôme le samedi de chaque semaine, se tiendront à l'avenir les vendredis.

« Par arrêté de M. le Maire, en date du 27 mai 1833, le changement prescrit par la décision ministérielle ci-dessus relatée, commencera à avoir son exécution à dater du vendredi 5 juillet 1833.

« Signé : RENOU. »

Le 29 juin 1833 fut le dernier samedi où eut lieu le marché à Vendôme, et le 5 juillet 1833 le premier vendredi.

<sup>12</sup> *Pointes*. Ce mot se rapporte à la taille de la vigne. On coupe les sarments, les uns *courts*, laissant à peine 0<sup>m</sup>,10 sur le vieux

8 de juin, si bien que l'on était embarrassé du bourgeois. Il se fit un grand vent les 16 et 17 juin qui brisa la vigne et du froid, ce qui la tint en langueur.

Les bleds petits et les avoines aussi très-difficiles à amasser. L'*aoust* (la moisson) dura environ 40 jours.

Il y eut du vin un peu plus bon que l'an passé. Il y eut un poinçon et demi quart au quartier. Il se vendait depuis 40 livres jusqu'à 60. Le temps sec jusqu'à la mi-décembre. Le bled à 40 sols.

*En marge* : Né un garçon 9 juin et mort le 26 août.

1772. — L'an 1772, l'hiver médiocrement froid et humide, pluvieux au mois de février. Le vin en diminuant de prix, et le bled à 36 sols à Vendôme. Le temps humide au mois de mars et avril. Le 19 avril qui était le saint jour de Pâques, pluie froide, et le 20 il gela presque à *fermer* la terre<sup>13</sup>, et la vigne était avancée parce qu'elle avait parti à pousser à la fin de mars. Elle n'avancait pas vite parce qu'il tombait de l'eau tous les

bois ; ce sont les *pointes* qui donnent les meilleures grappes pour la vendange ; — les autres *longs* ; ce sont les *fouets*, qui peuvent donner un grand nombre de grappes et qui visent à la quantité.

Quant aux *prouins* (provins), ce sont des rejets partant du pied, que l'on couche au printemps et que l'on enterre avec une partie de la souche, en en laissant ressortir l'extrémité du sol ; ces provins s'enracinent, et renouvellent le vieux bois.

Les expressions *pointe* et *fouet*, dans le sens précédent, ne se trouvent pas dans le Glossaire du comte Jaubert.

<sup>13</sup> Cette expression, qui n'est pas dans le Dictionnaire de M. Littré ni dans le glossaire du centre de la France, par le comte Jaubert, me paraît locale. Je tiens du descendant du vieux vigneron, qui m'a prêté le manuscrit, que l'on dit encore au Bois-aux-Moines que la terre est *fermée* pour gelée à ne pas s'ouvrir à la pioche. Je crois que cette explication est trop moderne et que le mot *fermer* est ici employé dans le sens de rendre *ferme*, qui est son sens primitif (firmare). V. Dict. Littré.

jours. Les vignes ne gelèrent pas en Vendômois, mais de l'autre côté de Blois et à Orléans, elles gelèrent beaucoup. Beaux bleds et néanmoins toujours cher. Pluies tout le mois d'avril ; très sec au mois de mai et froid ; il vint une gelée au 12 de mai qui ne *gasta* (ravagea) pas beaucoup en Vendômois ; mais la *Saulongne* (Sologne), Blois et jusqu'à Orléans très *gastée* (ravagée) ; les vignes assez grappées en Vendômois.

Le beau temps prit le jour de la Pentecoste 7 juin ; grande chaleur à la Saint-Gervais (19 juin) à continuer. On commença à couper les avoines le 15 juillet ; la vigne défleurie à la Saint-Martin (4 juillet). Les bleds petits. L'aoust et la vendange secs<sup>14</sup>. Il y eut 4 poinçons de vin au quartier. A la vendange il valait 10 escus et à la Saint-André (30 novembre), 24 livres le bon. Le bled toujours environ 40 sols le boisseau mesure de Vendôme. Point de gelée avant la Saint-Thomas (21 décembre).

*En marge* : Né une fille 29 novembre.

1773. — L'an 1773, l'hiver médiocrement sec, froid aux Rois et au mois de février avec grands brouillards et frimas (givre) pendant dix jours, et le 6 mars le froid reprit. Une crue d'eau à la Saint-Vincent (22 janvier) et une à Saint-Mathias (24 février). Le mois de mars sec ; il ne tomba point d'eau tout le mois de mars qu'un matin et néanmoins les vignes bien aisées à bêcher, parce

<sup>14</sup> La sécheresse de 1772 paraît avoir été très-grande dans nos pays d'après le passage suivant de la notice sur Villethiou, par M. l'abbé Landau, p. 121-122. En 1772, une sécheresse persistante affligeait le pays. Les paroisses de Longpré, Prunay, Saint-Cyr-du-Gault, Saint-Etienne-des-Guéréts, Savigny, Authon, firent le pèlerinage de Villethiou, etc. »

que la terre n'était point *casse* (dure)<sup>15</sup>. Le mois d'avril aussi sec que le mois de mars et froid.

Les vignes gelèrent le 6 mai, demi gelés *l'une dans l'autre* (en moyenne)<sup>16</sup> et le 8 mai. La pluie vint le 6 dans la nuit, et le beau temps prit au mois de juin. Il y avait encore des raisins communément (en quantité ordinaire); mais une fleuraison très-mauvaise *dont* (par suite de quoi) n'en resta pas beaucoup. Les bleds en abondance, et néanmoins à 42 sols au mois de juillet. Le vin au mois de septembre à 48 livres le poinçon et le bled à 34 sols à Vendôme. Il n'y eut qu'un poinçon de vin au quartier et il ne se vendait pas vite. Le bled à 34 sols au mois de décembre.

1774. — L'an 1774, l'hiver très-humide, beaucoup de crues d'eau. Le bled à 30 sols mesure de Vendôme. Le beau temps prit au mois de mars chaud et sec. La vigne poussa, et on voyait des raisins<sup>16</sup> en mars; mais elle eut du retard. Le bled au mois d'avril 26 sols à Vendôme. Des raisins communément. Grêlé *par les cantons* (par régions, par places)<sup>17</sup>. Beaucoup de pommes de chesne au mois de mai. Le mois de mai pluvieux et la terre battue d'eau. Pour la gresle le fort était au Bois-aux-Moines, paroisse de Naveil<sup>18</sup>. Les bleds étaient

<sup>15</sup> Glossaire du Centre de la France, par le comte Jaubert : « Terre casse, durcie par la sécheresse. »

<sup>16</sup> Il s'agit, bien entendu, de l'apparition des grappes en bouton.

<sup>17</sup> Cette locution *par les cantons* doit être rapprochée de cette autre: *par les fois*, pour parfois, et de celle-ci: *par les temps*, pour par moments. Je m'étonne de ne pas les trouver au Glossaire du comte Jaubert.

<sup>18</sup> On ne voit pas clairement l'époque de cette grêle d'après ce texte; mais je trouve au registre de la closerie du Bois-aux-Moines (V. Préambule, fin) la mention suivante « Je n'ai cueilli de tout vin cette année que 7 poinçons mes vignes ayant été grêlées dans le mois de may. »

communs (ordinaires) et ne rendaient guère et valaient environ 30 sols à Vendôme après la récolte. Le vin communément bon, mais qu'un poinçon au quartier ; du côté de *Maurieu* (Montrieux) <sup>19</sup>, un peu plus, mais néanmoins la grêle y fit grand tort au mois d'août *dont* (pendant lequel) il fut de ces nuées-là du côté de Montoire et plus loin qui brisèrent tout par la grêle et par la quantité d'eau.

Le vin se vendait communément 40 livres à la Saint-Martin (11 novembre).

*En marge* : il nous est né 2 garçons jumeaux le 19 octobre.

1775. — L'an 1775, l'hiver froid au commencement, au milieu humide. A la fête de la Chandeleur (2 février) le bled à 36 sols à Vendôme.

La vigne commençait à partir à la Notre-Dame de Mars (25 mars), mais le temps se rafraîchit. 40 sols le bled. La vigne partit bien au 16 avril et on voyait les bourgeons le 1<sup>er</sup> mai du Bois-aux-Moines à Maurieu. Point de pluie depuis le 16 avril jusqu'au 25 mai ; petites pluies, mais la terre n'en était pas plus mouillée. La terre trempa au 12 juin. La vigne défleurie à la Saint-Jean (24 juin) ; bien des raisins. Le bled au mois de juin 50 sols à Vendôme.

Du bled communément (récolte ordinaire) et du vin 3 pièces au quartier l'un dans l'autre (en moyenne). <sup>22</sup> Il valait 24 livres le poinçon. Au mois de novembre le bled valait à Vendôme 39 sols.

1776. — L'an 1776, l'hiver assez rude <sup>20</sup>. Il vint de

<sup>19</sup> Hameau de la commune de Naveil, sur le coteau du Loir qui fait face au Bois-aux-Moines.

<sup>20</sup> C'est très-rude qu'il fallait dire ; on voit, en effet, par l

la neige le douze de janvier qui dura jusqu'au 3 février avec grand froid, si bien que le vin s'en alait partout ; à la Chandeleur on fut obligé d'en tirer à tous les poinçons<sup>20</sup>. On ne commença à tailler les vignes que le 5 février, et la vigne commença à pousser au 25 mars. Grande sécheresse pour bêcher les vignes. Les vignes gelèrent à Naveil le 19 mai à moitié et en partie à Monrieu et beaucoup en la Saulogne. Grande sécheresse. La pluie de temps en temps depuis la mi-juin, mais la terre ne trempa point. La vigne défleurie à la St-Martin (4 juillet). La vendange au mois d'octobre<sup>21</sup>. Il y eut 2 poinçons et un quart de vin au quartier. Il valait 10 écus le poinçon le bon. Il ne plut pas dans toute la vendange. Le bled à 32 sols à Vendôme.

1777. — L'an 1777, l'hiver pas trop rude ; néanmoins il gela longtemps et de la neige pendant la moitié du mois de janvier et de même au mois de février. La terre point *casse* (dure) pour bêcher. Le vin *ne tirait pas fort*<sup>22</sup>. Il vint une gelée le 20 d'avril *dont* (par suite de laquelle) il en gela beaucoup. La vigne avait parti à pousser dans le mois de mars, et elle ne poussa pas à cause

phrase qui suit que le vin gela dans les caves, ce qui suppose un froid tout à fait extraordinaire. V. note K.

<sup>21</sup> Le ban de vendange est du 3 octobre. (Histoire de Naveil, par M. Neils.)

<sup>22</sup> Cette locution signifie : le vin ne se vendait guère. Elle est encore usitée à Vendôme. Les vigneron disent dans ce moment-ci (novembre 1875) : *Le vin ne tire pas*, pour : ne se vend pas. Cette locution manque au Glossaire du Centre de la France, par le comte Jaubert.

On peut la comprendre ainsi. Un négociant dira en bon français : *Je tire* mon vin de Vendôme. Un vigneron est en droit de dire : Mon vin n'est pas *tiré* dans ce moment-ci, ou ne *se tire* pas (comme ne se vend pas, pour n'est pas vendu), ou enfin ne *tire* pas, par abréviation si fréquente.

du froid jusqu'au 31 mai. Il y avait très-peu de raisins. Il y eut beaucoup de bled ; il valait à la Toussaint 26 sols le boisseau. Il n'y eut qu'un quart de vin au quartier. Il valait 20 écus le poinçon.

1778. — L'an 1778, l'hiver long, mais pas rude. Il neigeait beaucoup, mais elle ne durait pas. Le beau temps ne prit que au mois d'avril au commencement. Eclair et tonnerre pendant 8 jours. La vigne commença à pousser le 6 du mois d'avril ; il faisait chaud. La vigne fleurit entre la Saint-Jean et la Saint-Pierre (du 24 au 29 juin) presque toute. La terre toujours sèche jusqu'à la Saint-Michel (29 septembre), lorsqu'on commença à vendanger. Il y eut 3 poinçons de vin au quartier environ ; il valait 33 livres le poinçon, et au mois de novembre il valait 40 livres, et le bled à Vendôme 28 sols le boisseau.

1779. — L'an 1779, le mois de janvier gelée pendant tout le mois ; février point froid ; chaud jusqu'à la mi-mars. Point de pluies depuis le commencement de l'année jusqu'au 15 mars ; les bourgeons voulaient partir. Le restant du mois de mars sec et assez chaud. On voyait des raisins à la fin de mars. Le vin valait 50 livres ; le bled 24 sols.

Les bleds au mois de mars comme des guérets<sup>23</sup> ; le mois d'avril toujours chaud ; la vigne poussait fort. Elle faisait très-mal ; néanmoins il y avait bien des raisins. L'*écolerie*<sup>24</sup> faite à la Saint-Gervais (19 juin).

<sup>23</sup> c'est-à-dire sortant à peine de terre ; les champs de blés avaient l'aspect de guérets ou terres labourées.

<sup>24</sup> *Ecolerie*, action d'*écoter* ou d'accoler les vignes, c'est-à-dire les attacher aux échalas.

*Ecolerie*, *écoter*, ne se trouvent pas au Glossaire du comte Jaubert ; on y trouve : accolage, accolure.



Très-peu de bled et au même prix. 2 poinçons et un quart de vin au quartier, mais plus du côté de Villiers ; ils le vendaient bien et nous au contraire. Il valait 10 écus à la Saint-Martin d'hiver (11 novembre).

1780. — L'an 1780, gelée et pluies aux mois de janvier et février. Mars beau. La vigne commença à pousser dans le mois de mars, et elle gela le 5 avril presque toute. Les *lumas* firent grand tort. On fit des *prouins* jusqu'au 8 juin. La sécheresse depuis la mi-mai à ne pouvoir piquer les *charniers*<sup>25</sup> (échalas) ni biner. La vigne déflourie à la Saint-Pierre (29 juin). Deux poinçons de vin au quartier médiocrement bon. Il en a été vendu onze écus ; mais on n'en vendait guère avant la Toussaint. Des bleds communément bien sec tout le temps environ 25 sols (phrase peu claire).

1781. — L'an 1781, l'hiver communément froid (d'un froid ordinaire). On a bêché les vignes sans eau. Il vint un peu de pluie au commencement d'avril et on fit aussi les provins sans eau ; la façon des vignes avancée attendu qu'il faisait beau. La vigne parti à pousser le 20 mars et on voyait le bourgeon d'un clos dans l'autre le 15 avril. Beaucoup de raisins. Pluies au commencement de juin. La vigne déflourie au 11 juin ; il pleut jusqu'à la Saint-Jean (24 juin) ; et la moisson des bleds sans eau ; un peu de pluie à la fin et on a coupé les avoines de même sans eau ; longue à *meurir* ; beaucoup d'avoine et de raisins, du bled commun (récolte ordinaire). La vendange sans eau. 8 pièces de vin au quartier ; il va-

<sup>25</sup> Ce mot, seul employé par les vignerons de Vendôme, n'est pas dans le Dictionnaire de M. Littré ; il se trouve au Glossaire du comte Jaubert. Voir note H.

lait 6 livres à la cuve. On enfonça presque toutes les cuves<sup>26</sup>.

1782. — L'an 1782, l'hiver doux au commencement, un peu rude à la fin ; froid au mois de mars et avril et humide. La vigne ne commença à pousser qu'à la mi-avril tout doucement *rapport*<sup>27</sup> au froid et à la pluie. Le beau temps prit au mois de juin à continuer jusqu'au mois d'août et le peu de raisins firent si bien qu'il y en avait encore *honnêtement*. Le vin à bon marché comme à la vendange. Petits bleds et petites avoines. Des char-dons beaucoup dans les bleds et dans les avoines. Le blé à 38 sols à Vendôme. 2 poinçons et un quart de vin au quartier, vert. Le vieux se vendait autant *poussé*<sup>28</sup> comme sain, avant les vendanges.

1783. — L'an 1783, l'hiver humide. Il ne gela qu'au mois de mars. Le beau temps prit au 20 mars. On ne commença à faire des avoines qu'au 12 mars. On bêcha les vignes sans pluie et aussi faire les prouins ; il en resta beaucoup à bêcher. La vigne poussa jusqu'à la mi-avril ; pas absolument de grappes (peu de grappes). Grandes pluies à la fin de mai et suivant ; et puis brouillards jus-

<sup>26</sup> Enfoncer une cuve se dit dans le même sens qu'*enfoncer un tonneau*, c'est-à-dire lui mettre un fond ; seulement, tandis qu'un tonneau a toujours deux fonds, les cuves à vendange n'en ont d'habitude qu'un seul, sur lequel elles reposent. Dans les grandes années de vin, lorsque les barriques font défaut, on utilise les cuves comme fûts de réserve ; on les remplit de vin, et on leur met un *fond en dessus*, comme on ferait à un tonneau.

Cette opération se fait rarement et caractérise les grandes années de vin. Les vigneronns diront plus tard de 1875 : « Cette année-là, on a eu la peine d'enfoncer les cuves. »

<sup>27</sup> *Rapport* à, pour : à cause de (Glossaire de Jaubert).

<sup>28</sup> Vin *poussé*, vin gâté par une chaleur qui le fait fermenter (Littre). V. note L.

qu'à la mi-juin toute la journée<sup>29</sup>. Chaud à la moisson des bleds ; les avoines ne furent *meurent* (mûres) que 15 jours après les bleds. Sitôt qu'elles furent coupées, on commença à vendanger. Cela fut fait dans le mois de septembre<sup>30</sup>. Trois quarts (une pièce et demie) de vin au quartier.

1784. — L'an 1784, l'hiver très-long. De la neige le 18 janvier à continuer si bien qu'il y en avait à plusieurs fois autant comme en 1758 et dura jusqu'au 4 février. Puis il neigeait tous les jours et au lieu de diminuer elle augmentait. Elle finit le 23 février sans que les vignerons *peussent* (puissent) travailler depuis le 18 janvier jusqu'au 23 février du tout. Grandes eaux quand elle fondit. Elle finit de fondre le 1<sup>er</sup> mars<sup>31</sup>.

La vigne commença à pousser le 25 avril et on voyait les bourgeons d'un clos dans l'autre le 9 mai. Toujours sec et chaud ; peu de grappes ; beaucoup de *pointes*<sup>12</sup> ne portaient pas bien. Il y avait encore des raisins *par les cantons*<sup>17</sup> parce qu'il y avait beaucoup de provins de faits et ils étaient bons. Les vignes défleuries le 15 juin. Il vint un peu d'eau à la Saint-Jean (24 juin), ce qui fit un peu monter les avoines ; mais les blés très-petits. Il valait à Vendôme 48 sols le boisseau à la Saint-Jean.

2 poinçons de vin au quartier, bon. Il valait depuis 24 livres jusqu'à 30. Le bled à 40 sols à la Saint-Martin

<sup>29</sup> Il s'agit du fameux *brouillard sec* de 1783. V. note M.

<sup>30</sup> Le ban de vendange est du 22 septembre pour Naveil (Neilz, loc. cit.)

<sup>31</sup> Les grandes neiges de 1784 sont restées célèbres, et cet hiver est connu dans les traditions sous le nom de l'hiver des grandes neiges. Je pourrais donner beaucoup de détails à ce sujet, mais cela n'entraînerait trop loin.

d'hiver (11 novembre). La neige prit au 9 décembre à ne rien faire jusqu'au dernier jour de l'année.

1785. — L'an 1785, l'hiver très-long. Le mois de février et de mars il a gelé et neige et toujours froid. Le blé à 40 sols le boisseau et il a gelé à *fermer* la terre<sup>32</sup> au matin jusqu'au 9 avril ; toujours sec. Il vint un peu de pluie le 20 mai pendant quelques jours, mais le temps sec a repris. Beaucoup de raisins qui étaient à peu près tout défloris à la Saint-Jean (24 juin), mais beaucoup de *hirbet* et de *teignes* (V. note F). Grande sécheresse. Quelques nuées le 30 juin mais pas partout ; toujours sec. On coupa du bled le 18 juillet à continuer. Les bleds communs (ordinaires). De petites nuées en ce temps-là.

Il y eut beaucoup de vin ; huit poinçons de vin au quartier, commun (qualité ordinaire). Six livres à la cuve. Le bled à 36 sols environ mesure de Vendôme. (V. note N.)

1786. — L'an 1786, l'hiver médiocre ; froid à la fin d'avril et au commencement de mai, *dont* les vignes gelèrent à moitié. Les *bas* (endroits bas) tous gelés dans tous les pays. Les blés beaux ; le bled à 36 sols à Vendôme. Beaucoup de *hirbet* et de *teignes* (V. note F).

Grande sécheresse à la fin de mars et au commencement de juin, ce qui fit *rester* les bleds (arrêta leur végétation).

La vigne toute déflorie à la Saint-Jean. Les blés petits. Il vallait 30 sols presque toute l'année. On a cueilli environ deux poinçons au quartier *l'un dans l'autre*<sup>32</sup>

<sup>32</sup> Cette locution, si usitée à Vendôme, ne se trouve pas au Dictionnaire de M. Littré, et manque au Glossaire du comte Jaubert.

(en moyenne), bon Il valait 20 livres *tout logé* <sup>33</sup> (avec le poinçon).

1787. — L'an 1787, l'hiver assez beau; le printemps froid. La vigne a poussé au commencement d'avril et à la fin froid *dont* (par suite de quoi) il en gela beaucoup. Le blé à 30 sols. Froid jusqu'au mois de mai. Beaucoup de *hirbet* dont on les a *exorcisés* Dimanche 3 de juin (V. note F). Peu de raisins, la vigne défleurie le 9 de juillet; beaucoup de *tignes* (teignes) *par les cantons* (par places)<sup>17</sup>. Beaucoup de bled et d'avoine. Le bled à 27 sols. On a commencé à couper du bled le 4 aout. Tout le mois d'aout sans eau; tout meurt à la fois. On a tout coupé à peu près dans le mois d'août. La sécheresse a duré jusqu'à l'entrée de la vendange, puis les raisins ont tout pourri et tout vert. Petit vin. Il se vendait 18 livres. Le vieux se vendait 20 écus.

1788. — L'an 1788, l'hiver humide et point froid; toujours de la pluie jusqu'au 25 mars et de là jusqu'au 17 mai il n'a point plu. La vigne très-difficile à bêcher et les provins encore pire. La vigne a poussé à la fin de mars doucement et après, elle a poussé fort, si bien que l'on voyait les bourgeons d'un clos dans l'autre <sup>4</sup> le 25 avril. Des raisins par les cantons<sup>17</sup> et des endroits où il n'y en avait presque point.

Le bled commun se vendait 24 sols mesure de Vendôme. La vigne toute défleurie au 17 juin. De ce temps-là jusqu'au 29 juin beaucoup d'eau. Peu de bled. Du vin, *l'un dans l'autre*<sup>32</sup> (en moyenne) deux poinçons au quartie; bon; vendangé *seiche* (par un temps sec). Les bleds

<sup>33</sup> Cette locution *vin tout logé* ne se trouve ni dans le Dictionnaire de M. Littré ni dans le Glossaire du comte Jaubert.

faits secs (semés par un temps sec) et au mois de novembre le bled à 40 sols le boisseau mesuré de Vendôme. Toujours sec depuis le 12 septembre jusqu'au 15 janvier 1789. Mais il est venu de la neige le 3 décembre à continuer de temps en temps beaucoup et grand froid et la neige n'a point fondu qu'après le 15 janvier 1789; la vigne bien attaquée de la gélée. Le bled à 40 sols à Vendôme le commun.

1789. — L'an 1789, l'hiver très-rude au commencement avec la neige comme il est dit ci-dessus. Février froid et neigeux et en mars aussi. Le bled à 50 sols.

Il se fit le 7 mars<sup>34</sup> à Vendôme une révolte par la populace qui brisait les portes et les vitres et les glaces chez les marchands de bled, principalement chez Jouanel à l'auberge Saint-Martin.

Comme les vignes ont gelé par les neiges, le vin valait 60 livres le poinçon à Vendôme et au mois de juillet le bled valait 3 livres 5 sols. Presque point de raisin dans les vignes et le peu qu'il y avait faisait très-mal attendre qu'il faisait froid et humide dans le mois de juin et juillet, ce qui fit un retard pour la moisson et une grande famine parceque les vivres manquaient.

Dans cette année on fit dans la France le *renouvellement de l'état*; ce fut un grand troublement dans la France.

A l'entrée du mois d'aout il fut défendu à tous les boulangers de *quire* (cuire) autre chose que du méteil<sup>35</sup>,

<sup>34</sup> C'était un samedi, jour de marché.

<sup>35</sup> On trouve, en effet, au registre des mercuriales de la ville de Vendôme la mention d'un ordre du 25 juillet 1789, prescrivant une taxe unique pour le pain de méteil. Pain seul et unique

attendu que le bled manquait. Il s'assemblait des troupes de gens qui n'avaient pas de pain et allaient chez les nobles leur en faire donner par force. On a cueilli du bled beaucoup tout de même. Il valait 40 sols le boisseau à Vendôme.

On n'a cueilli qu'un poinçon de vin en 3 quartiers de vignes *l'un dans l'autre*<sup>32</sup> (en moyenne). Le vieux valait 24 écus le poinçon ; à la Saint-Martin d'hiver (11 novembre), le nouveau se vendait 40 livres.

1790. — L'an 1790, l'hiver doux et pas trop humide, même bien sec au mois de mars, si bien qu'on ne pouvait bêcher les vignes, rude. Le vin bien diminué. La vigne a parti à pousser à la fin de mars. Le blé toujours cher.

On faisait cette année les tailles *réalles* (réelles)<sup>33</sup>.

Peu de raisins *par les cantons*<sup>34</sup>. La vigne toute défleurie à la Saint-Pierre (29 juin), bien séchement ; mais la pluie après le 1<sup>er</sup> juillet, qui a continué longtemps avec le froid. Les bleds assez bons. Il vallait environ 30 sols le boisseau à Vendôme. On cueillit environ deux poinçons de vin au quartier, assez bon ; il valait à la vendange 40 livres et à Noël jusqu'à 20 écus.

1791. — L'an 1791, l'hiver doux et pas trop humide. Les bourgeons ont parti dans le mois de mars. Le mois de mai froid a donné du retard. Pas beaucoup de raisins. Après il vint un froid au 11 de juin qui dura jus-

de méteil, 41 sols. Il y avait toujours auparavant 2 taxes : pain blanc, pain commun.

Cet ordre ne dura que quatre semaines ; la taxe du 22 août 1789 comprend de nouveau : pain blanc, 37<sup>s</sup> ; pain commun, 33<sup>s</sup> 5. Evidemment l'arrivée du blé nouveau sur le marché rendait inutile la continuation de cette mesure extrême.

<sup>32</sup> *Taille réelle*, impôt foncier. V. note O.

qu'au 19. *dont*<sup>37</sup> avait gelé à blanc le 13 jusqu'au Bois-aux-Moines, quoique ce soit un lieu haut.

Il y a eu du bled beaucoup et encore plus de pailles. Trois quarts de vin (une pièce et demie) au quartier du côté du Bois-aux-Moines et du côté de *Maurieu* (Montrieux) trois poinçons ; très-bon. Il se vendait à la sortie de la vendange 72 livres. Le bled quoiqu'il y en eut beaucoup valait encore 33 sols le boisseau, mesure de Vendôme.

1792. — L'an 1792, l'hiver assez doux *par les temps* (par moments)<sup>37</sup> ; mais il vint de la neige le 10 janvier et un frimas et gela par dessus *dont* (par suite de quoi) les vignes gelèrent entre le 13 et le 14 janvier dans tous les *sablons*<sup>38</sup> et les vallées, et il en vint une semblable au 21 février qui gela à peu près le reste. Le blé toujours cher. Le vin à 80 livres. On ne payait qu'avec du papier (des assignats)<sup>39</sup>.

*La division entre les démocrates et aristocrates.*

*En marge* : On a vendu les biens des ecclésiastiques séculiers et réguliers et autres.

La vigne a encore gelé le 28 avril et le 3 mai. Au mois de juin le vin valait 100 livres. Toujours de la pluie et à la vendange le vin vieux valait 140 livres. On n'en a cueilli que un poinçon en 3 quartiers, encore il n'était pas bon. Le bled à 50 sols le boisseau à Vendôme.

<sup>37</sup> Froid qui alla jusqu'à la gelée blanche. *Dont* peut se traduire par *tellement que*. V. note P.

<sup>38</sup> Dictionnaire de M. Littré : Sablon : — 2<sup>e</sup> au pluriel, lieu sablonneux (sens qui a vieilli).

<sup>39</sup> L'émission des premiers assignats date de l'année 1790. On sait que ces assignats étaient hypothéqués sur la valeur des biens du clergé, déclarés biens nationaux par décret de l'Assemblée Constituante du 2 décembre 1789.



On a vendu la récolte de 1792 *aux nobles* <sup>40</sup> et tout leur mobilier.

1793. — L'an 1793, l'hiver assez doux, mais le printemps froid. Le vin vieux valait 200 livres le poinçon. Les vignes ont gelé le 17 avril, toutes les *pointes* <sup>42</sup> dans les vallées et elles ont gelé le 31 mai presque toutes dans le Blésois.

On ne sait pas combien le vin de l'année 1792 ne vaudra point quoiqu'il ne soit pas bon. Le vin vieux de 1791 valait au mois d'août 1793 trois cents livres le poinçon. On a cueilli *l'un dans l'autre* <sup>43</sup> dans le Vendômois deux pièces et un quart de vin (deux pièces et demi) au quartier, et il a été taxé à 74 livres le poinçon par le *maximum* (V. note S).

1794. — L'an 1794, l'hiver assez doux ; il n'a presque point gelé ; le printemps beau au commencement et chaud. Le vin à 100 livres le poinçon au nouveau maximum refait.

On vendait les biens des nobles émigrés jusqu'à 300 livres le quart (quartier de vignes) et les terres jusqu'à 200 livres dans les bonnes terres.

La vigne a parti à pousser au 20 mars. Les bleds beaux. Le bled à Vendôme toujours au maximum. Mais le mois de mai froid et au commencement de juin, ce qui a retardé la vigne. Beaucoup de raisins. Nous avons fini de biner les vignes le 10 de juin. La vigne défleurie à la Saint-Jean (24 juin).

On a cueilli *l'un dans l'autre* (en moyenne) <sup>44</sup> 3 poin-

<sup>40</sup> C'est-à-dire : on a vendu la récolte appartenant aux nobles.

cons de vin au quartier. Point de maximum sur le vin (V. note S). Il se vendait jusqu'à 160 livres.

1795. — L'an 1795, l'hiver rude. Il a commencé à geler le 17 décembre jusqu'au 26 janvier sans cesser. Les vignes gelées d'hiver, et au mois de février le vin se vendait 200 livres le poinçon en assignats. Et la gelée a repris au 15 février et faire grand froid et beaucoup de neige, jusqu'au 22. Le vin à 300 livres en assignats. Et après le 15 février beaucoup de pluies jusqu'à la mi-mars. Le bled, mesure de Vendôme, jusqu'à 15 livres le boisseau. Les bleds petits et *chu* (tombés ou couchés). Le bled valait, mesure de Vendôme, au mois de juillet cent livres le boisseau en assignats. Il y avait peu de raisins, et le vin en assignats au mois d'août valait 1,600 livres. On a cueilli l'un dans l'autre un poinçon de vin au quartier. Il valait à la Toussaint 3,000 livres !... en assignats (V. note R).

1796. — L'an 1796, l'hiver assez doux excepté à la fin de février qu'il vint du froid et de la neige jusqu'à la mi-mars, et grand froid. Le blé à 36 sols le boisseau à Vendôme. Le vin valait en argent depuis 24 livres jusqu'à 30 livres. Et depuis ce temps-là il n'a presque pas tombé d'eau jusqu'à la fin de mai qu'il plut au 20, et toujours froid jusqu'à ce temps-là. Il n'y avait pas beaucoup de raisins parceque la vigne avait *fatigué* (souffert)<sup>41</sup> de la gelée. Les vignes toutes binées à la Saint-Jean (24 juin) ; et toujours du froid et de la pluie *dont* (par suite

<sup>41</sup> On connaît l'emploi du mot *fatiguer* dans le sens d'être malade pour les personnes et d'être endommagé pour les choses.

de quoi) les raisins *faisaient très-mal* <sup>42</sup>, et le vin augmentait beaucoup. On commença à couper du bled communément le 1<sup>er</sup> jour du mois d'août. Les blés bons. Le vin au mois d'août à 100 livres le poinçon. On ne cueillit pas un poinçon de vin au quartier et il valait à la vendange 100 livres le poinçon communément (prix moyen) en argent.

De la neige la veille de Noël qui ne dura pas longtemps.

1797.— L'an 1797, l'hiver médiocrement froid. Mois de mars sec et froid, agelé presque tous les jours à *fermer* la terre <sup>43</sup>, *oultre* (sauf, excepté) <sup>43</sup> à la fin qu'il vint un peu de pluies ; point de guérets battus <sup>44</sup>. La vigne commença à pousser au commencement d'avril et elle fut en langueur jusqu'à la mi-mai à cause des pluies froides. Et le chaud a pris et elle a poussé vite un bout de temps <sup>45</sup> ; pas beaucoup de raisins. Elle n'a pas bien fleuri à cause des pluies froides qui ont recommencé, et le chaud a pris au 12 juillet et les raisins ont bien fait <sup>42</sup> ce qui est resté <sup>46</sup>. On a cueilli *l'un dans l'autre* <sup>32</sup> un

<sup>42</sup> On emploie constamment cette locution : la vigne *fait* très-bien, pour pousser bien ; le raisin *fait* mal, pour ne grossir pas ou ne mûrir pas ; les blés *font* bien, etc. ; par ce beau temps, *tout fait bien*, c'est-à-dire tout pousse, se développe bien. Elle n'est pas dans le Dictionnaire de M. Littré, et je m'étonne de ne pas la trouver dans le Glossaire du Centre, par le comte Jaubert.

<sup>43</sup> Je ne trouve pas ce sens indiqué dans le Dictionnaire de M. Littré ni dans le Glossaire du comte Jaubert.

<sup>44</sup> Les terres labourées n'étaient pas battues (tassées, durcies) par la pluie.

<sup>45</sup> *Un bout de temps*, court espace de temps (Glossaire du Centre.)

<sup>46</sup> C'est-à-dire les raisins qui étaient restés de la mauvaise floraison de la vigne se sont bien développés.

poinçon de vin au quartier, et il valait à la vendange 100 livres le poinçon, mais il *ramanda*<sup>47</sup> beaucoup. On a cueilli beaucoup de bled. Il valait 30 sols mesure de Vendôme.

1798. — L'an 1798, l'hiver humide jusqu'au 6 janvier *dont* (à partir d'où) il gela 4 ou 5 jours et puis de la pluie. Le mois de mars beau au commencement, mais la fin froid et humide. La vigne a commencé à pousser au commencement d'avril ; on voyait les bourgeons d'un clos dans l'autre <sup>4</sup> à la Saint-Marc (25 avril), et elle était défleurie à la Saint-Jean (24 juin). Le bled communément bon ; il valait mesure de Vendôme 24 sols le boisseau. Il y a eu *l'un dans l'autre* (en moyenne)<sup>32</sup> 4 pièces de vin au quartier, de très-bon vin ; et il ne valait que 36 livres le poinçon à la Saint-Martin d'hiver (11 novembre) le bon ; et à Noël il ne valait plus que 30 livres et le bled 22 sols à Vendôme.

1799. — L'an 1799, l'hiver froid. Le froid a commencé le 20 décembre 1798 ; ensuite il est venu de la neige le 27, six pouces de haut qui n'a point fondu que à la Saint-Vincent (22 janvier). Grandes eaux jusqu'à la Chandeleur (2 février) et le froid a repris encore 8 jours et puis de grandes eaux. La vigne a parti au commencement d'avril très-mal et en langueur par la continuation du froid et la pluie jusqu'au 24 mai ; bien gelé dans les vallées. Toujours du froid jusqu'au mois de juillet et puis il vint du temps sec et chaud qui fit fleurir la vigne après le 4 juillet. Elle était toute défleurie à la mi-juillet. Les bleds petits. On ne commença à couper du bled que le

<sup>47</sup> *Ramender*, V. n., devenir à meilleur marché (Litttré).

16 août. Les avoines communes (ordinaires). La vendange très-retardée<sup>48</sup>. On fit les premiers vins la veille de la Toussaint. On cueillit l'un dans l'autre<sup>49</sup> deux poinçons et un quart (et demi) de vin au quartier, très-vert ; néanmoins il se vendait encore 10 écus le poinçon. Le vieux valait *bien sain* vingt écus ; mais il s'en *poussa* (V. note L) beaucoup.

1800. — L'an 1800, l'hiver a commencé bien froid le 15 décembre 1799, et a gelé fort jusqu'au 4 janvier et a dégelé sans pluies ; la terre était sèche et il faisait bon *tout faire*<sup>50</sup>. Le bled à 40 sols en *lite* (premier choix)<sup>50</sup>. Il n'est pas venu beaucoup de gelée après. Les vignes bien aisées à bêcher. Le bled encore à 40 sols à Vendôme. La vigne a commencé à pousser le 8 d'avril ; peu de raisins *par les cantons* (par endroits)<sup>51</sup> et peu poussée. Grande sécheresse dans l'été ; il n'a point plu depuis la mi-juin jusqu'au 22 août. Le vin enchérit un peu au mois d'août. Bon bled et guère d'avoines. On a *écolé les vignes* sans *rousées* et cueilli les bleds de même. On a cueilli un poinçon et un quart (et demi) de vin au quartier ; assez bon. Il se vendait depuis quarante jusqu'à cinquante *francs*<sup>51</sup> à la vendange ; à Noël de même et le bled toujours environ 40 sols.

<sup>48</sup> Le ban de vendange est du 21 octobre (Neilz, Histoire de Naveil). C'est la date la plus reculée du tableau, qui comprend depuis 1677 jusqu'à 1866 ; on ne peut lui comparer que 1816, dont le ban est du 20 octobre, et qui est restée l'année la plus froide et la plus humide du présent siècle.

<sup>49</sup> Le temps était convenable pour tous les travaux des champs.

<sup>50</sup> Blé *en lite* ou blé *de lite*, pour blé d'élite. V. note T.

<sup>51</sup> On remarquera l'apparition du mot *franc* au lieu de *livre* dans ce journal ; cela sent les nouvelles mesures. V. note V.

1801. — L'an 1801, l'hiver doux au commencement. Il n'a point gelé que 2 jours avant le 2 février et après il a gelé fort avec de la neige et fait grand froid jusqu'au 16 février ; ensuite grandes pluies. Le bled toujours à 40 sols mesure de Vendôme.

La vigne a commencé à pousser à la mi-mars dans l'eau ; et elle a gelé le 6 et le 8 d'avril beaucoup dans les vallées. On voyait les bourgeons d'un clos dans l'autre <sup>4</sup> le 25 avril. Grande sécheresse qui dura depuis le 12 avril jusqu'au 10 mai, et puis de la pluie jusqu'au 6 juin. La vigne a commencé à fleurir le 10 juin. Elle a été longue à fleurir ; elle a fini de fleurir à la Saint-Pierre (29 juin). Les bleds assez bons bien grénés. On a commencé à couper du bled au 22 juillet. Grande sécheresse à la Saint-Louis (25 août). Les bleds communs (ordinaires) assez grénés. La vendange assez belle ; on a cueilli comme l'année dernière. Le vin aussi bon. Il se vendait à la vendange jusqu'à 20 écus ; à la Saint-Martin d'hiver (11 novembre), il se vendait jusqu'à 24 écus. Le bled toujours à 50 sols à Vendôme.

1802. — L'an 1802, l'hiver doux au commencement. Il n'a point gelé jusqu'au premier jour de l'an, *dont* (où, époque à laquelle) il y avait de grandes eaux qui firent bien *de la peine* (du dommage <sup>52</sup>) le long de la rivière ; et puis la gelée prit avec de la neige de temps en temps jusqu'au 20 janvier, et après il gela presque tous les jours jusqu'au 15 février.

Les vignes se sont trouvées un peu gelées dans les vallées et à Blois dans les *gros noirs* <sup>53</sup> ; et elles ont gelé

<sup>52</sup> Ce sens du mot peine n'est pas au Glossaire du comte Jau-bert.

<sup>53</sup> On sait que c'est auprès de Blois, à Villebarou, etc., que

aussi le 13 et le 14 avril dans les vallées et un peu dans les hauts. Et puis elles ont gelé le 15 mai dans les *bus* (endroits bas) et le 16 mai elles ont gelé totalement excepté quelques grands *septe* (ceps). Le blé un écu au *petit boisseau*<sup>54</sup>. Le vin 100 livres le poinçon. Il tomba de la grêle le 10 juin qui fit encore tort au peu de raisins ; et ils étaient tous déflouris à la Saint-Jean (24 juin). Les blés petits ; grande sécheresse au mois d'août. Il ne vint point d'eau depuis le 25 juillet jusqu'au 5 septembre *dont* (où) il vint une nuée orageuse qui fit un grand *désordre* (dégât) à Blois et aux environs. Le temps se mit tout de même (comme avant) au *halle* (hâle, vent sec du N.-E.) jusqu'au 5 octobre. La vendange était faite ; elle n'a duré que 6 jours sans pluie. On a fait du vin tout pur, très-bon<sup>55</sup>. On n'a pas cueilli tout à fait un poinçon par quartier. Le bled toujours cher. Le vin valait depuis 100 francs jusqu'à 120 livres.

1803. — L'an 1803, l'hiver n'a commencé que le 10 janvier. Il a gelé de temps en temps. Assez froid surtout la semaine d'après la Chandeleur (2 février). De la neige et du froid sans qu'on put sortir ; et après le

se trouve le centre le plus important de la culture de ce cépage, uniquement destiné à colorer les autres vins. Son nom gros noir signifie noir foncé, comme on dit gros bleu pour bleu foncé ; c'est ce que M. Littré n'a pas compris quand il met dans son Dictionnaire : Gros noir, espèce de raisin noir à gros grain. Son erreur est d'autant plus excusable que ce cépage est spécial au Blésois et aux pays qui l'avoisinent.

<sup>54</sup> Ce petit boisseau n'est autre chose que le décalitre, devenu mesure légale depuis 1802. V. note X.

<sup>55</sup> Je trouve la confirmation de ce qui précède au registre de la closerie du Bois-aux-Moines. V. Préambule. J'y lis : « La vendange commencée le 27 septembre. Les vignes ont été dépouillées en 6 jours. L'année chaude et sèche ; le raisin bien mûr et pas de pourri. »

froid a *mollit*<sup>56</sup> mais toujours froid. Toujours le blé cher. Le froid et la gelée a repris et aussi de la neige. Il n'a fait que 3 jours beau au 21 février, 22 et 23, depuis le 10 janvier jusqu'au 14 mars. Les vignes n'étaient pas toutes taillées au 25 mars et la vigne était parti à pousser. Et elle a gelé le dernier jour d'avril presque toutes. On piquait des *charniers* (échalas, V. note H) en attendant le beau temps au lieu de faire des provins. Si les provins avaient été faits les vignes auraient été toutes gelées.

Le froid a pris le 17 avril avec un grand vent de *galerie* et de *bise*<sup>57</sup> et la vigne a encore gelé le 17 mai et le froid a duré jusqu'au 29 mai jour de la Pentecôte. Et puis il a fait toujours sec et chaud. Il n'est point venu de pluies jusqu'au 20 septembre mais il n'y paraissait pas le lendemain<sup>58</sup>. Il a encore plu un peu le 18 octobre, mais il n'y paraissait guère. Toujours le vent de bise. On a cueilli le double de vin de l'année dernière tout de même bon ; pas si cher. Le vin ne valait à la Saint-Martin (11 novembre) que 20 écus. Le bled *mollit* aussi (son prix diminue)<sup>59</sup>. Il n'est venu de la pluie qu'au 8 novembre. On n'a point vu (encore) une si grande sécheresse<sup>60</sup>.

<sup>56</sup> V. Glossaire du comte Jaubert. *Mollir*, v. n., se dit de la température lorsqu'elle devient douce et humide : « ça mollit, le temps mollit. »

<sup>57</sup> Galerie, vent du N.-O. — Bise, vent du N. et N.-E.

<sup>58</sup> C'est-à-dire que cette pluie du 20 septembre ne fut même pas sérieuse.

<sup>59</sup> Ce sens de mollir manque au Glossaire du Centre.

<sup>60</sup> Cette dernière phrase permet de supposer que la sécheresse de 1803 est la plus remarquable de la période qui s'étend de 1756 à 1803, et qu'on analyse ce journal. J'en trouve la confirmation dans l'ouvrage intitulé : *Recherches sur le culte de la*



1804.— L'an 1804, l'hiver humide excepté un petit *courez* (une petite période <sup>61</sup>) de neige dans les Avents, qui dura 8 jours. Il y avait du vin à 50 francs le poinçon et du beurre à 36 sols la livre. Et le froid a pris le 12 février et a continué jusqu'au 9 mars. Et puis la vigne a parti à pousser, mais il est venu des pluies froides *dont* (par suite de quoi) elles ont été en langueur. Mais le temps sec a pris après une *tupée* d'eau au commencement de mai, qui a battu la terre. Et on ne *peut* (put) labourer (les terres) ni biner les vignes; et beaucoup de raisins qui ont été déflouris à la Saint-Jean (24 juin). Et il est venu de la pluie au commencement de juillet qui a fait labourer les terres et biner les vignes. Du bled assez, mais il n'était pas bien sec; du vin beaucoup, mais il n'était pas bien bon. Il y avait des endroits où il y en avait 18 pièces ! au quartier <sup>62</sup>. Il ne valait que 10 francs à la cuve. La vendange humide à la fin. Le bled au petit boisseau (décalitre), 25 sols. Les *busses* <sup>63</sup>, jusqu'à 18

*sainte Vierge dans le diocèse de Blois*, par l'abbé Dupont. Blois, 1875. J'y vois qu'à la chapelle de Nanteuil (canton de Montrichard) il y eut en 1803 un pèlerinage solennel de saint Aignan pour demander la cessation d'une sécheresse persistante. Ce pèlerinage a été demandé par la municipalité au curé.

<sup>61</sup> *Courez*, pour période de temps, ne se trouve pas au Glossaire du Centre, par le comte Jaubert, et me paraît local. Ce mot exprime bien l'idée du temps qui fuit (Fugit irreparabile tempus), qui *court*. On dit : le bail *court* de la Saint-Jean, etc. Il est pour ainsi dire la forme vulgaire du mot plus savant : laps de temps, de *lapsus*, écoulement.

<sup>62</sup> En moyenne 10 pièces au quartier pour la commune de Naveil (Neilz, loc. cit.). C'est le chiffre le plus élevé mentionné dans cet ouvrage, de 1677 à 1866.

<sup>63</sup> Busse, sorte de grand tonneau (litré). Ici le mot est synonyme de poinçon.

francs. Il est resté des bleds à faire à cause du *molin*<sup>64</sup> ; le mien est tout resté.

1805. — L'an 1805, l'hiver très-*disgracieux* ; il a gelé et fait grand froid. Le vin et le bled étaient à peu près de même. La vigne a parti à pousser à la fin de mars, mais lentement ; elle a commencé à fleurir le 19 juin, mais aussi lentement. Il y avait *assez* (pas mal) de raisins mais bien retardé. On n'a commencé à couper des blés qu'à la Saint-Laurent (10 août). Les bleds bien grénés.

La vigne a tardé à mûrir. Les raisins ont gelé dans les vignes, ce qui a fait grand tort. Il n'y a eu que 3 pignons au quartier. Elles ont gelé le 13 octobre.

1806. — L'an 1806, ma femme est morte le 24 janvier, environ 7 heures du soir. Cinquante de ménage moins un mois et 7 jours<sup>65</sup>. Cette année il a gelé depuis le 10 octobre jusqu'au 20 décembre (1805) ; et puis il a plu jusqu'au 16 février, et froid ; et au mois de mars il a encore plu beaucoup ; de grandes eaux à la Saint-Lubin (14 mars) et grand vent. Le bled valait 27 sols au petit boisseau et le vin valait 30 francs tout logé<sup>66</sup>. La vigne a parti à la fin de mars tout doucement à cause du froid. Mais il est venu du chaud au mois de mai et sec qu'elle<sup>66</sup> a bien avancé. Il y avait du fleuri le 6 juin. Des raisins communément (comme dans une année ordinaire).

<sup>64</sup> *Molin*, pour terre molle. Ce mot paraît local ; il n'est pas au Glossaire de Jaubert ; on y trouve *mollière*, terre labourable humide où l'eau suinte.

<sup>65</sup> Notre statisticien laisse percer le regret de n'avoir pu fêter la cinquantaine ; néanmoins l'oraison funèbre me paraît un peu sèche.

<sup>66</sup> *Qu'elle*, pour de sorte qu'elle.

La vigne à peu près défleurie à la Saint-Gervais (19 juin). Grande sécheresse. Du bled communément. Du vin beaucoup et bon. Il se vendait 12 francs à la vendange jusqu'au jour de la Chandeleur (2 février 1807).

1807. — L'an 1807, l'hiver humide mais point de grandes eaux. Il n'a point gelé avant le premier jour de l'an; mais grand froid au mois de mars; gelée et neige jusqu'au 10 avril. La vigne commençait à partir; elles ont été en langueur à cause du froid et de la neige. Mais à la Saint-Marc (25 avril), il est venu du chaud *dont* (par suite de quoi) on voyait les bourgeons d'un clos dans l'autre<sup>67</sup> le 2 mai. Il se trouva bien des raisins qui ont été défleuris à la Saint-Jean (24 juin). Grande sécheresse en juin et juillet. On a commencé à couper du bled le 14 juillet. On les a tous coupés sans eau, bien secs. Beaucoup de raisins; il y avait du *verdelé*<sup>67</sup> à la fin de juillet.

Après la grande sécheresse, il est venu de la pluie le 9 d'août à tremper bien la terre, et le dimanche 23 août sur les 5 heures après-midi il est venu une nuée orageuse avec de la grêle qui était grosse comme des œufs de perdrix au moins, qui a *tout* perdu (perdu entièrement) les vignes dans le Vendômois<sup>68</sup> et les grains qui n'étaient pas serrés (rentrés). Elle a coupé jusqu'au chaume dans les champs. On a amassé les raisins que la grêle avait coupés pour faire des boissons.

<sup>67</sup> V. note B.

<sup>68</sup> Ceci est heureusement exagéré. La grêle ne ravage jamais un pays tout entier; elle sème le dommage sur une bande plus ou moins large qui traverse la contrée dans une direction déterminée. C'est ce qui résulte d'ailleurs de ce que notre chroniqueur dit un peu plus loin.

On a commencé à vendanger le 20 septembre. Le vin était bon. *Pour en avoir cueilli* on ne saurait rien dire<sup>69</sup> parceque ceux qui étaient dans la grêle n'en ont guère cueilli et ceux qui n'y étaient pas en ont cueilli beaucoup et bien meilleur et ils le vendaient encore mieux que les autres. Et le commun (le vin ordinaire) était 18 francs *tout nu*<sup>70</sup>. Le bled 26 sols le petit boisseau.

1808. — L'an 1808, l'hiver pas trop rude au commencement, mais il est venu du froid entre la Saint-Vincent (22 janvier) et la Chandeleur (2 février) avec de la neige. Et du froid tout le mois de mars avec de la gelée à *fermer la terre*<sup>71</sup> et aussi au mois d'avril jusqu'à la fin. La vigne en retard ; elle n'a pas gelé parceque les bourgeons étaient trop durs au froid ; mais il en a gelé quelques-uns dans les sables. Et il est venu de la grêle qui a grêlé par Chanteloup jusqu'au Temple<sup>71</sup>. Il est venu du chaud au mois de mai qui a mis la vigne en avance et elle a été toute déflourée à la Saint-Pierre (29 juin). On a commencé à couper du bled le 22 juillet. Assez bon. Et il y avait des raisins assez (passablement). On a commencé à vendanger le 20 septembre. On a cueilli *l'un dans l'autre*<sup>72</sup> 4 pièces de vin au quartier, un peu plat. Il se vendait à la vendange 14 livres *tout nu*<sup>70</sup>.

<sup>69</sup> C'est-à-dire : Pour ce qui est de la quantité de vin cueillie, on ne peut rien dire.

<sup>70</sup> Expression locale opposée à *vin tout logé*<sup>73</sup> pour dire : sans le poinçon, le poinçon à rendre. On comprend qu'on dise : Ce cheval-là tout nu me coûte..., pour ce cheval sans selle ni bride.... (Littre). Mais il est plus hardi de comparer le tonneau qui contient le vin à un vêtement pour ce vin.

<sup>71</sup> Chanteloup, hameau de la commune de Villersable; Le Temple, hameau de la commune de Vendôme.

La façon des bleds molle<sup>72</sup>, mais ils ont bien levé. Le vin n'a pas renchéri jusqu'à la Saint-Vincent (22 janvier 1809). Le bled au même prix : 24 sols au petit boisseau (décalitre).

1809. — L'an 1809, l'hiver n'a pas été trop froid. Au commencement 8 jours de froid avec de la neige le 18 décembre (1808) et suivants. Il a fait froid au mois de mars. Tout de même (néanmoins) la vigne a parti à pousser dès le 20 mars attendu qu'il a fait sec. La vigne a gelé le 3 et le 4 avril presque toute ; il vint de la neige le 4 avril qui enveloppa les bourgeons et qui fit geler les *provins* et les *souets* comme les *pointes*<sup>73</sup>. Et il a fait froid jusqu'au 8 mai ; et elles n'étaient pas encore gelées *tant* (autant) que ça paraissait. Et puis il a fait sec et froid tout le mois de mai. Et en le mois de juin un peu d'eau au commencement. Les vignes binées à la Saint-Gervais (19 juin). La terre très-sèche à la Saint-Jean, mais elle a trempé à la Saint-Martin (4 juillet) et les raisins étaient à peu près défleuris, mais il y en avait très-peu. Le bled à bon marché, et le vin aussi ; il n'a point enchéri. On a commencé à couper du bled au premier du mois d'août ; les bleds assez bons. Les raisins ont grêlé le 25 août sur les 3 heures après-midi par Naveil et Vendôme<sup>73</sup>. Point de fruits du tout de *toute* espèce (d'aucune espèce). On a commencé à vendanger le 9 octobre par un grand froid. On a cueilli un poinçon et un quart de vin (un poinçon et demi) au quartier, très-vert ; et il a gelé le 13 octobre à geler les

<sup>72</sup> Pour : La terre molle pendant la façon des blés.

<sup>73</sup> Le registre de la closerie du Bois-aux-Moines, déjà cité, porte à 1809 : Les vignes grêlées à la Saint-Louis (25 août). C'est bien d'accord avec notre vigneron.

plus verts. Le blé à bon marché ; le vin se vendait 27 livres *tout nu*<sup>70</sup>.

1810. — L'an 1810, l'hiver n'a pas été trop froid au commencement ; mais le froid a pris le 13 janvier et a duré jusqu'au 2 février et a repris 8 jours après jusqu'au 24 février. Et après très-pluvieux jusqu'au 15 avril. La vigne a commencé à pousser au commencement d'avril mais en langueur ; mais il est venu du beau temps à la fin *qu'on* (tellement qu'on) voyait les bourgeons d'un clos dans l'autre<sup>4</sup> au 6 mai. Très-peu de raisins ; les *bouillards*<sup>74</sup> n'en avaient presque point du tout. Beaucoup de *hirbet* (note F). Grande sécheresse à la fin de mai et au commencement de juin. Il a plu un peu le 10 de juin ; mais la sécheresse a repris tout de suite et a duré jusqu'au 29 juin ; les raisins tout défloris. Le bled enchéri. On a commencé à couper du bled le 25 juillet très-petit. On n'a point fini de couper les mars qu'au 15 septembre<sup>75</sup>.

<sup>74</sup> *Bouillard*, cépage très-médiocre de raisin rouge, dont la culture est aujourd'hui à peu près abandonnée à Vendôme.

<sup>75</sup> On peut compléter l'année agricole 1810 en ajoutant que le ban de vendange est du 2 octobre, et que la récolte de vin fut médiocre en quantité (une pièce au quartier) et en qualité (Histoire de Naveil, par M. Neilz).

Ici s'arrête le journal, à la fin de la dernière page du cahier, comme si le vieux vigneron n'avait pas jugé utile de rajouter de nouveaux feuillets à son registre, vu son grand âge. En 1810, il avait 77 ans, ce qui est beaucoup pour un vigneron. Il vécut cependant encore trois ans, et mourut le 25 février 1814, à Naveil, âgé de 81 ans moins trois jours<sup>1</sup>.

Il m'a semblé qu'après avoir vécu 55 ans dans la compagnie de ce brave cultivateur et avoir profité de ses notes si intéressantes, il était de mon devoir de ne pas le quitter sans quelques mots d'oraison funèbre.

En essayant de recomposer sa vie à l'aide de son journal et de quelques autres renseignements, je vois qu'il est né le 1<sup>er</sup> mars 1733 (commune de Naveil probablement), et qu'il s'est marié à Catherine Fouquet le 1<sup>er</sup> mars 1756, le jour de ses 23 ans. La bonne écriture, la rédaction et l'orthographe remarquable de son registre me font croire qu'il avait reçu une éducation supérieure à celle que l'on donnait à cette époque dans les écoles ; on peut supposer qu'il a été instruit à Vendôme.

A partir de son mariage, l'histoire de sa vie est dans son journal. On y peut voir qu'il fut le père d'une nombreuse famille. On trouve, en effet, sur les marges du registre, inscrites bien exactement, les naissances de ses enfants. Or, j'y relève la mention de 12 enfants, 10 garçons et 2 filles. Quelques décès sont mentionnés également ; s'il n'y a pas d'omission, il en résulterait qu'il éleva 10 enfants, 9 garçons et 1 fille, et que l'aîné mourut à 25 ans.

Ceci nous explique comment en 1768, ils mangèrent du

<sup>1</sup> Voici l'extrait du registre de Naveil, que je dois à la complaisance d'un parent du défunt : « Lattron François, veuf de Catherine Fouquet, est décédé à Naveil, canton de Vendôme, le 25 février 1814. »

pain pour 294 livres 8 sols 3 deniers. Il avait déjà six enfants. Comment pouvait-il faire vivre une si nombreuse famille ? C'était un bon vigneron, un rude travailleur, qui faisait les vignes à façon et les provins. Les provins se payaient 25 sols le cent, ainsi qu'il résulte de comptes que je trouve à la fin du registre. J'y vois qu'en 1773 il a fait 5,154 provins à façon pour 64 livres 8 sols. Plus tard, ses neuf garçons devinrent certainement une source de richesse pour la communauté. Avait-il du bien ? Il n'en parle pas dans ses notes ; mais il dut en acquérir, et probablement à la Révolution. Ainsi, en 1804, il se plaint du *molin*, qui l'a empêché de faire ses blés. Je tiens de ses descendants qu'en 1814 il laissa 10 quartiers de vignes.

Voilà tout ce que j'ai pu savoir sur la vie de mon héros. Elle n'est pas précisément romanesque ; mais, je ne sais si l'on partage mon sentiment, en parcourant ce journal, si dépourvu d'intérêt au premier aspect, on se sent pris peu à peu de sympathie pour cette modeste et laborieuse existence, se déroulant au milieu du silence des champs. Cela repose du tumulte de l'histoire, et on demeure surpris du calme complet qui règne dans ces couches profondes de l'humanité, qui sont insensibles aux mouvements ordinaires de la partie supérieure, toujours si agitée, et qu'atteignent seulement de temps à autre les grandes tempêtes qui bouleversent la société.

C'est à peine, en effet, si le grand changement social qu'on appelle la Révolution française semble l'atteindre. Il ne s'en émeut pas et ne change rien à ses habitudes. L'almanach révolutionnaire n'a pas existé pour lui ; il cite les années comme à l'ordinaire et les jalonne par les dates de fêtes de saints, sans paraître craindre qu'un indiscret le dénonce comme suspect. Il est seulement obligé de changer l'ancien boisseau en *petit boisseau* en 1802, lors de la mise en vigueur du système métrique ; mais le mot *décalitre* lui reste inconnu.

Sa femme pourrait être comparée à une *vigne fertile*,



comme dans l'Ecriture<sup>1</sup>, et lui, à un vigoureux cep, pratiquant pour son compte ce qu'il faisait si bien pour les vignes du Bois-aux-Moines, c'est-à-dire provignant et s'entourant ainsi de jeunes rejetons destinés à remplacer le vieux pied.

Dans ce vénérable patriarche, dont toute la vie s'est écoulée dans les rudes travaux de la terre, employée à faire produire au sol de quoi faire vivre lui, les siens et bien d'autres, on trouve le type de cette vigoureuse et saine population des campagnes, sur laquelle repose le reste de la Société.

Linné, le grand naturaliste du XVIII<sup>e</sup> siècle, comparait les graminées, qui forment la base et comme le fond du règne végétal, au peuple des campagnes. Je ne puis résister au plaisir de citer textuellement le passage où se trouve cette comparaison, et dont chaque mot renferme une allusion piquante ; « *Gramina plebei, rustici, pauperes, culmacei, simplicissimi, vivacissimi, regni vegetabilis vim et robur constituentes, quoque magis multati et calcati, magis multiplicativi.* » — « Les gramens, plébeiens, campagnards, pauvres, gens de chaume, très-simples et très-vivaces, constituent la force et la puissance du règne végétal, et se multiplient d'autant plus qu'on les maltraite et qu'on les foule davantage aux pieds. »

La dernière phrase n'exprime plus, heureusement, qu'une vérité historique ; mais la philosophique comparaison du grand Linné restera toujours vraie ; c'est dans le peuple des campagnes, dans le laborieux et patient laboureur ou vigneron, subissant sans se plaindre les misères des saisons et des événements et se remettant courageusement à l'œuvre pour réparer ses désastres<sup>2</sup>, con-

<sup>1</sup> V. le Graduel de la Messe pour un Mariage.

<sup>2</sup> On n'a pas assez remarqué l'énergie et le courage avec lesquels les habitants des campagnes, au sortir de l'invasion allemande, en février 1871, se retrouvant sans bestiaux, beaucoup

fiant dans la nature et son auteur, qu'il faudra toujours aller chercher la force et la puissance des nations. C'est là que s'entretiennent la sève et la vigueur de l'humanité, et c'est dans ce milieu que se recrutent les rejetons qui vont entretenir les populations plus bruyantes des villes, qui sans eux s'éteindraient peu à peu.

Après avoir cessé de maltraiter et de fouler aux pieds cette base de tous les Etats, allons plus loin et épargnons leur notre mépris ; honorons au contraire les *ruraux*, et n'oublions pas que c'est grâce à eux et à leur travail qui procure au monde le nécessaire, que les villes ont pu se fonder, et que fleurissent les arts, les lettres et les sciences, qui forment comme le luxe et l'ornement de l'humanité.

sans attelages, avec leurs terres dépouillées par la gelée de tout espoir de moisson, ont su dérober une magnifique récolte de menus grains, qui leur a permis de vivre jusqu'à l'année suivante. Ils ont mangé du pain d'orge sans se plaindre, en attendant le froment de 1872.

Vendôme, novembre 1875.

E. NOUEL

---

## NOTES EXPLICATIVES

---

### Note A. — Les anciennes mesures de Vendôme.

#### MESURES AGRAIRES.

La *boisselée* vaut 5 ares 17. — Le *quartier* comprend 4 boisselées, et vaut 20 ares 58. — L'*arpent* est de 3 quartiers ou 12 boisselées, et vaut 62 ares 04.

On peut remarquer que 5 quartiers font un peu plus d'un hectare (1 hectare 3 ares 40).

#### MESURES DE CAPACITÉ.

Le *poinçon* contient 228 litres. — On a l'habitude de désigner sous l'expression trompeuse de un *quart* un petit tonneau qui contient un *demi-poinçon*, soit 114 litres.

L'ancien *boisseau* de Vendôme était de 18 livres, c'est-à-dire contenait 18 livres de blé, ce qui correspond à une capacité de 12 litres 3.

La *livre* était de 0 kil. 4895.

#### MONNAIE.

L'unité française était alors la *livre*, qui valait presque identiquement le franc actuel. La livre se subdivisait en 20 sols, et le sol en 12 deniers. L'*écu* valait trois livres.

#### LONGUEUR.

Le *pied* valait 0<sup>m</sup>,325.

---

### Note B.

« Il y avait du verdelé de treille de Madeleine le 29 juin (1759). »

On sait que le raisin de Madeleine est un raisin violet très-bâtif, que l'on ne cultive qu'en treille, et qui doit son nom à l'époque de sa maturité, qui est vers le temps de la fête de la Madeleine (22 juillet).

Quant à l'expression de *verdelé*, elle demande quelques explications. On dit qu'un raisin est *verdelé* lorsqu'il est presque mûr et peut se manger déjà à titre de primeur ; à ce moment, sa couleur, pour le raisin rouge au moins, ne répond pas du tout à l'épithète employée, puisqu'il a au contraire cessé d'être vert, pour devenir rose, rouge ou violet ; mais il faut comprendre ce mot dans un sens dérivé, se rapportant au goût et non à la couleur. C'est ainsi qu'on dit *fruit vert* pour fruit qui n'a pas achevé de mûrir, qui a encore de l'acidité (Littre) ; *vin vert*, vin âpre et acide, de l'acidité du raisin, qui n'était pas mûr. Le vin de 1725, qui fut très-vert, très-mauvais, fut appelé du *verdugon* (Littre).

Le mot *verdelé* est encore employé maintenant dans le même sens que dans notre manuscrit par tous les vigneron du pays ; il a pour synonyme le mot *tourné*. On dit, en parlant du raisin : il y a déjà des grains *de tournés*. Le mot *verdelé* n'est pas dans le Dictionnaire de M. Littre ni dans le Glossaire du Centre de la France du comte Jaubert.

On voit, en résumé, que le vigneron du Bois-aux-Moines a voulu signaler une année très-hâtive, puisqu'il y a eu du raisin de Madelcine *verdelé* presque un mois plus tôt qu'à l'ordinaire (22 juillet). Comme vérification, je trouve dans l'Histoire de Navail, par M. Neilz, que le ban de vendange fut donné dans la paroisse de Navail le 14 septembre.

—

#### Note C. — Jubilé.

Je dois à l'obligeance de M. l'abbé Lefebvre, membre de notre Société, les renseignements suivants :

Le jubilé dont il s'agit est un jubilé extraordinaire accordé à l'occasion de l'avènement du pape Clément XIII. Son élévation au souverain pontificat eut lieu en 1758. Le 11 septembre de la même année parut une bulle du nouveau pape, fixant le jubilé à Rome pour *deux semaines* du même mois, et pour le monde catholique pour deux semaines à désigner par les Ordinaires, lorsque la connaissance de la bulle leur sera parvenue.

Il est donc présumable que la bulle n'aura été reçue à l'évêché de Blois qu'au commencement de l'année 1759, et que le jubilé

aura été publié pour le Carême de ladite année. Des recherches faites à l'évêché par M. l'abbé Dupont, pro-secrétaire, ne lui ont pas fait trouver le mandement de l'évêque relatif à ce jubilé. Une grande partie des archives de l'évêché a disparu à la Révolution.

Le jubilé de 1770, mentionné au même journal, est également un jubilé extraordinaire, qui a suivi l'avènement du pape Clément XIV, élu en mai 1769.

Les jubilé ordinaires ou grands jubilé ont lieu maintenant tous les quarts de siècle ; le seul qui soit compris dans la période qu'embrasse le journal de notre vigneron est celui de 1775, qui fut célébré à Rome ladite année et en 1776 dans nos pays ; il n'est pas mentionné au manuscrit. Quant à celui de 1800, il n'a pas eu lieu par suite des événements politiques.

—  
Note D. — Sur le mot **Bourgeon**.

Les vignerons ne donnent pas à ce mot le même sens que les botanistes. Pour eux, le bourgeon, c'est la pousse de l'année, depuis son premier développement apparent jusqu'à l'arrière-saison.

C'est ainsi qu'en automne on cueille du bourgeon pour les bestiaux ; qu'à l'époque de la vendange on fait bouillir du bourgeon pour échauder les poinçons, qu'on couvre la bonde des tonneaux pleins de vin nouveau avec une feuille de bourgeon, etc.

C'est ainsi qu'il faut comprendre la phrase suivante, que je trouve au livre des vendanges de Picolet (V. Préambule, fin) : « Les vignes ont gelé en bourgeon (en feuille) le 13 et 14 octobre (1809). »

Ce sens n'a pas échappé à M. Littré, qui met dans son Dictionnaire : Bourgeon.... 2<sup>o</sup> Le nouveau jet de la vigne.

En botanique, on appelle bourgeon le premier état d'une branche *avant son développement* ; les bourgeons sont ordinairement recouverts d'écaillés, etc.... Les jardiniers et les vignerons emploient comme synonyme le mot *œil* ; ils disent encore un bourgeon en *bourre* pour ce premier état du bourgeon de la vigne.

—

Note E.

« On bénit les vaches, chevaux et ânes le dimanche 5 juin (1763). »

Notre vigneron ne dit pas dans quel but s'est faite cette cérémonie, évidemment exceptionnelle, puisqu'aucune mention d'un fait semblable ne se retrouve dans la suite du journal ; mais j'en trouve l'explication dans l'Histoire de Naveil, par M. Neilz, p. 153. Il extrait des registres de la paroisse la mention suivante : « En 1731 et 1763, il fut fait dans le pays des prières et des cérémonies d'exorcisme sur les animaux domestiques atteints d'épizootie. On les rassembla tous autour de l'église, et la bénédiction dut avoir pour effet de chasser le maléfice des animaux malades et de servir de préservatif à ceux non atteints du mal. »

Le même fait paraît s'être passé à Vendôme à la même époque (1763) ? Ma belle-mère, M<sup>me</sup> veuve Coëffeteau, âgée de 80 ans, se rappelle, à ce propos, que sa grand'mère lui a conté avoir vu dans sa jeunesse *bénir les vaches* des marches de l'église de la Madeleine. Toute la place était couverte de bestiaux, ainsi que les rues adjacentes. Or, sa grand'mère est morte en 1821 à l'âge de 84 ans ; elle était donc née en 1737 et par suite était contemporaine du vigneron Lattron, né en 1733. Elle avait 26 ans en 1763 ; par conséquent il n'y a rien d'improbable qu'il faille rapporter à la même date (5 juin 1763) cet exorcisme des bestiaux sur la place de la Madeleine.

Je dois ajouter cependant que M<sup>me</sup> Coëffeteau croit se rappeler que l'exorcisme avait pour but de chasser les *mouches de Saint-Marc*<sup>1</sup> qui tourmentaient les bestiaux ? Or, ces mouches apparaissent au printemps, à l'époque de la fête de Saint-Marc (25 avril), et non en juin. Mais, d'autre part, ces mouches paraissent tout à fait inoffensives, et leur plus ou moins grande abondance ne doit pas avoir été le motif d'un exorcisme aussi solennel à Vendôme. Cette cérémonie exceptionnelle ne peut se rapporter qu'à une épidémie.

<sup>1</sup> Bibion des jardins ; *biblio hortulanus*, Fab. Voir l'Entomologie horticole du Dr Boisduval, p. 608.

Note F.

**Sur les insectes nuisibles à la vigne dans le Vendômois.**

Je reproduis d'abord tous les passages du journal où il est question d'insectes nuisibles à la vigne :

1769. On exorcisa les *hirbets*.

1785. Beaucoup de hirbet et de teignes.

1786. Id.

1787. Beaucoup de hirbet dont on les a exorcisés Dimanche 3 de juin. Beaucoup de *tignes* par les cantons.

1810. Beaucoup de hirbet.

Les espèces citées se réduisent à deux, comme on voit, les hirbets et les teignes. Elles sont encore connues sous ces noms dans le pays, ce qui m'a facilité leur détermination scientifique, ayant pu me les faire décrire par les vigneron.

On connaît en outre dans nos vignobles le *gribouri*.

Enfin on m'a signalé cette année (1875) l'apparition d'un nouvel insecte (hémiptère), qui a fait des ravages dans certains endroits (par les cantons, comme aurait dit le vieux vigneron Latron).

Je vais donner quelques détails sur ces quatre espèces.

**Hirbet.**

Le hirbet des vigneron vendômois est un insecte coléoptère, ayant pour nom scientifique : *Rhynchites betuleti* Fab. ou Rhynchite du bouleau.

J'emprunte à l'excellent ouvrage intitulé : Entomologie horticole, par le Dr Boisduval (Paris, 1867), la notice suivante sur cet insecte.

P. 138. *Rhynchite du bouleau*. « Cette lisette est d'un vert doré brillant ou quelquefois d'un bleu métallique ; elle est dans certaines localités un fléau pour les viticulteurs.

« L'insecte parfait éclôt en mai et juin et reparait à l'automne pour une seconde fois. Il vit sur beaucoup d'arbres qui ne sont pas du ressort de l'horticulture ; nous n'en parlons ici que parce qu'il est très-préjudiciable aux vignes. La femelle roule les feuilles et en fait des espèces de cylindres, qu'elle perce à trois

ou quatre endroits, pour déposer un œuf dans chaque piqure. Ensuite elle coupe aux trois quarts le pétiole de ces feuilles, pour arrêter la sève et amener dans leur tissu une modification morbide. Celles-ci se fanent, se flétrissent et finissent par tomber. Lorsque les petites larves ont acquis toute leur croissance, elles quittent leur retraite, et s'enfoncent en terre pour se métamorphoser et éclore en septembre, mais le plus ordinairement au mois de mai. Les individus nés à l'automne passent l'hiver sous les écorces des arbres ou cachés entre les mousses et les lichens.

« Lorsqu'on aperçoit dans les vignobles ou sur les treilles ces espèces de rouleaux suspendus aux ceps, il faut les enlever avec soin et les brûler pour détruire l'insecte dans son berceau. »

M. Boisduval cite deux autres espèces nuisibles du même genre et qu'on a confondues avec la précédente ; ce sont le *Rhynchite Bacchus*, qui vit sur les poiriers. « La femelle perce avec son rostre les petites poires nouvellement nouées et dépose dans le petit trou un œuf.... »

« On l'a accusé à tort de rouler les feuilles de la vigne pour y déposer ses œufs ; c'est sans doute à cette croyance de quelques anciens auteurs qu'il doit son nom de *Bacchus*. »

Et le *Rhynchite conique*, petite espèce désignée par les jardiniers sous le nom de *coupe-bourgeon*. La femelle perce un petit trou à l'aide de son rostre sur une pousse tendre de poirier (bourgeon des jardiniers) et y dépose un œuf ; elle coupe ensuite en dessous le bourgeon aux trois quarts ; par suite, le bourgeon fane, noircit et tombe.

*Noms vulgaires.* — Cet insecte est très-exactement figuré sur un des *Tableaux d'histoire naturelle populaire*, publiés par ordre du Ministre de l'Instruction publique pour les écoles primaires (Hachette), tableaux qu'on trouve dans plusieurs de nos écoles. Il y est désigné par les noms suivants : Rhynchite-Bacchus (nom erroné, V. ci-dessus) ou coupe-bourgeon, urbu, li-sette, cunche, becmare, etc.

On trouve au Glossaire du Centre de la France, par le comte Jaubert, *urbet*, avec les synonymes : urebec, hurbet, urber, hureber, durbec, durbet, durbé, érubé. On les appelle aussi : *ven-*



*dangeux*, coupe bourgeon, pique-broc<sup>1</sup>; enfin dans l'Histoire de la *Condita* de Naveil, par M. Neilz, je trouve à la page 153 « l'insecte appelé *urbec* ou *coupe-bourgeon*.... »

Il est bien aisé maintenant d'apercevoir l'origine du mot *hirbet*, employé par notre vigneron dans son journal; c'est incontestablement *durbec* qui a été le nom primitif donné à cet insecte, caractérisé par un bec ou rostre, avec lequel il perce les bourgeons ou les jeunes fruits; expression qui dénote l'exactitude d'observation si ordinaire chez les gens de campagne, lesquels se sont rencontrés ici avec les savants. — Le nom scientifique *Rhynchites*, tiré du grec, fait en effet également allusion au bec ou rostre qui caractérise les espèces de ce genre.

Ce nom de *durbec* a été ensuite défiguré par l'ignorance et l'absence d'écriture en *urbec*, *hurbet*. Il suffit de répéter la phrase suivante : « Il y a beaucoup de *durbecs* cette année » pour se surprendre dire : Il y a beaucoup d'*urbecs*....

Quant au changement de l'*u* eu *i* dans *hirbet*, il n'y faut voir que la trace du parler nonchalant qui caractérise le Vendômois. — *Hirbet* est un adoucissement de *hurbet*, comme on dit *in* pour *un*.

Cet insecte paraît avoir causé de grands ravages au siècle dernier, d'après les plaintes consignées au journal du vigneron. Deux années surtout auraient été marquantes, puisque les vignerons crurent devoir implorer les prières de l'Eglise pour conjurer ce fléau; c'est 1769, où le registre porte : « On exorcisa les *hirbets*, » et 1787, où le vigneron écrit : « Beaucoup de *hirbet dont* on les a exorcisés Dimanche 3 de juin. » On remarquera que l'année 1787 était la troisième année d'invasion de *hirbets* (V. les citations au commencement de cette note).

Il y aurait tout un travail à faire sur l'usage des exorcismes dans l'Eglise pour combattre les fléaux; je me bornerai à citer ici ce que j'ai trouvé relativement aux *hirbets*.

Je note à l'Histoire de Naveil de M. Neilz un passage qui confirme pleinement les notes du vigneron vendômois, et qui les complète en même temps. L'auteur nous prévient que les détails qui suivent sont extraits des registres de la paroisse.

<sup>1</sup> *Brocco*, en italien, veut dire scion, rejeton; pique-broc pourrait signifier *pique-bourgeon*. Les Allemands l'appellent *rebenstecher* (pique-vignes).

P. 113: « De tous les fléaux qui ont atteint notre vignoble, l'insecte appelé *urbec* ou *coupe-bourgeon* paraît avoir vivement impressionné nos anciens vignerons, et son passage fait encore époque dans les souvenirs du pays. Il fut donc fait en 1769 et 1787 des processions solennelles par les chemins longeant les vignes endommagées, sur lesquelles le prêtre jetait de l'eau bénite en disant: *Conjurantes eas Deus manentes et anathematizantes*, afin que les insectes aient à cesser leurs ravages et à fuir au fond des bois. »

Je trouve au Glossaire du comte Jaubert, à la suite du mot *urbet*, les deux notes suivantes :

« Nous avons à Bourges, au quartier d'Auron, une *rue des Urbets*, ainsi nommée, dit-on, parce que la procession de la paroisse de Saint-Pierre-le-Gaillard y passait pour aller exorciser les *urbets* des vignes. »

« En juin 1530, les *hurbets* gastèrent prodigieusement les vignes ; le 15 novembre, inondation. Je remarque toutes ces injures du temps comme étant des fléaux attirés par les hérésies de Calvin. » (Catherinot, Recherches du Berry.)

L'usage des exorcismes a disparu aux environs de Vendôme, probablement depuis la Révolution. J'ai lu avec surprise dans un journal de cette année le passage suivant :

« On mande de Saint-Louis (Missouri) le 17 mai : *Le Gouvernement* ayant appris que le territoire de l'Etat est menacé d'une nuée de sauterelles, qui met en imminent danger les récoltes de l'été, a lancé sa proclamation, invitant le peuple de Missouri à observer le jeudi 3 juin (1875) comme un jour d'humiliation, d'abstinence et de prières pour conjurer le sinistre dont le pays est menacé. »

Faudra-t-il passer en Amérique pour retrouver la foi de nos pères ?

J'ajouterai, pour terminer, que je n'ai pas entendu de vignerons se plaindre des hirbets ; on en peut toujours trouver dans les vignes, mais ils ne paraissent pas redoutables depuis bien longtemps.

#### Teigne.

La teigne dont parle notre vigneron est un petit papillon voisin de ceux que l'on voit dans nos maisons s'échapper des four-

rures et des lainages, dont la larve coupe les brins pour s'en faire un fourreau ; aussi a-t-il été décrit d'abord comme une teigne, sous le nom de *Tinea ambiguella* (Hubner) et de *Tinea uvæ* (teigne de la vigne) ; mais il appartient au genre *tortrix* ou pyrale, en français, dont les mœurs sont différentes. Leurs chenilles roulent les feuilles des arbres dont elles se nourrissent, à l'aide de quelques fils de soie. J'emprunte à l'Entomologie horticole du Dr Boisduval, 535 et 546, les détails suivants :

Il y a deux pyrales luisibles à la vigne :

1<sup>o</sup> La pyrale de Pillerius (*tortrix Pilleriana* Hubne ), qui, en 1837, faisait de tels ravages dans les vignes du Mâconnais, que l'Académie des Sciences de Paris chargea Andouin, célèbre entomologiste, d'une mission pour étudier cette espèce, connue généralement sous le nom de Pyrale de la vigne, et chercher les moyens de la détruire. Elle a presque disparu depuis longtemps ; ce n'est pas la teigne de notre journal ;

2<sup>o</sup> La pyrale de Roser (*tortrix Roserana*, Frœlich).

P. 547 : « La chenille est, dans certaines contrées, aussi nuisible à la vigne que celle de Pillerius. Elle se montre dans le courant de mai ; à cette époque, elle est d'un jaune verdâtre, avec la tête brune et quelques petits poils clairsemés sur tout son corps. Elle vit exclusivement de la grappe, qu'elle enveloppe de soie au moment de la floraison. Non-seulement elle dévore une partie des grains à l'état rudimentaire, mais la soie dont elle les a enveloppés fait pourrir le reste en retenant l'humidité.

La métamorphose a lieu dans les grappes, et le papillon paraît en juin et en juillet.... »

« Selon Frœlich, cette pyrale a, pendant plusieurs années, tellement ravagé les vignes aux environs de Stuttgart, que presque toutes les récoltes furent anéanties. »

Les descriptions de la teigne qui m'ont été faites par les vignerons s'accordent bien avec ce qui précède.

On ne paraît pas se plaindre depuis longtemps des dégâts de cette espèce.

#### Gribouri.

Un troisième ennemi de la vigne, très-connu dans nos vignobles, et qu'on s'étonne de ne pas trouver mentionné par notre vigneron, c'est le *gribouri*. On le trouvera représenté très-exactement

aux Tableaux d'histoire naturelle pour les écoles primaires cités plus haut. La légende porte : Eumolphe (sic) ou écrivain. Noms vulgaires : diablotin, gribouri.

Il est décrit sous le nom d'*Eumolpe de la vigne* (Eumolpus vitis, Fab.), p. 179 de l'Entomologie horticole du Dr Boisduval. Je lui emprunte les détails suivants « Cet insecte fait, dans certains vignobles, beaucoup de mal à la vigne ; il est connu des cultivateurs sous le nom d'*écrivain* ou de *bèche*. » — « .... L'eumolpe de la vigne est assez petit, légèrement pubescent, avec la tête et le corselet noir ; les élytres sont d'un roux un peu fauve. »

C'est l'insecte parfait qui cause tout le mal ; il découpe à jour les feuilles de la vigne. Lorsque celles-ci deviennent trop dures, il attaque les grains de raisin qui se fendent ensuite et se racornissent.

« Cet insecte est très-méfiant ; aussitôt qu'on s'approche de lui à deux mètres, il se laisse tomber à terre, fait le mort, et se confond avec le sol. Il faut avoir l'œil bien exercé pour le trouver. »

Un vigneron des environs de Vendôme qui m'en a apporté cet été m'a confirmé l'exactitude de ce dernier paragraphe.

Cet insecte, quoique assez commun, ne paraît pas causer de grands dommages depuis longtemps.

Le nom d'*écrivain* qu'on lui a donné fait allusion aux découpures linéaires dont il crible les feuilles et qui peuvent figurer une écriture à l'usage de ceux qui ne savent pas lire. On peut dire certainement que c'est du gribouillage ou du *gribouillis*, d'où, je suppose, le nom de *gribouri*, seul usité à Vendôme <sup>1</sup>.

#### Grisette.

Le 23 mai 1875, un vigneron m'a apporté de petits insectes gris noirs, lesquels, m'a-t-il dit, suçaient les boutons des grappes et les faisait avorter par suite. Cet insecte était nouveau pour lui et ses confrères, et il voulait savoir si je connaissais ce nouvel ennemi de la vigne. Je reconnus tout d'abord que c'était une

<sup>1</sup> V. Dictionnaire Littré au mot *gribouiller*. Il le rattache au mot *scribere*, écrire. Écrivain a la même racine ; de sorte qu'il est assez piquant de voir que les deux noms d'écrivain et de gribouri donnés à l'eumolpe signifient la même chose et ont le même radical.

espèce de la classe des *hémiptères* (insectes suceurs qui comprennent les punaises des jardins et des bois et les pucerons). Je me rendis dans la journée à la vigne où cette espèce m'était signalée<sup>1</sup>, et je m'assurai que c'est dans son premier état de larve, état qui ne diffère de l'état parfait que par le manque d'ailes, que cet insecte exerce ses ravages en suçant le bouton du raisin ; les boutons piqués se fanent et ne se développent pas.

Cet insecte n'est pas décrit dans l'Entomologie horticole du Dr Boisduval ; j'ai donc dû chercher à me renseigner ailleurs.

J'ai trouvé d'abord la note suivante aux Comptes Rendus de l'Académie des Sciences, séance du 7 juin 1875, tome 80 p. 1407 :

« M. de Vibraye signale à l'Académie l'apparition dans les vignobles du Loir-et-Cher d'un *hémiptère* qui paraît voisin du *Phytocoris gothicus*. La récolte de certains clos a été sérieusement compromise depuis un mois. L'insecte attaque directement la grappe, et en provoque rapidement l'atrophie, en se portant sur les pédicelles et les boutons. »

Enfin mon père (M. Nouel, directeur du Musée d'Orléans pour l'histoire naturelle), m'a envoyé au mois de juillet le No du 1<sup>er</sup> juillet 1875 des *Petites nouvelles entomologiques* publiées par M. E. Deyrolle (23, rue de la Monnaie, Paris), où se trouve un article complet sur ce nouvel ennemi de la vigne dans nos pays. Je reproduis cet article, en l'abrégeant un peu :

« On a pu lire dans les journaux agricoles et viticoles, et même dans les journaux politiques, quelques détails sur les dégâts causés, dans les vignobles de la Basse-Bourgogne, par un insecte que les vigneronns désignent sous le nom de *grisette*. Quoique les ravages de cet insecte aient été singulièrement amplifiés par les journaux, ils sont encore assez sérieux pour mériter qu'on s'en occupe. Or j'ai déjà signalé cet insecte dès 1860 (Bulletin de la Société des Sciences de l'Yonne) ; c'est donc pour moi une vieille connaissance, et je puis donner à cet égard des renseignements qui pourront peut-être intéresser quelques entomologistes.... » (et d'autres certainement).

<sup>1</sup> Vigne située au Bois-la-Barbe, commune de Vendôme, au lieu dit le Poirier-Rondeau, près des bois d'Huchigny, vallée de l'Ermitage. Ce lieu dit le Poirier-Rondeau est cité, dans mon travail sur *L'Hiver de 1709 à Vendôme* (V. Bulletin 1874, p. 239, en bas), comme l'endroit où fut trouvé un enfant de 8 ans mort de la gelée ; j'avais vainement cherché sa place précise.

« L'insecte désigné par les vignerons de Coulange-la-Vineuse (Yonne) et des environs sous le nom de *grisette*, est un hémiptère de la famille des capsides, le *Lopus sulcatus* Fieber ; c'est à l'état de larve qu'il commet ses ravages ; il apparaît au commencement de mai, quand le raisin est *débourré*. On le trouve en quantité considérable dans nos vignes. » Là, il se fixe sur le bouton, introduit son bec par le sommet et suce l'intérieur. « Après le départ de l'insecte, le bouton est entr'ouvert, les organes sexuels sont fanés, et les boutons d'une même grappe sont réunis entre eux par des amas de petites fibres très-minces, rougeâtres et ressemblant assez à des débris de toiles d'araignée. Un peu plus tard, le raisin qui a été sucé s'allonge démesurément, les boutons à fleurs diminuent, puis disparaissent ; en somme, tout raisin touché est un raisin perdu. Il y a des vignes où il ne reste plus un seul raisin. Aussitôt que la vigne fleurit, la *grisette*, devenue insecte parfait, un mois environ après son apparition, quitte les vignes ; on la trouve alors dans les prairies, les luzernes, les jardins, etc., partout, excepté dans les vignes. Il y a beaucoup à étudier avant de trouver le moyen de détruire cet insecte, qui fait des progrès tous les ans ; cependant nous avons obtenu cette année de bons résultats de la destruction directe de l'insecte pour l'écrasement. »

L'auteur fait remarquer, en effet, que, dans son premier état, l'insecte, dépourvu d'ailes, est sédentaire, et peut être détruit sur place, sans qu'on ait à craindre qu'il en revienne de chez les voisins pour l'année courante.

Signé, Dr POPULUS.

On voit, en résumé, qu'il s'agit d'un nouvel ennemi de la vigne, connu depuis 15 ans dans l'Yonne, mais qui paraît se répandre et qui a atteint notre département cette année. Il y a eu plusieurs cantons attaqués autour de Vendôme ; la note de M. de Vibraye insérée plus haut montre qu'il y a d'autres points atteints en Loir-et-Cher. Enfin, l'ouvrage du Dr Boisduval, écrit à Paris et publié en 1867, n'en faisant pas mention, il faut en conclure que cet insecte n'était pas arrivé, à cette époque, aux environs de Paris.

Je ne puis offrir aux vignerons qui m'ont consulté que le nom vulgaire de *grisette*, adopté par leurs confrères de l'Yonne pour

désigner ce nouveau parasite, et le remède du Dr Populus, qui consiste à *écraser l'ennemi*.

Note G. — Comètes.

Le vigneron note l'apparition de deux comètes dans son journal : la première en 1766, sous cette forme : « Cet an, il parut une étoile avec une queue par derrière, à la vue longue de 3 pieds, sur le soir, au mois de mars et avril dans le midi (au sud) ; » la deuxième en 1769, qu'il décrit ainsi : « Il parut une étoile avec une grande queue, paraissant à la vue longue de 16 pieds, dans les mois d'août et septembre ; elle paraissait le matin dans le midi (au sud), et la queue allait devant. »

Notre chroniqueur paraît croire que ces deux comètes différaient essentiellement l'une de l'autre, puisque la première avait une queue par derrière, et que l'autre avait une queue qui *allait devant*. Mais il n'en est rien. Quoique très-bon observateur, le vigneron du Bois-aux-Moines n'a pu s'élever jusqu'à la distinction du *mouvement propre* des comètes et autres astres errants par rapport à la sphère céleste, c'est-à-dire aux étoiles fixes, et du *mouvement diurne* de ladite sphère céleste, qui, par suite du mouvement de rotation de la terre, nous paraît décrire un tour complet en 24 heures.

Les comètes ont un mouvement propre, qui les rapproche ou les éloigne du soleil, suivant la phase de leur orbite que l'on considère ; mais, dans tous les cas, la queue est à l'opposé du soleil. Les comètes participent, en outre, au mouvement diurne de la sphère céleste, ce qui produit leur lever et leur coucher, et ce mouvement frappe seul les yeux du vulgaire. La comète de 1766 étant visible le soir, c'est-à-dire se couchant après le soleil, *semblait* marcher, par suite du mouvement diurne, la queue en arrière. Celle de 1769, apparaissant le matin, c'est-à-dire se levant avant le soleil, devait monter au-dessus de l'horizon la queue devant, sans qu'on puisse rien conclure de ces apparences relativement à son mouvement propre <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La comète de 1769 était très-remarquable. Je la trouve citée au Cours élémentaire d'astronomie de Ch. Delaunay (1854), p. 515, parmi celles qui ont

Une autre remarque, tout à l'avantage du bon sens éclairé de notre vigneron, c'est qu'il ne fait aucune réflexion sur ces comètes, dont il ignore même le nom. Il n'a pas l'air d'en redouter l'influence fâcheuse, comme c'était l'usage dans les siècles passés. Quant à l'idée d'en faire le signe d'une année de bon vin, elle ne date que de 1811. En 1766, la comète parut en mars et avril, et le vin fut médiocre et peu abondant. En 1769, l'apparition d'une des plus grandes comètes connues, en août et septembre, coïncide avec une récolte presque nulle de vin. Il ne faut donc voir, dans cette idée que les comètes sont signes de malheur ou de bonheur, qu'un reste du préjugé ancien qui voulait trouver dans les phénomènes célestes l'explication et surtout la prévision des événements terrestres.

—  
Note H. — Charnier.

Dans le Vendômois, ce mot est presque seul usité pour désigner les *échalas* des vignes et des jardins. On achète des bottes de charniers; on entoure un jardin d'une haie de charniers; on pique les charniers dans les vignes. Ce mot, employé dans ce sens, ne se trouve pas dans le Dictionnaire de M. Littré; mais on le trouve au Glossaire du Centre de la France, du comte Jaubert.

De quel mot doit-on le faire dériver? De la nature dont on les fait le plus généralement. C'est l'idée qui a conduit le comte Jaubert à le faire venir de « *charne* pour charme, d'où charnier. » Mais, malgré la ressemblance si tentante des noms, ce n'est certainement pas du mot charme que vient charnier, par la raison majeure que le bois de charme n'est pas un bois de *fente* et n'a jamais pu servir à faire des charniers.

Les échalas se sont toujours faits avec du chêne, et même exclusivement autrefois. Depuis trente ou quarante ans, me disent les vignerons, on en fait en *châtaignier*, qui sont meilleurs et de plus de durée; ils se vendent plus chers que ceux en chêne.

présenté la queue la plus longue : « On peut citer notamment.... celle de 1769, dont la queue occupait un arc de 97°. » C'est un peu plus que la distance de l'horizon au zénith.



Je trouve les mêmes renseignements dans la Flore forestière de M. A. Mathieu, professeur à l'Ecole Forestière de Nancy, 2<sup>e</sup> édition, 1870, p. 225. Le châtaignier est un bon bois de fente. « Exploité en taillis, il occupe le premier rang pour la fabrication des *échalas* et des cercles de futaillies, et en Alsace il se paie pour ce premier usage (*échalas*) un quart en sus du chêne. »

En résumé, à l'époque où le mot charnier a été inventé, les *échalas* ne se faisaient qu'avec du chêne. C'est donc du mot chêne qu'il faut faire dériver charnier.

Or, je trouve dans le Dictionnaire de Littré, à l'historique du mot chêne : « XII<sup>e</sup> siècle, chaïne, encore usité dans le Berry (V. châgne, Glossaire de Jaubert).— XIV<sup>e</sup> siècle, kaisnes, de *casnus*, bas latin, dans les textes du IX<sup>e</sup> siècle. C'est la plus ancienne forme que nous connaissions. » — Or *casnus* donne immédiatement *chasnus*, *chanus*, *chainé*; et *chasnier*, *chanier*, pour les éclats faits avec ce bois. Quant à l'*r parasite* de charnier, il est appelé presque forcément tant par la ressemblance de *chasnier* avec un mot déjà fait et employé dans un autre sens, charnier, que par une sorte d'entraînement euphonique que l'on retrouve dans plusieurs autres mots. V. Littré au mot hurler, de huller, uller, ululare en latin. V. le Glossaire de Jaubert au mot drès pour dés.

---

Note K. — Sur l'Hiver de 1776.

L'hiver de 1776, sans avoir été très-long, a présenté une intensité de froid qui paraît une des plus grandes du XVIII<sup>e</sup> siècle. La gelée a pris dans nos pays le 10 janvier pour durer jusqu'au 2 février, c'est-à-dire pendant 24 jours environ.

On trouvera aux Œuvres complètes de F. Arago, tome VIII, p. 292, quelques détails sur cet hiver : « La gelée très-intense dura à Paris 25 jours consécutifs, et présenta le 29 janvier un minimum de — 19° 1.

A Denainvilliers (canton de Pithiviers), Duhamel du Monceau compta 22 jours de gelée consécutifs, du 10 janvier au 2 février. Le minimum y fut de — 17° 5 le 29 janvier. »

Dans le journal du vigneron Lattron, nous lisons : « Il vint de la neige le 12 de janvier, qui dura jusqu'au 3 février avec grand

froid, si bien que le vin s'en alait partout ; à la Chandeleur (2 février), on fut obligé d'en tirer à tous les poinçons. »

J'ajouterai à ces renseignements les deux extraits suivants de l'Inventaire des Archives d'Eure-et-Loir, par M. L. Merlet, tome III :

P. 62 : « L'année 1776 est remarquable par l'hiver terrible qui commença le 10 janvier et finit le 28 (erreur évidente, c'est le 2 février). Le froid fut si furieux, que le gibier mourut aux champs les 26, 27, 28. Le froid était tellement entré dans les maisons, que la sueur du bois qui brûlait dans le feu gelait au bout de la bûche sans tomber. *Quæque miserrima vidi*. Signé, JOUAN, curé (commune de Sainville, canton d'Auneau).

P. 66. Commune d'Umpeau (canton d'Auneau) : « En 1776, le 28 janvier, le froid fut si excessif qu'il passa de 2 degrez l'hiver de 1709<sup>1</sup>. Les puits gelèrent, quoique les eaux furent fort basses. Dans le puits du presbitaire, la glace avait 3 pouces d'épaisseur ; je fus obligé, pour la casser, de laisser tomber une demoiselle de la pesanteur de 30 livres, attachée à la corde pour pouvoir casser la glace et avoir de l'eau. Plusieurs arbres ont fendu de la gelée ; heureusement que la neige a conservé les bleds. »

En résumé, on voit que le froid de janvier 1776 fut tel dans nos pays, que les puits gelèrent et que le vin gela dans les caves.

—  
Note L.

Vin poussé. — 1782, fin.

.... Il s'en poussa beaucoup. — 1799, fin.

Dictionnaire Littré. Pousser. — 32° Devenir malade de la pousse en parlant du vin. Ce vin pousse, a poussé.

<sup>1</sup> Ce renseignement ne peut avoir été pris par le curé d'Umpeau que dans un journal du temps, donnant les chiffres observés à Paris, où l'on possédait des observations de 1709, faites à l'Observatoire par Lahire. Quoi qu'il en soit, j'ai retrouvé sur un vieux thermomètre à mercure, attaché à un baromètre de la fin du siècle dernier, qui se trouve au château de Rochambeau (près Vendôme), la preuve que le minimum de 1776 était regardé par les constructeurs d'instruments de cette époque comme au-dessous de celui de 1709 et comme le plus bas

Remarque : on voit que notre vigneron dit : le vin *se pousse*.

Dict. Littré. Pousse. — 5<sup>e</sup> Pousse des vins, maladie qui rend les vins troubles et qui est caractérisée par la production d'un ferment organisé. Si l'on pratique un fausset<sup>1</sup>, le vin jaillit avec force et très-loin ; de là l'expression vulgaire : il a la *pousse*. L. Pasteur, Etudes sur le vin, p. 33.

Note M. — Brouillard sec de 1783.

J'emprunte au Traité de Physique de M. P. A. Daguin les détails suivants :

En 1783, un brouillard sec s'étendit sur toute l'Europe, où il a persisté pendant plus d'un mois....

On est porté à attribuer ces sortes de brouillards à des poussières impalpables répandues dans l'air, apportées par les vents d'Afrique ou bien provenant de cendres volcaniques. En effet, le brouillard sec de 1783 fut précédé, un mois auparavant, par les éruptions des volcans d'Islande et par les tremblements de terre qui bouleversèrent la Calabre... Des volcans nouveaux surgirent dans la mer, près de l'Islande, et lancèrent une fumée épaisse, qui persista jusqu'à la fin de juillet ; à Gleichen, en Saxe, il se forma un foyer d'où il s'échappa une fumée fétide qui dessécha les plantes et se répandit jusque sur la mer Adriatique.

Cette explication a été reproduite cette année aux Comptes Rendus de l'Académie des Sciences par M. Daubrée, à propos des éruptions de l'Hécla qui ont eu lieu ce printemps (1875), et dont les cendres ont été recueillies jusqu'en Norwège.

On lit aux Comptes Rendus du 19 avril 1875, tome 80, p. 995 : « On sait que le célèbre brouillard sec qui, en 1783, couvrit pendant 3 mois presque toute l'Europe, après avoir d'abord paru à Copenhague, où il persista 126 jours, avait pour cause une éruption de l'Islande.... » M. Daubrée renvoie en note à Charles Martins, célèbre météorologiste.

observé jusqu'alors. L'échelle est de Réaumur. On lit devant — 15° 5 (19,4 centigrade), la date 1709, et, au-dessous, devant — 16° 5 (20,6 centigrade), celle de 1776.

<sup>1</sup> Locution contractée, pour dire : si on débouche une petite ouverture faite à un tonneau avec une vrille et bouchée par une petite broche de bois appelée *fausset*.

Je trouve à l'Inventaire des archives d'Eure-et-Loir, tome III, des détails curieux sur ce brouillard, extraits des registres des paroisses.

P. 336. Commune d'Oinville, canton de Janville. — Après avoir rappelé les tremblements de terre de la Calabre des 5, 6, 7 février 1783, le curé de la paroisse continue ainsi : « On a attribué à ce tremblement un brouillard qui s'est élevé dans le commencement de juin et qui donnait au soleil une couleur de sang. Ce brouillard a duré jusqu'aux derniers jours de juillet, et a repris sur la fin d'août pour continuer bien avant dans le mois de septembre. Il était épais, sec, d'une odeur sulfureuse. On ne voyait pas les nuages ; un homme n'en pouvait distinguer un autre à 300 pas, et ce qu'on distinguait paraissait beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire.... »

Ce brouillard avait presque tout desséché, et le blé rendait à peine le minot.

P. 139. Gellainville, canton de Chartres. — « Dès le mois de juin (1783), il s'est élevé pendant deux mois, les matins et pendant les journées, des brouillards extraordinaires, dont l'odeur était très-fétide. Ils ont nui prodigieusement aux productions de la terre.... »

P. 201. Commune de Landelle, canton de Courville. — « En l'année 1783, il y a eu au mois de juillet et une partie du mois d'août un *brouillard sec*, qui a obscurci le ciel pendant 6 semaines pendant 7 à 8 heures par jour ; le soleil paraissait éclipsé. Ces brouillards ont été suivis de grands orages et de maladies qui ont mis au tombeau le tiers des hommes dans plusieurs paroisses. »

Il paraît, d'après le journal du vigneron Lattron, qu'à Vendôme ce brouillard n'a pas eu l'importance qu'il a eue en Eure-et-Loir d'après ces extraits. La mention se réduit à ceci : « Grandes pluies à la fin de mai et suivant ; et puis brouillards jusqu'à la mi-juin toute la journée. » Il n'y aurait donc eu que 15 jours de ce brouillard en juin. Il ne cite pas d'ailleurs d'influence fâcheuse sur les récoltes ni sur les gens. Il est curieux de noter une aussi grande différence d'intensité d'effet à une aussi petite distance sur la carte.

Note N. — Sur l'année 1785.

L'année 1785 fut remarquable : 1<sup>o</sup> par sa sécheresse ; 2<sup>o</sup> par la grande récolte de vin, qui, dans nos pays, paraît être la plus abondante du siècle.

J'ai pu contrôler les indications de mon auteur par les documents suivants :

Relativement à la quantité de vin, je vois à l'Histoire de Naveil par M. Neilz, p. 165, que le XVIII<sup>e</sup> siècle n'a présenté, dans cette commune, que trois récoltes s'élevant à la moyenne de 8 pièces au quartier. Ce sont celles de 1720, 1781, 1785.

Je trouve au livre des vendanges de Picolet (Naveil) déjà cité, qu'en 1785, on a été obligé d'enfoncer une cuve pour achever de loger une récolte dont le total s'élève à 80 pièces ; tandis que la récolte moyenne peut être estimée à 25 pièces ; c'est trois fois une année ordinaire, et le chiffre le plus élevé du registre, qui comprend de 1778 à 1817.

Au registre de la closerie du Bois-aux-Moines déjà cité, la récolte de 1785 s'élève à 57 poinçons, tandis que la récolte moyenne ne dépasse guère 15 poinçons.

Quant à la sécheresse, qui ne paraît pas avoir beaucoup inquiété notre vigneron, lequel s'intéressait surtout au produit des vignes, qui fut précisément exceptionnel, elle a été désastreuse pour une grande partie de la France, ainsi qu'il résulte des renseignements que voici :

A l'Inventaire des Archives d'Eure-et-Loir, tome III. p. 440, on trouve une longue note sur 1785, rédigée par le curé de Soullaires (près Chartres). J'en extrais les passages suivants : «... Les blés se sont soutenus en Beauce et n'ont pas fatigué, quoique la sécheresse ait été très-grande. Il n'a presque point tombé d'eau pendant les mois de mars, avril et mai, et il n'a tombé de l'eau qu'à la fin de mai par les prières qu'on a adressées à Dieu et aux saints... Dans le Perche, il n'y a eu ni bled ni avoine, ni foin ni légumes, en sorte qu'il n'y a pas eu de récolte tant pour les hommes que pour les animaux. » Grande quantité de vin.

Mais voici un document beaucoup plus important et qui nous intéresse à plus d'un titre. Il émane du célèbre chimiste et savant Lavoisier, qui possédait la terre de Fréchines, commune de Villefrancœur, appartenant à l'ancien Vendômois. Cet homme

illustre, dont l'intelligence embrassait plusieurs sciences à la fois, avait entrepris une série d'expériences agricoles sur le domaine de Fréchines pour améliorer la culture, si retardée dans nos pays au siècle dernier. Il en a rendu compte dans un mémoire intitulé : Résultat de quelques expériences d'agriculture et réflexions sur leur relation avec l'économie politique, lu en 1788 à la Société d'Agriculture de Paris. Ce mémoire a été imprimé aux Annales de chimie, cahier de décembre 1792, tome XV, p. 297, et se retrouve aux Œuvres de Lavoisier, publiées par les soins du Ministre de l'Instruction publique, tome II, Imprimerie impériale, 1862, p. 812. J'en extrais ce qui se rapporte à la sécheresse de 1785.

Après avoir expliqué comment il avait réussi à inaugurer dans le pays le système de la culture avec des bestiaux (moutons, vaches, etc.), il continue ainsi (p. 816 et 817 des Œuvres) : « Je ne dois pas omettre de rendre compte ici d'un obstacle très-grand que j'ai rencontré, et qui aurait entièrement renversé, et peut-être sans aucune ressource, les plans que j'avais entamés, si je n'y avais opposé les plus grands efforts ; *c'est la sécheresse de 1785*. Ce fléau, si funeste à la plus grande partie du royaume, l'a été encore davantage pour les terres susceptibles de se durcir et de se gercer, telles que sont celles que j'exploite.... »

Il développe à la suite ce qu'il a fait pour nourrir ses bestiaux en semant de la vesce, du sarrazin, des turneps (sorte de navets), etc. En résumé, ses troupeaux ont peu souffert pendant cette année ; il a seulement noté une diminution dans le produit du lait et du beurre. On n'oubliera pas que la luzerne n'est que d'introduction beaucoup plus récente dans nos environs. Il n'avait certainement pas cette ressource.

—  
Note O.

« On faisait cette année (1790) les tailles *réelles* (réelles). »

Les tailles étaient les sommes levées tous les ans pour le Roi et pour soutenir les charges de l'Etat. Elles étaient réelles ou personnelles. Les tailles réelles se payaient par les roturiers à raison de leurs biens patrimoniaux ; c'était l'équivalent de l'impôt foncier d'aujourd'hui. La taille personnelle était assise

sur les ressources des taillables arbitrairement évaluées. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la taille était réelle dans les pays d'Etats. Sous Louis XVI, toutes les provinces réclamaient les droits des pays d'Etats; il est probable que, en attendant la nouvelle organisation des impôts, la Constituante accéda à ce vœu. Il y aurait à retrouver le décret correspondant.

—  
Note P. — Sur le mot *dont*.

On a dû remarquer, en lisant le journal du vigneron, le fréquent emploi du mot *dont* dans des sens très-variés, et tous différents du sens académique de ce mot. Il sert à remplacer des périphrases, et il allège la phrase d'une manière souvent piquante.

Dans le plus grand nombre des cas, il peut se traduire : *par suite de quoi*. Ex. 1758 « de la neige..., un pied et demi de haut *dont* il en mourut plusieurs dans la neige. »

1773. « Les raisins eurent une fleuraison très-mauvaise *dont* il n'en resta pas beaucoup. »

1777. « Il vint une gelée le 20 avril *dont* il en gela beaucoup. »

1796. « Du froid et de la pluie *dont* les raisins faisaient très-mal.

1804. « ... Il est venu des pluies froides *dont* elles (les vignes) ont été en langueur.

1807. « ... A la Saint-Marc il est venu du chaud *dont* on voyait les bourgeons d'un clos dans l'autre le 2 mai.

L'expression *d'où* est quelquefois employée dans le même sens dans les bons auteurs. On trouve au Dictionnaire de M. Littré : *d'où* signifie encore raison, cause pour laquelle. Ex. : Un ange contre qui il (Jacob) eut un combat plein de mystères, lui donna le nom d'Israël, *d'où* ses enfants sont appelés Israélites. Bossuet, Hist., I, 3.

Dans le passage suivant : « Beaucoup de hirbet *dont* on les a exorcisés, » *dont* veut dire : à cause de quoi, sens très-voisin du précédent.

Ailleurs, il signifie époque à laquelle, et peut se rendre par

où. Ex. 1774. « Au mois d'août *dont* il fut de ces nuées - là (grêle) du côté de Montoire. »

1802. « Point d'eau jusqu'au 5 septembre *dont* (où) il vint une nuée orageuse.... »

1798. « L'hiver humide jusqu'au 6 janvier *dont* il gela 4 ou 5 jours... »

Ici, *dont* veut dire : époque à partir de laquelle.

Enfin *dont* peut signifier : tellement que. Ex. 1791. « Froid au 11 de juin, qui dura jusqu'au 19 *dont* avait gelé à blanc le 13 »

En résumé, ce mot est d'une grande élasticité, et se comprend souvent mieux qu'il ne se traduit.

---

Note R. — Sur les **Assignats**.

La première mention de cette monnaie de papier dans le journal du vigneron est de 1792. Il dit : « On ne payait qu'avec du papier. » Ce qui indique que l'argent avait alors à peu près disparu de la circulation. La dernière mention qu'il en fait est celle-ci : Le vin valait à la Toussaint (1795) 3,000 livres en assignats : » En mars 1796, il écrit : « Le vin valait *en argent* depuis 24 livres jusqu'à 30 livres. » J'ai dit (note 39) que l'émission des premiers assignats datait de l'année 1790. La planche aux assignats fut brisée, par ordre du Directoire, le 23 ventôse an IV (18 mars 1796).

Quel était alors le rapport de la valeur de l'argent aux assignats à Vendôme ? Je la trouve inscrite au registre des mercures de la ville de la manière suivante :

Marché du 15 ventôse an IV (5 mars 1796). Blé en numéraire, 37 s 6 d ; en assignats, 400 livres. (L'argent valait donc 213 fois autant que les assignats.)

Le 6 germinal an IV (26 mars 1796), le pain est taxé à 29 sols, et en assignats 290 livres. (La valeur en assignats est ici 1/200 de l'argent.)

La dernière taxe en assignats est du 25 floréal an IV (14 mai 1796) : pain taxé à 26 s et 265 livres en assignats (rapport des valeurs, 1 à 204).



Le marché suivant, 2 prairial an IV (samedi 21 mai 1796), le pain est taxé à 25 s 6 d valeur fixe.

Il est remarquable que, la planche aux assignats ayant été brisée le 18 mars, le cours forcé de ce papier ait été maintenu par la municipalité jusqu'au 14 mai.

—  
Note S. — Sur le **Maximum**.

On sait que, dans l'espoir de faire cesser la famine et de diminuer le prix des denrées de première nécessité, la Convention décréta en 1793 la *loi du Maximum*, qui taxait chaque denrée à un prix maximum de vente. On voit, d'après le journal du vigneron, que cette taxe fut appliquée au vin la première fois après la vendange de 1793. « Le vin a été taxé à 74 livres le poinçon par le maximum. »

Au printemps de 1794, on voit : « le vin à 100 livres le poinçon, au nouveau maximum refait ; » et à la vendange de 1794 : « point de maximum sur le vin. »

Je trouve la confirmation de ces chiffres :

1<sup>o</sup> Au registre de la closerie du Bois-aux-Moines (déjà cité), où je lis, à la date de 1793 *en marge* : « Nota. Le vin en réquisition et taxé 74 livres le poinçon (à la vendange). » Plus bas, « Et depuis le maximum porté à 100 livres. »

2<sup>o</sup> Au livre des vendanges de Picolet (déjà cité) : « Novembre 1794, vendu 15 poinçons à 74 l la pièce ; — 25 avril 1794, vendu aux communaux 2 poinçons de vin rouge à 100 l le poinçon. »

J'ai trouvé au registre des mercuriales de Vendôme des détails précis sur l'application de la loi du maximum au blé et au pain. Je les reproduis ici.

On lit au marché du 28 septembre 1793 : « En exécution de la loi sur les subsistances du 11 septembre 1793, le prix des grains a été *maximé* au boisseau de Vendôme ainsi qu'il suit :

|               |             |
|---------------|-------------|
| Bled froment, | 21 11 s 1 d |
| Bled méteil,  | 21 2 s      |

« En vertu de ladite loi par arrêté du Conseil général de la commune, il n'a été fait qu'une seule espèce de pains dont le prix a été fixé à quarante-deux sols les quatorze livres. Pain, 42 s.

« Nota. Cette taxe a été continuée jusqu'au 27 brumaire de l'an III (17 novembre 1794) époque à laquelle les grains ont été de nouveau *maximés* en vertu de la loi du dix-neuf brumaire de l'an III (9 novembre 1794) ainsi qu'il suit pour le boisseau de Vendôme :

|                                        |                 |
|----------------------------------------|-----------------|
| Bled froment, 1 <sup>re</sup> qualité, | 31              |
| . . . . . , . . . . .                  |                 |
| Pain unique,                           | 50 <sup>s</sup> |

« La levée du maximum étant intervenue le 19 nivose (8 janvier 1795) par la proclamation de la loi du quatre nivose de l'an troisième (24 décembre 1794), il s'est trouvé au marché du dix-neuf très-peu de grains et seulement trente six (36) septiers de bled qui ont été vendus pour la plupart trois livres un sol et le surplus 3 livres cinq sols.... »

En résumé, le prix des grains a été *maximé* du 26 septembre 1793 au 19 nivôse an III (8 janvier 1795<sup>1</sup>), c'est-à-dire pendant plus de quinze mois. Le vin l'a été moins longtemps, puisque le vigneron nous apprend qu'à la vendange de 1794, il n'y avait pas de maximum sur le vin, sans doute à cause de l'impossibilité d'appliquer cette mesure à une denrée de cours si variable, tant par l'inégalité des récoltes que par la qualité différente.

Dans la séance du 10 septembre 1794, la Convention avait déjà aboli le principe du maximum.

—  
Note T.

1800, au commencement : « Le bled à 40 sols *en lite*. »

Blé en lite, blé de lite, blé lite, pour blé d'élite. On trouve au Glossaire du Centre, du comte Jaubert : « Lite, s. m., élite. Se prononce comme s'il y avait deux *t*, mais n'en doit prendre qu'un dans l'écriture, n'étant que l'abréviation du mot français *élite*. »

Notre vigneron est donc dans les règles, et ce n'est pas à lui que s'adresse l'admonestation du comte Jaubert, mais bien à la citation qui suit dans le Glossaire :

<sup>1</sup> Nota. — C'est à partir du 1<sup>er</sup> vendémiaire an II (22 septembre 1793) que l'on a appliqué le calendrier républicain, en le faisant remonter au 22 septembre 1792.

« Prix du bled froment *litte* dont se fait le pain blanc appelé *miche*. (Règlement pour les boulangers de Bourges, du 7 mai 1597.) » Elle peut s'appliquer également au registre des mercuriales de Vendôme, où l'on trouve invariablement jusqu'en 1793 : bled *litte*, bled froment *litte* pour blé de première qualité.

La taxe du 21 mai 1793 porte encore : bled *litte*, bled second, bled troisième ; mais, le 1<sup>er</sup> juin, le mot *litte* disparaît pour ne plus revenir. Il y a : bled froment, bled 2<sup>e</sup> qualité, etc. Ce mot *litte* aura-t-il paru malsonnant, non pas au point de vue de la pureté du langage, dont on faisait peu de cas alors, mais au point de vue de l'égalité et de la suppression des privilèges ? Toujours est-il que notre vigneron détonne en parlant du bled en *lite* en 1800.

Le comte Jaubert fait *lite* masculin ; mais à Vendôme on dit : *la lite* pour l'élite. Dans le même Glossaire, on donne le mot *éliter* pour choisir. A Vendôme, on vend des marrons bien *alités* pour *élités* ou choisis.

—  
Note V. — Sur le mot **Franc**.

A la fin de 1800, notre vigneron emploie pour la première fois le mot *franc* à la place de livre. Il y a là la preuve d'un changement dans la monnaie légale. Je sais bien que, dans l'ancien français, ce mot a été employé comme synonyme de livre, mais il ne se rencontre jamais au journal de Fr. Latrion, pas plus qu'au registre des mercuriales de Vendôme, où les prix sont indiqués en livres, sols et deniers, jusqu'à la fin de 1798.

La première apparition des nouvelles monnaies décimales (francs et centimes) est un timbre de la République portant 75 cent. apposé au premier feuillet du registre n° 15, 5 vendémiaire an VII (septembre 1798). C'est au marché du 19 frimaire an VII (dimanche 9 décembre 1798) qu'apparaît la première taxe en francs et centimes.

|               |         |
|---------------|---------|
| Bled froment. | 1 f. 20 |
| Mouture,      | » 85    |

Ce n'est que deux ans après que notre vigneron accepte cette nouveauté ; et encore bien imparfaitement, puisqu'on trouve à la

fin de 1802 : « Le vin valait depuis 100 francs jusqu'à 120 livres. »

—  
Note X. — Décalitre.

« Le blé un écu au *petit boisseau*. »

Ce petit boisseau était bien le *décalitre*, un peu moindre que l'ancien boisseau, qui contenait 12<sup>1</sup>/<sub>3</sub>.

Je trouve en effet au registre des mercuriales de Vendôme la note suivante : « La mesure nouvelle a été mise en activité le neuf pluviôse an dix (29 janvier 1802). »

Bled froment, le décalitre, 1 fr. 95

. . . . .

Au registre des arrêtés du maire, je vois mentionné un arrêté du préfet de Loir-et-Cher ordonnant la mise en activité dans ce département des mesures légales, à dater du 1<sup>er</sup> pluviôse an X (21 janvier 1802), suivi d'un arrêté du maire de Vendôme daté 28 pluviôse an X de la République (17 février 1802), et prescrivant l'usage des nouvelles mesures pour tous les marchands de la commune.

J'ajouterai enfin que c'est le 22 juin 1799 que fut fait le dépôt aux Archives nationales du mètre et du kilogramme étalons en platine, et que c'est le 2 novembre 1801 que le système métrique est devenu légal.

---

## LA CAVERNE DU CARNUTE

---

Près de Vendôme on voit des cavernes profondes  
Où, sous l'épais rideau des forêts, près des ondes,  
Les Carnutes jadis défiaient leur vainqueur.  
César n'en put sonder la ténébreuse horreur.  
Là son ferme allié, Tasget, chef téméraire,  
Tombait assassiné sous le glaive d'un frère.  
Là, le haineux Romain, enflammé de courroux,  
Poursuivant ce vengeur, l'a vu braver ses coups  
Et réveiller l'élan de la Gaule meurtrie.  
Là, se réfugia l'âme de la patrie !  
Là, fut ton sanctuaire, austère liberté !  
Aussi le paysan raconte avec fierté  
Que, dans l'affreux chaos de nos dernières guerres,  
Dix fois les ennemis ont passé sur ces terres,  
Mais qu'aux sombres abords des grottes des Gaulois,  
Ils ont courbé le front et reculé dix fois !

Pourquoi donc hésiter, ô soldats d'Allemagne !  
Vous qui pillez la ville et brûlez la campagne ;  
Peut-être ces rochers vous cachent des trésors ?  
Quel spectre vous arrête au seuil de ces cavernes ?  
Ne trouveriez-vous pas, au fond de vos gibernes,  
De quoi donner la mort aux morts !  
Je vous comprends, guerriers, vous n'êtes pas en nombre !  
Derrière les canons, vous nous bravez ! Dans l'ombre,

Vous n'osez avancer. — Sous ces gouffres béants  
Il vous faudrait lutter corps à corps, ou peut-être,  
Avant que des renforts nouveaux pussent paraître,  
Désarmer devant des géants !

Vous tremblez ! — Sous ces rocs témoins d'une épopée,  
Si nos aïeux debout allaient saisir l'épée,  
Jeter le cri de guerre et sortir des tombeaux,  
Eux, les vainqueurs de Rome, eux qui, dans un autre âge,  
Contre un autre assaillant défendaient avec rage  
Leur sol disputé par lambeaux ?

Non ! — Les Gaulois sont morts. — Et que pourraient leurs  
Le druide s'est tû ; la mère a bu ses larmes ! [armes.  
Elle a perdu ses fils sans pouvoir les venger.  
Ils ont du grand César éprouvé la clémence !  
Celui qui les faucha sous leur forêt immense,  
Comme vous savait égorger !

Mais quand leur vaillant chef, échappé des supplices  
Convoquait les débris sanglants de ses milices,  
Au fond de l'ancre obscur qui lui servait d'abri,  
Mourant, mais indompté, ce farouche Carnute  
Leur léguait son épée, et sa haine, et la lutte....  
Retenez bien son dernier cri :

« Temple des Dieux ! roches sacrées !  
Oh ! si j'attirais ces Romains  
Et, sous vos voûtes effondrées,  
Je les écrasais de mes mains !  
Nos pères à cette hécatombe

Tressailliraient jusqu'en leur tombe.  
Qu'il nous serait doux de périr,  
S'ils devaient aussi disparaître !  
Libres, ces rocs nous ont vus naître ;  
Libres, ils nous verraient mourir !

« César nous broie en sa colère.  
Il nous surprit ; mais révoltés,  
Courez, mes fils, venger un père.  
Pour la Gaule, vivez, lutez !....  
Hâtez-vous ! Avant que j'expire,  
Je veux, dans un dernier sourire,  
Les vouer à l'autre infernal.  
Venez tous au bord de ma couche,  
Et que j'entende votre bouche  
Prêter le serment d'Annibal !

« Haine et mort au vainqueur barbare,  
Dont la ruse nous envahit !  
Lorsqu'il nous flatte, il nous égare ;  
Et qui l'écoute nous trahit !  
Tasget, ton ombre encor m'outrage !  
Vivant, tu bravais notre rage ;  
Sur notre peuple désuni  
Tu régnais avec impudence ;  
Tu jouais notre indépendance....  
Ce fer à jamais t'a puni !

« Ce fer, saisissez-le ! Qu'il sauve  
Nos libertés de l'oppresseur,  
Que par lui le sanglier fauve  
Déchire l'aigle envahisseur.  
C'est le glaive de mes ancêtres,

Dont les Dieux seuls étaient les maîtres.  
Qu'il arme de vaillantes mains !  
Prenez-le. C'est mon héritage !  
C'est un souvenir ! C'est un gage !  
Il est teint du sang des Romains !

« Du fond du pays des Arvennes,  
Ecoutez l'appel d'un géant ;  
Les guerriers sortent des cavernes,  
Comme les âmes du néant.  
Ma vengeance n'est plus un rêve ;  
C'est la Gaule qui se soulève.  
S'il me faut affronter leur Styx,  
Je pourrai voir ses rives pleines  
De ceux que je livre à tes haines,  
A tes coups, Vercingétorix !

« La liberté sainte et la guerre  
Vont faire un effroyable hymen.  
Druide, à la voix de tonnerre,  
Elance-toi sur le dolmen !  
Viens sceller leurs serments sublimes ;  
Mais à tes pieds point de victimes !  
Devant le regard immortel,  
Quel prix auraient des fronts d'esclaves ?  
C'est le champ où meurent les braves  
Que les Dieux veulent pour autel.

« Oh ! douleur !.... La gloire s'efface.  
Quelle ombre sur mes yeux troublés !  
La honte est-elle encore en face  
De nos bataillons assemblés ?  
O Rome, as-tu creusé l'abîme



Où ma race croûle victime  
Des sanglantes ambitions,  
Sans que j'assiste à ta défaite,  
Et qu'à mes pieds roule, muette,  
Ta louve, horreur des nations !

« Mon âme plane sur ma tombe ;  
Je vois nos vengeurs accourir ;  
Leurs flots roulent comme une trombe....  
Ils montent ! ils vont te couvrir !....  
Les Goths, les Huns et les Vandales  
Guident leurs troupes triomphales  
Dans ton vieux forum dévasté,  
Et campent dans ce Capitole  
Qu'autrefois un fils de la Gaule  
Avait par pitié respecté !

« Je vois ton empire et ton glaive  
Passer aux mains de ton vainqueur.  
Tu règues encor ; mais la sève  
Etrangère envahit ton cœur.  
Je vois, ô suprêmes délices !  
Ton spectre amuser les caprices  
Des peuples que tu méprisais ;  
Tu deviens de tous la risée,  
Tu succombes martyrisée,  
Toi qui, sous tes pieds, nous brisais !

« Quand la terre ainsi conjurée,  
Quand les conquérants chevelus  
S'ameuteront pour ta curée,  
Nous Gaulois, nous ne serons plus.  
Mais une autre race guerrière

Après nous surgira plus fière....  
Ses bras sont féconds en exploits.  
Sur les mêmes champs de bataille  
Où ton aigle passe et nous raille,  
Le Frank vengera le Gaulois !

« Grandis toujours, Etat qu'il fonde  
Sur le sol qui boit notre sang !  
Ta splendeur étonne le monde ;  
C'est le colosse renaissant !  
Sa chute épouvante l'histoire ;  
Il perd et reprend la victoire.  
O froide mort, viens me toucher.  
Notre patrie, à jamais libre,  
Verra la gloire fuir le Tibre  
Et resplendir sur mon rocher ! »

Elle y brille toujours.... Et cette voix étrange,  
Cet écho rugissant vous arrête et nous venge.  
Il vous a fait trembler, pâles envahisseurs !  
Au seuil de l'ancre obscur, frappés de défaillance,  
Vous craigniez que le sol natal de la vaillance  
N'enfantât sous vos pas de nouveaux défenseurs.

Mais, comme au bord des rocs que leur aile menace,  
Des vautours affamés tendent leur cou rapace  
Et soudain, surprenant d'insoucians troupeaux,  
S'élancent enflammés d'une hideuse joie,  
S'abreuvent dans le sang, et, chargés de leur proie,  
Retournent au désert s'assouvir en repos ;

Tels vous êtes partis, en relevant la tête !  
Et vous disiez : « Pourquoi sonder cette retraite ?  
« N'aurons-nous pas sans mal leur or par milliards ! »  
Vous croyez l'épuiser, vous ranimez la France !  
A vous l'or ! mais à nous le fer... et l'espérance !...  
La grotte du Gaulois cachait nos étendards !

PAUL BLANCHEMAIN.

---

**NOUVELLE RÉDACTION**  
**DES**  
**STATUTS & DU RÈGLEMENT**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE, SCIENTIFIQUE**  
**& LITTÉRAIRE DU VENDOMOIS**

Conforme à la demande de modification adressée  
à M. le Ministre de l'Instruction publique,  
Sur la proposition de l'Assemblée générale du 14 janvier 1875,  
& approuvée par arrêté ministériel du 8 septembre 1875.

---

**STATUTS<sup>1</sup>**

**ART. 1<sup>er</sup>.** — Il est institué à Vendôme une Société savante, sous le nom de *Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois*.

**ART. 2.** — Cette Société a pour but de provoquer et de réunir les offrandes de tous les objets d'archéologie, d'art ou d'histoire naturelle pouvant intéresser le

<sup>1</sup> Les Statuts et le Règlement primitivement adoptés par la Société ont été approuvés par arrêté de S. Exc. le Ministre de l'Instruction publique, en date du 25 juillet 1863. Plusieurs articles ont été modifiés depuis, avec autorisations ministérielles des 11 octobre 1864, 11 mars 1867, 11 janvier 1868 et 29 mai 1869.

Vendômois, tels que livres, manuscrits, autographes, inscriptions, monnaies, médailles, cachets, poteries, parures, armes, tableaux, sculptures, animaux conservés, plantes, minéraux, fossiles, &c., &c.

Elle a encore pour but d'indiquer et de faire exécuter des fouilles, de veiller à la conservation des monuments anciens de l'arrondissement, et de stimuler les travaux littéraires, historiques, artistiques ou scientifiques.

Toute discussion sur des matières politiques ou religieuses est formellement interdite.

ART. 3. — La Société se compose de membres titulaires dont le nombre est illimité, résidant ou non dans le Vendômois.

Elle reçoit les communications de personnes étrangères à la Société.

Elle publie, tous les trois mois, un Bulletin contenant, outre les actes de la Société, les articles inédits lus aux séances générales, dont le Bureau aura décidé la publication, et des travaux anciens ou modernes, également inédits, dont la lecture publique n'aura pu être faite.

ART. 4. — L'Inspecteur d'Académie, en résidence à Blois, est de droit membre de la Société. Il fait aussi partie de droit du comité des publications.

ART. 5. — L'administration de la Société est confiée à un Bureau composé de 12 membres, élus en assemblée générale, au scrutin secret, et à la majorité des suffrages des membres présents.

ART. 6. — Le Bureau se compose d'un président, d'un secrétaire, d'un trésorier, d'un conservateur, d'un bibliothécaire-archiviste et de sept autres membres.

**ART. 7.**— Les membres du Bureau sont élus pour trois ans ; ils sont renouvelés par tiers chaque année. Tout membre sortant du Bureau n'est rééligible qu'après une année accomplie.

Sont exceptés de cette disposition : le secrétaire, le trésorier, le conservateur et le bibliothécaire-archiviste, qui sont indéfiniment rééligibles dans leurs fonctions.

Le président est élu pour trois ans. Il ne sera rééligible qu'à l'ouverture de la présidence qui aura suivi la sienne. Si cette présidence finissait avant l'expiration de sa durée réglementaire, le dernier président avant elle ne pourrait être réélu qu'autant qu'une année au moins se serait écoulée depuis la fin de ses fonctions.

Le Bureau choisit chaque année parmi ses membres un ou deux vice-présidents pour remplacer le président en cas d'absence, ainsi qu'un secrétaire-adjoint.

**ART. 8.** — Le président, et, en cas d'absence, le vice-président, veille à l'observation du Règlement ; il convoque les réunions du Bureau et les assemblées générales ordinaires et extraordinaires ; il règle l'ordre du jour des séances ; dans toute délibération, en cas de partage, sa voix est prépondérante.

Le secrétaire rédige les procès-verbaux des séances ; il est chargé de toute la correspondance.

Le trésorier est chargé des recettes et des dépenses de la Société.

Le conservateur est préposé à la garde, au classement et à l'entretien des collections.

Le bibliothécaire-archiviste a la direction et le soin de la bibliothèque et des archives.

En cas d'absence, les président et vice-président

sont remplacés par le doyen d'âge du Bureau ; le secrétaire et le secrétaire-adjoint sont remplacés par le plus jeune membre.

ART. 9. — Le Bureau est chargé de la réception des membres de la Société ; ils sont nommés à la majorité absolue des suffrages.

ART. 10. — En cas de dissolution de la Société, les membres qui en feront partie prononceront, en assemblée générale, sur la destination à donner aux fonds en caisse.

---

## RÈGLEMENT

ART. 1<sup>er</sup>. — Chaque membre de la Société verse annuellement entre les mains du trésorier une cotisation fixée à cinq francs.

ART. 2. — Les réunions du Bureau ont lieu tous les premiers jeudis de chaque mois.

ART. 3. — Les assemblées générales ordinaires de la Société ont lieu une fois par trimestre, les seconds jeudis de janvier, avril, juillet et octobre. Le public pourra être admis à l'une des quatre assemblées générales de l'année.

ART. 4. — Dans la séance générale d'octobre, il est procédé, conformément à l'article 7 des Statuts, à l'élection des membres qui doivent entrer en fonctions au 1<sup>er</sup> janvier suivant.

Dans la séance générale de janvier, le trésorier expose la situation financière, et présente le budget de

l'année courante, qui est soumis au vote de l'assemblée.

A chacune des séances générales trimestrielles, le conservateur rend compte de l'état des collections, des dons et des acquisitions.

ART. 5. — Tout membre de la Société a le droit de visiter les collections et de consulter les archives ; mais aucun objet ne peut être déplacé que sur l'autorisation du président et sur un récépissé de l'emprunteur, qui est responsable de l'objet qui lui est confié.

NOTA. Depuis le traité en date du 16 mai 1867, passé entre la Ville et la Société Archéologique, relativement au Musée, l'article ci-dessus ne peut s'appliquer qu'aux archives, qui restent propriété particulière de la Société.

ART. 6. — Le nom du donateur sera inscrit sur tout objet offert à la Société.

*Le Président,*

E. NOUEL.

---



Nous publions à la suite de notre règlement le texte des conventions passées en 1867 entre la ville de Vendôme et la Société Archéologique, relativement au Musée. Un extrait de ces conventions a été publié au N° de juillet 1867 de notre Bulletin (VI<sup>e</sup> année, p. 126, note).

Entre M. le Maire de Vendôme, agissant en cette qualité, et M. le Président de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, agissant au nom de ladite Société,

Il a été arrêté les conventions suivantes :

ARTICLE 1<sup>er</sup>.

Toutes les collections réunies par les soins de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois seront déposées dans un local nouvellement construit, appartenant à la ville de Vendôme et destiné à un Musée, dès qu'elles pourront y être convenablement installées par le Bureau de la Société, de concert avec l'Administration municipale et aux frais de la ville de Vendôme.

ARTICLE 2.

Elles deviendront immédiatement la propriété de la ville de Vendôme, qui accepte la donation que lui en fait la Société, sous la condition qu'elles ne pourront jamais être vendues ni dispersées. Elles seront réunies aux objets d'art et de curiosités appartenant à la ville, et formeront le Musée municipal.

ARTICLE 3.

La Société continuera, comme par le passé, à mettre tout son zèle à réunir les objets intéressants, qui seront

placés au Musée et qui deviendront également la propriété de la Ville ; et, en retour, la Ville fournira à la Société une salle pour les réunions du Bureau et pour les séances générales.

**ARTICLE 4.**

La Société conservera, de concert avec l'Administration municipale, la gestion des collections actuellement existantes, ainsi que de celles qui seront formées à l'avenir, et qui seront réunies à celles ci-dessus. Ce droit de gestion comportera celui d'acheter ; mais le droit de vendre et d'échanger ne pourra s'exercer que d'accord avec l'Administration municipale et le Bureau de la Société.

**ARTICLE 5.**

Le Musée, aussitôt que les collections y seront définitivement installées, sera ouvert au public le dimanche, aux mêmes heures que la Bibliothèque communale, sous la direction du conservateur ou d'un conservateur-adjoint élus par la Société, et sous la surveillance d'un gardien nommé et payé par l'Administration municipale.

La salle des réunions et le Musée seront ouverts tous les jours aux membres fonctionnaires du Bureau de la Société.

**ARTICLE 6.**

La bibliothèque de la Société restera sa propriété ; elle sera logée dans la salle des réunions du Bureau. En cas de dissolution de la Société, elle sera réunie à celle de la ville de Vendôme.

**ARTICLE 7.**

Le mobilier d'installation du Musée, tels que pla-

cards, armoires, vitrines, etc., sera construit sous la direction de l'Administration municipale et du Bureau de la Société.

ARTICLE 8.

Le Bureau de la Société fera les démarches nécessaires pour obtenir de M. le Ministre de l'Instruction publique l'autorisation de modifier l'article 10 des Statuts, conformément aux présentes conventions, qui ne seront valables qu'après l'approbation du Conseil municipal et de la Société réunie en assemblée générale.

Fait double à Vendôme, le 16 mai 1867.

*Le Maire de Vendôme,*

MARTELLIÈRE.

*Le Président de la Société Archéologique,  
Scientifique et Littéraire du Vendômois,*

CH. DE LAVAU.

---

Ces conventions ont reçu l'approbation du Conseil municipal de Vendôme et celle de la Société, dans sa séance du 11 juillet 1867.

L'article 10 des anciens Statuts portait ; En cas de dissolution de la Société, les membres qui en feront pa

tie prononceront, en assemblée générale, sur la destination à donner aux fonds en caisse et aux *objets composant les collections*.

La suppression du dernier membre de phrase a été autorisée par arrêté ministériel du 11 janvier 1868.

L'installation du Musée s'est faite pendant l'année 1868, et l'inauguration a eu lieu le 19 novembre de la même année. (Voir séance extraordinaire du 19 novembre 1868 au Bulletin, VII<sup>e</sup> année, p. 257.)

*Le Président,*

E. NOUEL.

---



# TABLE

---

## Séance du 14 janvier 1875.

|                                                                                                                                                     |        |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Liste des membres présents . . . . .                                                                                                                | Page 1 |
| Liste des membres admis depuis la séance du<br>15 octobre 1874 . . . . .                                                                            | 2      |
| Comptes du Trésorier pour 1874 et budget de<br>1875 . . . . .                                                                                       | 2      |
| Liste des membres décédés en 1874 . . . . .                                                                                                         | 6      |
| DESCRIPTION SOMMAIRE des objets offerts à la<br>Société ou acquis par elle depuis la séance du<br>15 octobre 1875. . . . .                          | 7      |
| ALLOCUTION de M. de Rochambeau, président<br>sortant . . . . .                                                                                      | 11     |
| Installation des membres du Bureau élus le 15<br>octobre 1874. . . . .                                                                              | 12     |
| DISCOURS de M. Nouel, président . . . . .                                                                                                           | 13     |
| Rapport du président et vote de l'assemblée sur<br>un projet de modification du règlement de la<br>Société, relatif à la durée de la présidence . . | 18     |

|                                                                                                                                   |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| RAPPORT SUR LA DÉCOUVERTE D'UN POLISSOIR,<br>commune de Villerable, par M. G. Launay<br>( <i>Planche</i> ) . . . . .              | 20  |
| APERÇU HISTORIQUE SUR LE SÉJOUR DU DUC<br>DE MERCEUR DANS LA VILLE D'AIX, par<br>M. Sabatier . . . . .                            | 24  |
| LETTRES DE ROIS DE FRANCE AUX HABITANTS<br>DE VENDOME, par M. Ch. Bouchet . . . . .                                               | 34  |
| NOTE contenant la description d'un volume ayant<br>appartenu à Ronsard et vers inédits de lui,<br>par M. P. Blanchemain . . . . . | 58  |
| ETUDES SUR LES VERBASCUM DE LA FRANCE,<br>ET DE L'EUROPE CENTRALE, par M. Fran-<br>chet ( <i>Suite</i> ) . . . . .                | 69  |
| RÉSUMÉ DE L'ANNÉE MÉTÉOROLOGIQUE 1873-<br>1874, par M. G. Boutrais . . . . .                                                      | 109 |

**Séance du 15 avril 1875.**

|                                                                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Liste des membres présents . . . . .                                                                                        | 111 |
| Liste des membres admis depuis la séance du 14<br>janvier 1875 . . . . .                                                    | 112 |
| DESCRIPTION SOMMAIRE des objets offerts à la<br>Société ou acquis par elle depuis la séance du<br>14 janvier 1875 . . . . . | 112 |
| Communications du Président : <i>Cartulaire de<br/>Marmoutier</i> ; — <i>Bibliothèque de la Société</i> .                   | 117 |
| CHRONIQUE, par M. E. Nouel . . . . .                                                                                        | 19  |

|                                                                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Communication du Président : <i>Invasion allemande</i> ; EPISODE DE L'INVASION ALLEMANDE DANS LE PERCHE . . . . .        | 124 |
| LETTRES DE ROIS DE FRANCE AUX HABITANTS DE Vendôme, par M. Ch. Bouchet ( <i>Suite</i> . Pièces justificatives) . . . . . | 138 |
| DOCUMENTS SUR L'ÉGLISE SAINT-LAURENT DE MONTOIRE, par M. A. Dupré . . . . .                                              | 154 |
| ETUDES SUR LES VERBASCUM DE LA FRANCE ET DE L'EUROPE CENTRALE, par M. Franchet. ( <i>Suite</i> ). . . . .                | 171 |
| POÉSIE : <i>Le Jugement dernier des Animaux</i> , par M. Ch. Bouchet . . . . .                                           | 185 |

### Séance publique du 15 juillet 1875.

|                                                                                                                    |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Liste des membres présents . . . . .                                                                               | 207 |
| Liste des membres admis depuis la séance du 15 avril 1875. . . . .                                                 | 208 |
| DESCRIPTION SOMMAIRE des objets offerts à la Société ou acquis par elle depuis la séance du 15 avril 1875. . . . . | 208 |
| CHRONIQUE, par MM. Ch. Bouchet et E. Nouel. . . . .                                                                | 216 |
| RAPPORT SUR LA DÉCOUVERTE D'UNE ANCIENNE SÉPULTURE A VILLAVARD, par M. G. Launay ( <i>Planche</i> ). . . . .       | 219 |
| HISTOIRE DE LA MOBILE DE VENDOME, par M. de Maricourt. . . . .                                                     | 225 |
| POÉSIE : <i>Un Libéré de Fontevrault</i> , par M. Ch. Chautard . . . . .                                           | 292 |



|                                                                        |     |
|------------------------------------------------------------------------|-----|
| Modifications des Statuts de la Société ; arrêté ministériel . . . . . | 301 |
|------------------------------------------------------------------------|-----|

**Séance du 14 octobre 1875.**

|                                                                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Liste des membres présents . . . . .                                                                                  | 303 |
| Liste des membres admis depuis la séance du 15 juillet 1875 . . . . .                                                 | 304 |
| Legs de M. Grison de La Ville-aux-Clercs . . .                                                                        | 304 |
| DESCRIPTION SOMMAIRE des objets offerts à la Société ou acquis par elle depuis la séance du 15 juillet 1875 . . . . . | 305 |
| Elections des membres du Bureau pour l'année 1876 . . . . .                                                           | 309 |
| CHRONIQUE, par M. Nouel. . . . .                                                                                      | 311 |
| CHARLES IX A VENDOME, par M. de Rochambeau . . . . .                                                                  | 313 |
| JOURNAL D'UN VIGNERON VENDOMOIS. Notes par M. Nouel . . . . .                                                         | 321 |
| POÉSIE : <i>La Caverne du Carnute</i> , par M. Paul Blanchemain . . . . .                                             | 390 |
| Statuts et Règlement de la Société . . . . .                                                                          | 397 |

FIN

